
BIBLIOTECA NAZIONALE VITT. EMANUELE
254
9 A
31





A TRAVERS L'AMÉRIQUE.

Brux. — Typ. de A. Lacroix, Verboeckhoven et Cie, rue Royale, 3, imp. du Parc.

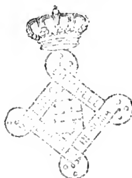
A TRAVERS
L'AMÉRIQUE

PAR

JULIUS FRŒBEL

—

TRADUCTION DE L'ALLEMAND PAR ÉMILE TANDEL



TOME III

BRUXELLES & LEIPZIG
A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET Cie
IMPRIMEURS-ÉDITEURS
RUE ROYALE, 3, IMPASSE DU PARC

PARIS
Ancienne maison Treuttel et Würtz
E. JUNG-TREUTTEL, LIBRAIRE
RUE DE LILLE, 19

1861

CHAPITRE XI.

Voyage à l'ouest de l'État de Chihuahua. — Dangers de ces excursions. — Jesus Dominguez. — « Novedades. » — Canada del Fresno. — Changement dans le caractère de la végétation. — Beauté plastique des paysages mexicains. — Santa Isabel. — Informations naïves. — Les paysans mexicains. — Hospitalité et mœurs naïves. — Poésie de la vie mexicaine dans le Nord. — Sur le plateau. — La Bufa de Cosihuiriachic et la Sierra Madre. — Observations orographiques. — Gorge et vallée de Coyachic. — Lac dans les terrains plats. — La Laguna de Castilla et ses environs. — Vallée du Rio de Papigochic et descente vers l'océan Pacifique. — Villa de la Conception et autres endroits de la vallée. — Statistique des mines de Jesus-Maria. — Les Indiens-Taramares; leurs mœurs. — Formation probablement crayeuse dans la Sierra Madre. — Mouvement de la population mexicaine. — Épisodes de la vie mexicaine. — Un chef de brigands. — Un esprit fort mexicain. — Soulèvement inutile. — Retour à Chihuahua.

Au commencement du mois de février s'offrit à moi une excellente occasion de visiter les contrées peu connues de l'extrême occident de l'État de Chihuahua. Un négociant de Chihuahua que j'ai déjà présenté à mes lecteurs, sous le nom de don Guillermo, avait à recouvrer d'anciennes créances dans cette partie éloignée du pays et il m'engagea à l'accompagner. Cette invitation, de sa part, n'était pas complétement désintéressée, car le voyage ne laissait pas que de présenter quelques dangers et un compagnon sûr était pour lui une garantie très désirable en cette circonstance. La route ne traverse pas seulement les contrées les plus mal famées du domaine des Apaches, mais encore des

régions que la présence de bandes de brigands rend très dangereuses à certaines époques. Dans la partie du Mexique où l'on n'a plus à craindre l'apparition des sauvages, il faut se mettre en garde contre les entreprises des brigands civilisés et quelques contrées ont le privilége d'être livrées au pillage et par les sauvages et par les voleurs. Le but de don Guillermo, qui était de faire rentrer des sommes qui lui étaient dues, devait nécessairement nous signaler à l'attention de certains caballeros qui avaient choisi le voisinage de la Villa de la Conception et la route qui conduit aux mines de Jesus-Maria, pour le théâtre des exploits tentés en vue de réparer les injustices du sort à leur égard. Plus il fallait de courage pour entreprendre ce voyage et plus il me souriait et comme, de mon côté, je m'étais déjà mis en quête d'une personne offrant les garanties nécessaires pour en faire un compagnon pendant une excursion que je projetais à la Sierra Madre, je retournai à mon ami don Guillermo le compliment qu'il m'avait fait en me supposant doué du courage indispensable en pareille occasion et j'acceptai son invitation. Une voiture de voyage, attelée de deux bons chevaux, fut le mode de locomotion que nous choisîmes. Don Guillermo tenait les rênes et j'étais assis à côté de lui, dans les endroits périlleux, le fusil entre les genoux, prêt à lâcher la détente au moindre signe de danger. Je portais un fusil double et mon compagnon avait encore, outre le sien, une forte carabine. De plus chacun de nous était muni d'une paire de revolvers de Colt, à six coups et du plus grand calibre. Un domestique, le même Jesus Dominguez, que j'ai déjà mentionné honorablement dans un chapitre antérieur, nous précédait à cheval, armé d'une carabine et de pistolets simples, de sorte que nous

tenions toujours trente-trois balles à la disposition du premier assaillant.

Jesus Dominguez valait pour nous une escorte de dix hommes ordinaires. Les hommes courageux de ce pays préfèrent une escorte peu nombreuse mais sûre aux plus fortes caravanes. Ce serviteur se fût laissé scalper vivant plutôt que de nous abandonner au moment du péril. Il était doux comme un enfant et l'expression de cette douceur contrastait vigoureusement avec sa grande stature et sa constitution athlétique, captivait l'attention et lui gagnait les cœurs. Il avait, il est vrai, un penchant à la violence, mais il savait se dompter et s'abstenait dans ce but de liqueurs alcooliques. Avec cela il aimait assez à philosopher parfois et les réflexions, qu'il nous communiquait, étaient pleines d'humeur et des plus originales. Il était doué d'un talent d'imitation tout à fait extraordinaire et il excellait surtout dans la reproduction des caractères indiens dans les différentes scènes de la vie sauvage, et cela jusque dans les nuances de la voix, l'expression du visage, les gestes et l'attitude. Il lui arrivait quelquefois, par plaisanterie, de terrifier toute une réunion de valets craintifs qu'après il accablait de ses moqueries. Cette connaissance approfondie du caractère et des mœurs des Indiens, il l'avait acquise, dans sa jeunesse, pendant une longue détention chez les Apaches et dans les nombreuses rencontres qu'il eut plus tard avec eux. Les sauvages assassinèrent son père et son frère; quant à lui il eut la chance de gagner l'affection du terrible Gomez qui, à cette époque, était le plus redoutable chef de barbares du Mexique septentrional. Gomez se prit d'une si grande affection pour cet enfant qu'il lui rendit la liberté et le ramena lui-même jusqu'à proximité de Chi-

huahua; au moment de la séparation, il lui donna de bons conseils et lui recommanda de fuir les Apaches. « Quand tu voyageras, lui dit le vieux chef, évite la grand'route, longe la à quelques centaines de pas de distance et tu ne rencontreras personne, tandis que sur la route, il y a toujours quelque Apache caché qui tirerait sur toi. » Du reste Jesus Dominguez semblait avoir beaucoup de sang indien dans les veines. Il était de couleur brun-foncé et ses cheveux noirs pendaient le long de sa figure un peu élargie, jusque sur ses épaules.

Nous quittâmes Chihuahua dans l'après-midi du 3 février en prenant la route de Santa-Isabel, petite ville ou village situé à 30 milles environ au sud de la capitale. Dès la sortie de Chihuahua, la route passe sur des rocs de porphyre et des fragments basaltiques, ou bien elle traverse le lit profondément creusé de quelque torrent; à cette époque ils étaient tous presque entièrement desséchés, mais, dans la saison des pluies, ils servent de conduits aux eaux des montagnes voisines qui se précipitent dans la vallée. Ici déjà on doit être sur ses gardes, car plus d'un pauvre diable, privé de moyens de défense et marchant à côté de son âne chargé de bois de chauffage, a été atteint par le feu de quelque sauvage embusqué sur la route. Nous ne fîmes ce jour-là que douze milles et nous disposâmes notre gîte pour la nuit à côté des bâtiments du Rancho del Fresno (1). Bientôt

(1) Sous le nom de *Rancho* on désigne principalement dans cette contrée une campagne spécialement affectée à l'élève du bétail, ainsi que les bâtiments dont elle dépend, tandis qu'une propriété consacrée à l'agriculture prend le nom de *Labor*. On n'entend pas toujours sous cette dénomination des biens comportant une étendue très considérable, bien qu'ils dépassent toujours un mille carré. Les grandes propriétés territoriales prennent le nom de *Haciendas*; plusieurs *ranchos* et *labores* peuvent faire partie d'une *hacienda*.

nous vîmes briller un feu pétillant autour duquel d'autres voyageurs se rassemblèrent bientôt pendant que Dominguez préparait notre souper. La soirée se passa en conversations intéressantes qui roulaient généralement sur les dangers que présente cette route. Un homme qui venait de Rio Conchos et menait un petit troupeau de bétail à la ville, apportait des « novedades (1) » de la partie méridionale de l'État de Chihuahua. Une société composée d'hommes de Chihuahua qui se rendaient à Durango, avait été attaquée par une bande de Comanches; plusieurs d'entr'eux étaient tombés et une somme de 3,000 dollars avait été laissée entre les mains des assaillants. Un vieillard de la Villa de la Concepcion vers laquelle nous nous dirigions, nous fit le récit de plusieurs attentats commis par les Apaches dans cette contrée et nous montra plusieurs cicatrices de blessures qu'il avait reçues dans différentes rencontres avec les bandits. En somme, j'étais le seul de la société qui n'eût souffert par eux ni directement, ni indirectement.

Le lendemain matin, nous devions traverser la Canada del Fresno, un des endroits les plus redoutables de l'État de Chihuahua. C'est une gorge longue de 4 milles environ, resserrée entre des collines couvertes de fourrés épais de chênes-nains et qui conduit graduellement à un plateau de montagnes élevées. Dans ce défilé, les Apaches ont si bien su tirer parti des avantages du terrain, que l'on peut dire

(1) *Novedades*, c'est à dire *nouvelles*, est toujours employé dans ces contrées dans un sens fâcheux et signifie généralement le récit de quelqu'atrocité commise par les Indiens. *No tiene u. novedades*, c'est à dire, n'avez-vous pas de nouvelles, signifie n'avez-vous pas eu d'accident? — ou bien encore : comment allez-vous? — Et c'est la formule de politesse généralement adoptée quand les voyageurs se rencontrent en chemin. *No hay novedades*, c'est à dire, aucune nouvelle, signifie : la route est sûre, on n'a pas vu d'Indiens.

sans crainte d'être taxé d'exagération, que sur toute cette étendue de quatre milles, on ne peut faire un pas qui ne foule une terre arrosée du sang d'un malheureux. Un gouverneur de Chihuahua, qui traversait un jour ce vallon, remarqua avec étonnement qu'il était bordé de croix si nombreuses qu'il ressemblait à un cimetière : il donna ordre de rassembler tous ces signes de malheur et de les brûler, prétendant qu'ils ne servaient qu'à inspirer de la crainte aux voyageurs. Depuis lors le nombre de ces « memento mori » s'est considérablement augmenté, afin d'habituer les voyageurs à la pensée de la mort. Toutefois nous atteignîmes sans accident le plateau élevé sur lequel paissaient plusieurs troupeaux et d'où l'on apercevait dans le lointain les bâtiments de la Hacienda de los Charcos. Cette belle propriété, qui a une très grande valeur, appartient à don Estanislao Porras dont il a déjà été question dans un précédent chapitre. A cette époque, il faisait construire à l'extrémité de la Canada, un grand bâtiment fortifié dans lequel les voyageurs devaient trouver un asile sûr, à l'abri des attaques des sauvages. Il était presque achevé quand nous passâmes par là. Quatre semaines plus tard, alors que nous étions rentrés sains et saufs à Chihuahua, une bande d'Apaches assaillit la maison, s'en empara, en arracha une paisible caravane qui devait la quitter dès l'aube et en assassina une quinzaine de personnes. Plus haut dans la savane nous eûmes une nouvelle preuve de l'esprit entreprenant de M. Porras : c'est un canal qui, du pied des montagnes situées au N.-E., traverse et arrose tous les terrains compris entre celles-ci et la route, formant une étendue de 8 à 10 milles et qui tous appartiennent à M. Porras. Les Apaches avaient épargné cet ouvrage qui leur servait de

tranchée pour arriver inaperçus sur la route et d'où ils avaient souvent tiré sur les passants.

Avant de poursuivre mon récit, je dois faire remarquer qu'au S.-O. de Chihuahua, un changement très extraordinaire s'opère dans le caractère de la végétation. Les chaparrals des steppes du Rio Grande qui, au N.-O., s'étendent le long du Gila jusqu'au golfe de Californie et au S.-E jusqu'au golfe mexicain, disparaissent complétement dans les contrées plus humides qui se trouvent à l'Est au pied des montagnes, dont la crête forme l'extrémité occidentale du plateau. On chercherait vainement ici les yuccas, les cactus, les agaves, les dasylirias, les buissons de mezquites, la larrea, les longues et épineuses verges de la Fonquiera, la broussaille hérissée des piquants du Koberling, les artémisiées, les chenopodiacées et toutes les plantes caractéristiques des steppes de Chaparral. Au lieu de cette végétation étrange, tous les plateaux supérieurs sont couverts d'une couche épaisse de vert gazon, tandis que les bosquets et les fourrés de chênes toujours verts qui garnissent le versant des montagnes et les défilés et la crête de la Sierra Madre, parés d'une couronne de sapins élevés, convertissent la savane en un parc immense d'un aspect enchanteur. C'est seulement à la base occidentale de la montagne et sur les terrains renfoncés de la Sonora que reparaissent les steppes, les espaces incultes, les roches dénudées et les monstres de la végétation, tout hérissés de piquants et entourés de broussailles grises et épineuses.

La région qui s'étend au delà du Canada del Fresno, est une de celles qui, de tout le Mexique septentrional, offre le caractère le plus tranché et que le voyageur, s'il a un peu de sentiment, pourra revoir cent fois sans être blasé sur les

beautés qu'elle renferme. Ici la nature a des charmes tels et elle les étale d'une façon si splendide aux yeux de tous, que l'imagination ne peut rien rêver qui ne se trouve magnifiquement réalisé dans cette région privilégiée. Les groupes d'arbres qui ombragent le vert gazon, ne réveillent point en vous le souvenir de la patrie absente; les rivières et les ruisseaux, dans leur cours le long de la vallée, n'emportent point avec eux vos pensées à la découverte des nouveaux pays qu'ils vont arroser. Aucun nuage sur la surface unie du firmament. L'atmosphère ne fait point ici partie du paysage; il n'est que l'espace vide qui en indique la limite et les montagnes que l'on aperçoit à l'horizon, encadrent si harmonieusement et si complétement le tableau, que l'on ne songe pas à se demander ce qui peut se trouver au delà. C'est la pure beauté plastique qui, par sa plénitude, frappe d'une émotion subite et profonde. Devant nos yeux s'étale une vaste plaine unie, entourée de montagnes escarpées. Le contraste trop brusque qui résulte de l'opposition de ces rocs aux formes alpines et de cette plaine unie comme la surface de la mer, est atténué par une ligne courbe de conjonction qui, de la base des montagnes, s'étend jusque sur la plaine. On n'y rencontre aucun détail discordant, aucune décoration inutile. Le tout, dirait l'artiste, a été conçu par la nature dans la plus sévère pureté du style historique. C'est le simple exposé de grands événements qui se sont accomplis dans la nature.

La route qui traverse la Savane est unie comme un miroir. Don Guillermo, voulant éprouver la rapidité avec laquelle, en cas de besoin, nos chevaux pourraient nous emporter, les lança au galop et ils dévorèrent l'espace avec la vitesse de la vapeur. Bientôt nous eûmes dépassé la plaine et nous

nous trouvâmes en face d'un défilé étroit qu'il faut traverser avant d'arriver dans la vallée de Santa Ysabel. Le long d'une petite rivière, bordée de saules et de peupliers, apparaissaient verdoyants de jeunes champs de froment et les boutons gonflés des peupliers et les chatons des saules semblaient se développer à vue d'œil sous l'action bienveillante du soleil de février. A une saison plus avancée, quand ces arbres étendent leur ombrage au dessus de la rivière dont les eaux transparentes roulent sur un lit de cailloux de toutes couleurs, quand les champs et les prairies qui entourent la ville sont couvertes de gazon et de fleurs, Santa Ysabel doit être un séjour des plus riants. La vallée est encaissée dans de hautes montagnes aux formes heurtées. Le groupe du Nord était autrefois la résidence habituelle d'une tribu d'Apaches et quand les sauvages célébraient une de leurs barbares fêtes de nuit, on entendait, jusque dans la ville, le bruit des tambours indiens; aujourd'hui encore, on nomme ces rochers la Sierra del Tambor. L'origine de cette petite ville remonte à l'établissement d'une mission chez les Indiens-Tarumares et sa situation, comme celle de tous les points de l'espèce, est admirablement choisie.

Dans l'après-dîner, pendant que don Guillermo poursuivait ses affaires, je pris mon fusil pour aller sur les bords de la rivière tirer quelques canards sauvages. Arrivé là, je heurtai un homme qui, caché par les saules et les peupliers, n'avait pu me voir venir. A mon aspect, il parut aussi consterné que si la lune était tombée du ciel. « D'où vient votre grâce? me demanda-t-il avec hésitation. — D'Europe, répondis-je par plaisanterie. — Ahora, ahorita? maintenant? Directement? depuis peu? Mais d'où venez-vous aujourd'hui, maintenant? — De votre ville. — Mais com-

ment y êtes vous arrivé? — En voiture. — Avec qui? — Avec don Guillermo. » A ce nom, il se montra complétement rassuré. « Ah! don Guillermo de Chihuahua! je le connais beaucoup. Comme vous avez traversé le monde, vous pourrez certainement me donner des nouvelles d'un jeune homme de mes parents que nous avons placé pour quatre ans chez un homme de Donana, afin qu'il y apprit quatre métiers; il y a de cela six ans passés et nous n'avons plus rien appris sur son compte. »

La journée de voyage qui suivit fut très courte. Nous quittâmes Santa Ysabel vers midi et à 4 heures nous arrivions à Carretas. Ce village, ou cette petite ville, est parfaitement situé au milieu d'un vallon dont la rivière rejoint celle de Santa Isabel avec laquelle elle va se jeter dans le Rio Conchos. Ce vallon, comme tous ceux de cette contrée, est une profonde échancrure dans le plateau dont la surface disparaît sous les masses alluviales amoncelées les unes sur les autres; il a de 5 à 600 pieds de profondeur en plus que le niveau moyen du plateau. Au Sud-Ouest, la paroi est formée par une brèche presque perpendiculaire. Nous passâmes en cet endroit la journée du lendemain qui était un dimanche et je ne puis m'empêcher de témoigner ici de l'excellente hospitalité que nous reçûmes de don Felipe et de sa famille. Je ne puis assez faire l'éloge de l'affabilité, de la bonté naturelle, de la politesse et des gracieuses manières des habitants de la campagne mexicaine. Presque sous tous les rapports, ces gens sont supérieurs à nos paysans allemands, et quand on compare la gracieuse naïveté de mœurs de cette demi-civilisation avec l'abrutissement dont je me souviens avoir rencontré maint exemple dans les villages de la Thuringe, la comparaison est toute en faveur

du peuple mexicain. Notons toutefois qu'il ne peut être question, dans ce genre de comparaison, de pruderie puritaine. Quand, le premier soir, on eut préparé nos lits dans la grande salle de don Felipe, comme la séance se prolongeait, j'observai à don Guillermo que j'étais très fatigué et que je désirais fort que la famille se retirât, afin de pouvoir nous mettre au lit. « Pour cela vous attendriez longtemps, me répondit-il, ces gens vont rester jusqu'à ce que nous soyions couchés pour voir comment nous nous déshabillons. » Et en effet nous ne pûmes nous dispenser de procéder à cette opération en présence des Senoritas qui y prêtèrent une attention très soutenue, observèrent chacun de nos mouvements, tout en restant fort convenables, admirèrent l'un après l'autre tous les objets de notre toilette et, quand nous fûmes couchés, nous souhaitèrent amicalement une bonne nuit.

Le dimanche soir, les hommes les plus considérables de l'endroit se réunirent dans la maison de notre hôte et, comme d'habitude, on raconta des histoires indiennes. L'une d'entr'elles, qui caractérise parfaitement la poésie sauvage de la vie nord-mexicaine, me parut offrir beaucoup d'intérêt et je veux la rapporter ici pour mes lecteurs :

A une époque assez reculée, un chef indien de la tribu des Apaches répandait la terreur dans ces contrées. Il avait reçu, dans la maison d'un ecclésiastique de l'État de Sonora, une éducation chrétienne assez complète. Il utilisa, aussi bien qu'eut pu le faire un capitaine de brigands civilisés, les connaissances qu'il avait acquises. Il arrêtait les courriers venant des endroits où l'on exploitait des mines, brisait le cachet des lettres et les lisait afin de se procurer des renseignements sur les transports de métaux ou de mar-

chandises, de sorte qu'il était presque toujours à même de diriger ses entreprises, en connaissance de cause. Enfin ses hommes et lui tombèrent dans une embuscade de troupes mexicaines et ils furent exterminés. Cet Indien vivait avec une fille mexicaine qu'il avait enlevée de la maison paternelle; elle participa, en véritable Indienne, au combat qui eut lieu quand ces hommes furent pris. Ses compatriotes, la reconnaissant, l'interpellèrent, la supplièrent de se rendre, promettant qu'il ne lui serait fait aucun mal, mais elle rejeta ces propositions et tomba avec les derniers de la bande, alors qu'elle avait déjà transpercé plusieurs soldats de ses flèches.

Pendant un voyage postérieur à travers le continent, un habitant de Mesilla (sur le Rio Grande) me raconta également qu'une de ses nièces avait été enlevée par une bande d'Apaches et qu'elle demeurait, depuis, volontairement avec eux. Il l'avait rencontré à Santa Barbara, en compagnie du chef des Apaches cuivrés, alors en paix avec les Mexicains, et ce dernier lui avait déclaré que sa nièce était parfaitement libre de le quitter ou de le suivre; mais la jeune fille rejeta la chose très énergiquement, et comme l'oncle lui faisait de vives remontrances, elle refusa de continuer l'entretien et s'éloigna. « Y era muchacha cristiana ! — Et c'était une fille chrétienne! » ajouta-t-il avec indignation; « pero indiada, apachada, — mais indianisée, apachisée ! »

Le lundi matin nous poursuivîmes notre route. Quand nous fûmes arrivés au haut du plateau dont la montée est très rapide, nous vîmes à nos pieds le village entouré de sa verte ceinture de champs de froment. De l'autre côté de la vallée, le regard suit la ligne horizontale formée par la partie opposée du plateau derrière lequel on aperçoit la cime

dépouillée des montagnes qui se détachent sur le bleu foncé du ciel.

De la surface du plateau, la route monte encore sur une étendue de 10 à 12 milles dans la direction du Nord-Ouest. Le plateau forme ici un plan incliné. En face de nous s'élevaient deux montagnes jumelles, en forme de cône, qui semblaient une double île apparaissant à l'horizon. La route traverse l'enfoncement de terrain qui les sépare et qui porte le nom de Puerto de Coyachic (défilé de Coyachic). Au premier abord on ne se rend pas compte de la raison qui a fait adopter cette direction car tout autour le sol semble être uni comme un parquet et ce n'est qu'en arrivant tout près des montagnes que l'on s'aperçoit que le terrain est sillonné par des ravins profonds. A la gauche des pics jumeaux s'élève une autre montagne isolée, c'est la Bufa de Cosihuiriachic. Le Dr Wizlizenus le premier, a fait mention de cette montagne dans la géographie, mais c'est par erreur que les dessinateurs de cartes allemands en ont fait une montagne principale et le point de jonction avec la Sierra Madre. Cette montagne, située sur le plateau, le domine très peu. Il est vrai qu'en la mesurant du fond du ravin au bord duquel elle est située, elle peut paraître atteindre une hauteur beaucoup plus considérable. Le plateau forme une vaste surface plane qui l'entoure et la sépare complétement de la chaîne que l'on désigne sous le nom de Sierra Madre et hors de l'axe de laquelle elle est considérablement reculée vers l'Est. Cette montagne fait partie des groupes détachés qui se trouvent sur l'espace qui sépare la Sierra Madre de la ville de Chihuahua.

Quant à cette chaîne de montagnes et à son nom célèbre, je chercherai à rectifier plus loin, dans un aperçu général

sur l'orographie nord-mexicaine, les inexactitudes et les erreurs que l'on a publiées à ce sujet. Je me bornerai à faire remarquer ici que, dans la Mexique — y compris le New-Mexique et la Californie—il se trouve plusieurs montagnes portant le nom de Sierra-Madre et pourtant parfaitement isolées les unes des autres. Quelques géographes cependant les font dépendre les unes des autres et prétendent que la Sierra Madre dont il est question dans cette partie de mon voyage est celle qui doit être considérée comme la ceinture de montagnes composée de toutes les chaînes parallèles étroitement resserrées les unes contre les autres. Cette ceinture constitue l'extrémité orographique occidentale et la déclivité graduelle du plateau mexicain. Au point de vue hydrographique, elle est déjà située sur la grande pente qui aboutit à l'océan Pacifique, attendu que tous les cours d'eau de cette contrée qui, en passant par Sonora et Cinaloa, affluent vers le golfe californien, ont leur source à l'Est, au pied des montagnes situées au bord du plateau et que ce n'est qu'en perçant la ceinture de montagnes par une brèche transversale, qu'ils parviennent à se livrer passage, par le versant oriental. Cette définition très exacte, répond à celle qui est en usage dans ce pays et d'après laquelle le nom de Sierra Madre n'est pas appliqué à tous les groupes et à toutes les chaînes de montagnes qui se trouvent sur le plateau supérieur des hautes terres. Et dans le fait celles-ci ne peuvent être considérées comme des ramifications de la chaîne principale; elles forment bien plutôt une ligne parallèle et s'élèvent au dessus du sommet du plateau, comme les îles d'un archipel disséminées sur la surface de la mer.

D'après Wislizenus, la Bufa de Cosihuiriachic atteint une hauteur de 7,918 pieds au dessus du niveau de la mer

et 1,643 au dessus de la petite ville de Cosihuiriachic. Comme celle-ci est assise au fond d'un ravin qui est creusé à une profondeur d'au moins 700 pieds, cette montagne a tout au plus 900 pieds d'élévation au dessus du plateau qui l'environne, plateau élevé d'à peu près 7,000 pieds au dessus du niveau de la mer. De là à Cerro Prieto, dont le petit lac s'étend sur les vastes terrains qui séparent le golfe mexicain du golfe californien, le sol monte encore insensiblement. Par contre, près de Carretas il s'abaisse ainsi que près de Santa Ysabel. La plaine de Chihuahua ne dépasse en élévation le niveau de la mer que de 4,600 et quelques pieds et le Rio Grande, dans la partie voisine de son cours, a un profil dont les hauteurs atteignent de 3 à 4,000 pieds d'élévation. Il en résulte que du Rio Grande à la base orientale de la Sierra Madre, le niveau général des hautes terres s'élève par degré de 3 à 4,000 pieds.

Je reviens à notre voyage. La route est si bonne et la montée si peu sensible que nos chevaux parcoururent au trot les 18 milles qui nous séparaient du défilé de Coyachic. Un beau gazon couvrait les vallons qui bordent des deux côtés la partie du plateau que nous venions de traverser, parsemé de bosquets de chênes noueux, toujours verts, de la grandeur de vieux poiriers. A l'Ouest, presque parallèlement à la direction de notre route, s'étendait une longue chaîne de montagnes couvertes d'une sombre forêt, la Sierra de San Borja et dont nous étions séparés par un ravin étroit et profond. C'est dans ce vallon qu'est situé le village ou la petite ville de San Borja et, dans les ravines supérieures de la vallée, sont bâties Coyachic et Cosihuiriachic. Là où nous parvenions à jeter un coup d'œil dans la direction de San Borja, les berges nous apparurent garnies

de petits chênes ce qui donnait à ce pays l'aspect singulier d'un immense verger.

Nous atteignîmes enfin le défilé de Coyachic où la route commence à devenir plus raboteuse et plus escarpée sans être cependant difficile. Arrivé en haut, on se trouve au sein de la nature sauvage. Des roches de porphyre, aux formes les plus grotesques, revêtues de lichens gris, verts et jaunâtres s'élèvent des deux côtés jusqu'à la cime des pics. Diverses espèces de chênes et des sapins, aux aiguilles longues d'un pied, croissent dans les fentes des rochers qui laissent voir, çà et là, de béantes ouvertures.

Le regard plonge dans un vallon profond ou plutôt sur la paroi de la vallée qui vous fait face et qui est formée de masses alluviales ou de conglomérat récent. On ne conçoit pas qu'il soit possible de descendre avec une voiture dans ce ravin déchiré et qu'une fois arrivé, il soit possible d'en sortir. Cette descente, redoutée des conducteurs, est connue d'eux sous le nom de Cuesta de Coyachic et est moins difficile qu'on ne le croirait au premier aspect. Un homme riche et entreprenant, le Padre Callejo, curé de Coyachic, a fait, à ses frais, de grandes constructions de routes ce qui, dans le cas actuel, n'est pas seulement le fait d'un bon citoyen mais encore d'un spéculateur intelligent. Quand nous fûmes au fond de la vallée, il envoya à notre rencontre un jeune garçon chargé de prélever un droit de barrière montant à un demi-dollar. L'aspect de ce village, groupé autour d'un ancien bâtiment, autrefois le siége d'une mission, et des rochers qui l'encaissent et qui forment la déclivité du plateau, constituent un ensemble fort extraordinaire et que l'on ne peut comparer à rien.

Au delà du village, nous rencontrâmes une petite cara-

vane ou conducta, qui campait dans la vallée et se disposait à suivre le chemin que nous devions parcourir nous-mêmes. Nous nous joignîmes à elle pour être plus nombreux au moment de traverser le dangereux passage du Puerto de las Casas Coloradas. Le lendemain, nous nous séparâmes de cette société. En remontant vers le plateau, la route passe au dessus de roches déchirées, couvertes de bouquets de chênes. L'arète du plateau est si vivement coupée que le premier pas que l'on fait sur le plateau vous transporte en un monde nouveau. De la forêt, qui cesse immédiatement au haut de la brèche, on passe sur une plaine de gazon interrompue, dans le lointain, par de petits lacs et par des chaînes et des groupes de montagnes. Un peu plus loin, dans la direction du Sud-Ouest, s'étalent, au pied de lointaines montagnes qui appartiennent à la Sierra de los Ojos Azules, les eaux de la Lagune de los Llanos. Vers le Nord et à la même distance à peu près, quoiqu'invisible de la route, s'étend, entourée des plus riches pâturages du Mexique septentrional, que des sources chaudes entretiennent hiver et été dans un état de fraîcheur parfaite et de verdure éclatante, la lagune de Castilla, le plus grand lac de cette contrée. On m'assura qu'il a vingt leguas d'étendue transversale, ce qui, naturellement, doit être une exagération. Il est fort extraordinaire qu'il n'en soit fait aucune mention sur les cartes qui ont paru jusqu'à présent, du moins sur celles que j'ai eu l'occasion d'étudier (1). Des personnes qui connaissent le lac et ses environs m'assurèrent qu'en certains endroits ses bords consistent en terrains mouvants dans

(1) D'après mes croquis et les renseignements que j'ai fait tenir au département de la guerre à Washington, M. Herman Ehrenberg a complété la carte qu'il a publiée à San Francisco, en ce qui concerne ces observations.



lesquels un cheval et son cavalier disparaîtraient facilement. Sous le rapport géographique, la situation du lac est très intéressante en ce sens qu'il occupe le sommet du point central du plateau. Tout autour, se trouvent les sources des ruisseaux et des rivières qui s'écoulent dans toutes les directions; vers le Sud et l'Est dans le Rio Conchos et de celui-ci dans le Rio Grande; vers l'Ouest dans le Rio Yaqui et de celui-ci dans le golfe de Californie; vers le Nord par le Rio del Carmen, le Rio de Santa Maria et le Rio de las Casas Grandes, etc., dans une suite de lacs des steppes—les lagunes de Encinillas, de los Patos, del Candelario, de Santa Maria et de Guzman. L'étendue du terrain sur lequel se trouvent tous ces lacs, est une des régions les moins explorées de tout le Mexique septentrional.

Nous traversâmes, en compagnie de la conducta et dans la direction du Nord-Ouest, le plateau longeant une chaîne de montagnes qui commence là et se déroule vers le Nord-Nord-Ouest; nous le dépassâmes enfin après avoir franchi le Puerto de las Casas Coloradas, le passage des maisons rouges. Nous aurions pu aussi contourner l'extrémité méridionale de cette chaîne, mais nos compagnons voulurent éviter une descente connue sous le nom de Bajio del Chato et qui fut trop souvent le théâtre des forfaits des Indiens, quoiqu'à la vérité le passage des maisons rouges soit presqu'aussi redouté. A plusieurs endroits nous trouvâmes des débris de chariots de marchandises qui avaient été pillés et détruits par les Apaches. Au delà de ce défilé se trouve la plaine de Cerro Prieto qui n'est, dans le fait, que la continuation du vaste plateau qui s'étend à la base de la montagne. C'est ici qu'apparaît pour la première fois un chaînon du même système que la Sierra Madre, un

long versant couvert d'une épaisse forêt de sapins. Celle-ci s'étend près de Cerro Prieto, jusque sur le plateau et en encadre une partie étroite qui, enfermée au Nord-Est entre la Sierra de las Casas Coloradas et les montagnes qui y font suite, se divise des deux côtés d'une petite rivière et forme, environ 60 milles plus bas, un enclavement au milieu duquel se trouve un petit lac, la lagune de Cerro Prieto, que j'ai déjà mentionnée.

Les terrains qui l'entourent ressemblent à une prairie alpine aux confins de laquelle s'étend, du côté de la Sierra Madre, la forêt de sapins. Au Sud-Ouest du lac, se trouve le petit village de Cerro Prieto que nous laissâmes à notre droite; d'immenses bandes d'oies et de canards voguaient sur l'eau ou se reposaient sur les bords. Nous allions vers le Nord-Ouest à travers la languette du plateau que j'ai décrit plus haut. Cette languette forme, dans le principe, la base de la vallée comprise entre les deux chaînes de montagnes, mais peu à peu, et à mesure que le lit de la rivière se creuse plus profond dans les masses alluviales, elle abandonne le niveau des larges degrés latéraux dont la surface faisait peut-être originairement partie des terrains qui s'inclinent vers le golfe mexicain, tandis que le lit de la rivière forme la première inclinaison du sol vers l'océan Pacifique. Cette petite rivière, considérablement augmentée des eaux qui lui viennent de la montagne, forme dans la Sonora, l'un des deux bras du Rio Yaqui.

Nous passâmes, dans les environs de quelques maisons peu hospitalières, nommées Los Ranchitos, les huttes, une nuit que le froid et la faim rendirent fort désagréable. Le jour suivant, après avoir dépassé les bâtiments abandonnés du Rancho del Rosario dont les dépendances occupent de

très vastes terrains et traversé le village de San Antonio où la vallée commence à offrir un peu plus de sécurité et où nous rencontrâmes les premiers troupeaux de bétail au pâturage, nous atteignîmes enfin la Villa de la Concepcion, le point le plus important de la partie occidentale de l'État de Chihuahua. Le nom indien de cette ville, nom qui appartient à la langue tarumare, est Papigochic, que l'on ne peut traduire que par ville des bécasses. Le ruisseau dont nous suivions le cours en descendant vers la ville, se réunit ici à un courant plus important, venant d'une roche déchirée de la Sierra Madre. Ainsi augmenté et coulant vers le Nord-Ouest, ce petit fleuve, sous le nom de Rio de Papigochic, baigne les villages de Santo Tomas, Tejologachic, Matachic et Temosachic, forme subitement un coude entre ce dernier village et Yepomera et se dirige vers l'Ouest en traversant la Sierra Madre.

Cette haute vallée constitue la meilleure partie du territoire de Chihuahua et elle est regardée comme son grenier d'abondance. Lors même que la sécheresse fait souffrir les basses régions, là, les terrains sont suffisamment arrosés par la pluie et les eaux du fleuve. Cette contrée est charmante et le climat en est excellent. Pendant l'hiver, la neige et la glace n'y sont point inconnues, mais le froid n'y est pas trop intense, de même que pendant l'été la chaleur n'y est jamais insupportable. Les pommes sont des plus renommées et on les expédie à Sonora. Une charge de mulets de ces fruits qu'ici on vendait 3 dollars, en valait 40 à son arrivée à Guymas. En échange, on rapporte de là des oranges. A quelques journées de chemin de la Concepcion, ou plutôt, comme on a l'habitude de s'exprimer ici, de la Villa, se trouvent dans la Sierra Madre et sur la frontière

de Sonora les célèbres mines de Jesus Maria qui se fournissent ici de maïs, de froment et d'autres articles de consommation. C'est à l'exploitation de ces mines, qui a bien décliné depuis, que la ville doit d'avoir acquis son importance et l'état assez florissant dans lequel elle s'est maintenue jusqu'à présent. Les habitants sont considérés comme les meilleures pratiques des marchands de Chihuahua qui, toujours, comptent, et non sans raison, sur une bonne journée quand ils voient arriver de la Villa une conducta d'acheteurs. Ici, du reste, comme partout ailleurs, la conquête facile, mais incertaine des trésors que renferment les mines, a eu une influence très fâcheuse sur les mœurs des habitants qui sont les joueurs les plus passionnés de toute la contrée; généralement le crédit d'un négociant dépend de la connaissance qu'a le public de ses spéculations heureuses ou malheureuses, tandis qu'ici il dépend de la chance qu'il a au jeu. On demande confidentiellement à un ami des renseignements sur la solvabilité d'une personne avec laquelle il s'agit de conclure une affaire, il vous répondra très probablement : « Il n'y a rien à craindre, il a gagné hier cinq mille pesos. »

Je veux consigner ici un aperçu que je tiens de bonne source sur les célèbres mines de Jesus Maria.

Ces fosses, dont on extrait de la mine contenant un mélange d'or et d'argent, sont situées près de la source du Rio Mayo, au centre de la montagne. Quelques-unes d'entr'elles sont exclusivement aurifères et ont rapporté à certaines époques jusque 10,000 dollars par semaines. Toutefois, c'est l'argent qu'elles produisent en plus grande abondance, mais, à cause de son contenu aurifère, le minerai de Jesus Maria se vend à raison de 10 dollars le marc,

tandis que celui d'argent pur n'est jamais payé plus de 8 1/4. Entr'autres fosses de cette localité, celle de Santa Ludubigen a été exploitée depuis l'expulsion des Espagnols et a rapporté, du mois de mai au mois d'octobre 1839, un revenu net de 400,000 dollars. Cependant la fosse la plus estimée est celle de Santa Juliana ; elle n'a plus été exploitée depuis le temps des Espagnols et aujourd'hui elle est remplie d'eau. Des hommes compétents ont calculé que pour la vider et reprendre les travaux, une dépense de 200,000 dollars serait nécessaire. Le minerai ne donne jamais moins de 3 marcs ou 24 onces d'argent sur 300 livres et il a déjà donné 40 marcs, ce qui faisait que chaque charge de mine, transportée à dos de mulets, valait 400 dollars. Aujourd'hui que l'exploitation des mines de Jesus Maria est presqu'abandonnée, elles suffisent encore à l'entretien des nombreux Gambusinos de la ville qui y travaillent en négligeant les règles de la science et même elles enrichissent quelques capitalistes qui avancent de l'argent aux mineurs, à la condition d'être remboursés à la fin du mois, au moyen d'argent brut, évalué alors à 16 p. c. en dessous des cours de Chihuahua. Un homme qui consacra un capital de 20,000 dollars à une spéculation de ce genre, le doubla en une année. La Monnaie de Chihuahua, tout en payant le minerai 16 p. c. en plus que les spéculateurs ne le paient aux mineurs, fait encore un bénéfice d'au moins 20 p. c. sur la valeur réelle du métal composé d'or et d'argent. On peut juger, d'après cela, des résultats magnifiques que l'on pourrait obtenir par une exploitation régulière.

Nous reçûmes une hospitalité vraiment fraternelle chez un des hommes les plus considérés de la Villa de la Concepcion, don Rafaël, qui, remarquant l'intérêt que je pre-

nais à tout ce qui avait rapport aux Indiens Tarumares, me communiqua quelques faits qui, réunis à des renseignements que j'obtins d'autre part, sont assez intéressants, me semble-t-il, pour que je ne néglige pas de les publier.

D'abord, je dois faire observer que dans l'État de Chihuahua on désigne sous le nom de Tarumares tous les Indiens civilisés bien qu'ils n'appartiennent pas tous à la même nation. Toutefois, la majorité d'entr'eux a une origine commune et une langue particulière qui est connue, car un ouvrage qui en traite a été autrefois publié à Mexico. Je ne sais si le langage des Indiens qui portent seulement le nom de Tarumares, sans appartenir à cette tribu, conserve, malgré une différence très sensible, quelque parenté avec celle des Tarumares véritables.

En tout cas, dans ce qui va suivre, il n'est question que de ces derniers. Une partie de la population de la Villa de la Concepcion et de celle des autres localités de la vallée est encore aujourd'hui composés de Tarumares et toutes aussi conservent les droits des peuples indiens, alors même que la grande partie de leurs habitants appartienne à la « gente de razon » gens raisonnables; c'est le nom que les hispano-américains ont pris pour se distinguer des Indiens. Cependant ces Tarumares, quoiqu'entr'eux ils parlent encore leur langue, ont renoncé en général à leurs mœurs primitives. Il se trouve encore dans les montagnes écartées des débris de cette nation qui, tout en ayant pris le nom de chrétiens et s'étant soumis politiquement au gouvernement de l'État, ont pourtant sauvé une partie de leur système social. Là, le fonds de la terre appartient à la communauté et il est réparti à chacun suivant les besoins de sa famille et le nombre de bras dont il dispose pour l'agricul-

ture. Une portion de terrain est réservée en faveur des vieillards, des malades et des indigents; elle est cultivée par tous ceux de la communanté qui sont aptes au travail et les produits récoltés en sont déposés dans un magasin public. Ces provisions, comme aussi les personnes auxquelles elles sont destinées, sont confiées aux soins d'agents particuliers des deux sexes, nommés « Tenanches », prononcez : Tenansches. Dans quelques vallées de la Sierra Madre et principalement dans le voisinage des célèbres mines de Batoseagachic, il existe encore une peuplade de Tarumares qui pratique, sans être troublée par personne, son antique religion indienne et soumise à son ancienne organisation sociale. Sans professer de haine pour la race hispano-américaine, ils s'abstiennent de tout rapport avec les étrangers. Si quelque voyageur pénètre à l'improviste dans leur demeure, ils la quittent aussitôt; s'ils le voient arriver, ils éviteront de se trouver sur son passage; s'il leur adresse la parole, ils ne lui répondront pas, bien qu'ils l'aient parfaitement compris, et les offres les plus avantageuses ne les décideront jamais et dans aucun cas à lui vendre la moindre chose. Dans leurs villages, un voyageur courrait risque de mourir de faim s'il n'avait soin de s'approprier ce qui lui est nécessaire, ce à quoi ces singulières gens ne s'opposeront pas. L'opiniâtreté et l'impénétrabilité qui sont les caractères distinctifs de la race indienne, apparaissent ici dans leur forme la plus absolue quoique n'exerçant qu'une influence passive.

On m'a parlé de certains jeux nationaux des Tarumares et des habitants des Pueblos indiens de l'État de Chihuahua et de celui de Sonora. Des tribus entières rivalisent de vitesse et se disputent les prix de courses qui durent quel-

quefois depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher : ce parti là est vainqueur dont un des membres reste le dernier sur le champ de course. Chacun des deux partis s'élance à la fois, franchissant monts et vallées avec la rapidité d'une flèche et quand ils tombent épuisés ils s'ouvrent les veines des jambes; des femmes portant de l'eau sont apostées de distance en distance, pour ranimer ceux qui perdent connaissance.

Nous laissâmes notre voiture de voyage à Concepcion et nous descendîmes la vallée à cheval. Le premier village que l'on rencontre est Santo-Tomas dont la situation est très intéressante sous le rapport géologique. La Sierra Occidentale a ici son sommet le plus élevé, le Cerro de Santo-Tomas, au pied duquel un banc de couches horizontales de roche calcaire crayeuse, enveloppant des blocs de pyrite, occupe tout le fond de la vallée et ne laisse à la rivière qu'une gorge déchirée aux bords escarpés. Passé cette singulière barre transversale et depuis le village de Tejologachic, la rivière s'étale de nouveau au milieu de la vallée qui reprend dès lors ses premières proportions. Nous ne nous arrêtâmes plus avant d'avoir gagné le village de Matachic où nous passâmes la nuit. Deux jours avant notre arrivée les Apaches y avaient enlevé 150 têtes de bétail et presque toute la population masculine du village, réunie à celle de Tejologachic, Santo-Tomas, Temosachic et Yepomera avait organisé une expédition contre les sauvages. Entre Matachic et Temosachic nous fîmes halte au Rancho d'un correspondant de Don Guillermo. Nous trouvâmes Don Blas dans une pitoyable situation : il avait reçu, il y a quelques semaines, un coup de lance d'un Apache qui l'avait percé d'outre en outre ; toutefois, malgré la gravité de sa blessure, il me parut en voie

de guérison. A notre retour, nous passâmes la nuit chez lui et comme nous entrions dans la cour je ne pus m'empêcher de faire cette réflexion, que si les Indiens détruisent une partie de cette population, les survivants s'entendent merveilleusement à combler immédiatement les vides. « Que muchacheria! — Combien de femmes, » s'écria Dominguez quand, au moment de notre arrivée, nous nous vîmes entourés d'une douzaine de jeunes femmes accompagnées d'une foule innombrable de petits enfants dont elles étaient les mères. Il me fut impossible de découvrir sur cette habitation un nombre correspondant de pères. Quoi qu'il en soit, d'ailleurs les familles nombreuses ne sont pas rares ici. A Santo-Tomas, je vis une femme qui avait conservé les apparences d'une très grande jeunesse et qui était mère de huit enfants.

Temosachic était le joint extrême de notre voyage. Ici la rivière traverse la Sierra Madre du côté occidental; elle est enfermée dans une ravine si étroite qu'à peine on l'aperçoit à une certaine distance et qu'on se demande stupéfait d'où elle vient. Le village de Yepomera, à quelques milles plus loin vers le Nord, est la dernière localité de cette contrée faisant partie de l'État de Chihuahua. Un pays inhabité, ne conservant plus que les ruines d'anciennes constructions dévastées et détruites par les Apaches et servant d'asile à quelques débris de troupeaux devenus presque sauvages eux-mêmes, s'étend entre Corralitos, Casas Grandes et Yanos, les localités limitrophes septentrionales de l'État, auxquelles conduit une route très peu fréquentée actuellement. Près de Temosachic et de Yepomera, la vallée renferme plusieurs sources dont quelques unes sont assez chaudes pour maintenir pendant l'hiver les gazons d'alentour dans un état de fraîcheur parfaite, ce qui donne à

ces villages de grandes facilités pour la nourriture du bétail.

Dans le premier volume de cet ouvrage, à propos d'une discussion sur l'esclavage des nègres, j'ai déjà parlé de l'organisation des péons mexicains, c'est à dire de l'obligation — sanctionnée par les lois et la coutume — pour les débiteurs insolvables, d'entrer au service de leur créancier et je puis m'en référer à ce que j'ai expliqué alors. La suite de mon récit établira, par des exemples pratiques, les conséquences de ce système sur la vie du peuple. Les petits épisodes que je serai amené à rapporter pourront servir de tableaux de genre, destinés à caractériser les mœurs de cette nation.

Un homme respectable de Temosachic achetait de temps en temps des marchandises chez Don Guillermo à Chihuahua et ce dernier n'avait fait aucune difficulté de lui accorder un crédit de quelques centaines de dollars à condition d'en être couvert à une époque convenue. L'échéance arrivée, il avait toujours été régulièrement remboursé. Cet homme mourut, et son fils vint à Chihuahua, porteur d'une lettre de son père dans laquelle celui-ci priait le marchand de reporter sur son fils la confiance qu'il avait eue en lui. Don Guillermo accéda à ce vœu du mourant, le jeune homme emporta pour quelques centaines de dollars de marchandises et trois années s'écoulèrent sans qu'il songeât à un règlement de compte ou qu'il donnât seulement signe de vie. Don Guillermo apparut tout à coup à Temosachic. — « Où demeure Natividad Andrada? demanda-t-il à la première personne qu'il rencontra à l'entrée du village.—Voilà la maison de sa mère, lui répondit-on. » — Nous nous dirigeâmes vers une maison sur la porte de laquelle se présenta une femme âgée, d'un extérieur respectable. —« Natividad est-il à la maison?

— Non, monsieur. — Est-il dans le voisinage? — Il est dans le village. — Faites-le appeler, je dois lui parler. » — Deux minutes après il était là. C'était un jeune homme d'une taille un peu au dessus de la moyenne, d'une belle stature. Son visage était régulier et ses traits, primitivement beaux et nobles, portaient les traces des passions et d'une vie déréglée. « Natividad, comme tu n'es pas venu à moi, il me faut bien venir à toi. Comment se fait-il que tu n'aies pas reparu à Chihuahua? » — « Monsieur, il m'était impossible de vous payer. — Et aujourd'hui me paieras-tu? — Non, je suis pauvre, je n'ai rien. — Sais-tu combien tu me dois? — Pas exactement, monsieur. — Trois cents dollars. — C'est vrai puisque vous le dites. — Et tu ne pourrais m'en payer une partie? — Je n'ai rien. — Alors il faut que tu m'accompagnes et que tu viennes travailler pour moi. — Je suis prêt à suivre Votre Grâce, car son désir est conforme à la justice. — Prépare-toi donc à partir, car je ne puis m'arrêter que peu de temps. — Je suis prêt, tout ce que je possède je le porte sur moi. » Cette richesse consistait en un vieux chapeau de paille, une vieille chemise de coton écru, un large pantalon de même étoffe, une paire de sandales et une vieille couverture de laine bariolée, en lambeaux, dans laquelle le Mexicain le plus déguenillé drape théâtralement sa misère.

Pendant toute cette conversation qui décidait de l'avenir de plusieurs personnes, nous étions restés à cheval et la vieille femme n'avait pas dit un mot. Tout à coup elle fondit en larmes, et se tournant vers Don Guillermo : « Vous êtes dans votre droit, lui dit-elle, mais ayez pitié de ma vieillesse malheureuse. C'est mon enfant unique et cependant il y a longtemps que j'ai prévu qu'il ne serait pas la consola-

tion de mes vieux jours. Il n'a pas suivi l'exemple de son père. Mais ces messieurs ne veulent-ils pas mettre pied à terre et se reposer dans mon humble maison? » ajouta-t-elle avec cette politesse que n'oublie jamais celui qui peut prétendre, de loin ou de près, à l'origine espagnole. Don Guillermo consentit à entrer un instant. « Oui, continua-t-il, son père était un homme estimable, comment son fils en est-il venu là? — Ah! monsieur, il a perdu tout son bien! — Sans la lettre de son père mourant, je ne lui aurais pas fait de crédit, mais comment celui-ci, qui devait connaître son mauvais caractère, a-t-il pu me le recommander? — Ah! monsieur, ce n'est pas mon mari qui a écrit cette lettre, c'est mon fils lui-même, qui, mal conseillé par un de ses amis, a contrefait son écriture. — S'il en est ainsi, tu as bien mérité d'être puni, dit Don Guillermo au jeune homme. Et vous, senora, ajouta-t-il en se tournant vers la mère, consolez-vous. Ce jeune homme, avec la conduite qu'il tient ne peut vous être d'aucun secours. Je vais m'occuper de lui; je lui ferai apprendre à travailler et à vivre comme un homme raisonnable et peut-être un jour vous reviendra-t-il corrigé. Tu vas venir avec moi au Texas, dit-il au jeune homme. — Partout où il vous plaira, monsieur. » — Après que la mère nous eut servi des Tortillas et des Frijoles, Natividad prit congé d'une jeune femme et embrassa un enfant dont il était le père et nous quittâmes tous ensemble le village.

Il n'est pas inutile de faire remarquer que tous ces débats qui ne durèrent que l'espace d'une demi heure, se terminèrent sans l'intervention de l'autorité.

Quand nous revînmes à la Villa de la Concepcion les mêmes débats se renouvelèrent à propos d'un autre débiteur de Don Guillermo. Guadalupe Vargas était un homme

rusé, satirique, léger et insouciant. Plus tard il me confia, dans un moment d'abandon, un jour que nous nous reposions à l'ombre d'un chêne dans les montagnes de la Californie, que, pendant un certain temps il avait fait partie d'une bande de voleurs. Don Guillermo ne l'avait probablement pas connu en cette qualité quand il lui confia pour plusieurs centaines de dollars de marchandises. Celles-ci furent avantageusement revendues et le produit bientôt dissipé. Quand son créancier vint le surprendre, sa dette semblait être le moindre de ses soucis et il se montra tout aussi résigné que Natividad à suivre son créancier en qualité de Péon, bien qu'il n'acceptât pas sa destinée avec le même empressement que celui-ci. Quand il apprit qu'il devait le suivre au Texas, il demanda la permission de voir une dernière fois sa vieille mère qui habitait un village voisin. — « Je désire recevoir la bénédiction de ma mère avant d'entreprendre ce long et périlleux voyage en pays étranger, me dit-il avec un mélange de piété feinte et d'ironie. » Natividad, qui, malgré tous ses vices, avait le caractère plus sérieux et plus de sentiment, poussa un profond soupir, et dit d'un air de sincère componction : « Ma pauvre mère ne me bénira jamais! » — « A quoi bon soupirer? lui répondit son compagnon d'infortune; le repentir ne mène à rien. Commence une vie nouvelle. Don Guillermo, un homme distingué et parfait s'il en fût, ne t'ouvre-t-il pas les portes du monde? Qu'en as-tu vu jusqu'à présent? Rien. Maintenant tu vas apprendre à le connaître. Tu verras les États-Unis; tu deviendras un homme et quand, après une absence de quelques années, tu retourneras à ton village, il est probable, à la vérité, que ta mère sera morte, mais tes enfants auront grandi et qui sait si leur père ne

parviendra pas quelque jour à la dignité d'alcade de Temosachic. »

Tout ceci dépeint si bien l'esprit mexicain que je n'ai pu résister au désir de le reproduire dans les termes exacts employés par Guadalupe. Ces deux garçons, dans la société desquels j'ai parcouru plusieurs milliers de milles et dont, pour cette raison, j'ai dû faire faire la connaissance au lecteur, offraient le spécimen des qualités et des défauts du caractère mexicain. Et si, dans le principe, l'éclat des bonnes qualités fut un peu terni par le voisinage des vices qui les accompagnaient, je dois constater que plus tard ils se distinguèrent par leur bonne volonté, par leur infatigable activité et leur fidélité parfaite. On peut considérer leur destinée comme l'image de celle de la nation mexicaine, placée dans les conditions les plus défavorables pour son développement moral, mais possédant de bonnes dispositions naturelles qui ne seront pas perdues pour les destinées futures du nouveau monde.

Je dois revenir encore une fois à Temosachic. Pendant que nous nous trouvions dans la maison de notre nouveau serviteur, arriva une jeune femme qui venait prendre des informations sur son mari, parti pour Chihuahua et qui avait dépassé depuis longtemps l'époque assignée pour son retour. Cet homme se nommait Don José Jésus de la Luz Miramontes. Quelle harmonie, mais aussi quelle sonorité creuse dans un seul nom. Dans un autre pays cet homme se serait nommé Dick, Jack ou Bill. C'est un véritable malheur pour un peuple d'avoir un trop beau langage et les Anglais et les Américains du Nord, ne se seraient pas élevés au niveau où ils sont parvenus si leur langue avait eu des prétentions plus musicales.

La jeune femme dont j'ai parlé plus haut me frappa par son aspect extraordinaire : elle avait les cheveux blonds, les yeux bleus et le teint aussi rose et aussi délicat que la plus fraîche Allemande. Les exemples de cette carnation ne sont pas rares dans la « tierra fria, » les contrées froides et élevées du Mexique septentrional. Je ne sais si ceci est la preuve que le climat possède une grande influence sur la constitution humaine et que celle-ci n'est pas inaltérable ou bien, au contraire, l'indice du peu d'action des influences climatériques et de l'invariabilité des types de races.

Quand nous nous remîmes en route, en quittant Temosachic, je souffris réellement en voyant que Natividad était réduit à nous suivre à pied, en conformant la rapidité de sa course au trot de nos chevaux bien reposés. Je ne pus lui apporter aucun soulagement et je dus me contenter de m'étonner intérieurement en le voyant, semblable à un chien fidèle, trotter tantôt devant, tantôt derrière nous. Depuis la villa, Vargas lui tint compagnie. Dans le principe, celui-ci eut beaucoup de peine à prendre une allure aussi rapide mais bientôt il parvint à délier ses jambes quand il fut convaincu qu'il n'y avait d'autre alternative que de suivre notre voiture ou de s'exposer, en restant en arrière, à être scalpé par quelque bande d'Apaches. La manière dont on agit envers ces pauvres garçons était réellement cruelle, mais elle n'est pas considérée comme telle parmi les Mexicains. Une rapidité tout à fait extraordinaire dans la course est chose peu rare chez les Mexicains des classes inférieures qui, une fois lancés, sont infatigables. Dans le chapitre suivant, je rapporterai à ce propos quelques exemples à peine croyables.

En revenant, nous passâmes une nuit chez l'Alcade de Santo-Tomas. On nous avait assuré que cet homme, quoi-

que investi de l'autorité principale de l'endroit, commandait une bande de voleurs. Don Guillermo lui demanda en plaisantant, pendant que nous étions à table, s'il savait ce dont on le soupçonnait. « Oui, répondit notre hôte, en souriant, j'en ai entendu parler, mais c'est une méprise. Le chef de brigands a les mêmes noms et prénoms que moi et sa femme elle-même se nomme comme la mienne, mais c'est un tout autre homme qui demeure à Cerro Prieto. » La chose était vraie de tous points et cette bande était celle dont notre ami Guadalupe avait, de son propre aveu, fait partie autrefois et sur laquelle il me donna dans la suite une foule de renseignements. Avec moi, ajouta-t-il, Vos Grâces n'auraient eu aucun risque à courir de la part de cette bande et elles auraient pu voyager sans crainte dans les régions qu'elle fréquente.

Santo-Tomas était dans l'origine une mission de jésuites et dans l'église de l'endroit on montre les tombes de plusieurs révérends pères et celle du fondateur de la mission, qui a dû être érigée dans les premières années du XVIIe siècle. L'Alcade, en compagnie duquel nous visitâmes l'église, nous conduisit dans les caveaux où Jésus Dominguez nous avait précédés. Quand nous entrâmes, il soutenait, debout contre la paroi du souterrain, le corps embaumé du saint homme qu'il avait enlevé de son sarcophage et lui adressait une foule de plaisanteries. — « Tu es un saint, fort bien, mais un génie, tu ne le fus jamais, ton crâne est bien trop étroit. » Et dans le fait, cette partie se faisait remarquer par une petitesse extrême. L'Alcade ne pouvait s'empêcher de rire. Nous eûmes soin que ces saints débris fussent convenablement replacés et nous aidâmes même à rétablir la pierre sur le sépulcre.

Nous repassâmes encore non loin de Cerro Prieto dont cette fois nous laissâmes le petit lac à notre gauche. Don Guillermo, entre autres visites, en fit une au capitaine de voleurs. Si cela avait été possible, nous l'eussions emmené aussi en qualité de péon, car il était également son débiteur, mais, avec des personnages de cette importance, on ne peut pas agir comme avec les gens ordinaires car, outre la considération que lui procurait le commandement de cette bande, il était un des notables de la ville. Il accueillit don Guillermo avec toutes les marques de la plus exquise politesse, mais, par contre, l'affaire principale fut écartée par une suite de phrases polies. Quant au paiement, il n'en fut pas question et on comprend que si don Guillermo l'avait exigé, on aurait eu soin de le dévaliser aussitôt après sa sortie de la ville.

De là nous gagnâmes Los Llanos, village situé près du lac du même nom que j'ai déjà cité plus haut. Ici encore, don Guillermo avait une mauvaise créance à recouvrer et il eut volontiers emmené son débiteur en qualité de péon, mais cet homme fit des difficultés et le juge, à la décision duquel la cause fut remise, la résolut en faveur de son administré. Tous les débats et la conclusion judiciaire furent terminés en moins d'une heure.

Ce ne fut pas sans une petite alerte que nous parvînmes à passer le Bajio del Chato, si redouté. Une bande innombrable d'oies et de grues qui s'envolèrent devant nous, nous fit penser qu'elle avait été épouvantée par les Apaches. Notre infanterie, composée de Natividad et de Guadalupe, prit les armes et la cavalerie, composée de Jesus Dominguez, fut envoyée en reconnaissance. Ce dernier était ici dans son élément; il jeta son chapeau dans la voiture, noua un mou-

choir rouge autour de sa chevelure inculte, enfonça l'éperon dans les flancs de son cheval et se précipita au galop dans la direction d'où semblait venir le danger et où il disparut bientôt à nos regards. Quelques instants après, nous vîmes un peu plus loin un cavalier qui nous faisait des signes complétement inintelligibles à cette distance. De l'endroit où il était placé, il devait pouvoir distinguer notre serviteur, de sorte que nous ne doutâmes plus qu'il nous faisait des signes de détresse pour nous apprendre que celui-ci était tombé aux mains des Indiens. Nous ne pouvions songer à l'abandonner dans cette position : don Guillermo fouetta nos chevaux qui se précipitèrent écumants dans cette direction et nos piétons coururent à perte d'haleine à notre suite. Quand nous rejoignîmes notre homme, il était sain et sauf en conversation avec un étranger qui l'avait accosté sur la route. C'était la présence de ce dernier qui avait fait lever la bande d'oies et de grues et causé ainsi nos appréhensions. Pareils incidents, peu importants en eux-mêmes, ne concourent pas moins à caractériser un voyage dans le Mexique septentrional.

Le 20 du mois nous rentrâmes en bonne santé à Chihuahua, ayant ainsi mis dix-sept jours à notre voyage.

CHAPITRE XII.

Marche de la brigade du général Trias, de Chihuahua à El Paso et retour de l'auteur par les collines de sable. — Causes de ce mouvement militaire. — La vallée de Mesilla. — Politique mexicaine. — Pronunciamiento de la garnison de Chihuahua. — Don Angel Trias. — Départ de la brigade. — Qualité en laquelle l'auteur l'accompagne. — En marche. — Scènes de la vie du camp. — Importante nouvelle. — Prairies en feu. — Impudence des Indiens. — El Sause. — Troupeaux de moutons sous la protection de l'artillerie. — Hacienda de Encinillas.—Ojo de la Laguna.—Plan de Alamos. — El Carmen. — Punta de Agua et disparition du fleuve. — Alamos de Pena et réapparition du fleuve. — Carrizal.— Marche forcée de 84 milles anglais en vingt-quatre heures. — El Paso. — Gite électrique. — Retour. — Ojo de Samalayuca. — Voyage par les collines de sable et jardin naturel de fleurs sur une gigantesque échelle.

Dans le courant d'avril 1853, pendant que l'intérieur du Mexique était agité par une de ses nombreuses révolutions, on crut qu'une question insignifiante de frontière amènerait l'ouverture de graves hostilités entre cette république et les États-Unis. La commission mixte, chargée de la fixation des limites, avait rencontré, dans ses opérations, des difficultés à la suite desquelles le grand village de Mesilla, ainsi qu'une parcelle de la vallée sur le côté droit du Rio Grande, menaçaient de devenir l'objet d'une lutte sérieuse. Ce petit territoire, sous le nom de vallée de Mesilla, a acquis une célébrité beaucoup trop grande pour son importance. Pour-

tant, quoiqu'elle n'ait guère que quelques milles carrés anglais d'étendue et qu'elle ne soit pas une vallée séparée, c'est pourtant une des parties les plus belles et les plus fertiles de la vallée du Rio Grande. La question fut vidée bientôt après par la vente que le Mexique, sous la présidence de Santa-Anna, fit aux États-Unis d'une langue de terre, de sa frontière septentrionale, dans laquelle se trouva comprise la belle prairie de Mesilla avec son village. A l'époque dont je parle, toutefois, les spéculateurs américains mirent en œuvre des moyens moins pacifiques pour obtenir l'annexion désirée et le gouverneur de New-Mexico en fut amené à publier une proclamation dans laquelle il menaçait de s'emparer de vive force de Mesilla.

En agissant ainsi, l'emporté gouverneur du territoire de New-Mexico se trouva être d'accord avec le non moins vif governador de l'État de Chihuahua qui était alors dans une situation politique très engageante pour frapper un coup décisif.

Pendant la seconde moitié de l'année 1852, s'était préparé dans le Mexique la révolution qui fit tomber le président Arista et mit, pour quelque temps, le vieux Santa-Anna à la tête des affaires. Elle éclata en octobre dans le Guadalajara, et le « pronunciamiento » ou programme révolutionnaire, qui y fut dressé, se répandit bientôt sous le nom de Plan de Jalisco, dans les principaux États de la fédération mexicaine. En janvier, Arista se vit forcé d'abandonner la présidence et, quelques mois après seulement, Santa-Anna prit possession du pouvoir suprême. Durant cet intervalle, le fauteuil présidentiel resta vacant et il paraît que plusieurs personnes n'ont pas cru impossible de l'occuper.

Complétement étranger, comme je l'étais, aux habitudes mexicaines et à peine arrivé, je ne fus pas médiocrement surpris, un beau jour de décembre — c'était la veille de Noël — d'apprendre que le gouvernement de Chihuahua avait été renversé par un pronunciamiento de la garnison et que le général Trias, jusqu'ici commandant militaire de l'État, avait été élu gouverneur provisoire. Personne ne s'opposa à ce coup d'État qui s'accomplit sans effusion de sang, et si des inimitiés personnelles mirent à profit la situation du moment pour assouvir maintes haines, le général Trias n'était pas homme à prêter son concours à d'indignes passions de parti et à des persécutions, de sorte que cette révolution de Chihuahua a été, dans le fait, la plus innocente et la plus aimable des révolutions sur le théâtre desquelles je me sois trouvé.

Une certaine surexcitation régnait naturellement dans la vie publique, plus intéressante pour l'étranger que dans les circonstances ordinaires. L'Européen, toutefois, se tromperait étrangement, s'il croyait qu'une révolution politique doive revêtir un caractère plus sauvage dans le territoire mexicain moins civilisé, que dans l'Europe si fière de sa civilisation. Chihuahua du moins, où la secousse imprimait cependant un profond changement à l'ordre de choses établi, aurait pu, par son exemple, faire honte aux partis de maint État allemand dans de semblables circonstances. La polémique de la presse était vive mais non pas triviale. Cinq journaux paraissaient alors dans cette petite ville et journellement on criait dans les rues leurs numéros ainsi que diverses autres feuilles éphémères. De temps en temps, les habitants étaient réveillés la nuit par le son de toutes les cloches pour être informés qu'une importante nouvelle, marquant

le triomphe d'un parti, s'était répandue. Il en fut ainsi le 31 janvier, où l'on raconta le matin dans la ville que le général Trias avait été invité, de Guadalajara, à prendre le commandement supérieur de l'armée des pronunciados, en marche sur la ville, avec la promesse d'un ferme appui pour la présidence, en cas de succès du mouvement.

Il est certain, qu'à cette époque, le gouverneur provisoire de Chihuahua n'était pas éloigné de prêter l'oreille à ces ouvertures.

Don Angel Trias est un personnage aussi bien connu dans le Mexique que dans les États-Unis et remarquable sous bien des rapports. Je lui fus présenté, vers ce temps là, par le colonel Langberg et je passai une soirée chez lui en conversations animées sur diverses questions d'histoire naturelle, de littérature et de l'histoire contemporaine de l'Europe. Lorsque nous en fûmes à parler de la géologie du pays, il me montra une dent maxillaire bien conservée d'un mastodonte, découvert depuis peu sur le côté occidental de la Sierra Madre, près de la Villa de la Concepcion. Il comprend très bien l'allemand, et dans sa bibliothèque se trouvent les œuvres de Schiller et de Gœthe. Il parle tout à fait couramment le français et l'anglais. Ce qu'il me raconta sur sa jeunesse et la façon dont il fut amené à faire de grands voyages, est très piquant ainsi que ce que je vais en rapporter, d'après lui, avec quelques restrictions que je me suis imposées, et sans pouvoir garantir l'authenticité du récit. Une aventure de jeunesse se termina par une action pour laquelle son confesseur lui refusa l'absolution en l'adressant à l'évêque de Durango. L'évêque de Durango fit de même et l'adressa à l'archevêque de Mexico. Celui-ci l'envoya au Saint-Père à Rome, et le Saint-Père imposa au

jeune Mexicain un pèlerinage à Jérusalem et une pénitence sur le tombeau sacré où il obtint enfin l'absolution si recherchée. Dans son retour, qu'il effectua par la Turquie et le Danube, il vit, entre autres pays, l'Allemagne et s'y arrêta dans les villes principales.

Lorsqu'arriva à Chihuahua la nouvelle que le gouverneur de New-Mexico voulait s'emparer de Mesilla, le général Trias mobilisa sur-le-champ la partie de l'armée mexicaine confiée à son commandement et, sans attendre une autre autorisation du pouvoir central alors désorganisé, il se mit en mouvement, le 7 avril, avec sa brigade de Chihuahua à El Paso.

Je trouvai occasion de prendre part à cette marche de dix-sept jours, avec une qualité déterminée. La direction louait, en effet, pour le transport des vivres et des munitions, dix des gros chariots avec lesquels nous étions venus des États-Unis, ainsi que les attelages nécessaires d'environ cent dix mulets, avec des charretiers, des muletiers et le maître du train; elle louait, dis-je, tout cet attirail à mes amis, MM. Mayer et Cie, pour la somme de trois mille dollars. Je me chargeai du commandement, au nom de la firme, tant pour la durée de la marche qu'après l'arrivée à El Paso. Grâce aux qualités personnelles du général et à la connaissance plus intime que j'avais faite de plusieurs officiers de la brigade, entre autres des colonels Langberg et Justiniani, c'était une tâche facile pour moi et d'autant plus agréable qu'elle me mettait à même de voir une partie de l'État, encore inconnue pour moi, parce qu'à cause du manque d'eau sur la route directe de Carrizal, il fallait prendre le détour par El Carmen.

La petite armée consistait en cinq cents hommes d'infan-

terie, cinquante ou soixante cavaliers et six ou huit pièces de campagne. La plus grande partie des soldats étaient bien habillés et avaient un air très convenable. D'autres, en petit nombre toutefois, avaient un caractère équivoque et auraient passé plutôt pour une bande de bohémiens que pour une fraction de la puissance militaire d'un État. Ce ramassis d'individus, avec la horde nombreuse de femmes et d'enfants qui suit d'ordinaire une armée mexicaine, donnait un aspect singulier et grotesque à la marche et aux scènes du camp. Ici c'était un de ces individus dont tout l'uniforme consistait en une chemise et un vieux chapeau de paille; là, un autre qui avait enveloppé son corps nu dans une couverture aux lignes bigarrées, tandis qu'il portait sur ses cheveux hérissés un schako tout à fait réglementaire; un troisième qui n'avait sur lui qu'une paire de culottes, mais auquel ce simple costume était même à charge, car il avait une jambe découverte jusqu'au dessus du genou. Là, une femme, un enfant sur les bras et un second à la main, continuant sans plaintes, avec ce double fardeau, les longues marches de jour et de nuit; une autre qui, à plusieurs milles déjà de la dernière source, tient encore une calebasse pleine d'eau dans chacune de ses mains élevées au dessus de la tête. Malgré sa fatigue, cette femme est prête à offrir une gorgée de sa provision à celui qui a soif. La résignation et la persévérance de ces femmes est remarquable, car, rien que le désir de suivre leurs maris et de leur être utiles dans la marche et dans le camp, leur fait prendre cette héroïque résolution de s'engager dans une campagne où, dès le premier jour déjà, plusieurs soldats roulèrent sur le chemin, frappés de coups de soleil.

Malgré tous les ennuis de la route, notre camp était

cependant d'ordinaire le théâtre d'une vive gaîté. Trois bandes de musiciens s'efforçaient de temps en temps de nous égayer. On faisait la cuisine, on mangeait et on buvait au milieu du babil, des plaisanteries et des rires. Les conversations du peuple mexicain sont pleines d'esprit et se meuvent souvent dans un cercle d'idées qui n'est rien moins que bas. Un de nos charretiers, né à Mexico, avait, avec un autre voiturier de Chihuahua, un entrtien plein de mordantes railleries sur les avantages de l'agriculture dans l'un et dans l'autre pays. « Dans le Nouveau Mexique, l'entendais-je dire, les gens font de bons vers — componen buenos versos — et c'est ce que vous ne pouvez pas faire. — Oui, répliqua celui de Chihuahua, le peuple de Chihuahua n'est pas aussi poétique, c'est pourquoi il a aussi plus de connaissance du monde — no es tan poeta la gente de Chihuahua, pero sabe mas del mundo. » Je voudrais bien savoir sur quelle grand'route allemande les charretiers ont de telles conversations? En me promenant un jour dans le camp, je vis un soldat qui lisait un ouvrage sur la révolution française. Comme je m'approchais de lui, il engagea l'entretien sur le sujet de son livre et passa ensuite aux affaires mexicaines qu'il entrevoyait sous un jour assez sombre.

Nous nous arrêtâmes pour faire la sieste près du Rancho del Sacramento dont le champ de bataille devait rappeler à nos héros un souvenir propre à enflammer leur courage. On venait de couvrir la table sur le sol pour moi et le majordome du train de chariots et nous nous étions à peine assis à la turque, lorsqu'un porc se précipita au beau milieu de nos plats en grognant et en faisant voler de côté et d'autre les morceaux de viande qui s'y trouvaient. Un coq, qui

avait saisi d'un prompt coup d'œil cette bonne occasion, appela à haute voix ses poules et avant que nous fussions revenus de notre stupeur, il n'y avait plus de traces visibles de notre dîner. Les jours suivants, j'eus une série de dédommagements pour cet accident. Le général, observant la plus stricte étiquette, envoya un officier m'inviter à dîner dans sa tente. La compagnie était gaie et sans gêne et la conversation aussi agréable que toute autre entre hommes de cette position en Europe. On me demanda dans quel endroit de l'Allemagne j'étais né. « A Rudolstadt. — Ah! Schwarzbourg-Rudolstadt, dit un des officiers. Il y a aussi une principauté de Schwarzburg-Sonderhausen. » Je le regardai avec étonnement. « Croyez-vous donc que nous autres Mexicains nous soyions des barbares, ignorants en géographie? » ajouta-t-il en riant lorsqu'il se fut aperçu de ma surprise. Les connaissances dans la géographie de l'Allemagne allaient pourtant si loin chez ce Mexicain qu'il avait entendu parler de la branche aînée et de la branche cadette de Reuss.

Le 14 du mois, pendant que nous campions à un endroit nommé Punta del Agua, arriva un courrier de Chihuahua avec des dépêches de la capitale. Elles apportaient la nouvelle que Santa-Anna était président et qu'il approuvait la marche destinée à protéger Mesilla. Le camp de guerre se convertit alors en un camp de fête. Un orchestre joua toute la soirée devant la tente du général et les soldats donnèrent libre cours à leur gaîté, mais en observant toujours une sévère discipline. Quelques-uns d'entre eux qui avaient osé jouer aux cartes malgré la défense, furent rigoureusement punis. Quant au général, il sortit ce soir de sa tente et présenta de sa propre main, aux soldats les plus proches de lui, sa coupe d'argent remplie de vin. Je laisse à de-

viner si la joie que causait la nomination de Santa-Anna était sincère.

Les Indiens firent preuve, pendant la marche d'une force militaire assez imposante, d'une impudence telle, qu'elle montre à l'évidence combien il est difficile de gagner quelque chose sur l'esprit de ces gens-là. Le soir, dès qu'on avait choisi l'emplacement du camp, la cavalerie devait se répandre dans les environs pour purger notre voisinage des sauvages. A peine faisait-il tout à fait sombre que l'herbe se mettait à brûler tout à l'entour dans le lointain. Chaque nuit, presque sans exception dans cette marche, nous avions une illumination due à l'incendie des prairies autour de nous. Par bonheur, l'herbe n'est ordinairement ni épaisse, ni élevée dans cette contrée, sans quoi nous aurions couru de grands dangers et plus d'une fois, l'approche du feu nous donna de sérieuses inquiétudes à cause de nos chariots de munition. Notre premier camp de nuit se trouvait adossé aux bâtiments du Rancho del Sause, qui appartient à la Hacienda de Encinillas. Les Apaches y avaient tué un homme le matin. Il ne sera probablement pas sans intérêt pour le lecteur de lui raconter que je vis paître ici dans la plaine six mille têtes de moutons sous la protection de deux canons attelés qui voyageaient sur les côtés du troupeau. Mais quelques semaines plus tard, lorsque je retournai avec nos chariots à El Paso, toute la plaine devant les bâtiments était jonchée de moutons morts et mourants. Le grand troupeau avait disparu et les deux canons étaient là sans attelages. Les femmes se montrèrent et vinrent à nous en pleurant et en gémissant. Quelques heures avant notre arrivée, une bande d'Apaches avait surpris le troupeau, tué les bergers, mis en fuite le service des deux canons, chassé devant

elle dans les montagnes la plus grande partie des moutons et abattu sur place, à coups de lance, quelques centaines de pièces, par manière de délassement, plaisir que les barbares ne se refusent jamais en pareille circonstance. Quelques jours après, cette même bande fut surprise par les habitants du village de San-Andreas, les moutons volés lui furent de nouveau enlevés et les vainqueurs rapportèrent triomphalement à Chihuahua, seize ou dix-huit chevelures scalpées sur des Apaches. Dans le courant de mai, j'allai de Chihuahua au Presidio del Norte. Le second jour de notre voyage nous arrivâmes à la Hacienda de Bachimba dont nous trouvâmes les habitants dans le plus grand émoi. Les Apaches venaient d'assassiner, sur la route voisine, toute une société d'hommes, de femmes et d'enfants, quatorze personnes en tout, qui revenaient des bains thermaux de Julimas. On trouva les corps de quatre femmes, tuées à coups de lance, sans vêtements et les cheveux liés en une seule touffe. On avait fracassé les têtes des enfants contre les pierres. Les hommes étaient percés de flèches qui les avaient probablement frappés avant qu'ils eussent remarqué le danger. C'était la vengeance des Apaches de leur défaite par les hommes de San-Andreas et la continuation des assassinats de Sause.

De ce Rancho, le chemin pris par la brigade, s'écarta de la route directe de Carrizal que je connaissais. Nous la laissâmes à droite en nous dirigeant vers les bâtiments principaux de la hacienda de Encinillas qui forme un village entier avec une église, et nous continuâmes notre marche sur le côté occidental du lac, tandis que la grand'-route suit le côté opposé. Nous campâmes du 10 au 11 de ce mois près d'une source, à l'extrémité occidentale du lac,

où se trouvaient les ruines d'un rancho abandonné. Cet endroit s'appelle Ojo de la Laguna, la source près du lac. Nous nous reposâmes encore en ce lieu, la moitié du jour suivant car nous avions devant nous quarante deux milles à parcourir sans interruption et sans rencontrer d'eau. J'employai ce temps à reconnaître la contrée. Le chaparral, dans le voisinage du camp, se composait ici d'une plante caractéristique des steppes du Nord du Mexique, plante que je n'ai pourtant vu nulle part aussi dominante et aussi développée. C'est le Tepopote, une ephedra, dont les rameaux verts et raides, sans feuilles, groupés en forme de balai, semblables à ceux du genêt d'Allemagne, s'élèvent souvent en ligne droite jusqu'à mi-hauteur d'homme. Là aussi fleurissaient de charmantes petites fleurs printanières, des Asclépias naines, des œnothères, des gilias, etc. La plaine, au niveau du lac, est marécageuse et son rivage est envahi par les roseaux qui laissaient voir le sol couvert d'efflorescences de natron. Il est difficile d'arriver jusqu'à l'eau du lac dont l'approche est défendue par la vase dans laquelle croissent les roseaux. Je parvins pourtant à m'emparer d'une avocette et de quelques autres oiseaux aquatiques que j'y tirai. Les canards, les plongeons, les poules d'eau, les vanneaux, les pluviers, les bécasses, les butors, les hérons, les faucons et les aigles pêcheurs, volaient en telle quantité que je ne savais en vérité de quel côté tirer. La plaine est entourée de montagnes escarpées et nues pour la plupart. Il paraît pourtant que dans les vallées et la chaîne orientale les pins ne manquent pas. Parmi les diverses faces de la nature dans le Mexique septentrional, celle-ci peut être considérée comme une des plus caractéristique.

Le plan de Alamos, où nous arrivâmes le lendemain matin au point du jour, est une plaine de gazon, bien arrosée et fermée de tous côtés par des montagnes arides et nues. Une fontaine aussi claire que le cristal, encadrée de mimulus en fleurs, coulait à travers l'herbe vigoureuse. Cette plaine, qui nous parut splendide, apparaissait comme une île de verdure au milieu de la contrée avoisinante, attendant les premières pluies de l'été et encore vêtue d'un gris mort. Je fis cinq cents pas le long du ruisseau, en amont, et je trouvai deux grands bassins circulaires dans lesquels bouillonnaient des sources.

Après avoir traversé un plateau aride du pays élevé, nous descendîmes dans une verte vallée de prairies, à travers laquelle coulait un assez fort fleuve, venu des montagnes et bordé d'arbres à l'ombre épaisse. Le village d'El Carmen, près duquel on exploitait autrefois des mines d'argent, est situé sur ses bords. Un des moulins à minerai, avec une roue bien conservée, ainsi que d'autres bâtiments des forges, s'y trouvent encore. Ces mines ne paraissent pas du tout être épuisées, mais partagent la destinée commune à tous les établissements d'extraction de minerai du pays. Les montagnes voisines sont nues, mais on aperçoit à l'Ouest de lointaines sierras qui semblent être boisées. Cette vallée serait un séjour digne d'envie et plein de calme si on n'y était pas menacé d'un danger perpétuel par le voisinage des Apaches dont les repaires se trouvent dans les montagnes qui l'environnent. Le fleuve fait irruption, vers le N. E., par une étroite ravine de la vallée, dans une plaine où il disparaît à un endroit nommé Punta del Agua, la fin de l'eau. C'est là que nous reçûmes la nouvelle de l'élévation de Santa-Anna.

Nous poursuivîmes notre route à travers un pays dépourvu d'eau et couvert d'une herbe desséchée, jusqu'à ce que des peupliers et des saules apparussent de nouveau, au bord d'une colline pierreuse, au milieu de laquelle coulait un petit fleuve. Il ne doit pas sortir de terre loin de l'endroit où nous le rencontrâmes et, je ne sais trop pourquoi, on le prend pour le Rio del Carmen revenant au jour. La place où il apparaît est nommée Alamos de Pena. En prenant quelques poissons, je reconnus sur le sable du rivage des traces récentes de cerfs et d'Indiens.

D'ici nous parvînmes à Carrizal où nous reprîmes de nouveau la route ordinaire de Chihuahua à El Paso que le lecteur connaît déjà, de sorte que je n'ai que peu de choses à ajouter sur notre marche ultérieure.

Comme on nous dit à Carrizal qu'il n'y avait point d'eau à trouver, tant au Charcos del Grado, qu'au Cantarezio, nous dûmes nous préparer à une marche forcée d'une dangereuse étendue. Pour rassembler nos forces dans cette vue, nous nous reposâmes tout un jour sur l'Ojo de Lucero. Le soir à la nuit tombante, la brigade commença sa marche qu'elle poursuivit pendant vingt-quatre heures, avec deux courtes interruptions, jusqu'à ce qu'elle arriva, le soir suivant, à Guadalupe sur le Rio Grande. Pendant des heures entières, j'ai vu dans cette remarquable étape, l'infanterie, avec les femmes et les enfants, l'artillerie, la cavalerie et le chariot de bagages, je les ai vus, dis-je, s'avancer au trot. Quelques-uns, et c'était un triste spectacle, étaient épuisés et suivaient péniblement mais aucun ne restait en arrière car, rester en arrière équivalait à la mort par la faim et la soif ou par la lance des Indiens qui suivaient notre train comme des loups. La brigade fit, en

ces vingt-quatre heures, vingt-huit leguas ou 84 milles anglais! A 5 ou 6 milles environ de Guadalupe, on nous amena plusieurs tonneaux d'eau potable.

Le dimanche 24 avril, la brigade fit son entrée à El Paso. Les champs et les jardins autour de la ville, étaient, à cette saison, dans toute leur splendeur. Le pays était pittoresque au plus haut point et aurait pu fournir à un peintre de genre de beaux sujets de tableaux.

Pendant ce séjour à El Paso, les signes précurseurs de la saison des pluies se firent sentir dans les derniers jours d'avril. Jusqu'alors le ciel avait été sans nuages, maintenant de sombres nuées s'assemblaient. Nous vîmes des éclairs et il tonna quelquefois, mais il ne tomba pas de de pluie et les nuages se dissipèrent. Je fus positivement effrayé la nuit, dans ma voiture de voyage, à la vue des étincelles électriques qui se produisaient sur ma couche à chaque mouvement. J'avais sur moi deux couvertures de laine et, en les séparant, les étincelles en sortaient tout autour de moi et éclairaient, en pétillant fortement, toute la voiture. Lorsque je saisissais la couverture, il me sortait des étincelles du bout des doigts et j'éprouvais de légers picotements. En poursuivant mes expériences, le phénomène cessa, mais il se reproduisit de nouveau lorsque je restai, quelque temps, couché tranquillement sous mes deux couvertures et sur ma peau de buffle.

Le 30 avril, mes affaires furent terminées. Je demandai au général une escorte de dix hommes pour le retour, demande qui me fut immédiatement accordée. Rassurés ainsi quelque peu, nous nous mîmes en mouvement, le soir du jour annoncé. Nos chariots n'étaient que légèrement chargés de sorte que nous résolûmes de prendre le chemin beaucoup

plus court par les collines de sable — los médanos — comme disent les indigènes. Nous prîmes donc à droite, en sortant de la vallée, vers les hauteurs, et après avoir marché toute la nuit, nous étions le lendemain matin de bonne heure, à la dernière place pourvue d'eau, à l'entrée de ce Sahara américain en miniature.

Cet endroit, qui s'appelle la source de Samalayuca, est une charmante petite oasis qui s'étend autour d'une fontaine claire et limpide dont les bords sont garnis de jolis arbustes. Des masses de cailles voletaient entre les arbres et venaient de temps en temps boire au bord de l'eau.

On a comparé le Sahara à un Océan; si la comparaison est exacte on peut comparer le petit désert de sable, qui s'étendait devant nous, à un lac. Entre des montagnes de calcaire, se trouve une formation de sable mouvant dont la surface n'était pourtant rien moins que plane, mais avait ses élévations et ses creux, semblables aux vagues de la mer. Le lecteur qui a vu de grands champs de neige entre les pics des Alpes, s'en fera une idée plus exacte : Le vent, qui a rassemblé le sable en collines de quelques centaines de pieds de hauteur, a produit ici les mêmes courbes, les mêmes excavations, les mêmes déchiquetures qu'on peut voir sur le mont Blanc et sur le mont Rose dans les masses de neige entassées et les crénelures aiguës des rochers de la Sierra de la Rancheria et de la Sierra del Candelario soutiennent fort bien la comparaison avec les pointes et les aiguilles des pics des Alpes.

Nous quittâmes la source dans l'après-midi et nous arrivâmes à la nuit tombée aux véritables collines de sable. A partir de la source, la route s'étendait d'abord sur le calcaire, puis, dans un petit espace, se montra le grès. Je ne

puis décider si c'est ce dernier qui a fourni la matière pour le sablon du désert ou s'il a une autre origine. Nous laissâmes la moitié de nos chariots au bord des dunes pour pouvoir atteler tous les animaux à l'autre moitié. Je restai auprès des chariots dételés, avec une partie de nos gens; la nuit était d'un froid piquant. L'eau gela dans nos vases et, les pieds profondément enfoncés dans le sable, je ressentais exactement la même sensation que si j'avais été dans la neige. Mes pieds s'engourdirent complétement et je craignis de les voir geler. Quant à allumer un feu nous n'osions le faire de crainte d'attirer les Indiens. Même lorsqu'après minuit, les bêtes de somme revinrent nous prendre, la fatigue d'une marche de cinq heures, jointe à un travail continuel, put à peine me rendre la chaleur. Les difficultés de ce chemin sont très grandes : les chariots, les roues enfoncées dans le sable jusqu'aux essieux, doivent franchir des rampes et des pentes assez courtes, mais très raides. Le piéton enfonce dans le sable presque jusqu'au genou et, dans les montées, il recule presqu'autant qu'il avance. Les cris des charretiers, le claquement des fouets, les plaintes et les gémissements des mulets, la nuit, le froid, notre propre épuisement, tout rendait cette scène effrayante. Le matin, au lever du soleil, incapables d'efforts plus prolongés, nous arrivâmes près du Mezquite Alto, petit arbre qui marque la fin des véritables collines de sable. Tout le monde tomba et s'endormit d'un profond sommeil, sous les rayons réchauffants du soleil du matin. Plus tard on reconduisit les animaux à Samalayuca pour s'abreuver.

Je n'ai plus qu'une localité caractéristique à mentionner et qu'un aspect particulier de la nature à faire ressortir sur le chemin que nous parcourûmes pour revenir à Chihuahua.

A partir de la frontière méridionale, des collines de sable, la route suit le haut plateau qui s'étend entre la Sierra del Candelario et la Sierra de la Rancheria et d'où l'on découvre un horizon remarquable. Disséminés sur le sol dur et nu, composé de fragments anguleux de porphyre, de jaspe et de calcaire, s'élévaient des yuccas isolés, avec leurs couronnes de feuilles et leurs hampes gigantesques, tandis que l'horizon était borné par des groupes de montagnes, aux formes les plus étranges, des tours, des créneaux, des aiguilles, des clochers ! Ce paysage avait quelque chose de féerique et sembait tiré d'un autre âge du monde — un jardin de fleurs pour une race de géants.

CHAPITRE XIII.

Retour aux États-Unis. — De Chihuahua au Presidio del Norte. — Scènes grandioses du désert. — Le Presidio et ses environs. — Les Nortenos. — Leaton's fort. — Un épisode du moyen âge. — Principaux caractères orographiques de la contrée depuis le Presidio jusqu'à San Antonio de Bexar. — Détails du voyage. — Aiguades. — Un camp de Cuguars. — El Saucillo. — Terrasse de porphyre de San Estevan. — Ojo del Verendo. — Puerto del Paisano et Ojo del Paisano. — Ojo del Leon. — Hospitalité d'un Cuguar. — Agua Delgada et route d'El Paso. — Ojo de Ahuancha. — Ojo Escondido. — Végétation à la fin de mai. — Le Rio Pecos. — Poste d'El Paso et gardiennes d'enfants barbues. — Life Oak Creek. — Howard Springs. — Buffles égarés. — Végétation des arbres et des plantes entre Pecos et Devil's River. — Vallée de la Devil's River. — Le fleuve sort par un des côtés de la montagne. — Beautés de la nature sauvage. — Brutalité indienne. — Désert effrayant. — Encore une fois la Devil's River — Vieille hutte; horrible apparition. — Caractère du pays situé plus au sud. — Nombreux gibier. — Stations militaires. — Premières habitations sur la route. — Un Souabe à l'étranger. — Retour à la civilisation.

Le commerce des contrées à l'intérieur du Mexique septentrional est encore dans un état si précaire que les remises pour les marchandises importées ne peuvent être payées pour ainsi dire qu'en argent comptant. Le temps approchait aussi où mes amis devaient envoyer aux États-Unis quelques chariots chargés d'écus mexicains. Le transport devait s'effectuer par le Texas et je résolus de profiter de cette occasion pour retourner dans l'Est. Notre caravane devait

être placée sous les ordres de Don Guillermo dont mes lecteurs se souviennent d'avoir entendu parler dans les chapitres précédents. Elle se composait de sept chariots et d'environ cent mulets avec un assez grand nombre d'hommes, parce que Don Guillermo croyait utile d'emmener avec lui un surcroît de muletiers mexicains qui devaient servir en guise de charretiers pour le retour à Chihuahua, car on avait déjà formé le plan d'un nouveau transport de marchandises.

Les préparatifs furent bientôt terminés. L'argent, se montant à trois mille pesos (dollars) avait été cousu dans des peaux de bœuf mouillées et chargées sur deux voitures; les cinq autres avaient pris des chargements de maïs pour nos bêtes et de provisions pour nous et, le soir du 12 mai, notre train se mit en mouvement sur la route du Presidio del Norte, en suivant la montée du Cerro Grande. Des amis nous donnèrent un pas de conduite, hors de la ville, jusqu'à ce que l'approche de la nuit nous força à nous séparer.

Nous atteignîmes le Presidio le 20 du mois. La route s'étend au milieu de contrées désertes du style le plus grandiose et offrant au naturaliste un vaste champ à d'intéressantes observations. Le Canon del Ojito, défilé par lequel on vient de la plaine de Mapula dans celle de Bachimba, mérite toute l'attention du géologue parce qu'il paraît donner la clef des formations de cette contrée. Ne pouvant m'éloigner de la route que nous parcourions rapidement, je ne pouvais pas apprécier les terrains éloignés. Nous n'avions à proximité que du limon avec des fentes et des ravines desséchées aux parois desquelles se voyait une variété blanche et rouge de mimbres (chilopsis) en pleine floraison et les clo-

chettes jaunes d'un acacia qui embaumaient les airs d'un parfum de violette.

On se rappelle les crimes commis par les Apaches, une heure avant notre arrivée, près des bâtiments de l'Hacienda Bachimba. En apercevant les maisons dans le lointain, j'avais pris les devants. Lorsque j'arrivai, je vis des hommes et des femmes, à l'air inquiet, occupés à dresser un canon long et étroit sur le toit du bâtiment principal et j'appris ce qui venait de se passer. Ce fut par un pur effet du hasard que je ne tombai pas entre les mains de la bande qui venait à peine de s'éloigner.

Entre Bachimba et les bains thermaux de Julimas nous passâmes par une plaine couverte de yuccas en fleurs dont l'aspect surpassait en beautés féeriques tout ce que les paysages du haut pays mexicain peuvent montrer. Sur des troncs haut de dix à douze pieds et surmontés de couronnes radiées de feuillage, s'élevaient des panicules de fleurs d'une grandeur gigantesque et chargés d'une innombrable quantité de grandes cloches blanches.

Le village de Julimas est un lieu de bains très renommé dans le Mexique septentrional et nous y trouvâmes nombreuse compagnie de nos connaissances de Chihuahua. Dans le nombre se trouvait le pharmacien Jaurrieta, homme rempli de connaissances et qui nous dit que, d'après ses analyses, la source doit contenir des chlorures de calcium en assez grande quantité. Il y a sept fontaines différentes dont la température varie entre 31° et 35° néaumur. Au bord d'une de ces fontaines je vis une agave gigantesque dont je n'oserais donner la grandeur de peur de ne rencontrer que des incrédules. La vapeur qui s'élève de la source voisine paraît être la cause de ce développement extraordinaire.

Le Rio Conchos, sur lequel se trouve Julimas, est une rivière limpide dans laquelle se tiennent beaucoup de tortues. Un de nos gens attrapa un de ces animaux qui avait un pied et demi de diamètre. Par un heureux hasard, il se trouvait alors dans notre camp un Français, habitant cette partie du Mexique, le marquis de V. qui se chargea de nous préparer un potage de tortue, en cuisinier émérite. Les condiments qu'il exigeait, bordeaux, madère, vinaigre, épices, nous les avions et comme M. le marquis entendait en vérité fort bien l'art culinaire, nous eûmes un plat fin qui aurait fait honneur à une table royale, mais qui ne perdit rien à être mangé dans des assiettes de fer-blanc placées sur le sol. Nos gens prirent aussi en ce lieu, après une chasse longue et pénible, un plongeon — un beau podiceps. Il est reconnu que cet oiseau ne sait pas voler et qu'il ne cherche à échapper à ses persécuteurs qu'en faisant des plongeons prolongés.

De l'autre côté de Julimas, nous devions fournir deux marches forcées, longues toutes deux de près de 90 milles anglais et pendant lesquelles nous ne rencontrerions pas d'eau. L'aiguade, nommée El Chupadero, qui se trouve entre les deux étapes, consiste en une petite fontaine qu'il nous fallut nettoyer avant de pouvoir y puiser quelques seaux d'eau. Pour abreuver nos animaux, nous creusâmes un bassin, qu'on pava en pierres après en avoir battu le fond puis qu'on remplit avec les eaux de la fontaine. Il fallut plus d'un demi jour de travail avant que les animaux pussent obtenir à boire.

La pierre calcaire, auprès de cette source, contient de nombreuses pétrifications. Le lecteur comprendra que je n'avais pas le temps de m'en occuper, les intérêts de nos

chevaux et de nos mulets devant passer avant ceux de la science. Pendant que nous étions là, arrivèrent quelques Mexicains qui avaient fait, avec des Comanches, quelques affaires de trafic sur le territoire texanien voisin. Ils avaient avec eux trois jeunes garçons qu'ils avaient rachetés chez les Indiens où ils se trouvaient en esclavage et, dans l'attente d'un gain, ils se proposaient de les reconduire à leurs familles.

Jusqu'ici, la route de Julimas n'avait été qu'une suite de paysages les plus grandioses du désert. Tantôt elle passait par des plaines nues, autour desquelles s'élèvent des montagnes escarpées aux formes diverses; tantôt par des défilés entre les rochers, par les lits desséchés de torrents sauvages ou par des pentes couvertes de milliers de yuccas et d'agaves-lechuguilla. Nous avions voyagé la nuit et ces contrées montagneuses avaient, au clair de lune, un charme inexprimable. Un matin, au point du jour, nous descendîmes de la hauteur, par le bord d'une montagne de calcaire, dans le Rancho délaissé de la Mula. Perçant de gigantesques voûtes de feuillage et de fleurs, le regard tombait sur de sombres chaînes de montagnes dentelées et formées, depuis le pied jusqu'au sommet, d'un roc dur et nu. De combien l'imagination même la plus déréglée reste-t-elle loin de maintes scènes de la réalité! Pourtant un peintre décorateur, mettant en scène un ballet féerique, n'a jamais osé inventer un tel spectacle! Près du chemin s'élevaient de tendres nyctaginées blanches dont les longs calices tuyautés répandaient, dans ce désert, le plus délicieux parfum.

La nature ne devient pas beaucoup plus douce et plus riante lorsque, en descendant, on arrive au Rio Grande et au Presidio del Norte. Je n'ai vu nulle part ailleurs des hommes

établis dans une contrée qui a autant le cachet d'un désert sauvage que celle-ci. Le Rio Conchos unit ici ses eaux limpides aux flots bourbeux du Rio Grande. Tout à l'entour du point de jonction, se dressent des rochers ou les parois des masses d'alluvion de la couche inférieure de la vallée, masses qui consistent en argile et en fragments de pierres anguleuses. De quelque côté que se porte le regard dans le lointain, toujours de sombres montagnes aux aspects les plus capricieux, aux configurations les plus diverses; quelque part qu'il se porte dans le voisinage, toujours un chaparral haut et épineux, partout une barrière pour la route et pour les yeux, comme s'il y avait ici un paradis à garder et à défendre.

Il est difficile de démêler dans le chaos orographique de cette contrée, le type d'une configuration générale qui sût être défini en mots. Voici seulement ce qu'on peut en dire : La vallée du Rio Grande est fermée au dessous du Presidio del Norte par un rempart de montagnes qui semble être posé en travers d'elle comme un verrou et une seule fente, étroite, inabordable, laisse passer le fleuve. Celui-ci forme des cataractes répétées et doit avoir généralement un cours furieux et indescriptible. On me dit que plus loin il traversait une montagne. Les géographes peuvent attendre, sur cette percée du fleuve, la publication des travaux scientifiques de la commission mexico-américaine de délimitation des deux pays.

Dans ces contrées, les hommes et leurs relations sont sauvages comme la nature. Les Nortenos, nom que l'on donne dans le Mexique, aux habitants du Presidio del Norte, sont les alliés, les espions, les fournisseurs de poudre et les recéleurs des Comanches du Texas. La nécessité a sans doute

poussé ces gens à cette extrémité d'autant plus, qu'autrement ils pourraient difficilement se maintenir entre les Comanches d'un côté et les Apaches de l'autre. Quant à leurs compatriotes mexicains, cette alliance avec les Comanches leur profite en ce sens qu'elle contribue à l'affaiblissement et à l'extirpation des Apaches. J'ai déjà parlé plus haut des expéditions communes des Comanches et des Nortenos contre les Apaches. Dans leurs relations, qui sont très suivies, les chefs comanches emploient en qualité de secrétaires des prisonniers mexicains. D'ailleurs le système des traités de paix particuliers, contractés par les villages isolés ou les Ranchos avec les Indiens est universel dans le Mexique et la morale et le devoir civique ne peuvent l'emporter sur la nécessité de la conservation personnelle.

Nous traversâmes le Rio Grande en mettant notre charge dans un bac et en faisant traîner nos chariots vides par des bœufs. Nous assîmes notre camp, sur l'autre rive et sur le territoire du Texas.

Non loin de là se trouvait un bâtiment entouré de murs d'argile, nommé par les Américains du Nord Leatons Fort et El Fortin par les Mexicains. Un Américain du Nord, nommé Leaton, qui ne vivait plus lors de mon passage, s'était fortifié en cet endroit pour braver les Indiens sur le théâtre véritable de leurs exploits. Cet homme constituait un caractère que je ne puis passer sous silence — une figure qui appartient au roman de la vie sauvage sur ces frontières. Je le nommerais presqu'un magnanime Desperado. Nous avions ici des affaires avec un autre Américain du Nord à qui il ne manquait que de la grandeur d'âme pour ressembler assez au premier. Il s'appelait le docteur, mais je doute qu'il connût d'autre remède que la poudre à tirer. En ma

présence, il mit le pistolet sur la poitrine d'un malheureux mexicain, simplement parce que celui-ci ne voulait pas accepter le prix proposé pour un marché de mulets. Leaton et le docteur étaient ennemis et une inimitié, dans ces contrées, équivaut à une haine à mort. Il arriva un jour que le premier, en passant devant un taillis, entendit non loin de lui le bruit d'une arme révélatrice. Il tourne sur-le-champ son cheval vers le point d'où était parti le bruit, en tirant son revolver de la ceinture et découvrit le docteur caché et occupé à mettre une nouvelle capsule à sa carabine. « Docteur, si vous vous en teniez là! » lui cria Leaton avec un sang-froid glacial et en braquant son revolver sur lui. — Le docteur obéit. — « Déposez votre carabine à terre. » — Le docteur obéit de nouveau. — « Maintenant, avancez ! » — Le docteur obéit encore.— « Tiens, tiens, docteur, » lui dit alors Leaton en prenant le pauvre homme par l'oreille, « vous vouliez tuer M. Leaton? Ne l'essayez pas une seconde fois, vous êtes beaucoup trop maladroit. — Sur ce, docteur, venez avec moi. M. Leaton désire vous prouver que sa demeure est hospitalière. » Et il conduisit ainsi, le revolver à la main, l'assassin dans sa cour où il l'attacha avec une chaîne à un poteau et où il le laissa plusieurs jours dans la même position. Il lui apportait journellement lui-même le déjeuner, le dîner et le souper et chaque fois il s'entretenait avec lui d'une façon mordante et humoristique. « Ainsi donc, docteur, vous vouliez tuer M. Leaton? mais M. Leaton est un brave homme qui vous accorde une bonne hospitalité. Comment trouvez-vous sa table? » Et après maintes moqueries de l'espèce il donna, avec un avertissement sévère, la clef des champs à l'infortuné pécheur.

Plusieurs fois pendant la nuit nous eûmes des alarmes

dans notre camp. D'abord notre garde fit feu, plutôt — je crois — par plaisanterie que sérieusement, sur une forme humaine qui prit sur-le-champ la fuite et que suivirent plusieurs semblables figures qui paraissaient surgir du sol. Il se trouva que c'étaient des femmes mexicaines, d'un caractère non équivoque, qui avaient voulu faire une visite noctune à nos charretiers. Quelques heures plus tard un coup de feu partit de nouveau : on devait avoir vu une apparition suspecte mais d'une nature plus dangereuse cette fois. Alors commença une véritable chasse et partout où l'on crut apercevoir une ombre dans le taillis, on tira dessus. J'espère qu'aucun innocent n'a été tué.

Le 22 mai nous nous mîmes de nouveau en mouvement. Le chemin que nous prîmes à partir de ce point est connu sous le nom de Connelly's Trail à cause du D[r] Connelly, l'homme qui a imprimé ici, il y a quelques années, les premières traces de chariot à travers le désert. Près de l'aiguade Agua Delgada, cette route encore peu suivie alors, se réunit au chemin, beaucoup plus fréquenté qui relie El Paso à San Antonio dans le Texas.

On se dirige vers ce point que nous atteignîmes le 29, par le N. E. La plupart du temps dans cette expédition, nous voyageâmes la nuit en nous reposant le jour de sorte que je ne possède pas une suite complète d'observations sur la nature de cette contrée. Je puis cependant dire, en général, qu'on passe de la vallée du Rio Grande, par des collines de sable et de gravier, par de profondes excavations et par les pentes raides du terrain d'alluvion pour arriver sur les terrasses latérales inférieures de la vallée. A une plus grande distance du fleuve on s'élève sur des collines de conglomérat, de grès et de calcaire; quant à leur carac-

tère géologique, je ne suis pas en mesure de la déterminer plus exactement. On traverse des vallées fermées de tous côtés, des plateaux élevés autour desquels se dressent des montagnes tabulaires formées de lits de grès coloré et de pierres calcaires de différentes espèces. On arrive ainsi à la paroi verticale d'une terrasse de porphyre dont la surface forme un plateau incliné. En montant toujours, on atteint le pied du Puerto del Paisano, défilé creusé au milieu de sauvages et romantiques montagnes de porphyre. C'est la continuation, dans le S. E., de la Sierra del Diablo qui renferme les défilés de Limpia, mais il appartient, dans un sens plus général, au système du Rocky Mountains, car celui-ci, dans son plus grand développement au S., se trouve ici sur le côté oriental du Rio Grande, jusqu'à ce que, près de la grande courbe du fleuve, il passe sur le côté occidental, dans la direction de Cohahuila. Du sommet du plateau, sur le côté oriental de cette chaîne, le terrain descend graduellement dans le Texas central, tandis que la route s'étend tantôt sur le plateau lui-même, tantôt suit les vallées qui le coupent et dont les bords présentent ordinairement la forme de montagnes tabulaires fort régulières.

Je vais donner maintenant les détails les plus intéressants d'un voyage à travers ces régions.

Le premier endroit pourvu d'eau, à l'E. du Rio Grande, s'appelle Los Alamos. Après une nuit de marche, nous y arrivâmes le matin et nous y trouvâmes une source bordée de peupliers et de roseaux élevés, entre d'arides collines couvertes d'une herbe rare, de différentes espèces de cactus, de yuccas, d'agaves-lechuguillas, de dasylirias, et de maigres arbustes. Nous marchâmes pendant toute la nuit suivante et nous débouchâmes dans une vallée riche en eau,

ayant une certaine étendue et des ramifications assez prolongées et aboutissant elle-même du côté du Rio Grande. Elle est entourée de collines de conglomérat et ce n'est qu'à l'E. qu'on aperçoit à l'horizon de plus hautes montagnes. L'endroit où la route rencontre la source s'appelle la Punta del Agua. La route continue, dans cette vallée, le long d'un ruisseau couvert de hauts roseaux. Le cuguar, nommé Léon par les Mexicains, est très commun dans cette contrée. Nous passâmes devant le repaire d'un de ces animaux carnassiers que notre avant-garde avait fait lever ; les squelettes de plusieurs cerfs gisaient dans le voisinage. Du haut de mon cheval, je vis plusieurs serpents dans les roseaux, probablement des serpents mocassins qui sont reconnus pour être des plus dangereux. Cette vallée est assez large et le sol en est assez fertile pour devenir dans la suite un district avantageux à l'établissement de colonies. Le long du cours du petit fleuve qui l'arrose se trouvent à plusieurs endroits des saules et d'autres arbres. Les collines sont nues, leur herbe est rare mais d'excellente qualité comme tout l'herbe des collines de cette contrée. On voit à l'horizon des groupes de montagnes dont les cimes semblent plonger dans les nuages. A gauche, sur le chemin du Presidio, nous avions devant les yeux une haute montagne, entièrement isolée, qui ressemblait à un château : on la nomme le Cerro de San Jacinto. Quelques jours plus tard, s'élevait devant nous le Picacho de la Cienaga de Valles, une masse de rochers qui avait l'air d'une gigantesque église, surmontée de son clocher et de sa coupole.

L'emplacement d'un de nos derniers camps, où il y avait de l'herbe et de l'eau à foison, s'appelait El Saucillo — le petit bois de saules. D'un côté s'élèvent ici des collines

tabulaires escarpées, formées de roches sédimentaires et de l'autre, s'étend à une grande distance la paroi verticale d'une plus haute terrasse de porphyre. Je gravis une des collines au pied de laquelle nous campions : la couche inférieure se composait d'un grès tendre, de couleur verte, puis venait une couche de marne calcaire arénacée ; à celle-ci en succédait une troisième de grès dur calcarifère et celle qui les recouvrait toutes était formée d'un lit de grossier conglomérat dont les parties pierreuses, parfois plus grosses qu'une tête d'homme, consistaient en porphyre et en scories de lave verte et d'autres masses plutoniques et volcaniques. Toute la nuit nous voyageâmes sur un sol dur et lisse et le matin nous nous vîmes au pied de la formation de porphyre. L'endroit où la route devient montueuse s'appelle la Cuesta de San Estévan. Le porphyre y est de couleur claire, jaunâtre et verdâtre, singulièrement fouillé. Au sommet se trouve une plaine unie, montant vers l'E. sur laquelle croissent, surtout au bord de la vallée, des taillis de Tascates, espèce de genévrier à baies rougeâtres.

Sur cette terrasse est situé l'Ojo del Verendo ou fontaine des Antilopes, endroit qui justifie bien son nom car nous y vîmes errer plusieurs bandes de ces animaux. Des Mexicains et des Indiens s'affublèrent d'une tête d'antilope pour pouvoir s'approcher plus facilement. Un Virginien qui, au Presidio, s'était adjoint à notre caravane, en avait une avec lui et en fit le premier l'essai. Sans atteindre son but, il nous amusa du moins par le spectacle burlesque qu'il nous donnait. Tandis que, la tête cornue de l'antilope posée sur son chef humain, il faisait les bonds les plus merveilleux pour jouer son rôle le plus naturellement possible, croyant sans doute que ses cabrioles ressemblaient à s'y méprendre

aux sauts d'une gazelle, pendant ce temps, dis-je, des centaines d'antilopes formaient un vaste demi-cercle autour de lui et regardaient avec étonnement les évolutions de ce singulier hermaphrodite; jamais toutefois elles n'oublièrent de se tenir exactement à une sage distance de façon que notre ami, malgré tout son talent mimique, en fut pour ses frais. Cette source est assez forte mais cependant trop faible pour nos animaux. Dans le voisinage il y avait, dans des trous du sol, des dépôts d'eau stagnante, de la couleur du café brun et couverts de joncs. Cette eau renfermait tant de natron qu'elle avait le goût de la lessive et rendait la peau lisse. Nos bêtes ne la burent pas moins. C'était un désert fort caractéristique que ce plateau uni et stérile, avec ces groupes de joncs et ces mares d'eau sur le premier plan et le Pic du Picacho de la Cienaga de Valles à l'arrière-plan.

Le Puerto del Paisano auquel nous arrivions en traversant, à partir d'ici, une plaine fouillée par les marmottes de la prairie, le Puerto del Paisano est un défilé remarquable par le paysage intéressant qu'il présente. Le plateau s'élève à l'Est, la chaîne de montagnes, dans laquelle il est situé, forme les parois orientales et à l'Est le terrain s'enfonce dans des régions plus basses. Les rochers de porphyre du défilé, ombragés de chênes épars offrent de magnifiques sujets de paysage. Des vallées, enclavées dans des murailles verticales, avec des aiguilles et des tours, se ramifient entre les masses des montagnes. De simples rochers dressent isolément leurs têtes sur le sol de la vallée, comme des obélisques. On arrive ainsi à l'Ojo del Paisano (1), une des plus belles et des plus

(1) Le nom de *Paisano*, appliqué tant à la source qu'au défilé, vient de celui de l'oiseau que j'ai déjà cité, le *Geococcyx viaticus*, le *Paisano* ou *Correcamino* des Mexicains, le coucou des Allemands.

attrayantes oasis de ces contrées. Les flancs de la montagne sont couverts de petits groupes de chênes verts (geuses) et la contrée était abondamment fournie d'une herbe luxuriante bien qu'il ne fut encore tombé que quelques rares pluies pour réveiller la jeune végétation de l'été. Et cependant de part et d'autre on voyait briller sur le sol de la vallée les hampes de fleurs écarlates de la Castilleja.

Notre aiguade suivante fut la fontaine du Lion—Ojo del Leon, nom dont nous pûmes également apprécier la justesse. L'avant de notre train troubla ici un cujuar dans son déjeuner, composé d'un cerf récemment égorgé et dont le corps était encore chaud. Nos gens mirent eux-mêmes cette viande à profit pour se préparer un dîner. L'eau de cette source vient au jour en un petit filet limpide et clair qui sort d'entre des collines plates. Après avoir coulé pendant un mille entre de hauts joncs, le ruisseau disparaît de nouveau.

De là on arrive à un endroit très riche en eau, nommé Agua Delgada. Bordé de joncs et de roseaux, le ruisseau traverse toute une file d'étangs bizarres, dont l'eau claire mais un peu salée et renfermée entre des rives verticales de terre marécageuse, est profonds de 20 à 30 pieds et contient de nombreuses tortues. Tout autour le sol de la vallée est stérile et couvert d'une herbe haute dont la végétation est arrêtée, de place en place, par de nombreuses efflorescences de sulfate de soude, de chlorure de sodium, de natron, etc. C'est ici que s'opère la jonction de la route du Presidio avec celle d'El Paso.

A quinze milles plus au Nord-Est se trouve la fontaine de Ahuancha, nom indien qu'on a défiguré et dont on a fait : fontaine des Comanches. Au dessus de cette plaine un peu déprimée, se trouve le reste d'un plateau plus élevé, une

colline tabulaire très apparente, fort étendue et d'une forme remarquablement régulière. Je trouvai au pied quelques pétrifications qui me semblèrent appartenir à la formation jurassique. Dans la plaine se rassemblent, sur un espace de moins de cent pas, plusieurs fortes sources formant un petit fleuve dans lequel nous prîmes à la ligne une quantité de tilures. Il est probable que ce diminutif de fleuve se perd plus bas dans la steppe.

L'Ojo Escondido — la fontaine cachée — vient ensuite, source claire, mais salée. Elle produit l'Arroyo Escondido— ruisseau caché, petite eau au cours sinueux et couverts de roseaux et de joncs.

Jusqu'ici nous n'avions trouvé sur notre chemin que peu d'herbe de montagne verte et à part dans les enfoncements arrosés d'eau et aux abords des sources, nos bêtes avaient dû se contenter des brins d'herbe desséchée de l'année précédente. En approchant de la vallée du Pecos, nous vîmes le paysage changer subitement. Le 31 mai nous atteignîmes une plaine couverte d'herbe haute et de fleurs aux mille couleurs, entourés de toutes parts par des montagnes tabulaires régulières. L'herbe et les fleurs étaient si élevées et si serrées qu'il était difficile d'y passer à cheval et l'atmosphère était embaumée des parfums les plus délicieux dans lesquels dominait surtout celui de la superbe centaurée américaine. La raison de ce changement ne provient pas d'une différence entre les hauteurs respectives au dessus du niveau de la mer mais bien de l'abondante pluie qui était tombée dans ces régions, ce qui ne s'était pas encore produit plus à l'Ouest. De ce point, jusque plus à l'Est vers le Texas, nous vîmes la steppe dans toute sa beauté.

Le 1er juin nous arrivâmes près du Pecos que notre train

longea pendant trois jours, bien qu'à plusieurs endroits la route s'écarte du fleuve dont elle est parfois même séparée par des montagnes tabulaires isolées. Les hauteurs forment, sans exception, des montagnes tabulaires qui se réunissent des deux côtés, à l'arrière plan, en un plateau calcaire horizontal. La vallée elle-même est étroite, irrégulière et tourmentée dans sa forme; le fleuve coule dans un lit profondément creusé, entre des rives argileuses escarpées mais qui laissent le regard arriver jusqu'à l'horizon de sorte que, parfois à une distance très rapprochée, on ne soupçonne pas son existence. Souvent, sur une longue étendue de terrain, on ne peut approcher de l'eau avec les bêtes. Les rives argileuses sont à pic et quand les animaux peuvent atteindre l'eau, ils tombent immanquablement dans le fleuve qui les entraîne avec lui. Par ci par là des saules, des peupliers, des chênes et d'autres arbres projettent leur ombre sur le fleuve. Généralement pourtant ils croissent au pied de la haute rive où se sont produit quelquefois de petites ajoutes de terrain et les cimes des arbres ne s'élevant que peu au dessus du bord de la rive, ne semblent former qu'un taillis qui trahit à peine le cours du fleuve. L'eau de ce fleuve contient beaucoup d'argile et est salée et malsaine.

Nous passâmes à un endroit peu profond et qui précède une chute d'eau extraordinairement forte. Le passage est néanmoins toujours dangereux et demande de l'attention et de la présence d'esprit.

Là nous rencontrâmes la poste partie d'El Paso : c'étaient deux voitures, attelées chacune de quatre mulets — cocher, conducteur et voyageurs naturellement armés jusqu'aux dents. Il y avait aussi une petite fille de trois ou quatre ans qui, simplement confiée au conducteur et sans autre accom-

pagnement, était envoyée à une distance de 700 milles, d'El Paso à San Antonio. Les voyageurs semblaient cependant se partager la peine de garder l'enfant. C'était un spectacle touchant de voir combien ces hommes barbus et rudes, avec leurs pistolets et leurs coutelas à la ceinture, faisaient l'office de mère auprès de la pauvre créature : excellent tableau de genre, tiré du désert américain où se présentent souvent les meilleures qualités humaines sous la forme la plus grossière.

La route s'élève de nouveau sur le plateau, par le côté oriental de la vallée, en suivant un petit ravin latéral. Le ruisseau qui y coule s'appelle le Life Oak Creek—la fontaine du chêne de la vie.—La vallée offre une place agréable pour un campement. Nous prîmes en peu de temps une si grande quantité de poissons dans le ruisseau que notre pêche fournit un riche festin à toute la caravane.

Au loin s'étendaient de luxuriantes prairies; la plaine unie était revêtue d'une herbe jeune et tendre et des bosquets de sombres genévriers, semblables aux cyprès, annonçaient le commencement de la pente vers la vallée du Pecos. En s'avançant vers l'Est, le haut pays devient plus onduleux et couvert d'arbres plus artistement placés. Nous arrivâmes à Howard Springs, grasse source au pied d'une colline de calcaire. On aperçut plusieurs cerfs sur la route ainsi que le cadavre d'un buffle et un ours se montra dans le lointain. Déjà quelques jours auparavant nous avions trouvé le crâne, encore armé de ses cornes, d'un buffle. Il est à supposer que, traqués par les Indiens, des individus isolés de cette espèce d'animaux se fourvoyent de temps en temps dans ces parages du Sud.

Après une marche soutenue nous nous trouvâmes, le

6 juin, près de la fameuse Devil's River—rivière du Diable. Ce nom est complétement justifié par le caractère du paysage, plus toutefois au point de vue du charretier qu'à celui de l'artiste ou du voyageur sensible aux beautés de la nature.

Une descente escarpée nous conduisit dans la vallée dont les côtés sont formés de montagnes rocheuses, aux parois souvent verticales. Nous nous vîmes soudain transportés dans un autre monde. Au dessus de nous, une steppe pierreuse, couverte d'une herbe basse, de cactus, de yuccas peu élevés et des buissons élevés du dasylirium avec ses gigantesques hampes de fleurs, au dessous, des platanes, des chênes et des noyers, des masses de pruniers sauvages entrelacés de pampres de vigne, une herbe haute et pleine de séve que perçaient les fleurs rouges feu des Ipomopsis et les Tradescantias bleues.

Avant de continuer la description de cette vallée, je dois jeter un coup d'œil rétrospectif sur la partie du pays que nous parcourûmes pour venir du Pecos jusqu'ici. Une particularité remarquable de cette contrée, c'est la fréquente rencontre de vieux troncs morts de mezquites qui avaient une hauteur considérable et la naissance d'une jeune génération de ces arbres sans qu'il se trouve, entre ces deux extrêmes, une génération moyenne. Des incendies répétés de la prairie auront sans doute fait périr les vieux arbres et ne laissèrent aucune nouvelle végétation se développer pendant une plus longue période. S'il en est ainsi, ce phénomène concorde avec la présence dans le pays de certaines hordes indiennes. D'après ce que me dit à Chihuahua une personne qui a voyagé dans ces régions, il fut un temps où le pays était désert et où il était couvert d'un bois touffu de mezquites, mais depuis les Indiens sont venus s'y établir

et avec eux sont venus les incendies de la prairie. A une époque plus récente, l'approche des blancs du Texas a refoulé de nouveau les barbares ou a rendu leurs visites moins fréquentes; les incendies aussi, sont devenus plus rares et la végétation des arbres et des plantes commence à renaître.

On assure que tel est l'ordre des faits à observer dans tout le Texas occidental, que les plantes et les arbres changent le climat à mesure qu'ils croissent et augmentent particulièrement la quantité des pluies et qu'ainsi la steppe se couvrirait peu à peu de forêts et de taillis.

Je ne puis dire s'il n'y a rien de faux dans cet enchaînement de faits présumés. Lors de mon passage par le Texas occidental, on croyait assez généralement à un changement durable du climat avec une plus grande quantité de pluie. Les vieux habitants mexicains du pays attribuaient l'augmentation de l'humidité à une mystérieuse influence des Américains du Nord dont l'invasion devait avoir coïncidé avec le changement observé. La sécheresse des années suivantes dont le Texas a tant souffert, auront probablement ébranlé cette croyance. Pour ce qui regarde la jeune génération des mezquites qui, après avoir longtemps été entravée par des circonstances contraires, recouvre de nouveau tout à coup le sol, il est très possible qu'elle ne proviennent que de jets de la racine, car l'algarobbia a des racines extraordinairement longues et profondément enfoncées sous terre.

Pendant quatre jours nous continuâmes notre voyage, en partie dans la vallée de la Devil's River, en partie dans des rameaux latéraux de celle-ci et par des plateaux contigus. Cette partie du pays est une des plus intéressantes que j'ai vues en Amérique. La vallée, avec ses ramifications, forme une ravine, creusée dans le plateau, ravine qui aboutit au

bassin du Rio Grande, là où celui-ci est sur le point de déboucher dans le bas pays texien.

Nous fîmes d'abord route par la vallée, en passant par dessus des masses de troncs d'arbres qui gisaient sur le sol d'un côté de la montagne à l'autre. Ces quantités de débris donnaient un exemple de la terrible force que doivent atteindre ici les eaux lors des crues périodiques. Je vis du bois flotté et retenu entre les rameaux fourchues de la cime des arbres, ce qui marque aussi l'incroyable hauteur qu'atteint l'eau en remplissant la vallée. Ces crues ne sont probablement que d'une fort courte durée car, lors de notre passage, cette partie de la vallée était complétement sèche. Néanmoins, après nous être écartés pendant quelques heures, du lit du fleuve, nous le retrouvâmes rempli d'une grande quantité d'eau courante aussi limpide que le cristal. On me dit qu'il sortait à quelque distance, d'un côté de la montagne et par une seule source jaillissant du roc. Je n'ai pas vu cet endroit mais, comme de semblables sources se rencontrent fréquemment dans le Texas, je ne doute pas de la véracité du fait.

L'eau du fleuve présentait, plus en aval, tour à tour des élargissements remplis d'eau stagnante et des rétrécissements où son cours devenait très rapide. Nous passâmes devant d'anciens villages indiens où se voyaient encore les ruines des huttes et, sur la route, des monceaux de pierres assez nombreux nous indiquaient la sépulture des voyageurs assassinés. A une place où le fleuve s'engouffre dans un col étroit de la vallée, la route monte de nouveau, en suivant son côté occidental, sur le plateau, qui, ici, penche fort au Sud vers le Rio Grande. Du sommet, on voit, au loin, vers le Sud-Ouest, de hautes montagnes, probablement dans l'État de Cohahuila.

A ce point du plateau connu sous le nom de Palo Blanco nous trouvâmes les traces d'un camp indien abandonné depuis quelques heures. Don Guillermo, qui s'était éloigné de la caravane pour tirer un cerf, avait trouvé la piste d'une forte troupe d'Indiens qui devait avoir croisé la route, à peine quelques heures avant notre arrivée. Un spectacle dégoûtant se présenta à notre vue, précisément à l'endroit où nous avions l'intention d'établir notre camp. Sur la route se trouvait la tombe d'un voyageur; elle était ouverte, le cadavre à demi putréfié en avait été enlevé et jeté sur le chemin, la tête fixée sur une perche et quelques planches de chariot, qui avaient servi de cercucil, formaient sur le sol une figure bizarre, comme si toutes en disposition devaient avoir une signification. Je ne puis dire si les Indiens voulaient simplement nous offenser par cette brutalité odieuse ou s'ils savaient quelqu'autre but en vue. La nuit pourtant se passa tranquillement pour nous. Le matin nous continuâmes notre voyage et nous arrivâmes à une pente qui nous conduisit dans la vallée rocheuse de la Painted Cave ou caverne peinte, nommé par les mexicains El Arroyo de la Cueva Pinta. C'est une branche latérale de la vallée de la Devil's River et un des endroits les plus effrayants que j'aie jamais vus; son aspect inhospitalier me laissa une impression insurmontable. Là où nous pûmes descendre nous trouvâmes quelques bassins de rochers d'eau de pluie. Des milliers de Dasylirium, aux tiges gigantesques, une plante caractéristique des déserts rocailleux du Texas occidental, contribuaient encore à rendre ce paysage plus sauvage. Ils font l'effet de brins d'herbes qui pousseraient isolément, çà et là, avec la différence que ces brins sont hauts de vingt pieds et, qu'au milieu de cette végétation farouche, l'homme

semble encore plus perdu dans l'immensité du désert. Cette partie aride continue à descendre par un ravin percé de trous ronds qui forment l'entrée de cavernes dont quelques-unes doivent avoir leurs parois recouvertes de nombreuses peintures indiennes. Il me fut impossible d'en visiter une seule. Notre route, après avoir coupé le vallon latéral, monte de nouveau sur le plateau pour redescendre bientôt, et pour la dernière fois, dans la vallée principale.

Le fleuve qu'elle longe est magnifique et, avec les charmes du désert, offre tous les caractères de la beauté classique. Bordé d'arbres superbes dont l'épais feuillage est entrelacé de pampres de vigne et dont les cimes sont dépassées par les rochers, le fleuve, semblable à une large nappe de cristal, roule ses flots sur des pierres plates, calcaires, d'un blanc jaunâtre et complétement polies. Le lit du fleuve est unique dans son espèce et la limpidité de l'eau est si grande que l'on peut voir chaque jointure et chaque fente dans cette assise de marbre d'où sortent, de loin en loin, quelques bouquets de roseaux. Une végétation luxuriante dans la vallée entourée de rochers nus et crénelés, des arbres majestueux projetant leurs ombres sur un miroir d'eau éblouissant, des îles de roseaux croissant sur un sol lisse au milieu du courant, tels sont les traits généraux de ce paysage d'une beauté sauvage et splendide. Dans le fond de la vallée on voit encore les ruines d'une hutte construite en branchage. On me raconta que des voyageurs avaient trouvé à cet endroit, des débris humains au milieu des restes d'un feu. Des nègres marrons du Texas, alors que cette contrée était encore peu visitée, s'y étaient réfugiés. Poussés par la faim, ils avaient tué un de leurs compagnons pendant son

sommeil et l'avaient dévoré. Ils finirent toutefois par se rendre volontairement prisonniers.

En marchant pendant quelques jours à l'Est de la Devil's River, on s'approche du territoire texien. Le plateau, auquel on arrive par des ravins creusés dans le rocher, s'abaisse à partir de ce point et l'on gagne une contrée plus riante, arrosée de nombreux cours d'eau et richement peuplée de gibier. Aux abords de la route, notre chef de train tira trois cerfs en un jour. Les coqs sauvages ne sont nulle part aussi communs que dans la région de la Devil's River ; ils pullulent lorsqu'on avance vers l'Est. A plusieurs reprises nous trouvâmes des pistes de cuguars et, dans une des premières habitations humaines que nous rencontrâmes, nous vîmes des enfants qui jouaient avec trois jeunes ours.

On trouve sur cette route, en venant de l'Ouest, dans le fort Clarke, les premiers hommes à demeure fixe. Cette place est—ou était alors—le dernier poste militaire des États-Unis sur cette route. Pour donner au lecteur un exemple des contrastes qui se présentent en Amérique, je me contenterai de dire qu'on trouvait, dans une des boutiques situées près du fort, des fruits confits, des sardines à l'huile, des huîtres marinées et du champagne. Plus à l'Est vient ensuite le fort Inge, que nous laissâmes à quelque distance. Les Mexicains nomment ce dernier poste militaire, le Fortin de la Leona et le précédent le Fortin de la Mora (1).

Indépendamment de ces postes militaires, nous arrivâmes

(1) Les Américains du Nord défigurent souvent ce nom et disent *Fort Moro*, de même qu'ils nomment *Moro Creek*, le Rio de la Mora, petite rivière qui se jette dans le Rio Grande. C'est une répétition de travestissement que ce nom a subi dans le Nouveau Mexique, *Mora*, en espagnol, veut dire mûrier et c'est ce qu'on veut exprimer dans le nom du fort et de la rivière. Ce nom n'a rien à faire avec le mot *Moro*, c'est à dire *Maure*.

à la première habitation, à l'endroit où la route passe sur le fleuve Sabinal. C'était une maison bien bâtie et à côté de laquelle on en élevait une seconde. La situation est fort belle et donnera sans doute naissance à une ville considérable. Des cyprès texiens, grands et touffus, que les Mexicains nomment Sabine, ombragent le fleuve. Ce sont les premiers qu'on voie en venant de l'Ouest. Plus en avant du fleuve, se trouve le canon de Uvalde que Victor Considérant a acheté depuis pour s'abriter avec sa malheureuse colonie.

Dhanis, à l'Est du Rio Seco, fut la première agglomération de maisons un peu considérable, que nous traversâmes. C'est un village habité par des Alsaciens et des Wurtembergeois. Avant d'y arriver, je rencontrai un homme à qui j'adressai inutilement la parole, d'abord en anglais, puis en espagnol et qui, enfin, me dit en allemand, qu'il était originaire de l'Alsace. Il y a beaucoup d'Alsaciens établis dans cette partie occidentale du Texas et j'ai remarqué qu'ils se disent toujours Allemands. Dans une auberge du village, un soldat des États-Unis m'interpella en allemand par mon nom. Il était de Hochheim, avait quitté l'Allemagne en 1849, avait pris du service aux États-Unis et était parvenu au grade de sergent. Il avait déjà été dans l'Orégon et la Californie et appartenait maintenant à la garnison de fort Inge.

Près du Rio Hondo j'entrai dans une maison habitée par une famille de Wurtemburgeois. La dame du logis et sa sœur une bonne jeune fille souabe, m'invitèrent, avec beaucoup d'amabilité, à m'asseoir à leur table où fumait précisément un agréable plat de boulettes. L'homme, de son côté, toujours aussi souabe qu'auparavant, me répondit, comme je lui demandais comment il se plaisait, par un beau tableau

de sa position pécuniaire et de son intérieur. Jusque là, c'est fort bien, ajouta-t-il, mais à quoi bon tout cela puisqu'il n'y a pas moyen d'avoir ici de bière ou de vin? D'ailleurs aussi tout n'est pas comme cela devrait être, je le remarquai déjà en quittant le Wurtemberg. En arrivant à Cologne, cela commença déjà à se gâter et je dis aussitôt à ma femme : « l'affaire se gâte! »

En passant par Vandenbourg, Quihi et Castroville, endroits habités surtout par des Alsaciens et des Allemands, nous arrivâmes à San Antonio, la ville la plus importante du Texas occidental, et je me trouvai ainsi de nouveau dans le cercle de la vie civilisée.

Le chapitre suivant renfermera le peu de faits et d'observations qui se rapportent à mon séjour de peu de durée en cette ville et à mes explorations dans le voisinage.

Le lecteur a probablement trouvé que la seconde moitié du chemin du Rio Grande à San Antonio, n'a été que superficiellement décrite. J'ai été forcé d'abréger à cause de la longueur du quatrième livre et parce que je dois, dans le cinquième, reconduire à travers une partie de ces régions sauvages, le lecteur assez bienveillant pour m'accompagner.

CHAPITRE XIV.

Séjour à San Antonio. — Nombreux amis. — Crue subite des fleuves du Texas. — Fêtes du 4 juillet; discours allemand. — Théorie et pratique. — Une dangereuse aventure. — Voyage à pied par la malle-poste. — Indianola. — New-Orléans et la fièvre jaune. — St Louis. — Retour à New-York.

Le nombre et le caractère des habitants allemands dans le Texas occidental, ne m'était que fort incomplétement connu, lorsqu'à mon arrivée à San Antonio, je me vis subitement transporté dans un cercle de compatriotes instruits, qui vinrent à moi avec toutes les démonstrations possibles de la considération et de l'amitié. Aussi, ma surprise fut-elle grande et agréable! J'avais résolu de continuer ma route vers New-York, sans m'arrêter, mais en raison de ces circonstances, j'abandonnai ce projet et, cela une fois fait, je voulus aussi aller voir quelques amis établis sur la Guadalupe supérieure. Le groupe des établissements allemands dans cette belle contrée, est remarquable par la civilisation qu'ils ont transplanté dans ces lieux sauvages, et il a été remarqué aussi par des voyageurs anglo-américains. Bartlett aussi bien qu'Olmsted, ont fait de flatteuses observations à ce sujet. Le voyage de San Antonio à cet endroit prend

tout un jour. Arrivé au but, je dus passer la Guadalupe, petite rivière qui, ainsi que tous les fleuves, coule dans un lit très profond et est bordé de cyprès et d'autres arbres d'une venue magnifique. Le paysage, pris de l'habitation de feu M. de Behr, est un point d'une grande beauté, comme cette partie du pays en renferme du reste beaucoup. Le fleuve dont les eaux, dans les circonstances ordinaires, ont la limpidité du cristal, avait dépassé son niveau normal et comme on peut être très facilement entraîné avec son cheval et jeté contre les racines et les troncs de cyprès qui sortent de l'eau. Je jugeai prudent de laisser mon cheval sur la rive et je gagnai le côté opposé, en entrant dans l'eau jusqu'au cou, et en tenant mes habits au dessus de ma tête. Pendant la nuit suivante, un orage versa des torrents de pluies qui remplirent le lit du fleuve à une hauteur d'au moins vingt pieds au dessus du niveau ordinaire, de sorte que durant plusieurs jours, il me fut impossible de retourner à San Antonio, jusqu'à ce que le fleuve eut de nouveau baissé. Des crues semblables sont chose commune aux fleuves du Texas et elles apportent de grands obstacles et même du danger aux communications. Des charretiers qui avaient établi leur camp de nuit dans le lit d'un torrent, ont souvent été emportés, eux, leurs chariots et leurs bêtes, par un fleuve inattendu. Les fleuves de ces régions ont d'habitude une limpide eau de source dont la qualité subit peu d'altération par les brusques changements de température. Les lits des fleuves servent en même temps de canal d'écoulement des eaux, que les prairies et les pays montagneux reçoivent pendant les pluies. Le sol, lisse et dur, laisse pénétrer peu d'humidité, de sorte que toute la masse d'eau, après avoir roulé souvent sur un espace de plusieurs centaines de milles

carrés, vient se déverser à la fois dans un lit de fleuve, profond et étroit qu'elle remplit à une hauteur de vingt, trente pieds et parfois plus, et cela avec une rapidité qui empêche toute fuite. De même que dans la vallée de la Devil's River, je vis aussi, sur la rive de la Guadalupe, du bois entraîné par les eaux et retenu entre les branches de la cime d'arbres élevés.

Je revins à San Antonio, juste à temps pour assister à la fête du 4 juillet, anniversaire de l'indépendance des États-Unis. Le lecteur sait sans doute que ce jour est le plus grand de tous les jours de fêtes politiques qui se célèbrent d'une extrémité de l'union à l'autre. En 1853, les démonstrations officielles de la population anglo-américaine furent assez minces à San Antonio. Elles consistent ordinairement en parades militaires, en banquets, en discours publics et dans la consommation d'une incroyable quantité de poudre sous forme de salves et de feu d'artifice auxquels la jeunesse prend le plus grand intérêt. Les citoyens allemands, par leurs chants, donnent un cachet plus artistique à des solennités de l'espèce. Ainsi, dans la circonstance dont nous parlons, il fut préparé, à San Antonio, et par les soins des Allemands, une fête dans laquelle des chanteurs allemands, des orateurs allemands, des musiciens allemands, des consommateurs et des buveurs allemands et des danseurs et des danseuses allemands, jouaient le rôle principal mais où était aussi invité le major de la ville avec d'autres fonctionnaires et notables anglo-américains. J'y assistai en qualité d'invité.

L'orateur principal fut un homme dont le caractère respectacle et les excellentes qualités personnelles m'empêcheraient de faire les observations suivantes dans un tout autre

esprit que celui de la plus grande amitié, quand même j'y serais porté par d'autres motifs. Si je reviens aujourd'hui, après quatre années écoulées, sur quelques paroles échappées à cet homme dans son discours, dois-je déclarer que je ne le fais que parce que j'y aperçois une opinion généralement répandue et que je n'ai jamais entendu énoncer d'une manière plus frappante en montrant plus ouvertement ce qu'elle a de déraisonnable. Il rentre, du reste, dans la méthode de ce livre de ne pas laisser passer une pareille occasion de réflexion et de critique.

Le discours dont je m'occupe, était surtout l'expression la plus péremptoire et la plus franche des ressentiments des Allemands éclairés des États-Unis en présence de la conduite des Anglo-Américains à leur égard. Ces ressentiments, eussent-ils été complétement justes, que, par prudence au moins, ils n'auraient pas dû être exposés aussi sans façon devant un rival plus puissant. Heureusement que l'orateur parlait allemand de sorte qu'il n'était pas compris par les Anglo-Américains présents. Cette circonstance même prouve combien le mécontentement des Allemands est en partie exagéré : ils en reviennent toujours à ce que notre nationalité ne trouve pas ici la considération morale qui lui est due. Et comment être prisé à sa juste valeur lorsqu'on ne sait pas même se faire comprendre, lorsqu'on ne peut pas montrer ses qualités? Autant cette incompréhensibilité était avantageuse à l'orateur dans le cas présent, autant elle lui était nuisible dans nombre d'occasions où il aurait exprimé des pensées dont les Anglo-Américains eussent été à même d'apprécier le mérite. La plus grande partie des mauvais rapports entre les Allemands et les Anglo-Américains a sa source dans la différence de langue. On dira probablement

que les premiers n'ont pas plus de raison d'apprendre l'anglais que les derniers l'allemand et que la langue allemande donne largement en jouissances intellectuelles ce que la langue anglaise offre en avantages matériels et pratiques. Mais, abstraction faite de la justesse très contestable de ce raisonnement, la conclusion même en est fausse, parce que les Germano-Américains ont besoin de se faire valoir et que les Anglo-Américains n'en ont pas besoin. Si le contraire existait, ce ne seraient pas les premiers, mais bien les derniers qui se plaindraient d'être méconnus. Le défaut d'un jugement provient de la prétention abstraite d'être en possession du bon droit à laquelle aucun peuple ne tient autant que la nation allemande si ce ne sont peut-être les races hispano-américaines qui s'efforcent constamment de démontrer théoriquement leur bon droit par rapport aux Anglo-Américains, pendant que ces derniers le réfutent très pratiquement. La prédominance de cette prétention d'avoir droit est un signe d'incapacité politique car, dans la vie politique il est moins important d'avoir droit que de savoir faire valoir son droit. Celui qui persiste à se renfermer dans son bon droit sans chercher à le faire reconnaître, ne peut pas prétendre à l'intelligence politique et l'Anglo-Américain, qui possède cette intelligence au plus haut degré, reste complétement indifférent lorsqu'un homme, comme l'orateur de cette fête, lui explique que l'émigré allemand ne lui doit aucune reconnaissance pour la liberté qu'il a trouvée ici. « Vous ne me devez aucune reconnaissance? et puis après? — Vous achetez pourtant ma terre? — Est-ce que je gagne à votre immigration, tant mieux! — C'est donc ce que je dois justement désirer! » Voilà la réponse des Américains à cette prétention allemande du bon droit.

La fausseté de cette manière allemande de juger, fut, dans ce discours, mise au jour avec une clarté peu ordinaire. « Nous Allemands, disait-il, nous qui avons découvert la liberté, nous n'avons pas besoin d'en faire l'apprentissage chez les Américains. » Nulle part, me semble-t-il, on n'a poussé à une hauteur plus déraisonnable, la trop grande estime de l'idée, de l'idée contraire à la réalité et cependant ces mots n'expriment rien de plus que ce qui vit dans le coin le plus secret du cœur de milliers d'idéologues allemands, seulement ils ne s'expliquent pas aussi catégoriquement. Ce qui donne surtout à cette prétention sa vraie signification, c'est la présomption avec laquelle l'Allemand regarde du haut de sa civilisation d'idéologue, les peuples avantageusement pratiques, présomption qui a quelque chose de fatal car elle me paraît nous prophétiser un destin semblable à celui des juifs. Dans l'esprit de la civilisation allemande, penser quelque chose a plus de valeur qu'exécuter quelque chose. Si donc un peuple veut placer à une telle distance la pensée au dessus de sa réalisation, il ne doit donc pas se plaindre si sa pensée n'a de valeur que dans le monde de la pensée et non pas dans celui de la réalité. Tandis que les Allemands placent si souvent les pensées de leurs philosophes au dessus des actes civilisateurs des Anglais et des Américains du Nord, ils ne craignent pas de se plaindre sans cesse de leur situation modeste dans la grande nation réaliste. Pour ce qui regarde la découverte de la liberté — en admettant que cette prétention soit fondée — il en arrive aux Allemands comme avec l'invention de la poudre. Ils ont véritablement inventé la poudre, mais les garçons de dix ans en Amérique savent mieux s'en servir que les hommes les plus mûrs de l'Allemagne.

Quelques jours après cette fête, je me trouvai prêt à continuer ma route et je pris place dans une voiture de la poste qui va de San Antonio à Indianola. La voiture devait partir à minuit et le conducteur me promit, suivant les coutumes locales, de venir me prendre à ma demeure. J'étais logé chez mon ami, M. S. La maison n'avait qu'un étage et la chambre dans laquelle je couchai, s'ouvrait du côté de la cour, au moyen d'une porte vitrée. Pour ne pas me faire attendre à l'arrivée de la malle-poste, je me jetai tout habillé sur le lit et nous laissâmes une bougie allumée afin que le conducteur pût voir du dehors dans la chambre et m'éveiller plus commodément. La porte n'était pas fermée, ce qui a lieu généralement dans le Texas.

Je dormais depuis quelque temps lorsque je fus réveillé en sursaut par un coup de feu tiré dans notre chambre et je vis M. S. sautant hors de son lit, aux prises avec un homme armé d'un revolver à six coups. Lorsque je m'élançai vers lui, il me tira un coup qui ne m'atteignit pas. Nous réussîmes alors à le pousser dehors par la porte, tout large ouverte. Notez que nous étions sans armes; S. n'en avait pas dans sa chambre et moi j'avais déchargé la veille mes pistolets croyant n'en avoir plus besoin. Aussi notre situation devint-elle fort critique lorsque l'assassin cassa du dehors la glace de la porte, introduisit par l'ouverture sa main armée du pistolet et chercha à braquer le revolver tantôt sur S. tantôt sur moi. Forcés de nous coucher par terre sous le vitrail de la porte, tant pour nous mettre à l'abri que pour tenir la porte fermée, nous aurions pu difficilement rester longtemps dans cette position lorsque, par bonheur, le regard de mon ami tomba sur un lacet proche de nous. Un nœud coulant fut promptement confectionné

et la main du coquin y fut bientôt prise de sorte qu'il était notre prisonnier. Il tira un troisième coup avec lequel il nous fit aussi peu de mal qu'avec les précédents et il entra la tête dans la chambre pour reconnaître les lieux et essayer de se débarrasser de ses liens. Mais, au même moment, je parvins à lui arracher le revolver et, dans le feu de l'action, je le lui appuyai sur la tempe et lâchai les trois coups qui ratèrent successivement. Nous jetâmes alors le lacet autour du cou du drôle et nous l'attirâmes à nous dans l'appartement. Pendant que nous étions occupés à le garrotter, arriva une patrouille dont l'attention avait été attirée par le bruit des coups de feu. Elle se saisit de notre captif ainsi que d'un de ses complices, chargé probablement de faire le guet dans la cour et qui s'était laissé surprendre dans sa fuite. Les deux dignes confrères venaient à peine d'être remis en mains sûres lorsque la malle-poste s'arrêta devant la porte. Mon ami et moi nous nous félicitâmes mutuellement d'avoir échappé sains et saufs à cet attentat et bientôt la situation tragi-comique d'un voyage nocturne sur une route boueuse dans laquelle la voiture enfonçait à chaque instant jusqu'aux essieux, me fit oublier l'aventure passée.

J'appris plus tard que les deux complices étaient des Irlandais congédiés de l'armée. On supposait que cet assassinat prémédité avait la politique pour mobile. M. S., étaut alors candidat à la représentation de l'État, où il arriva en effet, il n'est pas impossible qu'une jalousie de nationalité contre lui, Allemand de naissance, ait pu s'oublier jusqu'à inspirer un pareil attentat. Loin de moi, pourtant, l'intention de l'affirmer positivemeut. Lorsqu'à mon retour de Californie, je passai, dans le courant de novembre à San Antonio, on instruisait encore l'affaire des deux vauriens et

l'on me dit qu'on avait attendu mon retour pour m'entendre comme témoin. Je m'arrêtai deux mois à San Antonio et pourtant je ne fus pas entendu et on relâcha les deux gredins sans leur infliger la moindre peine.

Le service des postes de San Antonio est unique dans son genre et aurait pu désespérer un voyageur moins résigné. Quant à moi et aux compagnons de voyage que le hasard me fit rencontrer ici, il n'eut d'autre effet que de nous mettre dans la plus belle humeur. J'avais eu à payer, si je ne me trompe, douze dollars et demi pour ma place dans la voiture, prix pour lequel j'avais acquis le droit de marcher à côté de la malle pendant les trois quarts de la route, longue d'environ cent soixante milles anglais, plus le devoir d'aider à tirer le véhicule de chaque fondrière où il restait embourbé, ce qui est bien l'ouvrage le plus rude et le plus sale que j'aie fait de ma vie. Comme c'est l'habitude des voyageurs qui viennent du désert, j'avais revêtu tout un autre homme à mon entrée dans la civilisation. Tout était neuf sur moi, des pieds à la tête et tout ce luxe fut anéanti dans ce voyage de deux jours en malle-poste. Je jetais, à Indianola, l'habillement au grand complet et en achetai un neuf. Pendant des milles entiers nous avions dû aller à pied, enfonçant jusqu'à la taille dans l'eau et dans la boue et, en hasardant un saut désespéré pour éviter une chute plus profonde, je perdis mon portefeuille qui contenait nombre de notes et de lettres précieuses.

On sait qu'Indianola est une petite ville d'une origine tout allemande et ici aussi je trouvai des compatriotes dont la réception amicale fut pour moi des plus obligeantes. Je ne dois pourtant pas faire un moindre éloge de l'hospitalité que je reçus de mes amis américains. Lorsque je passai pour

la première fois par celle localité, je m'entendis appeler par mon nom et je reconnus un de mes compagnons de route de San Juan de Nicaragua à Grenade, qui s'était établi ici. M. S. fit prendre mes effets à l'hôtel et je dus rester son hôte pendant mon séjour en cette ville et certes je fus accueilli avec l'hospitalité la plus affectueuse et la plus attentive.

Peu de jours après, je m'embarquai pour New-Orléans sur un des vapeurs qui font régulièrement le service entre cette ville et Indianola. La traversée n'eut rien de particulier; je la fis en compagnie de quelques officiers de l'armée des États-Unis, recommandables autant par leur excellente éducation que par l'intérêt qu'ils prenaient aux questions scientifiques.

New-Orléans, ville très intéressante sous plusieurs rapports, m'était inconnue et j'y aurais volontiers passé quelques semaines mais la saison n'était pas favorable. En outre la fièvre jaune, qui fit tant de ravages dans l'été de 1853, venait d'y éclater et tous ceux qui en avaient le pouvoir quittaient la ville, de sorte que je me déterminai à limiter mon séjour à deux jours seulement et que je m'embarquai à Saint-Louis sur un des vapeurs du fleuve. Il n'eut pas été étonnant de voir la fièvre jaune sévir à bord et cependant, d'après ce qu'on nous dit, nous ne perdîmes qu'un seul homme.

Je m'arrêtai à Saint-Louis deux jours que je passai en compagnie d'un homme qui, dans mon enfance, avait été mon camarade de jeu et que le destin avait conduit, par des voies semblables aux miennes, dans les régions les plus éloignées de l'Ouest de l'Amérique. Sur le Rio Grande et dans l'État de Chihuahua, j'ai souvent suivi les traces du Dr. Wislicenus.

Le reste du voyage qui devait me ramener à New-York, je le fis par le chemin de fer qui, depuis Saint-Louis, traverse les terres, au Sud des grands lacs, puis, à partir d'Albany, suit en aval le Hudson River. J'étais donc revenu à mon point de départ après une absence d'un peu plus de treize mois.

LIVRE V.

VOYAGE DE NEW-YORK A SAN-FRANCISCO PAR LE TEXAS ET LES CONTRÉES DU GILA ET DU COLORADO. — SÉJOUR ET RETOUR.

CHAPITRE I.

De New-York à San Antonio. — Un domestique sur le bateau à vapeur. — Nouvelle Orléans.—Galveston et Port Lavaca après l'épidémie.—San Antonio. — Nouvelles du camp. — Maladie des mulets, piqûres des serpents à sonnettes et chenilles venimeuses. — Une bataille. — Jugement auquel elle donna lieu de la part des Américains. — Contrée de San Antonio. — Sa température pendant l'hiver. — Le fleuve et ses sources. — Cours d'eau souterrains dans le Texas occidental. — Changements dans la géographie physique du pays. — Intéressante excursion d'un élève de l'école des arts et métiers de Berlin. — M. U. et le costume des révolutionnaires hongrois. — Discussion sur les qualités qui font le véritable gentleman. — Le Dr D. promet l'immortalité à l'auteur. — Le prince Bonaparte. — Les Desperados du Texas.

A la fin de l'été de 1853, mes amis, MM. Mayer et Cie, ayant terminé leurs préparatifs pour une nouvelle expédition commerciale à Chihuahua, on me fit à New-York la proposition d'accompagner une deuxième fois la caravane et à des conditions fort avantageuses. Afin de donner une idée générale de ce genre d'affaires, je dois faire observer que l'un des associés habite New-York, pour faire les achats, tandis que l'autre dirige le transport des marchandises à travers la prairie et préside à leur vente à Chihuahua. M. Samuel Kaufmann qui, jusqu'alors, était resté à New-York en qualité d'acheteur résident, désirait cette fois faire le voyage afin de se rendre compte par lui-même des conditions dans

lesquelles se concluaient les marchés et comme il me témoigna le désir de m'avoir pour compagnon de route, j'acceptai ses offres.

L'expédition actuelle devait partir du Texas où le reste de l'expédition précédente attendait l'arrivée de vingt chariots neufs. Ceux-ci avaient été commandés dans une fabrique très renommée de Pittsburg et devaient être envoyés à Nouvelle-Orléans par les bateaux à vapeur descendant l'Ohio et le Mississipi et de là, par mer, à Port Lavaca sur les bords du Texas occidental. Les marchandises avaient également été dirigées de New-York sur ce même port. Afin d'achever les préparatifs de départ de la caravane, Don Guillermo s'y était rendu vers la fin de septembre et le 10 octobre je m'embarquai avec M. Kaufmann à bord du bateau à vapeur *Black Warior* afin de le rejoindre à la Nouvelle Orléans.

Parmi les domestiques du bateau se trouvait un jeune homme de Mannheim, beau, bien fait et adroit; il me conta son histoire. Pendant les événements du printemps de 1849, les lettres enthousiastes qu'il recevait de sa sœur le déterminèrent à s'enfuir d'un établissement d'instruction où il était placé en Bavière, pour se réunir aux révolutionnaires badois. Quand il arriva chez lui la révolution était terminée et il lui devenait dès lors tout aussi impossible de rester chez lui que de retourner à l'institution qu'il venait de quitter. Il résolut alors de se rendre dans le Schleswig-Holstein et là il prit part à la fin de la guerre contre le Danemark, guerre pendant laquelle il fut grièvement blessé. La guerre terminée il se dirigea vers New-York où il trouva à s'occuper d'une manière très lucrative en qualité de peintre en bâtiments et vernisseur. Dans l'espoir de trouver plus d'avantages à exercer cette profession à la Nouvelle Orléans et afin

d'obtenir jusque là le passage gratuit, il s'était engagé comme domestique au service des passagers. Un an plus tard je le retrouvai à San Francisco.

Je n'eus, du reste, à noter pendant le cours de ce voyage à la Nouvelle Orléans aucune observation intéressante. Le 20 au matin nous arrivâmes dans cette ville, que la fièvre jaune épidémique avait si cruellement décimée pendant l'année, mais qui était, pour le moment, débarrassée du fléau. Le 23, nous poursuivîmes notre route à bord du bateau à vapeur *Mexico*. Le 25, nous touchions au port de Galveston, où j'eus le temps de revoir plusieurs de mes connaissances. Trois mois auparavant, lors de mon voyage à New-York, j'avais dîné là en compagnie d'une dizaine de jeunes Allemands. Tous, sauf trois ou quatre avaient été emportés par la fièvre jaune. D'une cinquantaine d'Allemands, arrivés au printemps avec d'autres émigrants, trois seulement avaient survécu aux ravages de l'épidémie. Celle-ci n'avait jamais jusque là été aussi meurtrière; elle avait présenté des symptômes tout à fait anormaux et extraordinaires et l'on prétendait que la maladie était entièrement différente de la fièvre jaune que l'on connaissait parfaitement et qui, jusqu'alors, n'avait pas excité de bien sérieuses appréhensions. Ce que l'on me rapporta du traitement généralement employé et qui, de l'avis unanime des meilleurs médecins, est des plus simples, ne mérite pas d'être reproduit ici. Les premiers vents du Nord de l'automne arrêtèrent le cours de la maladie : aucun nouveau cas ne fut constaté depuis lors, mais le changement subit de la température occasionna la mort de presque toutes les personnes atteintes.

Nous abordâmes à Indianola où nous prîmes, sans nous y arrêter, la poste qui devait nous mener à Port Lavaca.

L'épidémie avait cruellement sévi dans toutes ces localités; le commerce du pays en avait beaucoup souffert, les affaires étaient stagnantes; des vaisseaux avaient dû attendre au port pendant des semaines entières, sans qu'on pût trouver des hommes capables de les décharger; des maisons de commerce et d'expédition, à la consignation desquelles les chargements étaient adressés et qui devaient en envoyer plus loin une partie, avaient été fermées pendant longtemps. Nous-mêmes nous trouvâmes en arrivant une partie de nos caisses et de nos ballots, exposés sur le quai au vent et à la pluie, ce qui n'avait pas laissé que d'endommager beaucoup leur contenu.

Nous continuâmes notre route vers San Antonio par la voiture des postes. La route n'était en beaucoup meilleur état que lorsque je l'avais parcourue au mois de juillet précédent et, comme alors, elle provoqua des situations réellement tragi-comiques. Je fus obligé, pendant un espace assez long, de précéder la voiture une bougie allumée à la main, alors qu'elle traversait un marais bourbeux au milieu duquel nous avions perdu toutes traces de la route. Au delà de Victoria la route est meilleure; cependant, pendant la seconde nuit de notre voyage et comme nous approchions de San Antonio, les roues d'un côté de la voiture qui avait légèrement dévié de la ligne droite, s'enfoncèrent subitement, de même qu'un des chevaux, dans un terrain marécageux et sablonneux, que recouvrait une verte couche de gazon. On rencontre très fréquemment dans cette partie du Texas, une sorte de sable mouvant très dangereux, sous l'herbe de la prairie. Nous dûmes nous mettre en quête de secours et il fallût le travail opiniâtre de huit hommes pendant deux heures pour retirer de là et cheval et voiture. Le

calme, le sang-froid dont font preuve les Américains en pareille circonstance, est réellement inconcevable pour l'Européen qui ne se rend pas compte d'un flegme aussi grand. Pendant toute cette opération, pas un mot inutile ne fut prononcé, pas la moindre impatience manifestée, pas un seul signe de mauvaise humeur ne pût être remarqué. Le lendemain matin, le 30, nous arrivions à San Antonio.

J'appris là ce qui était advenu pendant mon absence de trois mois, de la petite caravane avec laquelle j'avais quitté Chihuahua. Elle avait campé dans la prairie, à quelques milles de San Antonio : une maladie s'était déclarée parmi les mulets et en avait enlevé dix-neuf des meilleurs ; plusieurs autres avaient encore péri en route. Quelques-uns d'entre eux avaient été mordus par des serpents et on n'avait pu les sauver qu'à force de soins. Un des conducteurs avait eu le même sort, mais c'est au conducteur en chef de la caravane qu'était arrivé l'accident le plus singulier. Une petite chenille velue lui était tombée sur la main, il l'écrasa sur la main même et quelques instants après les symptômes les plus graves se déclarèrent. Un long frisson courût de la main par tout le corps et principalement dans le dos ; l'abdomen se gonfla, la langue devint épaisse, il perdit connaissance et fut pendant huit jours en danger de mort. J'ai vu une petite bête de cette espèce dans une collection d'insectes à San Antonio, et la victime la reconnût positivement. Si c'est bien celle-là, c'est un petit ver long d'un centimètre environ et couvert de poils jaunâtres assez long. Il ressemble à une chenille, mais je ne puis affirmer que s'en soit véritablement une. On m'a cité depuis plusieurs exemples de l'influence fatale de cet insecte sur l'organisme humain. Un enfant sur le bras duquel il en tomba un d'une

branche d'arbre, dans un jardin à Indianola, poussa soudain un cri de douleur; le bras enfla à vue d'œil, une fièvre ardente se déclara et l'enfant fut pendant plusieurs jours entre la vie et la mort.

Aussitôt après notre arrivée, le camp fut levé et les chariots dirigés vers les côtes où se trouvaient déjà ceux que l'on avait envoyés de Pittsburg, attendant là leur chargement. Pendant que ce train traversait la ville, une dispute s'éleva entre le conducteur chef de la caravane et un des muletiers mexicains. Ce dernier s'était enivré et comme il tenait encore une bouteille d'eau-de-vie en main, le premier chercha à la briser. Le Mexicain se mit sur la défensive, ce que voyant, le conducteur lui administra quelques coups de fouet; le mexicain ramassa une pierre qu'il lui lança et qui lui fit à la tête une blessure profonde. La manière dont ces incidents furent jugés par les spectateurs rassemblés autour des combattants caractérise le sentiment moral qui domine aux États-Unis. D'abord on cria au conducteur de tuer le Mexicain. Le conducteur, d'origine allemande, avait, malgré son caractère violent, conservé pourtant le sentiment de l'humanité et il n'entrait nullement dans ses intentions d'exercer de semblables représailles, bien qu'il portât un revolver à la ceinture et qu'il fût un tireur distingué que j'avais vu, en Californie, rouler un lièvre du haut de son cheval. Quand les Américains virent qu'il ne ripostait pas autrement au coup de pierre qui lui avait mis la figure en sang, ils se détournèrent de lui avec mépris et prenant tout à coup le parti du Mexicain « C'est un lâche, lui crièrent-ils, assomme-le! »

Ce serait une erreur de croire que le plaisir de voir couler le sang soit pour quelque chose dans le jugement porté

en cette circonstance par les Américains. Aux États-Unis, on méprise des hommes qui s'emportent, se querellent et même se battent, soit qu'ils boxent, soit qu'ils luttent de toute autre manière, quand le combat a commencé et s'est poursuivi avec tranquillité et que les spectateurs y ont assisté en formant un cercle silencieux, sans intervenir d'aucune façon. Aux États-Unis, on estime qu'un coup mortel, donné tranquillement, est préférable à une bataille qui ferait naître du tumulte et de bruyants rassemblements populaires. La morale publique part de ce principe que les hommes doivent observer à l'égard les uns des autres les règles de l'étiquette et de la politesse (remarquez que ce mot est pris ici dans une toute autre acception qu'en France et en Allemagne), comme cela se pratique d'ordinaire entre souverains et l'on considère toute infraction volontaire à cette loi comme une déclaration d'hostilité. Généralement un meurtre est suffisamment justifié dans l'opinion publique, s'il a été précédé d'une seule menace de voie de fait; un coup donné par un homme à un autre est ordinairement puni de mort. Il est bien entendu que je ne parle pas ici des rapports entre les maîtres et leurs esclaves. Le conducteur chef de notre caravane, auquel il arrivait malheureusement d'avoir trop souvent recours à son fouet pour contraindre à l'obéissance les conducteurs mexicains et les muletiers, eut immédiatement payé de sa vie la menace seule de semblable traitement à l'égard d'un de nos Américains du Nord. Ces principes ont cela de bon, qu'ils débarrassent la vie américaine de toutes ces grossièretés dont on est en Europe trop souvent le témoin. Les cris, les injures, les querelles, les menaces, les batailles, sont choses presqu'inconnues aux États-Unis et dans les rares circonstances où il m'a été donné d'en obser-

ver, c'étaient toujours soit des Irlandais, des Français ou des Allemands, qui en donnaient le triste spectacle.

Le lendemain j'eus un entretien avec ce Mexicain qui, bien que faisant partie de ceux de nos gens qui nous étaient le plus utiles et le plus fidèles, avait été congédié à la suite de l'histoire de la veille. Il m'expliqua les faits très paisiblement et je pus remarquer combien le séjour de trois mois qu'il avait fait au Texas, avait développé en lui le sentiment de l'égalité dans les droits et la dignité personnelle, quoiqu'il restât cependant encore dans son caractère de nombreuses traces de la subordination mexicaine. « J'avais mon couteau à la ceinture, donc j'aurais pu tuer le conducteur, mais je n'ai pas voulu le faire parce que c'était mon chef. » En dehors de l'armée et de la marine, ces sentiments n'existent chez aucun Américain du Nord.

Les environs de San Antonio n'offrent rien de particulier sur le rapport pittoresque, mais ils ont un caractère gracieux qui contribue à en faire un séjour des plus agréables. Là où ils ne sont pas cultivés, on voit se succéder sans interruption la prairie, les buissons et la forêt, dont la flore est remarquable par sa diversité et sa magnificence. La sophora speciosa et l'ungnadia speciosa, par exemple, se rencontrent fréquemment dans la plupart des buissons. Parfois cependant, des buissons de mezquites, des parties de prairie arides et dénudées et d'autres caractères de la végétation, rappellent les steppes des terrasses supérieures au pied méridional desquelles on se trouve en ce moment.

Le climat de cette contrée est renommé, et à juste titre, pour sa beauté et sa salubrité. Les épidémies qui souvent sévissent sur les bords, n'exercent pas leurs ravages jusqu'ici. Il est arrivé que des voyageurs, venant des basses

terres, ont apporté avec eux la maladie, mais elle ne s'y est jamais propagée. Ce caractère de salubrité du climat de l'intérieur du Texas occidental, devient sensible bien avant d'arriver au cœur même de la contrée et, en somme, il n'y a que l'étroite ligne des bords qui puisse présenter quelques dangers pour la santé et dès qu'un chemin de fer permettra de franchir rapidement cette distance, les immigrants seront presqu'à l'abri de tout danger de ce côté. L'hiver surtout est beau dans ce pays, quoiqu'à la vérité, les tempêtes du Texas n'aient rien d'agréable; ce que j'aurai, du reste, à dire à ce sujet, prouvera que je suis un narrateur impartial. D'un autre côté, il est à remarquer que ces vents froids et violents, sans lesquels cette contrée jouirait d'un climat presque tropical, ne s'élèvent chaque hiver qu'à des intervalles très éloignés et ne durent jamais plus de trois jours de suite. On doit les considérer comme des phénomènes atmosphériques qui ne se reproduisent que rarement et auquel le pays doit vraisemblablement la dispersion des miasmes délétères dont l'accumulation nuirait énormément à la salubrité de son climat. L'influence salutaire de ces vents impétueux se fait sentir jusqu'à Yucatan et jusqu'aux côtes de Honduras. J'ai séjourné presque continuellement à San Antonio, depuis la fin d'octobre, jusque vers le milieu de janvier et de quotidiennes excursions m'ont mis à même d'apprécier la bienfaisante influence climatérique de l'hiver de ce pays sur l'état de la santé. Il arrivait souvent qu'à une légère gelée blanche de la nuit succédait une magnifique journée de printemps.

Parmi les beautés de San Antonio, il faut citer en première ligne, son fleuve dont les sources sont éloignées seulement de quelques milles et qui arrive à travers les bois,

les buissons et les rochers comme un torrent profond et impétueux dont les eaux, toutefois, ont la limpidité du cristal. Je ne crois pas que, nulle part, on rencontre de sources plus abondantes. J'ai déjà observé, en parlant des eaux de la Devil's River qu'elles doivent, selon toute apparence, jaillir des rochers, mais je n'avais, jusqu'alors, rien vu de semblable par moi-même. Il n'est pas rare de voir ces mêmes phénomènes se reproduire dans le Texas occidental, ce qui a donné naissance à cette opinion que les couches calcaires, presqu'horizontales, à l'extrémité méridionale desquelles est situé San Antonio, recouvrent de nombreux cours d'eau souterrains qui ne trouvent pas toujours une issue vers la surface. Ces cours d'eau semblent être soumis à de soudains comme à de graduels changements, attendu que si, en certains endroits, ils déplacent un obstacle, dans d'autres ils en font naître. M. P., ingénieur à San Antonio, me raconta ce qui suit : Le Rio Verde, une rivière qui, aujourd'hui, n'est alimentée que par les eaux du ciel et qui a son embouchure dans le Rio Hondo, était autrefois un torrent permanent, large et limpide, de plusieurs pieds de profondeur. Tout à coup il disparaît en l'espace de quelques jours et on n'en revit plus aucune trace. Un puits, creusé non loin de là, fournit d'abord au voisinage l'eau dont on avait besoin; puis, lui aussi se dessécha. Enfin, une nuit, le puits livra passage à un torrent impétueux qui fit violemment irruption et en produisant un grand bruit, mais cette débâcle ne dura que pendant quelques heures : le lendemain matin, le puits était de nouveau à sec. Vers midi l'eau reparut, très abondante pendant quelque temps, et depuis lors il en est toujours resté, en quantité faible, mais suffisante. On comprend que je ne puis garantir la complète exactitude de ces assertions.

Je me fis à San Antonio des amis nombreux et intelligents, dont l'obligeance me fournit des faits très intéressants sur la nature du pays et les événements qui s'y sont succédés, renseignements que mes nombreuses occupations ne m'eussent pas permis d'aller puiser plus loin. L'un d'eux, par exemple, avait visité récemment l'Atascoso, petite rivière située à une cinquantaine de milles environ sud-sud-ouest de San Antonio et avait réuni quelques observations qui confirmaient de tous points celles que j'avais faites précédemment sur les changements de climat et de végétation que l'on remarque au Texas. L'Atascoso se réunit au Rio Frio, qui est un affluent du Nueces. La contrée environnante est encore, ou était du moins à cette époque, complétement sauvage, sans trace aucune de culture, en partie couverte de forêts où l'on voyait des arbres très vieux, réunis par un taillis jeune et épais. Le sol est formé d'une couche de sable, sous laquelle s'en trouve une autre d'humus noir, ce qui fit faire à mon ami la réflexion qu'autrefois cette contrée était entièrement couverte de bois que l'incendie des prairies détruisit complétement à l'exception de quelques vieux arbres dont je viens de parler, arbres qui ont atteint un degré de croissance qui indique qu'à cette époque déjà ils devaient être assez forts pour résister à l'action du feu. C'est ce qui permit au sable inondant des régions voisines d'envahir celle-ci et d'en recouvrir l'humus de la surface. Cette contrée boisée fut ainsi changée en steppes arides qu'animaient seuls les quelques vieux arbres qui avaient résisté aux ravages de l'incendie. Depuis que l'accroissement de la population blanche a refoulé et en partie exterminé les Indiens, les incendies des prairies ont cessé, la végétation a reparu et un taillis jeune et vigoureux s'est élevé entre les

arbres d'une époque antérieure. J'appris aussi en cette occasion que dans la grande région sablonneuse des cactus, située entre le Nueces et le Rio Grande, on rencontre beaucoup de vieux troncs d'arbres, d'une grosseur énorme; que là aussi, sous une surface de sable, le sol est composé d'humus et couvert, depuis assez peu de temps, d'une jeune et riche végétation dont l'apparition est attribuée aux mêmes causes que celles désignées plus haut.

Je fis aussi quelques excursions dans les environs en compagnie d'un jeune architecte dont les courses vagabondes, durant l'espace de quatre ou cinq ans, atteignent les limites de l'incroyable. M. K. était un élève de l'école des arts et métiers de Berlin, quand il se laissa enlever à ses études par le mouvement de 1848. Il prit part à quelques démonstrations à Berlin, quitta la Prusse, traversa l'Autriche pour aller en Hongrie, et la Turquie pour aller à Rome. De là il s'enfuit en Sicile, puis passa à Tunis, qu'il quitta bientôt pour aller en Espagne, traversa à pied toute la presqu'île Pyrénienne, se dirigeant vers la France; il s'embarqua au Hâvre pour Hambourg, trouva bon de ne point s'y arrêter, mais de prendre passage pour l'Amérique. Il débarqua à New-York, prit part à l'expédition du général Lopez contre Cuba, se sauva au Texas où il s'enrôla sous les ordres du partisan mexicain Caravajal. Quand je fis la connaissance de ce jeune homme à San Antonio, il était en voie d'adopter un genre de vie plus paisible et d'embrasser la profession de cultivateur. Je regrettai pourtant que des aptitudes aussi remarquables et aussi diverses, jointes à d'autres qualités recommandables, ne trouvassent pas un emploi plus utile à l'intérêt général. De pareilles forces seraient perdues pour la société, si en Amérique elles ne trouvaient à être

employées avantageusement. Cet exemple, choisi entre cent autres, prouve combien la jeunesse d'Allemagne, au lieu de passer en commun les longues années de la vie d'université, à pérorer sur les Philistins au milieu de la fumée du tabac et entourés des classiques verres de bière, gagnerait à émigrer à l'étranger et à former des établissements nouveaux sur des territoires qui ne devraient pas indispensablement être la propriété d'un état particulier, mais qui pourtant auraient des rapports avec la nation-mère : là, les jeunes gens se trouveraient dans une sphère où ils pourraient exercer leurs forces ; ce serait pour eux une école où ils se perfectionneraient dans la pratique de leurs connaissances ; un théâtre d'action qui permettrait de prudentes expériences aux esprits entreprenants et où, en même temps, ils pourraient se former un caractère réellement viril. Le monde a encore assez d'espace pour que la nation allemande contribue, en tant que nation, au grand œuvre de la civilisation. Les pays lointains qui forment les rives de la Plata et de ses affluents, par exemple, pourraient être facilement transformés en un théâtre de la vie allemande qui ne procurerait à la mère-patrie qu'honneur et profit, et à l'humanité un important développement. Et cependant, dans toute l'Allemagne, au lieu des encouragements qu'on devrait prodiguer à ces courageuses tentatives, on n'entend prêcher que la circonspection et donner à tout propos le conseil de ne suivre que les sentiers battus, comme si quelques essais peu réussis, dussent-ils coûter quelques victimes, devaient nécessairement faire renoncer à en tenter de nouveaux et comme si, au contraire, une partie du mérite de ces efforts ne consistait pas précisément en ce que les résultats qui doivent en découler, ne s'obtiennent qu'au prix de quelques dangers

et de quelques difficultés. Que l'on réunisse seulement dix jeunes gens, possédant le courage, la promptitude de résolution et l'habileté de M. K., dix jeunes gens qui dirigeraient tous leurs efforts vers un but utile, et il est évident que dix mille hommes, d'un caractère plus timide, trouveraient en eux une garantie et un appui suffisants.

Je rencontrai quelquefois à San Antonio, vers cette même époque, un homme qui avait quitté l'Europe pour les mêmes motifs que M. K., mais qui était arrivé en Amérique à un âge auquel ce brusque changement de vie convenait beaucoup moins. M. U. s'était établi, peu de temps avant mon arrivée, dans les environs de San Antonio et songeait à s'occuper de l'élève des chevaux. Il avait amené du Missouri un nombre considérable de ces animaux, d'une qualité remarquable, mais il eut le chagrin de s'en voir voler plusieurs. Le petit chapeau révolutionnaire des Hongrois, orné d'une petite plume usée, que ce vieux monsieur portait sur sa tête grise, et que je ne pouvais voir sans éprouver un sentiment de compassion, provoqua un jour, entre un Américain et moi, un échange d'observations pendant lequel celui-ci déclara que cette coiffure pouvait fort bien être une coiffure nationale en Hongrie, mais qu'ici, elle ne seyait pas à un « gentleman » de la porter. Je défendis alors, en partie par esprit de contradiction, la liberté individuelle du goût de la mise, contre les exigences inopportunes d'un gentleman. Et pourtant je ne pouvais m'empêcher de reconnaître intérieurement que l'Américain était dans le vrai en témoignant son mépris pour ce costume étudié. Un costume national véritable, c'est à dire qui n'est pas inventé, est toujours moins noble que le costume adopté par tout le monde, et quiconque le porte par manie s'expose volontai-

rement à perdre de sa considération. Les nations n'appartiennent à la société des peuples civilisés que pour autant qu'elles aient renoncé à tout signe extérieur qui les distingue des autres nations. Et qu'aurait dit l'Américain s'il avait su que cette coiffure de Kossuth et d'autres révolutionnaires hongrois, que l'on donnait en spectacle en Amérique, n'était pas la véritable coiffure nationale hongroise, mais bien une invention du chapelier Gennin, de New-York, un homme qui, pendant un certain temps, ne laissa échapper aucune occasion de faire servir toute personnalité un peu remarquable comme réclame pour son magasin de chapellerie et de confection. Comme il avait offert à Kossuth, dès l'arrivée de celui-ci à New-York, un magnifique paletot de velours noir et un chapeau orné de plumes, il eut l'insigne prétention de faire du célèbre Magyare une enseigne pour ses nouvelles modes. S'il a gagné à cette spéculation, Kossuth y a incontestablement perdu de son prestige, car cette mise en scène, ce costume théâtral sont antipathiques au caractère sérieux des Américains. Les Américains ne portent pas de costume, mais bien un vêtement et, sauf les différences inévitables auxquelles les obligent le climat, la saison et les occupations auxquelles ils se livrent, ils sont presque toujours vêtus de la même manière. C'est dans la partie occidentale des États-Unis que cette uniformité est le plus générale : vêtu d'un frac de drap noir et coiffé d'un chapeau noir, on voit le marchand dans son magasin, l'avocat dans son cabinet, le chasseur dans la forêt, le fermier dans ses champs. J'ai rencontré sur la route de Californie, à la distance de six milles environ de toute habitation, un Virginien à cheval, habillé de la même façon et conduisant ses vaches au pâturage. Et eût-il été à la tête d'un troupeau de

porcs qu'il n'en eût pas été moins convaincu qu'il était un gentleman, tandis qu'il regardait avec mépris et nommait dédaigneusement « greaser, » c'est à dire peau crasseuse, le Mexicain, drapé dans son théâtral serape et « loafer » c'est à dire imbécile, l'Allemand coiffé de la casquette qui siérait tout au plus à un étudiant. L'Allemand se figure réellement que cette coiffure est le symbole de la poétique liberté, symbole qu'il porte pour se distinguer des pédants. Et cependant celui qui veut faire preuve d'un caractère vraiment poétique, trouve, dans la vie américaine, toutes les facilités désirables pour le faire sans avoir besoin de recourir à cet appareil étudié. Une foule d'entreprises audacieuses et de périlleuses aventures lui auront bientôt appris que l'on peut voyager sans costume de voyage, monter à cheval sans costume de cavalier, chasser sans costume de chasse et avoir des rapports avec toutes les nations sans porter de costume national.

D'après tout ce que je viens de dire on a vu déjà qu'un endroit comme San Antonio, est le rendez-vous de maintes personnalités fort intéressantes. Un médecin qui pratiquait ici, originaire de la Bohême, et qui avait dû prendre la fuite à la suite des événements de la Pologne, auxquels il s'était trouvé mêlé, nous accompagna un jour dans une promenade que nous fîmes dans les environs. Le docteur D. est un mystique de profession et je retrouvai chez lui des opinions, qu'avec quelques nuances différentes peut-être, j'ai déjà eu l'occasion d'énoncer précédemment. Les « spirits » — « knocking, rapping, speaking or writing » — c'est à dire les esprits, soit qu'ils se manifestent en frappant, en grattant, en parlant ou en écrivant, sont, selon lui, des êtres qui ont une existence physique et rien de surnaturel,

de simples individus appartenant à un empire de la nature, nouvellement découvert. Cette découverte est le prélude de la grande régénération sociale qui est imminente. La comète qui a produit la grande réforme religieuse du XVIe siècle se rapprochera prochainement de la terre et présidera à la grande réforme sociale qui sera accomplie avant 1872. Alors les hommes gouverneront la nature et dirigeront à leur gré les influences atmosphériques. Les hommes sots et grossiers « chez lesquels la pensée ne s'est pas encore individualisée ou complétement dégagée, » ne sont pas immortels; — « but you » — s'écria tout à coup le docteur, fixant sur moi un regard perçant; puis examinant mon front de l'air d'un homme qui a étudié la crâniologie — « you are immortal! — you are immortal! you are immortal! — a man who has got a forehead like you is immortal! » Le docteur est complétement américanisé : il parle habituellement l'anglais et son commerce avec les esprits, les comètes, etc., lui laisse encore assez de temps pour se livrer, non sans succès à des spéculations sur les terrains.

J'assistai aussi à San Antonio à un bal fort élégant. C'était un bal de noces donné à l'occasion du mariage d'un couple de New-Orléans, mariage qu'on était venu célébrer à San Antonio. Parmi les nombreux invités je remarquai surtout un jeune officier de l'armée des États-Unis qui m'inspira beaucoup d'intérêt : c'était une jeune homme grand et mince, d'un extérieur distingué, à la physionomie sérieuse et sympathique et de manières fort simples. J'appris que c'était le prince Bonaparte, petit-fils de Jérôme par le mariage de celui-ci avec Miss Patterson, de Baltimore. En dernier lieu il avait fait partie de la garnison d'un des forts

frontières et il se rendait actuellement en France pour voir l'empereur.

Au nombre des dames de la société se trouvait la veuve d'un homme qui a laissé au Texas le souvenir d'un Desperado des plus dangereux. Sa femme, originaire du Mexique, est entourée de la considération générale et le fait d'avoir pris, sans réserve aucune, parti pour son mari, dont elle défendit énergiquement la porte, un jour qu'il était poursuivi comme étant l'auteur d'un meurtre commis en pleine rue, au centre de la ville, bien loin de lui être reproché, n'a fait qu'augmenter l'estime dont elle jouissait. J'ai cité le nom de Clenton, en parlant des mesures prises par le gouvernement de Chihuahua contre les Indiens. Avant que cet homme allât à Chihuahua et de là au Colorado californien; il habitait le Texas il était l'un des plus audacieux et des plus pervers parmi la bande de meurtriers et de flibustiers qui firent, pendant de longues années, de San Antonio et de ses environs, une des contrées les plus dangereuses de tous ces parages. Il ne se gênait pas pour tuer un homme en pleine rue, en manière de plaisanterie et d'amusement. Quand, après de semblables excès, on voulait lui infliger une condamnation, une bande armée de flibustiers venait s'y opposer et le jury intimidé rendait un verdict d'acquittement. Presque tous les nouveaux territoires des États-Unis ont dû passer par une semblable période, jusqu'à ce qu'enfin la partie paisible de la population secouât le joug sous lequel la tenait opprimée tous ces scélérats qui furent poursuivis et en grand partie exterminés. C'est ce qui arriva également au Texas.

Tandis que Clenton s'attaquait de préférence aux gens faibles et désarmés qu'il assassinait ou au moins maltraitait,

un autre de ces aventuriers semblait vouloir se distinguer par une sorte de courage et de noblesse. Quand il s'engageait dans une affaire et qu'il tirait son revolver, il avait soin de demander à son adversaire s'il était armé et quand celui-ci ne l'était pas, Bill Hardy renonçait immédiatement à la lutte. Après des meurtres nombreux, il fut pris dans une des petites villes des bords texiens du Rio Grande. On fit son procès et il fut condamné à mort. Ses amis réussirent à lui faire parvenir un revolver chargé. Au moment où on voulait l'extraire de sa prison, il menaça de son arme la garde et toutes les personnes présentes qui prirent la fuite, de sorte qu'il se trouva en liberté ; mais au lieu d'en profiter pour traverser le fleuve et se rendre sur le territoire mexicain, il rentra lentement et avec calme dans sa prison où il se rendit justice lui-même en se pendant. On raconte qu'il prononça ces paroles : « Le monde est si rempli de cœurs lâches, qu'il ne vaut pas la peine de vivre. » Alors même que personne n'aurait entendu ces paroles, elles caractérisent la mémoire qu'a laissé cet homme.

CHAPITRE II.

L'auteur revient vers la côte. — Transport d'argent sur la baie de Matagorda. — Un « Norther, » ou occasion de prendre un air de feu. — Départ de la caravane de Port Lavaca. — Échantillon du journal quotidien tenu par l'auteur, pouvant servir à donner une idée de ce qu'est au Texas un voyage qui a pour but le transport des marchandises. — Arrivée de la caravane à San Antonio.

Des affaires qui se rapportaient au chargement de nos chariots à Port Lavaca m'obligèrent à revenir sur mes pas de San Antonio vers les côtes. Le désordre dont la fièvre jaune avait été la cause dans les bureaux de notre expéditeur, les avaries occasionnés par le mauvais temps dans le contenu de nos caisses et de nos ballots que l'on avait laissé exposés en plein air et diverses autres circonstances, eurent pour nous de très fâcheuses conséquences et tout d'abord celle d'un retard considérable ; mon but était donc de hâter autant que possible le départ de la caravane.

J'arrivai à Lavaca à la date du 5.

Un transport de monnaie mexicaine que je devais faire charger sur le vapeur Persévérance, en rade près d'Indianola, m'obligea dès le lendemain à louer une chaloupe et à traverser la baie de Matagorda, malgré la menace d'un « Norther. » Cette affaire me suscita divers désagréments.

Arrivés au milieu de la baie, le patron de la barque me demanda comment j'avais eu la témérité, étant porteur d'une somme d'argent aussi considérable, de me confier à lui et à ses gens qui m'étaient parfaitement inconnus. Il me conseillait fort, ajouta-t-il, de ne pas m'exposer aux mêmes chances sur les rives texiennes. Suivant la coutume mexicaine, l'argent était cousu dans des sacs faits de peaux de buffle fraîches dont le cuir, en se desséchant, devient d'une très grande dureté, ce qui fait qu'elles constituent le mode d'emballage qui offre le plus de garanties de solidité. Cependant les souris avaient attaqué quelques-unes de ces peaux, de sorte qu'on voyait luire à travers les trous qu'elles avaient rongés les brillants dollars qui se trouvaient dans chaque sac au nombre de trois mille. Le moindre effort eut suffi pour élargir les trous de façon à pouvoir en extraire autant de pièces que l'on eût voulu. Je dus donc exercer la surveillance la plus active et ne pas perdre de vue un seul instant les sacs confiés à ma garde, tourmenté que j'étais par la pensée de savoir comment cet argent parviendrait à la maison de la Nouvelle Orléans à laquelle il était destiné. J'appris dans la suite qu'à son arrivée il n'y manquait pas un seul dollar; ce fait est remarquable et ne laisse pas que d'être intéressant pour ceux qui prétendent que la morale des Mexicains, pour ce qui regarde les questions de propriété, est moins sévère encore que celle des Européens. On n'eût pu rendre personne responsable de pertes occasionnées par un emballage défectueux. Le vent violent qui régna pendant la traversée m'inspira aussi des inquiétudes pour le dépôt qui m'était confié. Il provoquait un tel balancement du bateau que je craignais à chaque instant de voir les sacs déposés sur le pont glisser dans la mer, d'autant plus que

le pont n'était garni d'aucun rebord et que le batelier semblait ne vouloir prendre aucune précaution contre un danger qui, selon lui, n'existait pas. Ajoutez à cela un froid si vif et si piquant et un Norther si violent que, malgré le très faible abri que nous procurait le bateau, je fusse mort de froid si j'avais dû passer la nuit entière sur l'eau. J'étais si engourdi lorsque nous abordâmes, qu'il me fût presqu'impossible de marcher. Je me dirigeai tant bien que mal vers un hôtel tenu par des Allemands et j'avalai force thé pour me réchauffer après quoi je me hâtai de gagner mon lit. Mais à peine étais-je endormi que je fus réveillé par une lueur éclatante : c'était un groupe de maisons situées en face de mes fenêtres, au milieu desquelles venait d'éclater un incendie et qui étaient déjà tout en flammes. Je fus bientôt redescendu dans la rue où le vent du nord soufflait avec une telle violence que l'on se sentait le dos glacé tandis que l'on avait le visage grillé par la chaleur de l'incendie.

Le 10 on fit les premiers essais d'attelage qui nous occupèrent pendant la journée toute entière, mais ce ne fut réellement que le lendemain que la caravane se mit en route. Le lecteur pourra juger de la manière dont les choses se passèrent d'après les fragments de mon journal que je transcris presque littéralement pour donner une idée des difficultés auxquelles expose un voyage de ce genre. Et bien que cette lecture initie le lecteur aux détails les plus intimes de la vie des charretiers, je le prie de vouloir bien lui accorder quelqu'attention et, si elle lui fait apprécier, comme elles le méritent, les jouissances que procurent les commodités et les raffinements de la vie civilisée, qu'il se figure le contraste qui existait entre ma situation d'alors et la sienne et qu'il soit convaincu qu'en Europe l'homme

n'acquiert qu'exceptionnellement la connaissance de la mesure de sa force physique et même de sa force morale. Je ne conteste pas, qu'en temps de guerre, le soldat ne doive souffrir autant, quelquefois même davantage, mais les maux qu'il endure ne sont pas volontaires, alors même que son engagement l'a été, de sorte, qu'ordinairement, la durée de ses souffrances ne dépend pas de la force de sa volonté. Aucun des membres de notre société, au contraire, n'était lié par un engagement, car les lois des États-Unis ne disposent dans ce cas d'aucun moyen de répression et nos gens eussent été parfaitement libres de nous abandonner au milieu de nos embarras. Quelques-uns d'entre eux, d'origine européenne, le firent réellement. Voici, du reste, un extrait de mon journal :

11 Décembre. — Gens et bêtes ont dû jeûner depuis hier matin jusqu'aujourd'hui. Travail non interrompu. Je suis accablé par un rhumatisme. Avec toutes les peines du monde nous ne sommes parvenus à avancer que de mille pas tout au plus. Le soir, la moitié des chariots reste dispersés sur la route. Deux charretiers, découragés par les difficultés qui se présentent dès le début, ont abandonné leurs chariots et ont disparu.

12. — On parvient avec peine à mettre la caravane en mouvement et on l'y maintient avec plus de peine encore. Il commence à pleuvoir. La moitié des chariots atteint un point éloigné de cinq milles anglais environ de la ville, où les conducteurs établissent le campement. Les autres demeurent dispersés sur la route.

13. — Les chariots restés en arrière rejoignent les autres et vers le soir nous campons tous ensemble. Terribles averses. Impossible de continuer le voyage. Le campement est

inondé. On ne parvient pas à allumer du feu et depuis hier matin nos gens n'ont plus rien pris de chaud. Nous sommes tous dans l'eau et dans la fange jusqu'aux genoux.

14. — Deux timons cassés avant-hier n'ont pu être réparés hier : on le fait aujourd'hui. De temps en temps encore tombe une pluie violente. L'eau monte dans notre camp.

15. — Impossible de nous dépêtrer de la boue dans laquelle nous sommes enfoncés. Nous vivons de jambon cru et de biscuit de mer et nous buvons l'eau dans laquelle nous pataugeons, nous et nos bêtes. Nous avons demandé cent paires de bœufs pour tirer de là nos chariots, mais nous attendons vainement le secours promis.

16. — La pluie continue. — Nous devons partir à tout prix, on va tenter un effort désespéré. En doublant les attelages on parvient à faire arriver la moitié des chariots à Prairie Cottage, une petite habitation isolée. Je passai la nuit, en compagnie de deux jeunes Mexicains, à la garde de cette partie de nos marchandises.

17. — Vers deux heures de l'après-midi, le reste des chariots arrive enfin. Nous ne pouvons aller plus loin aujourd'hui.

18. — Le matin, la terre est couverte d'une gelée blanche. La caravane parcourt, avec de grands efforts, une distance de trois milles anglais environ.

19. — Les mulets menacent de succomber faute de fourrages. L'herbe des prairies, très faible déjà par elle-même, se flétrit et commence à pourrir. Je devance la caravane afin de me procurer à Victoria quelques chargements de maïs pour nos bêtes et louer quelques centaines de paires de bœufs.

20. — La route de Victoria est interminable. Afin de me

renseigner sur la marche à suivre pour atteindre mon but, je fais quelques connaissances à l'hôtel où je rencontre à table deux vieux habitants du Texas. Voici un échantillon de leur conversation et de leurs plaisanterie : » to be worse » than I am » disait l'un, — » that is what I call per- » fectly ridiculous. I am sometimes ashamed of myself, » and to be so. I must be bad indeed; but Bill is still » worse, and that I call ridiculous. » Ce qui signifie en français : » Je regarde comme profondément ridicule de préten- » dre être plus mauvais que moi. J'ai quelquefois honte de » moi-même, ce qui n'est pas peu dire. Cependant Bill est » encore plus mauvais que moi et c'est ce que je trouve » ridicule. » Dans le courant de la conversation il s'écria en s'adressant à un autre : » Don't be afraid fool! I never » killed a man half as white as you are. » » N'aie pas peur, » imbécile, je n'ai jamais tué personne qui fut de moitié » aussi blanc que toi. » La conversation de ces braves roula ensuite sur une personnalité féminine des frontières du Texas. Il était question d'une amazone nord-américaine qui a tous les caractères d'un desperado accompli et qui a choisi de préférence, comme théâtre de ses exploits, les sauvages contrées limitrophes du Rio Grande. Elle manie le revolver et le couteau - Bowie avec autant d'adresse et d'audace que le bandit le plus hardi et paraît avec ses armes dans les lieux où l'on danse (fandangos), et il lui est arrivé plusieurs fois de tuer un homme pendant ces divertissements. Elle s'occupe du commerce des bestiaux et a organisé un service de roulage; elle amène, des steppes, des chevaux sauvages sur les marchés et conduit elle-même son attelage de bœufs à travers cette contrée si mal famée qui s'étend entre Corpus Christi et le Rio Grande.

21. — Je vis, sans en rien pouvoir obtenir, tous les propriétaires des environs. Aucun d'eux ne voulait louer ses bœufs de labeur dans la crainte de les voir succomber sur cette mauvaise route.

22. — Je retourne vers la caravane sans avoir atteint mon but et je la rencontre campée près d'un petit ruisseau de la prairie, nommé le Zorillo. Au moment où elle arrivait en cet endroit un norther violent se déclara et on dût dételer les mulets; à la suite de l'abaissement subit de la température nous en perdîmes plusieurs dans l'espace de moins d'une demi-heure. Heureusement il nous arrive du maïs. Malgré nos fatigues et les privations, nos Mexicains conservent toute leur gaîté. Ce soir je les entends rire et chanter pendant une partie de la nuit. « Ne sommes-nous pas de « braves garçons, s'écrie l'un d'eux, nous chantons tou- « jours, que nous ayions froid ou chaud, que nous soyions « ou non abrités, que nous ayions de la nourriture ou « que nous n'en ayions pas. »

23. — Il a continué de pleuvoir pendant toute la nuit. Le lendemain matin le temps n'est pas meilleur; nous restons couchés et nos bêtes continuent à se régaler de maïs.

24. — Le vent du nord souffle avec violence et refroidit considérablement la température. Nous restons au campement afin de laisser reposer nos bêtes. Veillée de Noël fort peu amusante dans la prairie glacée.

25. — A huit heures du matin la moitié des chariots, munis d'un attelage double, se met en route et, arrivé à trois milles anglais de Victoria, on les arrête et on revient chercher le reste de la caravane. Un fermier des environs vient en voiture avec sa femme nous visiter au campe-

ment et nous apporte plusieurs bouteilles de punch aux œufs.

26. — Nous allons jusqu'à Guadalupe en traversant Victoria. De Lavaca à ce point il y a environ trente milles anglais que nous avons mis seize jours à parcourir.

27. — Les chariots passent la rivière sur de grands bateaux destinés au transport des marchandises, ce qui nous occupe pendant la journée entière. Dix de nos hommes s'occupent à réparer quelque peu la route que nous devons suivre sur la rive opposée du fleuve.

28. — Pendant la matinée on fait passer l'eau à nos mulets. Les pluies ont cessé. Ciel serein, soleil chaud, air doux. Sept chariots sont encore amenés de l'autre côté de l'eau.

29. — Nuit froide, belle matinée. Le reste des chariots est amené en deux fois. Le sol de Guadalupe est formé d'une argile solide, visqueuse, noirâtre qui, par les mauvais temps, rend les routes presque impraticables.

30. — Nous continuons le voyage et le soir nous passons le Coleto.

31. — Du Coleto à la Manahuia, les chariots enfoncent dans le sol sablonneux, trempé de pluie, de la prairie, aussitôt que le moindre choc les fait dévier de la route.

1er janvier 1854. — Nuit très froide, journée chaude. Nous traversons le Manahuia. Banc de sable mouvant comme dans les environs de Coleto. Nous passons la nuit près de Goliad.

2. — Gelée nocturne. Nous allons de Goliad à Water Holes. Eaux stagnantes dans la prairie.

3. — Nuit douce. Cette température a permis à quelques serpents à sonnettes de sortir des trous dans lesquels ils s'étaient réfugiés.

4. — Continuation du beau temps ; nous arrivons jusque dans le voisinage de Helena, une petite ville nouvellement construite sur les bords du fleuve de San Antonio.

5. — Nuit très chaude. Les moustiques troublent notre repos. Le vieux Lopez est piqué au visage par un animal venimeux, scorpion ou autre. La plaie rougit et enfle; l'homme est pris de vertige; il tombe sans pouvoir se relever ; sa langue est comme paralysée. On lui administre le remède universel, l'eau-de-vie, dont il ne nous reste cependant qu'une demi-pinte. Le temps est lourd. Vers le soir une tempête d'une extrême violence se déclara tout à coup; c'est la plus terrible que j'aie jamais vu au Texas. D'une température semblable à celle d'un beau jour d'été (certainement pas au dessous de 75 à 80° Fahrenheit) nous en étions venus en moins de cinq minutes au degré de gelée, c'est à dire que la glace se formait instantanément sur les objets chargés d'humidité et que le vent frappait. Je me trouvais à cheval sans cravate ni pardessus, quand je vis descendre des hauteurs un brouillard qui s'avançait vers nous, tandis que l'air se refroidissait d'une manière sensible. J'eus à peine le temps de passer un vêtement plus chaud et de me nouer un foulard autour du cou que déjà la tempête avait éclaté au dessus de nous. Nous parvînmes heureusement à atteindre le vallon du Cibulo; cependant, à peine dételés, plusieurs de nos mulets succombèrent au froid.

6. — La tempête n'est pas encore apaisée; le vent du N. souffle avec violence et nous empêche de nous remettre en route. Il tombe du verglas (*sleet*, *candelilla*). Un de nos Mexicains, un vieillard qui, pendant les six ou huit derniers jours avait eu la dyssenterie, me fit appeler une nuit,

prétendant qu'il allait mourir. Quand j'arrivai, il me répéta qu'il sentait venir la mort, amenée non par la maladie, mais bien par la privation d'aliments (*por falta de alimenta*). Je lui avais défendu de manger des haricots secs (*frijoles*). « Je veux mes petites fèves (*mis frijolitos*), me dit-il, d'un ton lamentable auquel je ne résistai pas. » Je lui permis de manger des fèves tant qu'il en voudrait. Il usa largement de la permission et depuis ce moment son état s'améliora progressivement.

7. — Le temps n'est pas calmé; il tombe encore du verglas; impossible de continuer notre route. Nous avons encore perdu plusieurs mulets aujourd'hui : ils se sont enfuis du troupeau pour chercher un abri contre le mauvais temps. Plusieurs de nos gens sont à la recherche d'autres bêtes égarées depuis la veille. Le nombre de nos hommes et de nos chevaux de selle est trop restreint pour pouvoir en détacher encore à la recherche des mulets perdus aujourd'hui.

8. — La tempête est passée. La nuit a été calme; le matin la contrée est couverte de gelée blanche et de givre. Nous nous mettons en marche et voyageons toute la journée sans interruption jusqu'à ce que nous ayons atteint un groupe de maisons habitées par des Mexicains et situées à un millier de pas du Rio de San Antonio. C'est là que nous fîmes halte. Dans le voisinage se trouve une lagune qui est couverte d'oies sauvages et dont les bords sont garnis de bandes innombrables de grues. J'avais eu pendant la nuit précédente un violent accès de fièvre, dont cependant je ne me suis plus ressenti pendant la journée et vers le soir nous nous trouvons tous réunis et de la plus joyeuse humeur autour d'un grand feu allumé dans le camp. Don Guillermo

a tué deux coqs d'Inde que l'on a fait cuire avec du riz et qui nous procurent un repas délicieux.

9. — Nuit douce et calme, bien que le matin une gelée blanche couvre la terre. Nous franchissons des collines de grès tertiaire et de conglomérat sur lesquelles ont cru quelques chênes épars. Des sillons nombreux et profonds, creusés par les eaux, ajoutent aux difficultés de notre route. Nous arrivons à l'Arroyo de Calaveras.

10. — Nous mettons six heures à effectuer le passage de la petite rivière. Dans la prairie voisine de nombreuses petites lagunes, couvertes de toutes sortes d'oiseaux aquatiques. C'est là que nous plantons nos tentes pour la nuit.

11. — Pendant la nuit le vent du N. s'élève de nouveau, mais il n'est pas violent. Nous atteignons le Salado en deçà duquel nous campons afin de ne pas faire traverser le soir l'eau froide à nos bêtes.

12. — Nous passons la rivière et nous campons sur la rive opposée.

13. — Nous arrivons à San Antonio que nous dépassons d'environ trois milles anglais.

Que le lecteur me pardonne ces détails qui, en eux-mêmes, offrent peu d'intérêt, mais qui m'ont semblé devoir donner une idée très exacte de ce que peut être au Texas un voyage entrepris en plein hiver pour accompagner un transport de marchandises.

Pour parcourir une distance d'environ 160 milles anglais, il nous fallait 33 jours, ce qui ne fait pas cinq milles pleins par jour. Nous souffrîmes de la faim, du froid et de l'humidité presque chaque jour et quelquefois cruellement. Des maladies très graves se déclaraient chez plusieurs des personnes qui faisaient partie de la caravane et toujours le

malade a été guéri; malgré les aliments peu délicats, une couche peu confortable, placée en plein air et mal préservée du froid, de l'humidité et du vent. Pour moi qui fus obligé plusieurs fois de me coucher avec des vêtements mouillés, je souffris beaucoup de rhumatismes; heureusement que les accès, s'ils furent cruels, ne durèrent pas longtemps et n'eurent aucune suite fâcheuse pour ma santé.

Ces dernières observations à titre d'encouragement à l'adresse de ceux de mes lecteurs qui voudraient essayer d'une partie de plaisir de ce genre.

CHAPITRE III.

De San Antonio à El Paso. — Brèche trappique dans une roche crétacée. — Un colon suspect. — Indiens Tankos. — Un chaud Norther. — Poissons fossiles. — Oies et Pélicans. — Coqs d'Inde, aigles et terriers de Castors. — Rencontre avec des amis au Pécos. — Squelettes humains. — Bifurcation de la route d'El Paso. — Incendie de la prairie. — Vent chaud, poussière, étincelles électriques. — Phénomènes électriques; leur influence sur le corps humain. — Norther et tourbillons de neige. — Vallées et ravins du Limpias. — Campement. — Singulière manière dont se détachent et se séparent les porphyres du Limpias. — Harmonie dans la physionomie de la nature. — Rencontre d'une bande d'Apaches. — Alamos de San Juan. — Un cadavre humain. — Paysage vu de la partie la plus élevée des hautes terres. — Difficultés de la route. — Le trou des morts. — Nos bêtes sont dévorées de soif. — Groupe de couches métamorphosées et de veines métalliques. — La montagne et la fontaine des aigles. — Forêt de Yuccas. — Voisinage du Rio Grande, inabordable dans tout ce rayon. — Passage à travers le défilé d'une montagne. — Plâtre entre les masses alluviales. — Gazons. — Arrivée à la colonie. — San Eleazario, arbres fruitiers en pleine floraison. — Socorro, Ysleta et El Paso.

Diverses affaires nous retinrent à San Antonio jusqu'au 19 janvier. Ce jour-là, la caravane put enfin lever le camp établi à l'Alazan et se mettre en marche.

Nous suivîmes le chemin par lequel j'étais venu au printemps de Chihuahua, jusqu'à notre arrivée près de l'Aiguade d'Agua Delgada, dont j'ai entretenu mes lecteurs dans le courant du dernier chapitre du livre précédent. C'est pour-

quoi je me bornerai à ajouter à cette description quelques observations complémentaires.

Ce trajet nous prit 37 jours.

Jusqu'au Rio Frio, qui est le principal affluent du Nueces, je ne rencontrai rien de remarquable; mais l'endroit où la route dépasse cette rivière, mérite une mention particulière. Comme toutes les eaux courantes de cette contrée, le Rio Frio présente des alternatives de places très profondes et d'autres qui le sont fort peu, de sorte qu'il forme en certains endroits un torrent, tandis que plus loin ce n'est plus qu'un ruisseau. Là, où la route le croise, se trouve à côté du passage guéable, une profonde excavation, au pied d'une colline de forme perpendiculaire. Les bords de la rivière sont garnis de chênes et de noyers et donnent à ce paysage un caractère très intéressant, d'autant plus qu'il attire aussi l'attention du géologue. Déjà depuis le Sabinal, on rencontre des roes trappiques. Ici, près du Rio Frio, apparaît une masse éruptive, nettement séparée, se ramifiant en filons, dans la roche stratifiée qui l'environne. Celle-ci a subi par le voisinage du trapp une métamorphose, qui l'a transformée en une masse cellulaire calcinée, souvent de couleur verte et en partie brecciolaire. Le trapp, au contraire, présente à certains endroits une couleur bleue et des veines filamenteuses, ressemblant à de l'arragonite, de la cœlestine ou de l'asbeste serpentin l'enveloppent comme d'un réseau.

Près du fort Inge, on voit une nouvelle masse éruptive, dans un roc crayeux qui représente une colline en forme de coupole, de trapp gris, entremêlé de porphyre, de feldspash et d'augite. On rencontre des fragments de rocs de même nature entre Elm Creek et fort Clark.

Tandis que je gravissais les rocs de trapp dans les environs du Rio Frio, il me sembla découvrir une sorte de sentier, à peine indiqué, et qui me parut devoir être tracé par un ours, ce qui m'engagea à le suivre avec beaucoup d'attention. Il me conduisit au bord d'un précipice dont mon œil avait peine à sonder les profondeurs. Les parois en étaient si reculées en arrière, à la base, que du haut on ne peut rien apercevoir au fond; il semble que ce soit un espace au dessus duquel sont suspendus d'énormes blocs de rochers et qui, pendant la saison des pluies doit être complétement submergé. A droite et à gauche le pied de ces rochers, baigne dans le Rio Frio, très profond en cet endroit; mais ici se trouve un intervalle de terrain uni entre la rivière et le rocher. D'après cette description on doit comprendre que cet endroit est presque inaccessible, et en effet, on ne peut y atteindre qu'en traversant la rivière à la nage ou bien, ce qui présente de grandes difficultés, en descendant le long du rocher presqu'à pic. Je fus d'autant plus surpris lorsque je reconnus que cet endroit, en apparence inabordable, servait de demeure à un être humain. Un sentier tracé conduisait du rocher saillant jusqu'à la rivière sur les bords de laquelle se trouvaient des perches qui me semblèrent faire partie d'un appareil de pêche. Au milieu des buissons j'aperçus le toit d'une hutte, et il me sembla même avoir entendu résonner dans les profondeurs le son d'une voix humaine. Je me rappelai tout à coup la hutte des nègres qui avaient pris la fuite près du Devil's River, et dans laquelle on retrouva des débris de chair humaine rôtie, et je n'éprouvai nulle envie de m'assurer quels pouvaient être ceux qui habitaient là au pied des rochers.

Près du fort Inge où nous campions, nous reçûmes la

visite d'un vieil Indien Tanko (Tancoway) qui, ayant par hasard rencontré quelques-uns des nôtres, de fort méchante humeur, ne fut pas reçu par eux avec des sentiments bien hospitaliers. Lorsqu'il fit les protestations d'amitié ordinaires, un d'eux lui répondit : « Aujourd'hui tu parles « d'amitié, si cependant un de nous tombait en ton pou- « voir, tu lui couperais la tête. » Cet homme comprit que c'était à lui que notre ami voulait trancher la tête. Il parcourut le cercle d'un œil interrogateur, pour s'assurer si nous étions tous animés des mêmes intentions. Lorsque son regard rencontra le mien, il y lut évidemment que je n'avais nullement soif de son sang. Il me tendit la main, et quand j'avançai la mienne, il se leva et m'embrassa en répétant plusieurs fois avec une expression pénétrée : « manito ! manito ! » Ce mot est probablement une altération du mot espagnol hermanito, c'est à dire petit frère. Il semblait un peu rassuré, mais cependant il ne tarda pas à s'éloigner de notre camp inhospitalier. Le lendemain quand nous arrivâmes à un village du Tankos, situé près du Nueces, tous les habitants en avaient pris la fuite. Les feux brûlaient encore et l'on ne pouvait douter que notre seule approche avait répandu la terreur parmi eux. Je ne sais si les peu aimables procédés dont on avait usé à l'égard de notre visiteur de la veille et le malentendu qui avait existé entre nous, furent les seules causes de la réception qui nous attendait dans ce village, ou s'il ne faut pas plutôt l'attribuer aux plaisanteries de quelques-uns de nos gens qui lui avaient annoncé qu'ils se proposaient de faire le lendemain la connaissance des femmes Tankos.

Du Nueces, le vent du Nord qui, chose remarquable, s'éleva malgré une température très douce qu'il ne refroidit

point, nous poursuivit jusqu'à Turkey Creek. Un norther chaud semble être un non sens, et pourtant ce fait s'explique aisément par un tourbillon, soit vertical, soit horizontal à la suite duquel le vent, originaire du midi, paraît être le vent du nord.

Dans une carrière, sur les bords de la route, près de Fort Clark, je trouvai, parmi d'autres pétrifications insignifiantes, plusieurs débris de petits poissons dont on pouvait reconnaître encore la structure des nageoires et de la peau; celle-ci n'était pas garnie d'écailles, mais grenue comme celle du requin. Le roc est formé de couches calcaires, alternant avec de minces couches de marne sablonneuse.

Sur le Soquete Creek, ruisseau qui est probablement un bras du Mavericks Creek, je vis des oies sauvages d'une espèce que je n'avais pas encore rencontrée jusque-là. Elles étaient d'une taille tout à fait extraordinaire. Nous fîmes en même temps lever trois oiseaux plus grands encore, que nous prîmes d'abord pour des cygnes, mais qui étaient bien plutôt des pélicans. Ils étaient blancs, avaient les ailes noires et le cri aigu.

San Felipe est le nom d'une source abondante et limpide qui jaillit d'un bloc calcaire et forme un délicieux ruisseau qui s'échappe en cascades à travers la prairie. Je pris à l'hameçon, dans un trou profond de ce cours d'eau, un poisson du genre des siluroïdes, d'une grandeur extraordinaire. La famille de ces poissons est abondamment représentée dans toutes les rivières et les ruisseaux de cette contrée.

J'ai décrit dans le dernier chapitre du livre précédent les contrées du Devil's River. J'ajouterai seulement qu'à l'époque où nous les traversâmes (février), la vallée est peuplée

d'innombrables coqs d'Inde. Des aigles, au plumage blanc et aux ailes noires, d'une grandeur remarquable, planaient à une grande hauteur au dessus des buissons où se tenaient les coqs. Nos plus adroits tireurs essayèrent vainement d'atteindre un de ces rois de l'air; le coup le plus heureux enleva une plume à l'un d'eux. Par contre, tant que nous fûmes dans cette contrée, notre table fut abondamment fournie de gibier. Le coq d'Inde sauvage est un animal d'une grandeur et d'une beauté, dont celle du coq domestique ne peut donner qu'une faible idée. Nos chasseurs tirèrent également ici plusieurs cerfs. Je remarquai sur l'écorce de quelques arbres des bords de la rivière, la trace de dents de castor. Un platane d'une grande élévation avait été rongé à la base, puis abattu par ces animaux et une grande partie de ses branches dépouillées de leur écorce. Depuis la saison où j'avais traversé pour la première fois ce pays, il avait dû être habité par des Indiens (1). En plusieurs endroits nous trouvâmes des groupes de huttes abandonnées qui n'existaient pas lors de notre premier passage.

Nous parcourûmes, sans nous arrêter, la distance d'ici à Howard Springs, distance qui comporte 45 milles anglais environ, dans l'intervalle de 8 heures du matin à 2 heures de la nuit. J'avais été de garde de 4 à 6 heures du matin et en arrivant au campement suivant, mon tour de garde était revenu de 2 à 4 heures du matin. Ce temps écoulé, j'avais donc été debout et occupé 24 heures durant, sans prendre un seul instant de repos. Malgré ces longues fatigues, nous dûmes nous contenter de 4 heures de sommeil.

(1) Cette vallée est devenue en 1857 le théâtre de combats meurtriers entre les Indiens et les troupes des États-Unis : ces derniers y ont laissé de nombreuses victimes.

Près de Pecos, nous fîmes une rencontre qui interrompit d'une manière très agréable la monotonie du voyage. C'était une caravane et parmi les personnes qui la composaient, nous retrouvâmes des amis. Ils venaient de là où nous allions, de sorte que nous avions bien des choses, dont quelques-unes fort importantes, à nous communiquer.

Non loin de l'Ojo de Ahuancha (Comanche Spring), nous trouvâmes 4 squelettes humains et un peu plus loin un cinquième. Nous apprîmes dans la suite que, depuis notre passage au printemps, plusieurs personnes, venant de Californie, avaient été assassinées par les Comanches. Les Indiens offrirent en vente à plusieurs voyageurs dans le Presidio del Norte, des objets qu'ils se vantaient d'avoir volés à leurs victimes.

J'ai quelques explications à donner ici au sujet du nom de l'Aiguade qui se trouve à l'endroit où la route vers le Presidio se sépare de celle d'El Paso. Dans le dernier chapitre du livre précédent, j'ai nommé cette place Agua Delgado et je maintiens ce nom. Les cartes nord-américaines et texiennes la désignent sous celui de Leon Springs (Fontaine des Lions), alors que les Mexicains emploient ce nom dans sa forme espagnole — Ojo del Leon — pour désigner la première aiguade qu'on rencontre en allant d'ici au Presidio et qu'ils nomment Agua Dalgada, le point où la route se bifurque. Je prétends que c'est chez les voyageurs américains que s'est conservé la nomenclature la plus juste et la plus ancienne.

C'est en cet endroit que nous faillîmes être victimes d'une cruelle catastrophe. Nos chariots étaient arrêtés au milieu de hautes herbes desséchées à côté desquelles se trouvaient des places où le sol était dénudé et sur une de ces places

nos gens avaient allumé leurs feux. M. K*** éprouvait la crainte de voir les flammes atteindre les herbes et il s'obstinait avec tant de persistance à me communiquer ses inquiétudes que déjà l'impatience me gagnait quand, par hasard, mon regard tomba sur des broussailles que le feu gagnait déjà. Je courus pour l'éteindre, mais il me fut impossible de m'en rendre maître; cependant, en attendant l'arrivée des secours, je le combattis de toutes mes forces. Quand j'avais réussi à comprimer les flammes devant moi, elles jaillissaient avec plus de violence sur un autre point. Enfin j'en aspirai un jet qui me brûla les membranes muqueuses de la bouche et du gosier et me grilla la barbe et les cheveux ; je sentis que je perdais connaissance et j'étais sur le point de périr sans l'arrivée d'une trentaine d'hommes portant des couvertures de laine et qui parvinrent à détourner les flammes de la direction des chariots. Nous fûmes obligés de leur laisser le champ libre de l'autre côté; heureusement que le vent soufflait aussi dans la direction opposée, de sorte que bientôt nous fûmes rassurés sur le sort de nos chariots. Le troupeau de mulets fut aussi préservé à temps. Mais si les secours avaient tardé d'une minute seulement, il est probable que tout notre transport de marchandises eut été dévoré par le feu et l'existence de plusieurs d'entre nous eut été bien exposée. Je ne sais pas jusqu'où l'incendie s'étendit.

Comme la suite de notre voyage d'ici à El Paso me conduit sur un terrain nouveau, elle exigera un récit plus détaillé. Il nous fallut 28 jours pour parcourir cette distance.

En quittant l'Agua Delgada, nous traversâmes d'abord un plateau stérile où l'on rencontrait de temps en temps

une broussaille grise ou quelques brins d'un maigre gazon. Nous vîmes là un grand troupeau d'antilopes. Quelques heures après, nous atteignîmes un espace uni sur lequel croissait çà et là un arbuste de l'Opuntia arborescens. Dans le lointain on voyait se dresser les monts Limpias vers lesquels nous nous dirigions. A leur pied s'élevaient des colonnes de fumée — signaux indiens — ce dont nous eûmes l'occasion de nous convaincre quelques jours plus tard. Bientôt la chaleur devint étouffante et le ciel se couvrit de sombres nuages qui semblaient présager un orage terrible. Il tombait quelques larges gouttes de pluie; alors un vent violent qui s'éleva jusqu'à la tempête remplit l'atmosphère de telles masses de poussière que l'on se sentait près d'étouffer et que la caravane entière fut enveloppée de ténèbres. Quand plus tard la nuit vint réellement, nous nous aperçûmes que de nos vêtements, comme des harnais de nos mulets, chaque mouvement faisait jaillir des étincelles électriques. Chaque coup de fouet qui tombait sur le dos d'une bête soulevait une gerbe étincelante. J'ai observé plusieurs fois pendant mes voyages dans l'intérieur de l'Amérique septentrionale de ces phénomènes électriques et j'en ai à diverses reprises entretenu mes lecteurs. Cependant ils ne m'ont jamais semblé aussi extraordinaire que ce jour-là (24 février) sur l'étendue de terrain située à l'est du pied des monts Limpias. Quand je touchais quelque partie de mes vêtements, des étincelles se dégageaient de mes doigts, non sans que j'éprouvasse un picotement assez sensible.

Je dois aussi, à cette occasion, noter que plusieurs fois, en même temps que se produisaient ces phénomènes électriques, j'éprouvais de subites attaques d'un rhumatisme

qui m'ôtait, avec la rapidité d'un coup de foudre, l'usage de la jambe gauche. J'éprouvais aussi de violents maux de tête. Le rhumatisme ne me faisait heureusement souffrir que pendant une couple d'heures.

Nous voyageâmes sans interruption jusqu'à deux heures de la nuit. Pendant ce temps, le vent chaud s'était changé en un norther violent qui, sec d'abord, se transforma bientôt en une bourrasque chargée de flots de neige, qui nous retint campés pendant 24 heures. Pendant tout ce temps, nos bêtes manquèrent d'eau; cependant elles semblaient peu souffrir de cette privation, soit parce que l'air était devenu plus humide ou que la neige suffit à apaiser leur soif. Le jour suivant, le temps était redevenu plus doux, la neige était presque fondue et nous nous remîmes en route.

Comme je marchais un peu en avant de la caravane, je vis dans l'éloignement trois brebis des montagnes que j'aurais facilement pu tirer, si j'avais osé le risquer, mais, de loin, je les prenais pour des ours et j'avoue que je n'éprouvai aucune envie d'attaquer trois individus de cette espèce. Quand je me rendis compte de mon erreur, ces animaux avaient trop d'avance sur moi.

Nous étions à ce moment près du mont Limpias, dont nous n'étions plus séparés que par le vallon du même nom. Les Mexicains donnent le nom de Las Limpias à une suite de sources et de cours d'eau qui se trouvent sur une ligne de vallons et de ravins que nous devions suivre pendant plusieurs jours de marche. Je crois que la traduction la plus exacte de ce mot est — eau des rochers. — Ces montagnes forment une partie de la chaîne porphyrique au dessus de laquelle passe, un peu plus loin vers le sud, à travers le

passage que j'ai indiqué déjà sous le nom de Puerto del Paisano, passe, dis-je, la route qui conduit au Presidio del Norte. Le mont Guadaloupe, traversé plus au nord par une route conduisant du Texas au Rio Grande, fait également partie de cette chaîne ainsi que la Sierra del Diablo, montagne du diable, nom qui conviendrait du reste parfaitement pour toutes les montagnes de cette ligne. Les Nord-Américains désignent sous le nom de Wild Rose Pass — Passage des églantines — le long défilé à travers lequel s'allonge la route d'El Paso, ou peut-être ne veulent-ils indiquer sous ce nom qu'un endroit particulier de cette gorge. Il est probable même que c'est celui qui sert de passage pour franchir une chaîne de jonction que les Mexicains appellent Cuesta de Las Limpias. Ce passage ne doit pourtant pas être considéré comme un défilé dans la stricte acception du mot. Il ne fait que couper une anfractuosité de la vallée, accessible seulement aux piétons et par laquelle, à travers de longs sillons revenant sur eux-mêmes, on arrive insensiblement sur le versant occidental de la chaîne et sur le plateau le plus élevé des hautes terres en deçà du Rio Grande. De la base occidentale de la chaîne, les eaux, à la saison des pluies, traversent ce système de vallons et de gorges, puis le terrain uni jusqu'au pied du versant oriental où elles se perdent. Pendant la sécheresse, le voyageur en est réduit, pour satisfaire sa soif, à aller à la découverte de quelques sources insignifiantes et de petits réservoirs qui ne sont pas toujours pourvus d'eau et s'il s'égare ou s'il se trompe de voie, il est exposé à mourir de soif.

Là où nous quittâmes la plaine pour pénétrer dans les régions montagneuses, nous vîmes à notre droite une haute

montagne au pied de laquelle, vers l'Ouest, des couches horizontales de roc calcaire venaient rejoindre le porphyre. Je ne pourrais décider si ces couches sont formées de craie ou si elles font partie des terrains jurassiques car les uns et les autres sont représentés dans ces régions. Mais il est certain que le porphyre des monts Limpias est plus ancien que ces lits de pierre calcaire qu'en certains endroits je trouvai tout couverts de fragments de silex.

A notre gauche s'étendait une ligne de rochers de porphyre qui, vue d'un point plus élevé, ressemblait à une voute entr'ouverte du haut et formait une double rangée de rochers séparés par une gorge profonde.

En beaucoup d'endroits il est très facile de s'assurer que les masses porphyriques dont se compose tout ce système consistaient dans l'origine en plaques ou dalles horizontales et, dans le fait, on en a retrouvé encore plusieurs qui avaient conservé leur forme primitive. La cime la plus élevée, ou du moins la plus singulière de ces montagnes, le Whitings Peak, et quelques autres de la même hauteur qui se trouvent dans son voisinage, forment un cône tronqué sur lequel on retrouve des dalles de porphyre dans leur position horizontale primitive; de même en descendant le versant de ces montagnes, on rencontre des degrés porphyriques, posés aussi horizontalement. Du côté septentrional du Whitings Peak, entre lui et une autre montagne exactement pareille, le sol, composé de ces dalles horizontales, s'est affaissé de sorte qu'il forme une espèce de vallée.

Cependant ce n'est qu'à une certaine distance que l'on distingue ces dispositions car, en approchant, on ne voit qu'un chaos des formes les plus bizarres que l'on pourrait en général, comparer aux colonnes de basalte mais qui,

pourtant, affectent une bien plus grande diversité d'aspects. Les parois rocheuses, en ligne perpendiculaire, se décomposent en une infinité de colonnes, de colonnettes, de cônes, de fuseaux, de tours, de flèches, de crénelures, d'aiguilles tordues, d'ovales, de disques, de rhombes; tout cela produit les effets de perspective les plus inattendus et, sous ce rapport, le passage du Limpias, présente certainement le spectacle le plus intéressant que j'aie jamais rencontré.

J'ai pu admirer dans cette contrée l'uniformité, l'harmonie des éléments dont se compose le paysage. La nature apparaît ici, plus que partout ailleurs, comme un paysagiste de génie quoique d'une grande simplicité de goût. Ainsi, par exemple, les cimes, les angles et les crénelures des roches brunes sont garnis d'une espèce de genévriers dont le choix semble avoir été calculé afin de couronner les formes bizarres des rochers par une végétation affectant des formes tout aussi bizarres et du même style. Sur d'autres points de cette remarquable contrée, là où le style gothique des masses rocheuses passait au style antique et où les parois étaient formées de degrés immenses, revêtus de gazon, ce qui les faisait ressembler à un jardin en terrasses, là le caractère de la végétation subissait une transformation complète. La place du genévrier anguleux était prise par le chêne, à la large et ombreuse couronne, dont les groupes servaient de parure aux endroits revêtus de gazon.

Je revins au moment où, après avoir essuyé les tourbillons de neige, nous pénétrâmes dans la vallée du Limpia. La première source que nous devions rencontrer et que les Mexicains désignent sous le nom de Agua Escondida ou Los Barilles, est située à deux milles anglais de là, entre les rochers de la paroi septentrionale de la vallée. Il y avait

deux jours déjà que nos bêtes étaient privées d'eau, quand tout à coup 80 à 100 Apaches nous barrèrent le passage. Cette bande bien armée traversait transversalement la route au milieu de laquelle elle planta une lance ce qui était pour nous un ordre de faire halte. Jusque là nous n'avions eu à combattre que la nature, mais il semblait que dès lors nous aurions occasion de faire usage de nos armes. Cette rencontre fut accompagnée de circonstances assez émouvantes. Quand ceux, qui se trouvaient en tête de la caravane, aperçurent les Indiens qui descendaient une colline, régulièrement rangés et précédés de leur bannière déployée, les premiers chariots se formèrent en corral et le cri « los Indios » parcourut nos rangs en un clin d'œil, de l'avant à l'arrière garde dont je faisais accidentellement partie. Désirant faire un espace de chemin à pied, j'étais descendu de cheval et j'avais laissé mes armes dans la voiture. Au moment même où ce cri parvint jusqu'à moi, je vis nos voitures prendre le galop; les muletiers passèrent à côté de moi. Chassant devant eux le troupeau des bêtes sans emploi; la caravane tout entière se précipitait vers l'endroit où l'on avait formé le corral et je me trouvai tout à coup en arrière, seul et désarmé, tandis que les Indiens, se dégageant de leur centre, formaient une aile droite et une aile gauche afin de nous envelopper plus sûrement. Je réunis ce qui me restait de forces afin de rejoindre le gros de la caravane et ce ne fut qu'avec une peine infinie que je réussis à ne pas avoir la retraite coupée.

Cependant les choses se passèrent mieux qu'elles ne s'annonçaient tout d'abord. Notre mouvement s'accomplit avec beaucoup d'ordre et une extrême rapidité et, bien qu'une partie de nos Mexicains ne fit pas, en cette circonstance,

preuve de courage et ne trouva rien de mieux, au moment du danger, que de s'enfariner le visage (probablement afin d'imposer aux Indiens sous cette apparence d'hommes blancs), trente hommes armés de carabines faisaient bonne garde et s'étaient embusqués autour de nos chariots de marchandises, de sorte qu'une attaque de la part des barbares eut été rudement repoussée. C'est ce qu'ils avaient probablement calculé d'avance et ce qui les avait décidés à tenter de nous effrayer et, ce résultat obtenu, à tirer de nous le plus de présents possible.

Cette bande était conduite par deux capitaines fameux, les deux frères Marcos et Soldadito. Elle appartenait aux Mescaleros et avait, peu de temps auparavant, son siége non loin du Rio Grande, dans les environs du Presidio del Norte où elle avait, pendant longtemps, répandu la terreur, jusqu'à ce qu'enfin les Comanches, alliés aux Nortenos, l'eussent repoussé dans les steppes du Texas. J'appris plus tard que les débris de la bande du fameux Espejo, contre laquelle marchaient les guerriers Nortenos et Comanches que nous avions rencontrés environ neuf mois auparavant, s'étaient joints à eux.

Aussitôt que je fus un peu remis de ma course forcée, je m'avançai vers le groupe formé par les deux capitaines, M. K. et don Guillermo et au centre duquel se trouvait la lance que l'on avait plantée en terre. On y avait attaché la longue chevelure blonde d'une femme blanche qu'ils avaient scalpée en route et qui flottait au vent. L'extrémité de cette lance était formée d'une vieille lame d'épée, sur laquelle étaient gravés ces mots : « *Por el rey Carlos III.* » Un Mexicain, fait prisonnier par les Indiens, remplissait l'office d'interprète. Par son intermédiaire Marcos adressa

un discours à Don Guillermo qui s'était fait passer pour notre capitaine : « Tu es un homme bien riche ; lui « dit l'Apache, tes chariots traversent le pays en roulant « comme le tonnerre. De nos montagnes nous vous avons « vu traverser la plaine. Vous êtes assis autour de bons « feux et vous fumez beaucoup de tabac. Nous, nous « sommes pauvres et nous voudrions bien aussi avoir du « tabac. Nous sommes animés d'intentions pacifiques ! « Nous sommes vos amis ! » Le généreux partage que nous fîmes avec eux de notre provision de tabac scella effectivement le pacte d'amitié et de paix que nous venions de conclure. Le vieux soldadito se donna une peine infinie pour me faire entendre qu'aucun des leurs ne devait plus nous inspirer aucune crainte. Il plaça sa tête entre ses mains en tenant les yeux fermés et en prononçant le mot « *seguro* » ce qui signifiait que nous pouvions dormir en sécurité. Puis, ayant de nouveau recours à l'interprète, il ajouta : « Croyez-vous que nous n'aurions pas pu vous dépouiller « et tuer un grand nombre d'entre vous ? Il y a plusieurs « jours que nous vous voyons circuler et que nous nous « tenions dans votre voisinage. Mais nous ne sommes pas « vos ennemis et vous pouvez continuer tranquillement « votre voyage, vous ne nous reverrez plus. » Ensuite toute la bande qui, peu à peu, s'était considérablement augmentée de femmes et d'enfants, armés comme les hommes et accourus à leur suite, toute cette bande, dis-je, voulut nous accompagner jusqu'à la source ; mais comme de notre côté on souleva quelques objections contre ce projet ; les capitaines n'hésitèrent pas à y renoncer. L'un d'eux dit quelques mots à ses gens et aussitôt la bande se dispersa dans tous les sens et nous ne les revîmes réellement plus,

Nous apprîmes par la suite qu'ils pillaient et tuaient tout, autour de nous, mais jamais ils ne tentèrent plus de nous enlever même un mulet.

Après les agitations de la journée précédente et les rigueurs du temps que nous avions subies, nous passâmes une nuit excellente dans les environs de la source, ce qui nous remit, nous et nos bêtes, des fatigues que nous avions endurées. Il nous fallut quatre jours pour traverser les gorges et les ravins des monts Limpias et le 3 mars nous atteignîmes enfin le plateau élevé qui se trouve à l'O. de la chaine de montagnes. Ce qui se rapporte à notre voyage dans ces régions offre réellement trop peu d'intérêt pour que je songe à en faire le récit au lecteur et quant au caractère particulier de la nature de ces contrées remarquables je crois en avoir donné une description assez complète. Lorsque nous fûmes arrivés sur le plateau, nous ressentîmes d'une façon beaucoup plus sensible un inconvénient dont nous avions déjà beaucoup souffert dans les vallées.

Aussi loin que s'étendait la vue, sur les montagnes, les vallées et la plaine, l'herbe était rasée par le feu, de sorte que nos bêtes enduraient les plus grandes privations. De temps en temps seulement on rencontrait une touffe de gazon épargnée par les flammes et en quelques endroits, particulièrement bien exposés, l'herbe nouvelle recommençait à pousser. L'incendie s'était étendu sur un rayon de plusieurs centaines de milles carrés et là où il s'était arrêté, commençaient les dévastations causées par les marmottes des prairies, dévastations qui embrassaient un espace presque aussi considérable.

Bientôt l'absence d'eau vint encore ajouter à nos privations. Plusieurs caravanes, composées de chars à bœufs et

des transports de bétail en destination de la Californie, ont perdu dans ces parages, vers la même époque, des milliers de bêtes et ont laissé la route parsemée d'ossements.

La dernière source, faisant partie du système du Limpias, mais située déjà sur le plateau à l'O. du défilé, est désignée par les Américains du N. sous le nom de : « Origine des Limpias. — *Head of the Limpias.* » — Je crois, sans pouvoir l'affirmer, que c'est le même endroit que les Mexicains nomment Alamos de San Juan. Dans tous les cas si ces deux points ne sont pas identiques, ils sont voisins l'un de l'autre. Nous nous arrêtâmes près de l'Alamos, où se trouve une source très abondante dans un enfoncement du plateau, au pied d'une colline rocheuse, avec divers gisements de porphyre; cette source est entourée de bouquets de peupliers et de chênes toujours verts. Quelques-uns de nos gens grimpèrent sur les rochers et trouvèrent sur l'un d'eux le cadavre d'un homme blanc dont la mort semblait remonter à 3 ou 4 jours. Le terrain environnant portait la trace d'une lutte acharnée. Nous n'eûmes pas le temps de nous occuper davantage de cet incident. Comme le cadavre n'était pas scalpé, il y a lieu de croire que le meurtrier n'était pas un Indien.

De là nous nous dirigeâmes sur un plateau élevé et stérile, couvert de montagnes isolées et de groupes de rochers élevant dans les airs leurs sommets, de forme conique. Des blocs de quartz blanc ou de basalte arctique, mêlés çà et là au porphyre brun, produisaient un effet singulier dans l'ensemble du paysage. Malheureusement nous traversâmes cette contrée pendant la nuit et je ne pus m'en faire qu'une idée fort incomplète à la lueur de la lune qui éclairait notre marche nocturne. Quelques points de vue me

semblèrent, malgré l'absence d'arbres et de végétation, réunir toutes les conditions de la beauté classique et être admirablement groupés sous le rapport de l'art. Mais les steppes s'étendent à perte de vue sur les collines et les vallées, la plaine et les montagnes et pendant plusieurs jours de marche nous nous trouvâmes toujours en présence de la même uniformité.

Nous dûmes gravir au prix des plus grandes difficultés, un amas de rochers et le redescendre de même avant d'arriver à un degré moins élevé du plateau. Épuisés de fatigue nous arrivâmes enfin vers minuit au lit desséché d'un ruisseau dans lequel nous comptions bien trouver de l'eau. Le lendemain nous dûmes creuser la terre pour pouvoir abreuver nos bêtes. On a peine à se rendre compte des difficultés que présente ce travail. Chaque bête séparément doit être prise au lacet et amenée dans le lit rocailleux et profondément encaissé du ruisseau et là, abreuvée au moyen d'un seau dans lequel on avait puisé l'eau et nous avions environ 320 bêtes à traiter de la sorte. Avant que les dernières aient eu leur tour, les premières eussent voulu déjà recommencer. Les deux tiers du troupeau, c'est à dire les bêtes qui avaient bu déjà, mais qui attendaient encore une seconde ration, devaient être maintenues à l'écart ce qu'on n'obtient qu'avec des efforts inouïs. Et encore bon nombre de nos gens devaient-ils faire bonne garde, les armes à la main. Aucun de nous ne pût prendre une minute de repos durant toute la journée et à peine put-on prendre le temps de préparer le repas.

Nous avions pris cet endroit pour un autre situé un peu plus loin, nommé le trou des morts, que nous rencontrâmes le lendemain, mais où la provision d'eau n'était guère plus

abondante, ni plus accessible. Un petit vallon va se rétrécissant l'espace de quelques milles entre les rochers porphyriques superposés en forme de terrasses dont les degrés sont garnis de bouquets de chênes verts. Dans les interstices des rochers on trouve un buisson d'une espèce fort singulière, une espèce d'*arbutus* dont l'écorce est d'un beau rouge cuivré. Nous découvrîmes là, dans les anfractuosités du roc et entre les buissons, une source qui coulait goutte à goutte dans les cavités de la roche où elle formait de petits réservoirs contenant quelques seaux d'eau. Heureusement un de nos hommes trouva un peu plus loin une source plus abondante qui nous donna une quantité d'eau plus en rapport avec les besoins de notre troupeau. Cependant les bêtes durent gravir un rocher de plus de cent pieds de haut pour l'atteindre, car l'eau se perdait au pied du roc et pour donner à nos bêtes le temps de se désaltérer complétement, nous passâmes là une journée entière. Ces parages sont empreints d'un caractère particulièrement stérile et sauvage. Plusieurs blocs de rochers, isolés les uns des autres et sur lesquels nous postâmes nos sentinelles, faisaient l'effet d'îlots se détachant sur l'herbe des steppes. Il n'y a guère que le vallon que nous parcourûmes tout d'abord à la découverte d'une source, qui puisse être comparé à cette contrée, sous le rapport de la beauté sévère et sauvage du paysage.

Après un parcours de 36 milles sur une route stérile et poudreuse nous gagnâmes Van Horn's Wells, dont les bœufs de la caravane qui nous précédait avaient tari tous les réservoirs. Nous dûmes donc avancer encore sans pouvoir apaiser la soif de nos bêtes. Nous trouvâmes la route encombrée de bœufs succombant aux atteintes de la soif.

C'était vraiment un spectacle affligeant. Plusieurs de ces bêtes qui respiraient encore, avaient les yeux complétement desséchés et laissaient pendre la langue. Nous en achevâmes par pitié quelques-uns en passant, d'un coup de fusil.

Vingt-deux milles nous séparaient encore de la fontaine des aigles — *Eagle springs*.

La route que nous devions suivre nous fit gravir le dos d'une montagne où, au milieu de couches de pierres calcaires presque horizontales d'un côté et de blocs de porphyre de l'autre, apparaît un groupe de couches rocheuses métamorphosées qui sont composées de chlorite, de hornblende et d'une roche schisteuse aux veines serpentines. Ce groupe occupe la partie supérieure du passage dans les rochers qui avoisinent la route, se trouvent des parties de pyrite de cuivre, de malachite, d'aimant octaédrique, et je crois qu'en faisant des recherches en cet endroit, on découvrirait des filons métalliques.

Là où la route s'abaisse de nouveau pour rejoindre le plateau derrière lequel s'élève la montagne des aigles — Eagle mountains — le versant des collines est couvert d'une espèce de yuccas en arbustes qui forment une sorte de forêt peu épaisse et donnent au paysage, déjà fort intéressant par lui-même, un cachet tout particulier. La fontaine des aigles « eagle springs » ne se trouve pas loin de la route au pied de la montagne. Là aussi, de vieux arbres, appartenant à une espèce de yuccas, forment des bosquets qui, réunis, ressemblent à une forêt de palmiers dans laquelle on aurait pratiqué des éclaircies. Je n'ai vu nulle part ni de plus grands, ni de plus nombreux yuccas en arbres. Cette espèce ne se distingue pourtant pas par le développement de ses tiges. Ces bosquets de yuccas, enveloppés

des rayons dorés du soleil couchant qui enlaçaient les vieux troncs surmontés de leur couronne de feuillage, produisaient un effet admirable. On apercevait entre les arbres une sombre montagne à la crête dentelée qui se dessinait à l'horizon.

La fontaine des aigles contient une quantité d'eau suffisante pour satisfaire, même pendant la sécheresse, aux besoins de plusieurs caravanes qui se succéderaient les unes aux autres. Toutefois il faut avoir soin de ne la point prodiguer. D'ici on n'est éloigné que de quelques milles du Rio Grande, mais il paraît que dans ces parages il n'est pas accessible, car la route se prolonge encore pendant 33 milles sur une étendue de terrain entièrement privée d'eau et au bout de laquelle seulement on rejoint les bords du fleuve. Cette route aussi était encombrée de bétail mourant de soif et appartenant à des caravanes qui nous avaient précédés et à des transports de bestiaux. Quelques-uns expirèrent en vue du fleuve, d'autres sur le sable mouvant des bords, d'autres enfin en goûtant de cette eau après laquelle ils aspiraient depuis si longtemps.

Après la roche calcaire de l'Eagle Mountains reparaît le porphyre. Après avoir traversé un sillon creusé dans le roc, dans lequel on rencontre d'abord de la pierre calcaire, puis des fragments de trapp, on arrive sur les terrasses alluviales de la vallée dont la déclivité contient des parties de terrain gypseux. Ce sillon n'a que trois milles d'étendue et pourtant la traversée en est si difficile avec de gros chariots et de longs attelages que nous y employâmes dix heures. Vers le milieu de cette ravine se trouve un rocher arrondi tout couvert d'hiéroglyphes indiens. Le gypse, dans le fond de la vallée, apparaît comme une masse ter-

reuse de couleur rouge, jaune, blanche et verdâtre, dans laquelle se sont formées des cristallisations séléniteuses, en forme de feuilles, d'écailles et d'agrégats fibreux. On n'y trouve aucune végétation, tandis que les masses alluviales qui l'avoisinent sont couvertes d'un gazon très abondant. Ici, comme dans le ravin, je remarquai une sorte d'herbe fort appréciée des Mexicains qui la comparent à l'avoine (chinogras-sacate chino). Elle n'atteint que quelques pouces de hauteur.

Sur les bords du fleuve nous perdîmes plusieurs mulets qui burent de l'eau en si grande abondance qu'ils tombèrent pour ne plus se relever.

Nous nous trouvions enfin dans le voisinage d'habitations humaines et nous envoyâmes des gens à San-Ignacio afin d'acheter quelques charges de maïs pour nos bêtes. Sans le secours de ce fortifiant, je doute fort qu'elles eussent pu atteindre El Paso, car l'épuisement du troupeau était tel que presque à chaque instant il arrivait à l'une ou l'autre bête des attelages de se laisser tomber par terre et ce n'est qu'à grand peine qu'on parvenait à les relever. Le 20 mars nous campâmes en vue du village mexicain que je viens de nommer. Les habitants passèrent le fleuve pour venir nous offrir d'acheter des œufs, des coqs et du lait.

Dès lors notre position commença à s'améliorer, de même que la contrée qui nous restait à parcourir. Les peupliers des bords du fleuve commençaient à bourgeonner. Nous passâmes un bras du fleuve pour arriver à l'île qu'il entoure et qui comprend les trois localités assez considérables : San Eleasario, Socorro et Ysleta. Là nous trouvâmes des pêchers et des poiriers en pleine floraison. Quiconque n'a pas fait un voyage de plusieurs mois à travers une

contrée déserte, sauvage et inhabitable, ne peut pas se faire une idée de l'impression que l'on éprouve à la vue des premiers vestiges de culture. Cette île est, jusqu'à un certain point, à l'abri de l'invasion et des dévastations des Indiens et elle est cultivée sur plusieurs points. Quelques parties, cependant, qui consistent en dunes sablonneuses, sont trop élevées pour qu'on puisse y pratiquer des canaux d'irrigation. Celles-là sont couvertes de plantes salines et de chaparral.

M. K*** et moi nous devançâmes le gros de la caravane jusqu'à El Paso où nous arrivâmes le 23 mars.

CHAPITRE IV.

Séjour à Franklin (El Paso).—Politique commerciale de Santa Ana.—Influence de l'auteur sur les entreprises commerciales de ses amis. — Projet de voyage en Californie. — Passeports mexicains et galanterie de la police envers les dames. — Système politique opposé et ses résultats. — Expédition scientifique. — Destination de la lagune de Guzman au point de vue du colonel Gray. — Calendrier végétal pour la contrée d'El Paso. — Végétation des sables arides.

La politique commerciale de Santa Ana avait, depuis notre dernière expédition, augmenté à tel point les difficultés pour le passage, aux frontières mexicaines, des marchandises étrangères, que nous ne pûmes songer un seul instant à faire passer les nôtres par la douane d'El Paso. Bien que ces tracasseries aient cessé depuis la chute de Santa Ana, il ne sera pas sans intérêt d'en donner un aperçu.

Le tarif des douanes mexicaines était en général si élevé que la stricte observation eut rendu tout commerce d'importation presqu'impossible. Il est bon d'ajouter cependant qu'on ne l'observait pas à la lettre. Les marchands, une fois arrivés aux frontières avec leurs transports de marchandises, faisaient, ainsi que je l'ai rapporté précédemment, leurs conventions particulières avec les employés de

la douane et, d'ordinaire, ils ne déclaraient que la moitié, souvent même le quart ou le cinquième de la valeur de leur chargement. Cette manière de pratiquer les règlements était fort avantageuse pour les marchands, pour les employés, pour les acheteurs et par conséquent pour le peuple; mais le fisc, et, par suite, les employés supérieurs, n'y trouvaient pas leur compte et Santa Ana se sentit naturellement porté à employer toute l'énergie dont il était doué à amener une réforme qui lui donna toutes les apparences de la moralité, du désintéressement et de profondes connaissances administratives. Il réduisit le tarif, mais il fut défendu, sous peine de mort, aux employés de prêter la main à ce que, par suite du détournement d'une partie de l'impôt acquitté, l'État fût lésé de ses revenus. Le résultat de ces ordonnances fut très singulier. Les droits avaient été considérablement réduits et malgré cela, les négociants durent avouer que, même à ces conditions, il leur était impossible d'introduire des marchandises. Nous, par exemple, nous eussions dû, selon ce nouveau tarif, acquitter des frais s'élevant de 70 à 80 mille dollars, tandis que sous le régime précédent nous en eussions été quitte avec 15 ou 20 mille

Le dictateur mexicain, dont l'insatiable avidité et l'ambition se trahirent par les tentatives qu'il fit pour fonder un empire mexicain, avait, dans ses vastes plans, ménagé une issue peu ou point gardée, par laquelle il était facile d'approvisionner le pays de marchandises à prix réduit. Les marchands qui pénétraient par là dans le pays et qui venaient jusque dans la capitale exposer personnellement leur situation au président, ne le faisaient que parce qu'ils avaient en perspective une réduction certaine des droits. De

cette manière il atteignait deux buts à la fois : il détournait à son profit personnel les sommes que les marchands étaient habitués à consacrer dans ces circonstances à la subornation des employés inférieurs et il restreignait le commerce d'importation du Mexique à des entreprises assez importantes pour que l'on se donnât la peine de réclamer son intervention qu'il n'accordait qu'en retour d'une rémunération suffisante. En présence de cet état de choses, il ne nous restait qu'un parti à prendre, c'était de laisser les marchandises dont nos voitures étaient chargées sur la rive texienne du Rio Grande et d'attendre les événements, c'est à dire la chute de Santa-Ana. Plusieurs marchands des États-Unis, arrivés avant nous, se trouvaient dans la même situation. Les peu nombreux bâtiments de Franklin et de Macgoffinville contenaient pour un demi-million de dollars de marchandises auxquelles on ne pouvait faire franchir la ligne douanière.

Que le lecteur se figure les désagréments de la position d'un marchand qui a mis ses capitaux dans une entreprise dont la réussite est entravée par des obstacles que nul ne pouvait prévoir. Mes amis conservèrent pourtant tout leur sangfroid et prirent promptement une décision. Les marchandises furent laissées à Franklin sous la surveillance de M***, tandis que M. K*** entreprit de faire le voyage de Californie avec les mulets et les chariots vides dont on était certain d'obtenir là un bon prix, afin de réaliser le capital qu'ils représentaient et qui pouvait être évalué à 40 mille dollars environ. Quant à moi, la mauvaise étoile de mes amis me permit de réaliser mon vœu de poursuivre mon voyage à travers le continent. Je n'hésitai pas un instant à accompagner M. K*** en Californie.

Toutefois avant que je prie le lecteur de m'accompagner à travers les steppes du Sonora septentrional, les déserts du Gila et du Colorado et les défilés des montagnes de Los Angeles jusqu'aux bords de l'océan Pacifique, je dois consigner encore quelques observations qui ont rapport au séjour que je fis à El Paso, séjour qui se prolongea du 23 mars jusqu'au 4 juin.

Ce long séjour avait un double but : d'abord nos bêtes étaient si épuisées qu'un aussi long temps de repos était indispensable avant qu'elles pussent être exposées à endurer de nouvelles fatigues et de nouvelles privations. Ensuite nous devions attendre le commencement des pluies d'été dans les steppes à l'ouest du Rio Grande et la maturité des baies de Mezquites qui, dans les régions désertes du Gila et du Colorado, sur une étendue de plusieurs centaines de milles, constituent la seule nourriture que puisse trouver le bétail.

Je fus sur le point de devoir employer le temps qui nous séparait du moment du départ à un voyage à Chihuahua, voyage que j'entrepris dans le fait mais que je ne poursuivis que jusqu'à mi-chemin. J'y trouvai l'homme avec lequel je devais traiter et qu'un hasard avait amené jusque-là à ma rencontre. Cette excursion me procura aussi le plaisir d'apprécier par expérience le système mexicain des passeports perfectionnés par Santa Ana, système qui n'existe plus et qui, du reste, était unique en son genre dans le Nouveau Monde. D'agréables reminiscences des douceurs, longtemps oubliées, de la vie européenne me vinrent à l'esprit. Je dus me présenter en personne à la « Jefatura » où l'on prit mon signalement et où nous dûmes déposer les armes dont mes domestiques et moi nous nous étions munis pour le

voyage. Puis on exigea encore que nous fournissions une caution. Après l'accomplissement de toutes ces formalités, nous étions en droit d'espérer qu'on nous délivrerait nos passeports; au lieu de cela, on nous engagea à repasser dans deux heures. « Es muchisimo trabajo! » C'est un travail prodigieux! nous dit le chef de la police, ou prefet d'El Paso, en suivant du regard la main peu habile de son secrétaire. Dona Concha, l'épouse de don Guillermo, fut dispensée de s'assujettir à toutes ces exigences de la police. « De las senoras no dice nada la ley. » — La loi ne fait pas mention des dames, — nous dit, avec une galanterie tout espagnole, le chef de la police. Cette particularité serait considérée, et non sans raison, par les gendarmes européens comme une preuve de l'imperfection des institutions mexicaines.

Si les États-Unis ont adopté, en le surpassant encore, le système anglais de gouvernement, qui consiste à gouverner le moins possible, il est certain que le Mexique outre le système des gouvernements du continent européen, qui consiste à gouverner le plus possible. Les deux républiques américaines vont peut-être trop loin, chacune dans son genre, mais avec cette différence que les États-Unis devront leur grandeur à la pratique de ce système, tandis que le Mexique et les autres républiques hispano-américaines pourront attribuer au leur une partie de leur décadence.

Vers l'époque de notre arrivée au Rio Grande, deux expéditions scientifiques traversèrent la contrée; toutes deux avaient pour mission de faire un tracé pour un chemin de fer qui aboutît à l'océan Pacifique. La première, sous la direction du lieutenant Park et qui était envoyée par le gouvernement de Washington, avait commencé ses travaux

à San Diego, sur les côtes de Californie et était arrivée, dans la direction de l'est, jusqu'au Rio Grande. La seconde, conduite par le colonel Gray, travaillait pour une société de spéculateurs de New-York et d'El Paso, et se dirigeait vers l'ouest. Cette dernière expédition, peu avant notre arrivée à Franklin, avait tenté, mais inutilement, d'atteindre la lagune de Guzman, sur l'existence de laquelle on n'avait que des indications fort incomplètes et dont l'extrémité supérieure, comme on l'apprit plus tard, à la suite de nouvelles recherches, cette fois couronnées de succès, est située dans les steppes à 62 milles anglais au sud 50° ouest d'El Paso. Le premier voyage de découvertes faillit avoir les plus fâcheuses conséquences. Les chercheurs parcouraient les steppes en tout sens, sans parvenir à découvrir le lac, de sorte qu'ils furent obligés, par le manque d'eau, de retourner vers le Rio Grande, en laissant derrière eux un chariot avec tout son chargement. La soif avait donné le délire à plusieurs personnes qui pourtant se remirent assez promptement. Le lendemain de notre arrivée, je vis ces hommes courageux se remettre en route et douze jours plus tard un courrier apportait au consul des États-Unis à El Paso la nouvelle que le corps expéditionnaire avait enfin découvert le lac. Parmi les personnes qui faisaient partie de cette expédition se trouvait un jeune Allemand, M. Schuchart, de l'électorat de Hesse, que, plus tard, je rencontrai de nouveau dans la Californie méridionale où il avait entrepris d'aller à la découverte de mines d'or, d'argent et de cuivre dans le Gila et de les exploiter, problème plus entouré encore de difficultés que celui qu'avait résolu le colonel Gray.

Avant de quitter les rives du Rio Grande, j'ajouterai que

cette année les branches des peupliers commençaient à se garnir de feuilles dès la fin de mars et que, pendant la seconde quinzaine d'avril, les algarobbies verdirent et toutes les différentes espèces d'acacias, qui constituent la partie principale de la végétation sablonneuse du fleuve, étaient chargés de bourgeons. Le genre cactus était depuis un mois en pleine floraison.

Un phénomème dont je ne veux pas oublier de faire mention et que je remarquai plusieurs fois, aura, j'espère, quelque intérêt pour les amateurs de botanique. Il n'avait pas plu depuis plusieurs mois; le sable mouvant était aride et tellement échauffé par les rayons du soleil qu'on ne pouvait y plonger et y tenir la main, et pourtant je vis des semences germer dans ce sable. Ce phénomène se rattache à la grande question de savoir comment la végétation peut ne pas être complétement détruite à la suite d'une absence totale de pluie prolongée au delà de six mois de l'année et cela dans des contrées privées de cours d'eau et dont l'air n'est jamais imprégné de la moindre humidité.

CHAPITRE V.

Suite du voyage. — Traversée du Rio Grande. — Sol de la vallée de Mesilla. — Terrasses latérales de la vallée. — Observations géologiques. — Un meurtrier comme compagnon de voyage. — La vaccine. — Consolation indienne. — Non existence de la Sierra de los Mimbres. — Rio de los Mimbres. — Longue marche sans rencontrer la moindre source. — Lac desséché. — Fontaines singulières. — Fosse meurtrière d'un animal carnassier. — Belle source et hospitalité indienne. — Passage de la Guadelupe. — Sources et ruines de San Bernardino. — Origine du Rio Yaqui. — Monument couvert d'hiéroglyphes indiens. — Rivière de San Pedro. — Physionomie des Apaches. — Leurs vêtements. — Un serment en face du soleil. — Charmants vallons dans la prairie. — Conches agglomérées entre les masses éruptives. — Défilé impraticable dans la montagne. — Santa Cruz.

Nous entreprîmes, dans les premiers jours de juin, notre voyage en Californie, pour lequel nous choisîmes, sauf quelques déviations insignifiantes, la route connue sous le nom de route de Cook, qui traverse les régions du Gila. Près de Port Fillmore, nos chariots furent transportés de l'autre côté du fleuve sur des bateaux plats. Les mulets durent nager d'une rive à l'autre, ce qui ne fut pas facile à leur faire exécuter; quelques-uns furent emportés par le courant, d'autres, parvenus au milieu du fleuve, tournèrent sur eux-mêmes, puis revinrent sur les bords qu'ils venaient de quitter; d'autres enfin allèrent donner contre les sables

mouvants et nous dûmes nous estimer fort heureux d'être parvenus, au prix de beaucoup de peine, à réunir notre troupeau au complet. Un Allemand, M. C. de Waldeck, qui s'était joint à nous, enfonça dans le sable mouvant et fut tout à coup enseveli jusqu'à mi-corps, si bien que nous dûmes nous servir de fortes et grosses cordes pour le tirer de là. J'ai déjà remarqué précédemment que la présence de ces bancs de sable flottants rendait le Rio Grande fort dangereux.

Arrivés de l'autre côté du fleuve, nous nous trouvions dans la célèbre vallée de Mesilla dont l'importance, sous le rapport politique, a déjà été discutée dans les chapitres précédents. Le territoire de cette localité offre réellement de grands avantages. Le sol en est très fertile et présente de grandes facilités pour les travaux d'irrigation. Les beautés qui charment le regard sur toute l'étendue de la vallée, ne compensèrent pas toutefois pour nous la discipline qui nous y attendait. On nous avait assuré qu'elle était couverte d'un riche gazon, ce qui était une profonde erreur. Une plante de la famille des composites, qui croît en longues tiges vertes, de la forme d'une alène, complétement dépourvue de feuillage, mais portant de petites fleurs blanches ressemblant à celles de la camomile, pullule sur une étendue de plusieurs milles carrés, mais il fut bientôt évident pour nous qu'elle était tout à fait impropre à la nourriture de nos bêtes.

La vallée est bornée à l'Ouest par une terrasse latérale, dont la forme tabulaire a servi à donner le nom à la localité. Mesilla est le diminutif de Mesa — table, expression dont les Mexicains se servent pour désigner un plateau, une montagne tabulaire. Le 12, nous commençâmes l'ascension

de cette terrasse. On trouve matière à d'intéressantes études géologiques dans une crevasse formée dans le roc, non loin de la route. Des masses porphyriques gisent sur des couches de pierre calcaire presque horizontales, qui contiennent des fragments de coquillages et auxquelles l'influence du calorique, par le contact avec la roche volcanique ou plutonique, a fait subir plusieurs métamorphoses. Un peu plus haut, nous traversâmes une ravine profondément creusée dans une formation de gypse très étendue; les habitants de New-Mexico viennent en extraire de la pierre spéculaire et des carreaux de vitre.

Vue de haut, la vallée de Mesilla, au fond de laquelle le fleuve tranche sur la plaine verte, puis disparaît sous des bouquets touffus de peupliers pour reparaître un peu plus loin, cette vallée, dis-je, de l'autre côté de laquelle s'élève la masse imposante de la Sierra de los Organos, présente un coup d'œil d'une beauté incontestable.

Nous passâmes la nuit sur ces hauteurs et nous laissâmes notre troupeau retourner dans la vallée à la découverte de quelque source et d'herbe fraîche. Tandis que nous campions là, M. W***, un Virginien qui jusque là avait demeuré à New-Mexico où il venait de commettre un meurtre, vint nous rejoindre afin de faire avec nous le voyage de Californie pour se soustraire aux conséquences de son crime. Dans ces parages de pareilles rencontres sont inévitables. Pendant le voyage qui dura des mois entiers, j'ai observé cet homme et je lui ai reconnu un caractère remarquable par une grande bonté et par beaucoup d'autres belles qualités; mais il ne pouvait surmonter sa passion pour l'eau-de-vie et l'ivresse le changeait en bête sauvage. Tout le long de la route, l'occasion ne se présenta pas pour lui

de satisfaire son funeste penchant attendu que nous évitâmes avec le plus grand soin de lui laisser goûter sa liqueur favorite. Mais dès que nous fûmes arrivés près des premiers établissements californiens, il échappa à notre surveillance. Bientôt je le rencontrai complétement ivre ; il voulut m'obliger à boire avec lui et sur mon refus, il entra dans une si violente fureur que je m'estimai fort heureux de pouvoir me tirer de là sain et sauf. On rencontre fréquemment des gens de cette espèce dans l'Amérique du Nord et cette circonstance mérite d'être prise en sérieuse considération dans les discussions sur les sociétés de tempérance.

M. W. qui avait demeuré à Santa-Barbara, y avait eu de fréquents rapports avec les Apaches cuivrés qui, à cette époque, vivaient en bonnes relations avec les Nord-Américains et visitaient fort souvent leurs établissements. Il nous communiqua la peu rassurante nouvelle que la mésintelligence s'était de nouveau déclarée entre les Apaches et les blancs. Le fils du vieux chef de la tribu (devenu depuis célèbre dans ces contrées sous le nom de Ponce) était malade de la petite vérole et le commandant du fort voisin refusa, dit-on, au médecin militaire l'autorisation de lui donner ses soins, ce à quoi on attribua la mort du malade. On nous raconta qu'après cela le chef avait levé, à la tête de sa tribu, l'étendard de la révolte et annoncé qu'à l'avenir les voyageurs ne les trouveraient plus aussi inoffensifs que par le passé. Et dans le fait nous éprouvâmes à quelques jours de là que ces menaces avaient un caractère sérieux. Il se trouvait parmi nous quelques Nord-Américains en compagnie de femmes mexicaines dont quelques-unes en voiture et d'autres à cheval, précédaient quelque peu le gros de la troupe. Comme nous approchions de Cook's Spring dont quelques

milles à peine nous séparaient encore, nous vîmes tout à coup un serviteur mexicain, appartenant à quelqu'un de ces gens, revenir en grande hâte sur ses pas pour nous annoncer que ses maîtres avaient été attaqués par une bande d'Apaches qui, probablement les avaient exterminés. M. W., M. C. et moi, nous nous élançons dans cette direction de toute la vitesse de nos chevaux afin de leur porter secours, s'il était possible. Mais avant d'arriver à l'endroit désigné nous les vîmes venir à notre rencontre. Ils devaient leur salut à un singulier hasard : peu de temps après avoir quitté la vallée du Rio Grande, la petite vérole s'était déclarée chez l'un des voyageurs ; le visage du malade était horriblement défiguré. Quand les Indiens, avides de butin, entourèrent la voiture, dans l'espoir d'y trouver de quoi satisfaire leur convoitise et qu'ils aperçurent le malade, ils furent saisis d'une telle frayeur que soudain toute la bande prit la fuite. Elle était conduite par un renégat mexicain nommé Delgadito, qui avait une très mauvaise renommée et dont on ne pouvait certes attendre rien de bon.

On me raconta à ce sujet quelques anecdotes caractéristiques concernant le vieux Ponce. Un homme de Mesilla était tombé en son pouvoir et les barbares avaient décidé de le brûler vif : tous les préparatifs étaient faits et les hommes se disposaient déjà par d'abondantes libations à mieux jouir des délices de la fête quand une des femmes du capitaine pénétra, à la nuit tombante, jusqu'au prisonnier, coupa ses liens et l'aida à prendre la fuite. Ponce aime l'eau-de-vie par dessus tout. Quand son fils mourut de la petite vérole, il vendit son plus beau mulet pour pouvoir acheter une grande quantité de Whisky, parce qu'il avait le cœur oppressé et que c'était le seul remède à sa douleur. Il en

donna un tonneau à son plus jeune fils. « Ce garçon, disait-« il, prend la mort de son frère si fort à cœur, que je dois « bien le consoler. »

L'eau à Cook's Spring a un goût agréable, elle est fraîche et limpide et pourtant la source est environnée d'un marais noir et boueux qui, aussitôt que quelques bêtes s'y sont engagées, se mêle à l'eau et la transforme en un véritable bourbier. Ce désagrément se produit fort souvent dans ces parages; nous l'éprouvâmes de nouveau à la source suivante qui porte le nom d'Ojo de Vaca.

Si la chaîne de montagnes reliant les Rocky Mountains à la grande ligne de la Sierra Madre et désignée sur les cartes et dans les géographies sous le nom de Sierra de los Mimbres existait réellement, le chemin que nous suivions aurait dû nous la faire traverser. Entre Cook's Spring et le Rio de los Mimbres nous rencontrâmes deux fois des hauteurs, mais elles appartenaient aux parties avancées du groupe de montagnes situé plus au nord; la route pourrait parfaitement les contourner sans quitter la plaine si l'on ne devait toujours se diriger vers les endroits où l'on espère trouver de l'eau; c'est dans ces monticules que se trouvent les sources du Rio de los Mimbres, jolie petite rivière qui se dirige vers le sud en traversant une vaste plaine et qui, pendant la saison des pluies, rejoint la lagune de Santa-Maria, lac des steppes, qu'aucune montagne ne sépare du Rio Grande. Pendant la sécheresse la rivière tarit complétement. Là où nous la traversâmes elle était entourée d'un vert gazon et d'épais buissons de Mimbre (chilopsis); c'était un des points les plus beaux que nous eussions rencontrés depuis longtemps. La contrée est très giboyeuse.

Sur tout notre parcours nous rencontrâmes des blocs de

pierre calcaire, revêtus de grès en contact avec le porphyre et le trachyte. Quelquefois le grès formait un mur de rochers crénelés. En somme, le paysage ne présente que des steppes onduleuses, couvertes d'herbe; çà et là dans le lointain on aperçoit quelque montagne solitaire ou de petits groupes de montagnes. Au delà de l'Ojo de Vaca, là où la route franchit les collines avancées d'un groupe de montagnes qu'on laisse au nord et dont la cime la plus élevée est désignée par les Nord-Américains sous le nom de Ben Moore, se trouve une ravine creusée dans le roc et au fond de laquelle il y a une source portant le nom de Ojo de Inez, nom qu'elle doit à une circonstance poétique, la délivrance par le commissaire des frontières Nord-Américaines, d'une jeune fille mexicaine enlevée par les Apaches (1). Tandis que la caravane passait à côté du ravin, je m'engageai seul dans les détours de la montagne jusqu'à une distance de plusieurs milles. Cette course téméraire, accomplie par un étroit sentier pratiqué par les Indiens, et contre les dangers de laquelle je ne pouvais compter sur d'autre secours que sur la rapidité de mon cheval et l'excellence de mes armes, me conduisit dans une partie de montagnes, entièrement ignorée des voyageurs et dont les beautés offrent le plus grand intérêt. Les rochers formés de feldspath nacré de couleur bleue, jaune et gris verdâtre, présentaient au regard un assemblage de lignes droites et tordues, semblables à celles que formerait du verre à moitié fondu. De temps en temps je faisais lever une compagnie de cerfs; je n'osai en tirer aucun de

(1) Cette histoire d'Inez Gonzales, qui n'est qu'un exemple entre mille des faits du même genre qui se produisent chaque jour dans le Mexique septentrional, est racontée en détail dans les chapitres XIII, XVII et XVIII, t. II de *Bartlett's Personal Narrative.*

crainte de révéler ma présence aux Indiens qui rôdent souvent dans les environs. Je ne rencontrai dans ce vallon aucune trace d'eau ; en faisant faire volte-face à ma monture, je m'aperçus tout à coup de l'imprudence que j'avais commise en m'éloignant autant du gros de la caravane et que je me hâtai de rejoindre de toute la vitesse de mon cheval.

La partie de la route que nous parcourions actuellement forme une déviation très sensible dans la direction du midi : Là elle franchit, par le détroit de Guadalupe, si fameux par les difficultés qu'il présente, la partie avancée de la grande Sierra Madre et mène directement vers les localités de la Sonora : Santa-Cruz, San-Xavier del Bac, Tubac et Tucson, dont les trois dernières ont été récemment annexées aux États-Unis. Un homme, nommé Leroux, a heureusement découvert une voie nouvelle qui, évitant la courbe, conduit en ligne droite sur Tucson et est maintenant généralement adoptée et porte le nom de Route Leroux. Nous avions d'abord l'intention de suivre cette voie, beaucoup plus courte que l'autre, mais à peine tracée encore à cette époque. A El Paso nous fîmes la connaissance d'une homme qui, à la tête d'un immence troupeau avait entrepris le voyage de Californie et qui avait pris sur cette route tous les renseignements nécessaires. Cet homme (circonstance caractéristique pour la manière de voir en Amérique), cet homme était un médecin distingué qui avait fait une partie de ses études à Paris et possédait une certaine fortune, dont il n'hésita pas à consacrer une partie à l'achat au Texas d'un troupeau de bétail, dans l'espoir de faire une bonne spéculation en Californie ; mais pour réussir il devait faire lui-même le voyage, ce à quoi il se résolut et on le vit traverser cette partie du Nouveau Monde, comme les patriarches à la tête de leurs

troupeaux. Nous nous en rapportâmes à la connaissance qu'il avait de la route et comme il nous avait précédés de quelques jours nous nous proposâmes de suivre ses traces.

Lorsqu'après avoir franchi la montagne dont j'ai parlé plus haut, nous regagnâmes la plaine, nous remarquâmes que les traces de chariots et les pas des bœufs qui, jusque là, avaient suivi régulièrement la route, faisaient brusquement un coude et se perdaient dans la prairie. J'étais persuadé que c'était là précisément l'endroit où le docteur E. avait quitté la vieille route pour s'engager dans la nouvelle direction vers l'ouest et peut-être mon opinion eut elle prévalu près du chef de la caravane si nous n'avions trouvé un fusil abandonné sur la route et de plus remarqué que les traces du passage des chariots s'entrecroisaient, ce qui donna lieu à cette supposition que le docteur pouvait avoir fait là une fatale rencontre et que sa déviation de la route n'avait peut-être pas été volontaire. Dans l'incertitude j'entrepris de pousser une reconnaissance dans la prairie avec M. C. et d'aller à la découverte de traces plus authentiques du passage des chariots et du troupeau. Nous parcourûmes sans résultat une étendue de plusieurs milles, toute couverte de gazon entrecoupé de sillons, jusqu'à ce que le soleil, commençant à décliner, nous rappelât qu'il était temps de revenir sur nos pas et de nous hâter de rejoindre le gros de la troupe. Cependant celle-ci avait continué d'avancer dans la direction du midi et je ne doutai plus que déjà elle avait dépassé l'endroit où l'on quitte l'ancienne route pour prendre la nouvelle. C'est ce qui était arrivé en effet. Nous continuâmes donc notre voyage en suivant l'ancienne direction et ce ne fut qu'après quatre semaines de marche que nous atteignîmes le point où l'ancienne route et la nouvelle se rejoi-

gnent. C'est là que, près de San Xavier del Bac, nous rencontrâmes le docteur E. et son troupeau qui étaient arrivés quinze jours avant nous. Cette erreur de route nous occasionna un retard de plusieurs semaines et un supplément de frais s'élevant à plus de mille dollars.

Il fallut plusieurs jours de discussion et une longue suite de déceptions pour convaincre mes compagnons de cette erreur. Ainsi ceux de nous qui étaient convaincus que nous étions sur la nouvelle route s'épuisaient en vaines recherches à la découverte des sources portées sur un indicateur qu'on nous avait remis, sources dont nous ne devions naturellement pas rencontrer le moindre vestige. Personnellement je ne me faisais aucune illusion à cet égard, mais j'étais malheureusement seul de mon avis.

Dès la première nuit et après une marche très longue depuis l'Ojo de Vaca, la privation d'eau se fit cruellement sentir. Le lendemain matin, en nous remettant en route, nos bêtes souffraient beaucoup de la soif et pourtant elles avaient à parcourir une distance de 35 milles avant de trouver le remède à leur mal. Vers le soir hommes et bêtes tombaient d'épuisement; le découragement s'emparait de tous, quand soudain nous apparut au milieu des steppes une surface brillante et unie que nos gens prirent pour un lac. Cette découverte fit éclater une joie générale qu'il m'était impossible de partager, attendu que je connaissais parfaitement l'endroit le plus rapproché où nous pourrions trouver de l'eau. Mes objections furent mal accueillies et ceux des nôtres qui étaient à cheval se dirigèrent immédiatement vers le lac présumé. La réfraction en agrandissait la surface et on aurait réellement pu croire qu'un lac aux eaux jaunâtres s'étalait devant nous; de son sein s'élevaient

de verts îlots couverts d'yuccas. Cependant la caravane approchait toujours et elle se trouva enfin en présence d'une plaine unie et complétement sèche, au delà de laquelle s'élevait une haute montagne. Il est vrai que c'est au pied de cette même montagne que nous devions trouver l'eau la plus proche. Ce lac sec est désigné sur les cartes sous le nom anglais de Dry Lagoon ou sous le nom espagnol de Las Playas. Il est toutefois à remarquer que le même phénomène se reproduit deux fois dans ces régions. Nous trouvâmes le fond du lac revêtu d'une couche unie de gypse argileux que des inondations périodiques dissolvent et qui, après le desséchement complet du lac se reforme de nouveau et se cristallise en partie. Le chemin que nous devions suivre coupe ce plan en travers. La couche argilo-gypseuse était si dure que les roues l'entamaient à peine et, à certaines places, elle était polie comme un miroir. Je ne sais si cet espace est régulièrement chaque année recouvert d'eau ou s'il ne l'est qu'à certains intervalles et par suite de circonstances exceptionnelles; j'ai lieu de croire que la dernière supposition est la plus fondée. Dans tous les cas l'eau ne s'y élève jamais au dessus de trois pouces : la végétation des bords ainsi que celle des îlots le prouve surabondamment.

Il était grand temps que nous atteignissions enfin le côté opposé où nous devions trouver de l'eau. Notre provision était complétement épuisée et malgré une chaleur accablante, nos bêtes n'avaient pas bu depuis 48 heures et tous nous souffrions beaucoup de la soif. J'éprouvai là pour la première fois le pénible effet de la Fata Morgana qui réfléchissait la surface de l'eau. J'avais lu maintes fois la description de ce phénomène et je l'avais bien souvent admiré

pendant mes nombreux et longs voyages, mais non pas au moment où j'étais dévoré de soif. Les phénomènes de la nature ont, dans cette contrée, un caractère énigmatique très prononcé. Dès que nous fûmes de l'autre côté du lac nous aperçûmes devant nous une vaste plaine couverte d'un riche gazon et toute parsemée de petites excavations remplies d'une eau claire et limpide comme le cristal. Le niveau de cette eau est de beaucoup plus élevé que celui du lac desséché et cependant aucun ruisseau ne descend vers celui-ci. Ces trous sont si profonds et la circonférence en est si étendue que très souvent les mulets en s'en approchant pour boire y tombèrent et disparurent tout entiers sous l'eau; quand ils remontèrent à la surface nous leur jetions des cordes à l'aide desquelles nous les tirions de là. Un vert gazon borde ces trous et descend jusqu'à la surface de l'eau; l'endroit où se trouvent ces eaux est connu sous le nom de « Natural Wells, » les fontaines naturelles. En se retournant vers l'espace que l'on vient de parcourir, on a en perspective le paysage le plus splendide que l'on puisse imaginer et à la beauté duquel contribuent grandement les formes originales qu'affecte un bloc de rochers situé en face sur l'autre bord et un genre d'yucca qui se rapproche beaucoup de la forme des palmiers. Les bords du lac sont garnis de plusieurs rangées de ces arbres.

En poursuivant notre voyage, nous dûmes franchir une montagne sur le versant occidental de laquelle nous trouvâmes une source limpide non loin du lit actuellement desséché d'un ruisseau qui sortait d'une gorge creusée dans le roc et qui, à certaines époques se change en un torrent impétueux. La plaine qui se déployait sous nos yeux était couverte de fin gazon et parsemée de grands agaves chargés

de branches gigantesques. Ces agaves avaient précisément atteint ce degré de développement pendant lequel les tiges contiennent un suc doux qui fournit un rafraîchissement très agréable. Le long du lit desséché du ruisseau se trouvaient des platanes qui me semblèrent tenir plutôt du genre des sycomores nord américains (*Platanus occidentalis*) que de celui du platane de l'ancien continent. Cette espèce dont les branches sont tombantes, les feuilles fortement découpées et l'écorce d'une belle couleur verte bien prononcée, croît dans les ravins des montagnes nord-américaines, ordinairement sur les bords des lits remplis de galets des ruisseaux intermittents. On en voit jusqu'en Californie et les Mexicains leur ont donné le nom d'Aliso.

Dans la soirée se déclara un orage qui dura pendant la nuit entière. Nos bêtes, qui furent par la même occasion abondamment abreuvées et lavées de la poussière qui les couvraient, se réveillèrent tout raffraîchies le lendemain matin. Comme nous poursuivions notre route, nous vîmes dans les montagnes voisines des colonnes de fumée s'élever sur plusieurs points et, pendant la nuit suivante nous aperçumes des feux tout près de notre camp. Ces indices révélateurs nous engagèrent à employer la moitié du personnel de la caravane à former une garde vigilante autour de notre troupeau.

Nous arrivâmes après cela à un groupe de fontaines naturelles — Natural Wells — en tout semblable à celui dont j'ai déjà donné la description. Elles se trouvaient dans un large bassin revêtu de gazon et entouré de montagnes nues et stériles; le paysage n'est égayé par la présence d'aucun arbre. Les trous grands et profonds étaient remplis d'une eau d'un blanc laiteux, quoique fort bonne au goût. Nos

mulets, dont tantôt l'un, tantôt l'autre, disparaissait dans l'un de ces trous, nous donnèrent beaucoup de peines et avant d'abandonner la place nous dûmes encore visiter chacun de ces trous afin de nous assurer que nous n'y laissions pas quelque partie de notre troupeau. Un animal carnassier, très probablement une panthère, s'était établi en embuscade sous les bords un peu saillants d'un de ces trous, car nous y trouvâmes des débris d'antilopes et de cerfs qui selon toute apparence avaient été égorgés pendant qu'ils se désaltéraient. Cette place ressemblait à un abattoir et la masse de poils d'antilope qui était mêlée à l'eau en avait fait une sorte de bouillie. Un ruisseau prend là sa source mais il ne parcourt pas une grande étendue de chemin et va se perdre plus loin dans la prairie.

Une demi journée de marche nous conduisit à une source qui forme un charmant ruisseau sautillant à travers la prairie. Non loin de là nous vîmes un groupe de huttes indiennes abandonnées par leurs habitants qui avaient pris la fuite à notre arrivée. Probablement pour nous punir de ce dérangement ou plutôt encore pour nous donner une preuve de leur haine ils avaient déposé leurs excréments dans la source même du ruisseau dont toute l'eau était infectée. Pendant la nuit nous aperçûmes leurs feux dans notre voisinage et nous ne nous départîmes pas de la plus grande vigilance. Le lendemain, comme je marchais un peu en avant de la caravane, je remarquai sur la poussière du chemin, parmi les traces laissées par une bande d'Indiens, celles de petits pieds de femme, chaussés de fins souliers. C'étaient fort probablement celles d'une prisonnière que ces barbares traînaient avec eux.

Nous nous trouvâmes enfin en présence du fameux défilé

de Guadalupe. Pendant les cinq derniers milles la route monte continuellement jusqu'à ce qu'on arrive tout à coup au bord d'un précipice. Tout autour s'élèvent de hautes montagnes; des bords du plateau on plonge dans un chaos de ravins, de rochers, de crêtes, de saillies, cachés sous d'épais buissons de genévriers, entremêlés de chênes nains, de yuccas, de dasyliris, de cactus et d'agaves. Pour le voyageur non expérimenté il est inconcevable que l'on parvienne à faire traverser ce dédale à de gros chariots de marchandises. Et dans le fait cette opération rencontre de telles difficultés qu'il nous fallut deux jours pleins pour franchir une très petite distance. On devait enrayer deux roues à chacun des chariots et les soutenir au moyen de fortes cordes, tandis que les conducteurs guidaient les pas des attelages au milieu des blocs de pierre et des broussailles. De l'endroit où nous passâmes la nuit, on dut ramener les bêtes vers la source précédente, puis les mener paître sur le versant escarpé de la montagne, et, comme j'étais de garde auprès du troupeau, je dus me frayer un chemin à l'aide des pieds et des mains sans oser abandonner un instant mon fusil. De ces hauteurs la route s'incline vers un labyrinthe de ravins, au milieu desquels il eut été difficile de se guider. La route nous conduisit à travers d'immenses amas de terrains éboulés, au dessus desquels s'élevaient des blocs de rochers de diverses couleurs, semblables à des masses argileuses qui, contenant différents oxydes, auraient été exposées au feu; il en était ainsi jusque sur le cratère large et déchiré d'un volcan que nous dûmes traverser de part en part; cette scène est d'une sauvagerie indescriptible.

Nous arrivâmes enfin à une vallée plus régulièrement formée qui nous conduisit de la montagne dans la plaine.

Sur la route nous vîmes des couches de pierre calcaire presqu'horizontales qui s'étendent jusque sur les masses éruptives de la montagne et doivent par conséquent être moins anciennes que ces dernières. Dans une gorge creusée au milieu de ces couches calcaires jaillissent d'abondantes sources qui forment un clair ruisseau. Nous suivîmes son cours rapide qui nous mena à un vaste bassin entouré d'un cercle de collines et de montagnes plus éloignées, et dont le fond était occupé par de vertes prairies, entrecoupées par de nombreux cours d'eau en maints endroits couverts de roseaux. Sur une élévation de terrain revêtu de la végétation dominante de ces contrées se trouvent les ruines d'anciennes constructions éparses. Ces ruines, situées sur un des terrains les plus riches de la Sonora septentrionale, composent la Hacienda, aujourd'hui abandonnée, de San Bernardino.

C'est des sources de ce bassin, réunies à quelques autres de ces régions, que tire son origine le Rio Yaqui, le fleuve le plus important de la Sonora et le plus considérable de ceux qui vont se jeter dans le golfe de Californie. En franchissant le passage de Guadalupe, nous avions donc quitté la surface du plateau qui s'incline vers le Rio Grande pour nous engager sur cette partie du continent qui va s'abaissant jusqu'à l'océan Pacifique. Le lecteur se rappellera peut-être que mon excursion de Chihuahua vers la Sierra Madre me conduisit à la source du Rio de Papigochic qui, plus tard, se réunit au Yaqui : j'avais donc visité les lieux d'où viennent les deux bras principaux du fleuve.

Une marche de deux jours nous mena au point de départ du Rio de San Pedro, un confluent du Gila. En quittant la plaine de San Bernardino nous commençâmes à gravir une série de montagnes, dont les collines avancées étaient com-

posées de basalte. Plus haut nous trouvâmes de la roche calcaire, puis du porphyre répandu en une large masse rocheuse. C'est là que nous dûmes passer la nuit, bien qu'il ne s'y trouva pas une seule goutte d'eau. Le lendemain nous gagnâmes un plateau où l'eau manquait également; les sources que l'on nous avait assuré devoir se trouver un peu plus loin vers l'ouest furent également impossibles à découvrir; heureusement un orage éclata qui nous procura de l'eau en abondance.

En continuant notre route vers le San Pedro, nous dûmes contourner la base large et élevée d'un imposant bloc de rochers, dont le sommet s'élevait en pyramide. Nous le laissâmes à notre droite. Il était entouré de hautes montagnes séparées les unes des autres par de vastes étendues de terrain uni. Non loin de là, sur le bord de la route, je remarquai une pierre couverte d'hiéroglyphes indiens assez curieux. Il est à observer que cette pierre est fortement fixée en terre et que l'on n'en rencontre pas de semblable dans les environs. Tout porte à croire qu'elle a été apportée là dans un but déterminé et probablement pour servir de monument, de souvenir ou au moins de borne de délimitation.

Ces parages abondent en chevaux sauvages, qui pourtant sont fort timides et que, du reste, je ne pus voir que de très loin. Les buffles y sont aussi assez communs.

De ces hauteurs nous descendîmes dans une plaine entrecoupée par de nombreux cours d'eau qui forment comme un réseau de veines entrelacées, réseau qui constitue le principe du Rio de San Pedro. C'est sur les bords du San Pedro, qui, à son début, n'est qu'un ruisseau, que je vis pour la première fois le trèfle sauvage, ressource si importante pour l'élève du bétail, surtout en Californie. Un embranchement

de la route suit le cours de la rivière vers laquelle les cours d'eau affluent de toutes parts, de sorte que bientôt elle devient très considérable. Quant à nous, nous croisâmes la rivière dans la partie supérieure, et, arrivés au delà, nous nous dirigeâmes vers les hauteurs. De ce point on découvre un paysage grandiose et très remarquable. D'imposantes montagnes, garnies à leur base de chênes et aux sommets couronnés de forêts de sapins, lui forment un cadre magnifique. Entre elles se déployent de vastes étendues de terrain, tantôt horizontal, tantôt ondulé, tantôt incliné, mais formant toujours de longues lignes droites et allant en déclinant vers les côtés. Dans les excavations profondes qui existent entre chacune de ces voûtes jaillissent les nombreuses sources, dont la fraîcheur et la belle couleur verte de l'herbe et des roseaux révèlent la présence à une distance de plusieurs milles. Ce terrain occupe une étendue qui ne mesure certainement pas moins de cent milles anglais carrés; mais, au moyen des puits artésiens dont on obtiendrait ici des résultats au moins aussi avantageux que dans la vallée de San José, en Californie, il pourrait être étendu sur un espace trois et même quatre fois plus grand et la masse des eaux de la rivière quadruplée. Les limites entre le Mexique et les États-Unis, d'après les dispositions du traité de Gads, coupe en deux la partie supérieure du fleuve, et il est certain qu'avant peu, de nombreux établissements se seront formés des deux côtés. Les montagnes voisines, comme presque toutes celles de cette contrée, sont riches en métaux; on parle surtout d'abondantes mines de cuivre, et, comme le bois et l'eau s'y trouvent en quantité suffisante, cette contrée privilégiée semble destinée à un avenir de grande prospérité. Tous ceux qui ont visité cette vallée en font le

plus grand éloge, et tous les éléments de succès semblent appeler en ces lieux une population nombreuse et active.

Comme nous traversions la vallée, nous aperçûmes sur les hauteurs, à la distance d'environ un mille et demi anglais, deux Indiens qui s'approchaient lentement de nous et qui tenaient un drapeau blanc. Lorsque nous eûmes répondu à leur signal, ils s'avancèrent vers nous; un des nôtres alla à leur rencontre et la conversation s'engagea. Petit à petit leur nombre s'augmenta et bientôt ils furent une trentaine. C'étaient des Apaches dont la physionomie différait beaucoup de celle de leurs compatriotes que j'avais vus précédemment, tout en conservant l'empreinte uniforme du type national. On ne retrouvait pas chez eux ces formes aplaties du type mongol que j'avais observées chez les Apaches et les Lipans du Texas. Leur profil rappelait plutôt le profil grec. Le front, le nez, les yeux et la bouche étaient correctement tracés et ce n'est qu'à la largeur de l'os maxillaire supérieur et à la sombre expression de leur regard, que l'on reconnaissait le type de la race indienne. Ils portaient une coiffure en forme de casque, faite de cuir, de drap écarlate et garnie de dentelures de drap jaune. Le panache, de forme antique, était formé des plumes de la queue du coq d'Inde sauvage à côté desquelles pendaient des plumes de petits oiseaux de plusieurs couleurs. Cette coiffure était maintenue par une lanière de cuir nouée sous le menton et cet ensemble leur donnait à tous, depuis les plus vieux jusqu'aux plus jeunes, une apparence guerrière bien caractérisée. J'ai remarqué, d'après des dessins qui m'ont été communiqués plus tard, que le même costume est porté par les Navajos dans le Nouveau Mexique.

Ces Apaches menaient à leur suite des jeunes garçons

qu'ils avaient enlevés au Mexique. Ils nous en offrirent un en vente. Nous n'eussions pas demandé mieux que d'affranchir ce pauvre enfant, mais cela n'était pas possible, ces gens exigeant pour sa rançon de l'étain et de la poudre, dont par la suite, ils eussent pu faire usage contre nous. Pour colorer notre refus, je dis au chef de la bande que nous ne possédions qu'une provision très minime de ces articles, mais M. K. gagné par l'impatience, m'interrompit pour lui crier : « oui, nous avons de la poudre et des balles, mais » bien pour nous en servir contre vous et non pour vous » en donner. » Le chef ne répliqua rien et se contenta de nous dire qu'il reprendrait le jeune garçon, mais qu'il espérait que nous trouverions un autre moyen de nous entendre. Cependant aussitôt qu'il eût rejoint le reste de la bande, ils s'éloignèrent de toute la vitesse de leurs chevaux. Plus tard nous apprîmes que ce chef nommé Miguel, était redouté dans le pays pour sa cruauté et qu'il était connu pour le plus barbare de tous les Apaches.

Il y avait parmi eux un vieillard qui parlait assez bien l'espagnol et dont l'extérieur respirait une certaine dignité. Quand, dans le cours de la conversation, j'exprimai quelque hésitation à accueillir ses protestations d'amitié, il leva les yeux vers le ciel et montrant le soleil de la main : « Ne » crois-tu pas que Dieu, ce soleil (que Dios, este sol), » voit ce que nous faisons et qu'il nous punirait si nous » faisions le mal? » Cette déclaration me rassura beaucoup, sans que j'eusse pourtant voulu engager ma liberté sur la sainteté de ce serment. Cette bande était connue dans les localités voisines de la Sonora sous le nom de Biscainos, c'est à dire » de l'état de Chihuahua, » qui, autrefois, portait le nom de Nouvelle Biscaye.

Nous arrivâmes alors dans un délicieux vallon formé de belles prairies, entouré des deux côtés par des rochers et arrosé par un clair ruisseau. Des chênes ombreux croissaient au pied des rochers, et des peupliers au bord du ruisseau. Le roc des masses montagneuses qui se trouvent au second plan est formé de porphyre qui s'élève en pyramides déchiquetées; mais entre ces formations éruptives, des couches de grossier conglomérat se sont répandues dans la vallée, couches qui semblent avoir conservé leur position primitive horizontale et appartenir au système de configuration particulier à cette contrée. Cette formation paraît être assez générale et s'étendre au delà de la Sonora, mais seulement dans les vallées et dans les parties destinées à combler les intervalles demeurés libres entre les masses éruptives; elle doit, d'ailleurs, être elle-même, un produit de l'éruption ainsi que le granit qui commence à apparaître ici.

La route principale, à laquelle nous ne vîmes nulle part aboutir un autre chemin, nous conduisit en ligne directe près d'une montagne escarpée, entourée d'un terrain déchiré de sillons et de ravines qui rappelle tout à fait le passage de Guadalupe. Le sol est couvert d'une forêt de chênes. La route devient de plus en plus difficile et à la fin impraticable, de sorte qu'il ne nous resta plus qu'à faire volte-face et à revenir sur nos pas.

De là nous n'étions plus fort loin de Santa Cruz, la première localité habitée que nous devions rencontrer depuis que nous avions quitté le Rio Grande. Les voyageurs Nord-Américains qui nous accompagnaient nous avaient précédés dans cette petite ville. Ils avaient réussi à passer par la montagne et, arrivés à la ville, ils avaient eu l'heureuse inspiration d'envoyer à notre rencontre un habitant du pays

qui connaissait parfaitement les chemins. Celui-ci nous fit contourner la base de la montagne par un chemin qui nous conduisait dans un joli vallon ombragé par des frênes, des noyers, des peupliers et des platanes; derrière les collines verdoyantes sur lesquelles se voyaient quelques chênes, s'élevaient de hautes montagnes, raides et escarpées, au sommet couronné de sapins. L'aspect de ce magnifique paysage, régulier et bien ordonnancé, ferait croire qu'il est cultivé depuis des siècles. Cependant nous fûmes bientôt rappelés à la réalité par la vue d'un amas de débris de chariots incendiés et nous nous souvînmes que nous traversions des parages où les Apaches commettent leurs forfaits avec impunité. Nous passâmes la nuit dans ce joli vallon et comme nos gens avaient tué deux buffles, il y eut abondance de nourriture pour les hommes et pour les bêtes. Le lendemain nous gravîmes des collines couvertes d'un riche gazon et de quelques groupes de gigantesques agaves et nous arrivâmes enfin dans la vallée de Santa-Cruz, une des plus belles parties de la Sonora septentrionale.

CHAPITRE VI.

Rivière et vallée de Santa Cruz. — Paysage. — Hacienda de la Calabasa, habitée par des colons allemands. — Leurs combats avec les Apaches. — Ancienne mission de Tumacacori. — Habitants allemands. — Compagnons de voyage infidèles. — Saguarro ou Cactus monstre. — San Xavier del Bac. — Anciennes connaissances. — Pimas chrétiens. — Aventuriers européens au service d'un propriétaire de la Sonora. — Tubac. — Tucson. — Un désert de poussière et d'argile. — Pyramide rocheuse isolée. — Scènes du désert. — Gila Laguna. — Pimas païens. — La fève du mezquite. — Idylle : scènes et caractères des Pimas.

La vallée de Santa Cruz forme, quelques milles au delà de la ville, une courbure si forte que la petite rivière qui la baigne et dont le cours, dans la partie supérieure, se dirige vers le midi, change subitement de direction et s'enfuit vers le nord et le nord-ouest. D'après cette direction elle semble vouloir se réunir au Gila, mais avant de rejoindre ce dernier, elle se perd dans le désert quelques milles, au delà de Tucson.

Santa-Cruz, petite ville déchue, abritant une population qui va en décroissant et qui ne peut cultiver ses champs de froment sans exposer sa vie, est assise dans la vallée, précisément au pied de cette montagne sauvage et inaccessible qui nous força de rebrousser chemin. On prétend que c'est la

ville la plus peuplée de la Sonora. Quoi qu'il en soit, elle fait incontestablement partie de la « tierra fria, » région froide, de la climatologie mexicaine. Ici, pendant l'hiver, il tombe de la neige. Les pluies d'été commencent à la fin de juin ou au commencement de juillet et avec elles apparaît un seconde végétation, la croissance d'été, là où les sources naturelles ou les canaux d'irrigation n'étendent pas leur action bienfaisante et font dépendre la fertilité du sol des influences atmosphériques. En octobre, il gèle déjà. Le climat qui, pour un habitant des pays septentrionaux, est incontestablement l'un des plus beaux et dans tous les cas l'un des plus salubres du monde entier, est des plus favorables à la culture du froment et à celle des arbres fruitiers de tout genre. Toutes les propriétés abandonnées de la contrée ont encore leurs jardins plantés d'arbres, retournés pour la plupart à l'état sauvage, des pommiers, des poiriers, des pêchers, des abricotiers : un peu plus avant dans l'intérieur des terres, vers la Sonora, des vignes, des figuiers, des grenadiers croissent naturellement. Il ne manque à cette vallée que la sécurité pour en faire le séjour le plus heureux du monde. Mais la peur qu'inspirent les Apaches empêchent ses timides habitants de jouir des bienfaits que la nature leur a si richement départis. Près de la grande courbe que forme la vallée sont situés les bâtiments d'une hacienda désertée par ses habitants. Quelques jours avant notre arrivée, les sauvages avaient volé dans les environs de la ville plusieurs chevaux et pendant notre séjour, arriva de Tucson un détachement de cavalerie mexicaine à la poursuite des voleurs. Depuis, cette contrée est probablement devenue plus sûre, car, bien que Santa-Cruz, d'après la nouvelle régularisation des frontières, soit demeurée du côté du

Mexique, cependant l'établissement, à San Xavier del Bac, d'un fort occupé par une garnison des États-Unis doit avoir exercé une influence salutaire sur tout le voisinage. La ligne des frontières passe maintenant à une distance très rapprochée au Nord de Santa-Cruz et coupe la vallée en deux endroits différents; une fois dans la partie méridionale et une seconde fois dans la partie septentrionale de la rivière. La partie supérieure et la partie inférieure de la vallée appartenant aux États-Unis, sont désagréablement séparées de cette façon par une partie qui est demeurée le domaine du Mexique.

Vers la source de la rivière, là où des collines unies environnent seulement la vallée, on n'y voit pas d'arbres et les steppes du plateau s'étendent jusque sur ses bords; mais près de Santa-Cruz et plus loin en descendant, les bords de la rivière et le fond de la vallée sont garnis de peupliers, de saules, de frênes, de platanes, de chênes et de noyers. Quelques chênes épars ont poussé dans la partie inférieure de la déclivité des rochers, la plupart revêtus de gazon et les cimes dentelées des hautes montagnes s'élancent avec toutes sortes de formes bizarres au dessus d'une couronne de sombres sapins. Quelques-unes des parties de cette vallée ont un cachet si grandiose et à la fois si simple qu'elles ajouteraient aux beautés de n'importe quel pays et des points comme Tumacacori et San Xavier del Bac seraient célèbres en Italie, en Grèce et même dans l'Asie Mineure. Quelques sites me rappelèrent ces paysages du centre de l'Allemagne où un ruisseau qu'animent des poissons au dos brillant, coule avec un doux murmure au milieu d'une prairie entre des rangées de saules et de frênes; ici on rencontre également des saules et le jaune mimulus remplace

la renoncule des prés, et, le jaune pissenlit de l'Allemagne. Plus loin se produisent d'autres spécimens du règne végétal. De remarquables cucurbitacées, au feuillage si profondément découpé qu'on ne voit que des nervures, serpentent sur le terrain dur et argileux et de magnifiques convolvulus, au feuillage brillant et aux grandes fleurs carminées se soulèvent en longues bandes que l'on croirait tracées, selon les règles de l'art, par la main d'un jardinier, en forme de coupoles arrondies. Une plante qui ressemble à la martynia, était chargée de fleurs veloutées, d'un jaune orange, qui remplissaient l'air d'un parfum de musc et de violette.

Comme nous approchions de la Hacienda de la Calabasa, le premier point habité au dessus de Santa Cruz, je fus invité par un serviteur mexicain à entrer dans l'habitation. Arrivé dans la cour, je fus reçu par deux Allemands qui demeuraient là avec un nombreux domestique, composé de Mexicains, d'Indiens-Pima et d'Apaches civilisés. L'un d'eux, M. de H. avait été compromis lors du soi-disant « attentat de Francfort » en 1832, à la suite duquel il avait quitté l'Allemagne. Depuis lors il avait vécu dans différentes parties du monde et en dernier lieu il avait quitté la Californie pour s'établir dans la Sonora. Il y avait fait la connaissance de l'un des hommes les plus distingués du Mexique, don Manuel Gandara, l'ex-gouverneur de l'État, auquel appartenait la Hacienda de la Calabasa et celui-ci s'était associé avec l'entreprenant Allemand pour essayer d'établir en ces lieux, malgré les Apaches, une population civilisée qui s'occupât en grand de l'élève des moutons, entreprise à laquelle le pays se prête admirablement. M. de H. eut l'heureuse chance de rencontrer un autre Allemand qui résolut de tenter l'aventure avec lui. Gan-

dara leur céda pour commencer cinq mille têtes de moutons. Ils réunirent le nombre nécessaire de domestiques et d'ouvriers des deux sexes et ils s'occupaient de leur installation quand je les rencontrai. Ils m'accueillirent avec tous les témoignages de la plus franche amitié et m'offrirent le seul rafraîchissement qui fût à leur disposition, un verre de mezcal ou eau-de-vie d'agaves. Ce séjour plut beaucoup à l'un de nos conducteurs, un jeune homme bien élevé de Weimar et il prit le parti de ne plus le quitter. Je crains beaucoup que la présence d'une foule de jeunes filles indiennes réunies dans la cour de l'habitation et parmi lesquelles il s'en trouvait de fort jolies et d'une taille irréprochable, n'ait eu une grande influence sur sa résolution, dont j'espère qu'il n'aura pas lieu de regretter les conséquences. Dans ces contrées l'existence est presque toujours menacée. Ces messieurs nous contèrent qu'à peine arrivés à la Hacienda, ils furent attaqués par une bande d'Apaches et qu'ils ne durent leur salut qu'à un simple hasard. Lorsqu'ils projetèrent dans leur rancho cette funeste expédition, les Apaches commirent l'imprudence de faire tous leurs plans en présence d'une prisonnière mexicaine qui profita du désordre causé par le départ de la bande pour prendre la fuite. Elle arriva heureusement à Tucson où elle prévint le commandant de la garnison mexicaine des projets des Apaches. Celui-ci envoya sur-le-champ ses soldats au secours des habitants de la Hacienda. Comme les Apaches descendaient d'un côté la pente de la colline, les troupes mexicaines apparaissaient de l'autre et le combat qui s'engagea à la suite de cette rencontre et pendant lequel, selon ce que j'appris plus tard, M. de H. abattit trois Indiens, fut pour eux une leçon qui porta des fruits salutaires,

car les habitants de la Hacienda ne furent plus jamais inquiétés.

Plus loin que Calabasa, en descendant, la vallée change complétement d'aspect. Des deux côtés les montagnes semblent se reculer et la vallée élargie est occupée par des collines de granit et des couches horizontales d'un conglomérat semblable à celui de San-Pedro. La rivière passe entre ces rochers ; plus loin la vallée s'élargit encore et de grands peupliers, des saules et des noyers garnissent les bords de la rivière tandis que les collines sont couvertes de mezquites, de chênes rouvres et de buissons de genévriers. On dit que les montagnes de ces régions renferment de grandes richesses en mines d'or et d'argent, dont l'exploitation ne rencontre d'autre obstacle que la crainte des Indiens.

Le jour suivant nous arrivâmes à la mission de Tumacacori, située également dans la vallée ; elle se compose d'une église de construction massive, entourée de quelques bâtiments assez considérables. Trois Allemands et un Français s'y sont établis et prétendent être les propriétaires légitimes de la mission et des terres qui en dépendent. La situation en est fort intéressante. De hautes montagnes de porphyre, de forme pyramidale, s'élèvent derrière les bâtiments en face desquels passe le fleuve garni des deux côtés d'une guirlande touffue d'arbres ombreux ; plus loin se déploie la vallée et le vieux jardin de la mission fournit aux nouveaux colons des fruits en abondance. Un autre de nos compagnons de voyage. M. C. nous abandonna encore ici : il prit le parti de rester avec les habitants de Tumacacori.

J'ai déjà eu l'occasion d'observer la singulière différence qu'affectent dans leur forme les mezquites ou les algarobbias et maintenant que nous traversons un petit bois de

mezquites, je dois revenir sur ce sujet. Ce végétal remarquable apparaît différent sur les côtes du Texas, différent sur le plateau élevé de Pecos, différent dans la vallée du Rio Grande, différent encore dans le midi de l'État de Chihuahua, différent enfin ici dans la Sonora, dans le Gila et dans le Colorado. Dans ces dernières contrées, c'est un arbuste élégant dont le feuillage dentelé a le défaut de donner trop peu d'ombrage. Traversant un petit bois de mezquites, un soir que la lune éclairait une moitié du firmament, tandis qu'elle laissait l'autre dans une obscurité profonde, nous apercevions le ciel à travers ce feuillage transparent tantôt comme une lueur vacillante, guidant imparfaitement notre marche incertaine, tantôt comme un éclair qui venait de temps en temps éblouir nos regards. C'était une scène magique.

C'est dans la partie inférieure de la vallée de Santa Cruz que l'on voit apparaître pour la première fois sur les bords de la route le cactus monstre (cereus giganteus) que les indigènes nomment saguarro. Quelques écrivains, et en dernier lieu Bartlett, désignent cette plante remarquable sous le nom de Pitaya (Pitahaya) : cependant ce nom appartient à une autre espèce de cactus qui a beaucoup de rapports avec le précédent, mais dont la taille est infiniment moins élevée et qu'on rencontre fort rarement dans cette partie septentrionale de la contrée, mais qui est très commune dans le midi de la Sonora. J'ai obtenu à ce sujet des renseignements d'une source très sûre. C'est le chef des Pimas lui-même qui m'a affirmé d'une manière positive que les cactus colonnaires qui croissent dans ces régions ne sont pas des Pitayas, mais bien des Saguarros.

Le Saguarro forme une colonne cannelée, de la grosseur

d'un homme et qui atteint 30, 40 et même 50 pieds de hauteur; sa partie supérieure se divise souvent en trois ou quatre branches ce qui lui donne l'aspect d'une gigantesque girandole. Les fruits, bons à manger, que portent ces cactus et qui ressemblent pour la forme à la figue, se trouvent le long des arêtes, au sommet de la colonne et comme ces derniers sont très élevées, il serait fort difficile au voyageur de les cueillir si la plante elle-même ne lui en fournissait les moyens. Les vieux troncs finissent par se séparer en longues perches : ces perches sont enveloppées d'un tissu cellulaire compacte et disposées en cercle autour du tronc principal et comme elles ont la même hauteur que lui on s'en sert pour abattre les fruits. Sur les terrains où croissent les Saguarros on est sûr de rencontrer bientôt de ces longues baguettes; on m'a assuré qu'elles donnent lieu à un commerce d'exportation. On les dirige sur le port de Guaymas, d'où on les transporte en Europe et là on en fait de jolies cannes qu'on livre au commerce sous le nom de joncs d'Espagne. Je ne puis cependant rien affirmer à ce sujet. Chez les Pimas de San Xavier del Bac, je trouvai de grandes provisions de fruits des Saguarros, que l'on emploie de différentes manières, en guise d'aliments. D'abord on le mange crû, ensuite on en extrait le jus dont on fait une sorte de miel connu dans toute la Sonora sous le nom de miel de Saguarro; puis des graines, proprement lavées et soumises à la dessication, graines qui, dans chaque fruit, sont très nombreuses, et qui ressemblent assez à la graine de pavot, on prépare une farine qui sert à faire du pain et aussi à la confection d'un breuvage qui a quelque analogie avec le chocolat et que les habitants du pays nomment Atole.

Le fruit du Pitaya est, dit-on, incomparablement meil-

leur que celui du Saguarro; cependant tous deux forment une ressource alimentaire très importante pour les habitants de la Sonora. Peu de temps avant mon passage, une sécheresse qui avait fait absolument manquer toutes les récoltes, les obligea à se nourrir, pendant longtemps, des fruits de toutes les espèces de cactus.

Je ne me souviens pas d'avoir éprouvé une surprise plus grande que celle que je ressentis à la vue de l'ancienne et célèbre mission de San Xavier del Bac qui est un monument d'un caractère simple et noble et un souvenir de l'énergie et du dévouement des anciens missionnaires catholiques. Une vaste étendue de terrains en grande partie à l'état sauvage, couverts d'herbes, de broussailles et de fourrés d'algarobbias : dans le voisinage des bâtiments, les champs régulièrement partagés des derniers débris des anciens Pimas catholiques, autrefois réunis en ces lieux, sont entourés de rochers et de montagnes de l'aspect le plus imposant. Cette riche nature se prêterait admirablement à toutes les conditions d'une bonne culture et par sa situation ce point est destiné à devenir la ville principale, le centre d'une région de charmantes oasis et de riches districts.

A côté de l'église, imposante, massive et soigneusement entretenue, qui est considérée comme une des plus belles de l'état de la Sonora et dans l'intérieur de laquelle j'admirai à côté de quelques ornements barbares et sans goût, un autel richement incrusté d'or, sont construites les huttes des quelques Pimas qui demeurent encore là. Ceux-ci sont fiers d'être chrétiens et ils traitent dédaigneusement de « los gentiles » ceux de leur tribu qui sont restés païens. Ils sont, du reste, depuis longtemps privés de prêtres, de sorte qu'ils ne reçoivent plus d'instruction et ils ont conservé plusieurs

de leurs anciennes coutumes, celle, par exemple, d'anéantir ce qui a appartenu à un mort : coutume déplorable qui rend impossible le progrès matériel. Ce sont des gens d'un caractère doux, paisible et honorables sous tous les rapports ; ils observent une discipline très sévère ce qui doit être le résultat de la combinaison de l'influence des jésuites et de celle de l'ancienne politique indienne. Ils comprennent passablement l'espagnol et pourtant ils évitèrent autant que possible de le parler avec nous. Ils firent aussi beaucoup de difficultés pour nous céder quelques objets dont nous avions besoin, d'abord parce qu'ils ont probablement peu de choses à vendre et ensuite parce que l'esprit de spéculation semble leur faire complétement défaut. Il était impossible de méconnaître chez ces gens une certaine épaisseur d'intelligence, une étroitesse d'idées et une sorte de dissimulation qui est, du reste, presque générale chez ceux de leur race. Ils s'approchèrent plusieurs fois de notre campement, mais ils restaient là muets, bouche béante et bras pendants, durant des heures entières à nous examiner et leurs enfants seuls s'amusaient à déployer leur adresse dans l'art de lancer les flèches. L'extrémité de celles-ci est garnie de silex, revêtu d'une substance noirâtre. Ils prétendent que cette substance est composée de venin de serpent ce qui me semble invraisemblable.

Les conditions d'existence de ces gens ont dû complétement changer depuis, ainsi que la localité et toute la région avoisinante. San Xavier del Bac est actuellement une station militaire des États-Unis, ce qui en fera certainement un centre de population.

Nous fîmes ici une halte de plusieurs jours pendant laquelle nous reçûmes la visite de quatre caravanes campées

dans le voisinage, visites que nous rendîmes à notre tour. Parmi les personnes qui en faisaient partie, le hasard m'en avait fait déjà rencontrer quelques-unes et je devais plus tard en revoir d'autres. Ainsi de M. H. du Brunswick dont j'ai partagé le lit pendant une nuit à New Mexico. Je le rencontrai de nouveau à Chihuahua, à El Paso, dans les steppes près du Rio de los Mimbres et plus tard à Los Angeles et à San Francisco. Puis encore M. M., du Texas, que j'avais vu en dernier lieu à El Paso, était campé près de San Xavier del Bac avec les débris de son troupeau. Cet homme avait éprouvé d'étranges vicissitudes pendant son voyage en Californie. Un des associés à son entreprise conçut le projet de se débarrasser de lui pendant la route pour s'emparer à lui seul de son troupeau, et dans ce but il se mit à la tête d'une révolte organisée par les conducteurs des troupeaux. On refusa ouvertement obéissance à M. M. qui se trouvait dans la position la plus critique, lorsqu'arrivèrent les Apaches, sous les coups desquels tombèrent les principaux fauteurs de la révolte. Cette circonstance sembla être pour les autres l'expression de la volonté du Ciel, et ils rentrèrent tous dans le devoir. Cependant M. M. perdit à cette affaire une partie de son troupeau, une autre partie périt faute d'eau; plus tard les sauvages lui enlevèrent ce qui lui en restait, et je le vis arriver en Californie après la perte de tout son bien; c'est là qu'il me raconta ses aventures.

J'allai visiter les Pimas dans leurs habitations. Ils se montrèrent d'abord défiants; ensuite je réussis à inspirer de la confiance à un vieillard avec lequel j'engageai la conversation. Bientôt les femmes m'offrirent de la purée de pois et des gâteaux de froment. Ils cultivent aussi des fèves, des

courges et des melons; ils ont également des cotonnières dont ils emploient le produit à leur usage particulier. Je les vis occupés au tissage qu'ils pratiquent d'une façon toute primitive. Les fils sont étendus horizontalement, de la longueur que doit avoir la pièce d'étoffe, puis avec la main on passe les fils de la trame entre ceux de la chaîne. Par contre les ceintures de toutes couleurs, au moyen desquelles les jeunes filles soutiennent leurs jupes au dessus des hanches, sont très artistement tissées. Ces ceintures sont de très bon goût et les figures qu'elles représentent appartiennent au vieux style mexicain. On m'assura que la couleur bleue de ces figures est de la teinture d'indigo qu'ils fabriquent eux-mêmes, tandis qu'ils se procurent les fils de couleur rouge en défilant des étoffes rouges que leur amène le commerce. On se tromperait pourtant si l'on attribuait à l'influence de la civilisation ces travaux d'industrie : bien au contraire, depuis lors ils sont tombés quelque peu en décadence, car chez les Pimas païens ils sont arrivés à un plus haut degré de perfectionnement.

Tout près de cet endroit on voit unc colline en forme de cône, qui est produite par le gonflement d'une masse rocheuse. Plusieurs collines semblables existent dans les environs; il s'en trouve d'autres encorc en forme de tours et de murailles. Ces sombres rochers, ainsi que les saguarros columnaires, impriment au paysage un caractère de sévérité tout particulicr.

Pendant notre séjour à San Xavier, nous y vîmes arriver, avcc une suite nombreuse, M. Cubillas, un des hommes politiques les plus riches et les plus importants de l'État de la Sonora. Il parcourait la contrée pour visiter ses propriétés fort étcndues et qui, jusqu'alors, privées presqu'entièrcment

de culture, étaient demeurées sans valeur, mais dont il pouvait espérer un revenu très considérable, maintenant que ce territoire faisait partie des États-Unis. Je fus très surpris de voir que la suite de ce personnage se composait d'hommes appartenant à toutes les nations : il s'y trouvait un Allemand, un Hongrois, un Danois, deux Irlandais, un Américain du Nord, probablement tous aventuriers de profession, qui s'étaient rencontrés dans ces régions. Le Danois avait été précédemment en Chine, dans l'Indoustan et au Pérou ; les autres avaient été chassés des États-Unis.

Non loin de San Xavier, dans la vallée et sur une éminence au bord de la rivière, entourée d'un bois de mezquites, se trouve Tubac dont la population est composée en grande partie d'Indiens et particulièrement d'Apaches civilisés. Les femmes et les enfants de cette population étaient assis sur le chemin et nous regardaient d'un air hébété, avec leurs larges et plates figures mongoles.

Le dernier point habité de la vallée est Tucson; c'était à cette époque l'extrême poste mexicaine au nord. Maintenant qu'il fait partie, ainsi que Tubac et San Xavier del Bac, du territoire des États-Unis, c'est probablement à Santa Cruz qu'il s'est trouvé transporté. Nous établîmes notre campement à quelques milles plus haut que la ville, dans une partie très agréable de la vallée. Un ruisseau cristallin, rempli de plantes aquatiques, de petits poissons et de crapauds de différentes espèces, coulait à travers la prairie; celle-ci se trouvait au pied d'un rocher escarpé, dominé par un donjon qu'occupait la garnison mexicaine. Le versant de la colline était garni d'une si grande quantité de cactus que le tout formait un véritable bois de saguarros, si cette expression peut être employée quand il s'agit

de hauts troncs dénudés et sans couronnement. C'est là que je vis aussi pour la première fois un arbuste qui a quelque rapport avec le genêt. Le tronc en est vert, ainsi que les branches et les rameaux finement partagés mais ne portant que de faibles et rares rudiments de feuillage. Il est couvert de fleurs jaunes et de gousses contenant une seule graine. Cet arbuste, que depuis lors nous rencontrâmes souvent et qui fait partie des plantes particulières à la sauvage contrée montagneuse du Gila, est appelé Corchi (prononcez Cortschi) par nos Mexicains, qui prirent, comme rafraîchissement, une gomme aigrelette qui jaillit de son écorce (1).

Jusqu'ici nous avions côtoyé la rivière de Santa Cruz, qu'en plusieurs endroits nous trouvâmes tarie, mais qui reparaissait bientôt après. En deçà de Tucson cependant elle se perd tout à fait dans les steppes à travers lesquelles nous devions poursuivre notre route.

Le 16 juillet au soir nous levâmes le camp et nous nous engageâmes dans ces steppes qui s'étendent d'ici jusqu'au Gila et sur le parcours desquelles nous ne devions, d'après les derniers renseignements que l'on nous avait fournis, rencontrer d'eau qu'à une distance de 80 à 90 milles.

D'abord nous eûmes à traverser un fourré de mezquites; peu à peu cependant disparut toute trace de végétation. La nuit tombait et nos chariots avançaient péniblement à travers une poussière de plus d'un pied d'épaisseur, dont nous soulevions de gros nuages, que déchiraient les éclairs précurseurs d'un orage suspendu au dessus des montagnes de Tubac et de Tumacacori. Après un trajet de quelques

(1) Je ne doute pas qu'il existe des descriptions de cet arbuste, aussi celle que je viens de donner n'est-elle pas destinée aux botanistes, mais bien à ceux qu'intéresse la physionomie générale des paysages.

heures nous atteignîmes enfin un terrain argileux solide et nous respirâmes plus librement. Nous voyageâmes pendant toute la nuit et quand le jour se leva nous distinguâmes en face de nous une vaste étendue au milieu de laquelle s'élève en forme de pyramide la roche du Picacho. Je précédais la caravane et, comme j'approchais du rocher, il me sembla que le chemin devenait humide. Çà et là je remarquai des dépôts bourbeux, enfin j'aperçus de l'eau, d'abord une petite flaque, une seconde, puis une troisième! Je sautai à bas de cheval et je le conduisis de l'une à l'autre jusqu'à ce que sa soif fut apaisée; ensuite je me couchai moi-même à plat ventre et je bus avec délices cette eau jaunâtre et bourbeuse. Pendant la nuit il avait plu autour de la montagne, mais pas assez pour qu'il y eût suffisamment d'eau pour les besoins de la caravane, qui dût passer là sans s'arrêter.

Cependant en arrivant contre la base du rocher nous découvrîmes quelques mares qui fourmillaient de larves infectes et d'énormes crapauds. Aussi nos bêtes, malgré le pressant besoin qu'elles en avaient, témoignaient beaucoup de répugnance à s'abreuver de cette eau. Le paysage environnant a un aspect très caractéristique. Le terrain, résistant et dur comme une aire, forme autour de la montagne une saillie bombée du milieu de laquelle s'élance hardiment la cime gigantesque du rocher. C'est sur la saillie de terrain formant sa base que commence la végétation caractéristique de cette contrée aride : arbustes et buissons de mezquites, diverses sortes d'acacias, corchis verts sans feuillage, saguarros en forme de colonnes et de candélabres. Au lieu de gazon dont on ne voit de traces nulle part, la nourriture de nos bêtes dut se composer exclusivement de gousses d'algarob-

bias ou « fèves de mezquites. » Dans le lointain s'élèvent beaucoup d'autres rochers que, d'après leurs formes et leur couleur sombre, il y a tout lieu de croire composés de roches éruptives de divers genres. Sur quelques points se trouvent de noires masses que l'on dirait provenir d'un renflement partiel de terrain. Quand, après le coucher du soleil, nous nous remîmes en route, nous nous trouvâmes en face d'un roc de l'espèce au milieu de l'océan de lumière qui embrasait l'horizon à l'Occident; des rayons étincelants s'échappaient d'une crevasse et produisaient l'effet d'une fenêtre percée dans la paroi du rocher. On eût dit un effet de théâtre.

Néanmoins nous voyageâmes pendant toute la nuit, et le matin nous nous arrêtâmes près d'une mare, occupée, comme les précédentes, par toute une population de larves et de crapauds, puis nous continuâmes dans la direction d'un rocher excessivement haut et escarpé qui semble être formé de syénite ou blocs de roche verte agglomérés; enfin, vers midi, nous atteignîmes la lagune de Gila dont les eaux brunes, assez profondes et légèrement salines, n'occupent qu'une étendue peu considérable; elles sont entourées de hauts algarobbias et d'un gazon assez maigre. Nous trouvâmes là une compagnie d'Indiens Pimas occupés à récolter les gousses d'algarobbias. Cette bande était composée des seuls membres de cette nation qui ne fussent pas encore convertis au catholicisme et qui habitassent le Gila. Le reste de la nation, qui constitue une fraction beaucoup plus importante, est depuis longtemps civilisé et chrétien, et fait partie de la population de l'État de Sonora, où ils son désignés sous le nom de Papagos. La compagnie se composait d'hommes, de femmes, de garçons et de filles qui

entrèrent immédiatement et sans crainte en relations amicales avec nous.

Différents voyageurs font l'éloge des Pimas (et non Pimos comme l'écrivent beaucoup d'Américains du Nord) dont l'extérieur prévient en effet en leur faveur. Les lieux de résidence de cette tribu sont connus des géographes et désignés sur toutes les cartes sous le nom de village Pimas. Les membres de cette tribu que nous rencontrâmes près de la lagune n'y étaient qu'en passant. A l'époque de la maturité des gousses d'algarobbias, cette peuplade se disperse dans les buissons qui bordent le fleuve afin de recueillir ces graines qui forment une de leurs principales ressources alimentaires et qui nulle part ne sont d'aussi bonne qualité que dans ces parages. Cette année là le résultat de leur récolte était très important pour eux : la rivière n'avait reçu qu'une quantité d'eau insuffisante et on n'avait pu labourer qu'un très petit nombre de champs dont la fertilité dépend du degré d'humidité que leur apporte le voisinage de la rivière.

D'autres voyageurs ont fait également mention de la gousse d'algarobbias ou fève de mezquite et ont reconnu son utilité tant pour les habitants des provinces du Gila et du Colorado que pour les troupeaux qui passent par là pour aller en Californie. C'est pourquoi je ne ferai qu'ajouter à leur description quelques observations afin que mes lecteurs puissent se faire une idée exacte de l'arbuste qui les fournit. Qu'on se figure un petit arbre aux branches épineuses, chargées d'un feuillage disposé comme les barbes d'une plume et de gousses vertes ou jaunâtres qui ne sèchent pas complétement sur l'arbuste dont elles se détachent quand elles ont atteint un certain degré de maturité. A ce

moment, le sol des bois de mezquites est souvent chargé d'une couche de ces gousses de plusieurs pouces d'épaisseur. Dans cet état, la substance de la gousse, plus ou moins sèche, qui renferme la fève, est médulleuse et d'un goût sucré. Les gousses à moitié mûres tombent quand on secoue l'arbre; quand elles sont moins mûres, les gousses ont un goût aigrelet très agréable, offrant quelqu'analogie avec celui d'une bonne pomme. Cependant on ne peut en aucun cas les manger, mais seulement les mâcher et en sucer le jus qui est très rafraîchissant. On m'a assuré qu'au Mexique ces gousses sont moulues, comme le grain, et que la farine que l'on en obtient sert à faire du pain. Je ne sais si, dans ce cas, les fèves ne sont pas extraites des gousses et si les Pimas emploient ce produit au même usage; quoi qu'il en soit, ils nous offrirent un breuvage aigrelet qu'ils obtiennent en extrayant le jus des gousses qu'ils mêlent avec de l'eau et soumettent à une légère fermentation. Ils semblent aimer beaucoup cette boisson. Les chevaux et les mulets pour lesquels, vu la rareté de l'herbe dans ces contrées, ce fruit constitue un des principaux éléments de nourriture, y prennent tellement goût qu'il devient très difficile de leur faire continuer la marche en bon ordre quand on traverse un bois de mezquites. La richesse de ce produit dans quelques parties de ces contrées est presqu'incroyable.

Bientôt nos amis indiens nous proposèrent un commerce d'échange auquel nous consentîmes bien volontiers. Les verts épis de maïs que nous obtînmes de cette façon et qui, grillés sur des charbons ardents, font un mets délicieux, devinrent pour nous, qui étions très fatigués du régime de la caravane, un véritable régal. Quant à moi, j'échangeai

contre une des pièces de mon vêtement, le costume national complet d'une jeune fille. Celui-ci était fait d'une épaisse étoffe de coton, tissée par elle-même, et la belle le portait roulé autour des hanches d'où il retombait jusqu'aux genoux. Il était attaché par une de ces jolies ceintures bariolées dont j'ai parlé précédemment. C'était un produit de son industrie et elle eut quelque peine à s'en séparer. Il serait injuste de ne pas ajouter qu'elle s'éloigna de moi pour se déshabiller et que les intérêts de la pauvre fille furent lesés dans cet échange qui fut tout à mon avantage. La conduite convenable, le regard amical et les formes agréables qui caractérisent les gens de cette tribu, produisent une impression favorable sur ceux qui les rencontrent. Ils nous donnèrent le spectacle de scènes poétiques comme on en rencontre rarement dans ce monde de la réalité. A l'ombre d'un vieil algarobbia ou d'un de nos grands chariots de bagages, se tenait çà et là, debout, assis ou couché, un groupe calme et serein : des vieillards étendus sur l'herbe, entourés d'un cercle de femmes et d'enfants, les tenant le bras passé autour du cou; un autre appuyé sur son arc; de jolies filles, se promenant tranquilles et innocentes avec leur costume bien incomplet au milieu de nos conducteurs de mulets et de nos charretiers, auxquels leur candeur imposait à ce point qu'ils ne se permirent aucune grossière galanterie, tout cela constituait une scène naïve qui produisit l'impression la plus agréable sur nous qui, jusque là, n'avions guère rencontré les Indiens indépendants que les armes à la main. Afin de compléter la description des individus de cette race, je dois ajouter que leur caractère réunit aux qualités les plus aimables et les plus douces, une bravoure incontestée qui excite l'admira-

tion des sauvages Apaches ; je ne crois pas qu'on puisse rencontrer chez aucune autre tribu un spécimen plus avantageux du caractère de la population américaine primitive.

CHAPITRE VII.

Voyage le long du Gila.—Les Casas blancas.—El Campo Grande.—Observations hydro-géologiques. — Les Cocomaricopas. — Notices ethnographiques tirées des récits de leurs chefs.— Leur chevelure singulière.— Voleurs et meurtriers dans notre camp. — Absence de sécurité dans les contrées du Gila et du Colorado. — Sourdes menées politiques dans la Sonora. — Rétrécissement de la vallée, régions arides couvertes de roches. — Élévation de la température dans la vallée du Gila. — Le chef des Pimas. — Musique indescriptible. — Hickey's Hollow. — Herbes annuelles. — Terrasses de lave dans la vallée du Gila. — Hiéroglyphes indiens. — Opinions sur leur signification. — Sentier dans les rochers. — Suppositions sur l'ancienneté des hiéroglyphes. — Une compagnie de Cocopas dans notre camp. — Perspective du haut d'une montagne. — Conglomérat gigantesque dans le porphyre diorytique. — Incendie de broussailles le long du fleuve. — Caractères de la végétation des steppes. — Arrivée au Colorado. — Camp Yuma. — Les Indiens Yumas. — Colorado-City. — Navigation par bateaux à vapeur. — Traversée du Colorado.

Lorsque nous eûmes dépassé la lagune, nous voyageâmes pendant toute la nuit et le lendemain nous nous reposâmes dans un petit bois d'algarobbias, sur les bords du Gila, dans le voisinage d'un groupe de huttes temporaires de Pimas. La rivière, que je m'étais représentée comme un courant très considérable, consiste seulement, sur ce point, en un faible cours d'eau qui se traîne sur un lit sablonneux; ses bords sont garnis de peupliers, de saules, de buissons et de broussailles de toutes sortes; des algarobbias s'étendent

des deux côtés jusqu'à des terrasses alluviales couvertes de l'aride végétation de cette contrée. Vers midi, nous atteignîmes la rivière dont les eaux limpides forment à cet endroit une chute rapide et sont si chaudes que nos bêtes n'en voulurent point boire.

Vers le soir, nous nous remîmes en route et marchâmes toute la nuit. Comme il faisait encore sombre pendant que nous traversions les villages pimas, je perdis l'occasion d'étudier les usages domestiques de cette peuplade intéressante. A Tucson, nous nous étions attachés, en qualité de muletiers, quelques hommes qui avaient déjà parcouru précédemment la vallée du Gila et qui me dirent que dans l'un de ces villages il y avait une maison blanche de Montezuma « Casa blanca de Montezuma. » C'est l'expression qu'emploient les Mexicains de Tucson, aussi bien que les Indiens du Gila qui connaissent un peu d'espagnol, quand ils veulent parler des ruines de cette contrée. Quelquefois on les désigne ainsi : « Casas grandes de Montezuma. » Bartlett suppose avec raison que l'adjonction des mots « de Montezuma » n'est pas d'origine indienne, mais bien le fait des Espagnols. Le commandant de Tucson, M. Garcia, au contraire, soutint contre moi que les Pimas ont d'anciennes réminiscences qui remontent au delà de la conquête du Mexique, alors qu'il faisait partie du domaine des Aztèques. Cependant je doute encore de la justesse de cette assertion. Pour ce qui est des renseignements fournis par nos gens de Tucson quant aux ruines indiennes qui se trouvent dans un des villages pimas, ils pourraient bien aussi manquer d'exactitude, car dans une relation très détaillée qui m'a été communiquée depuis, il n'en est nullement question. C'est pour moi une raison de plus de regretter d'avoir tra-

versé cette contrée pendant la nuit, ce qui m'empêcha de m'assurer par moi-même de leur existence. Bartlett a visité les ruines de Salinas ainsi que celles qui se trouvent dans la partie supérieure du Gila et il en a donné la description et bien qu'il ait, comme beaucoup d'autres, traversé les villages des Pimas, ses récits n'indiquent rien qui puisse se rapporter aux données des gens de Tucson. Les indications qu'il donne sur les Casas Grandes qui se trouvent sur la lagune de Gila, près de la rivière, contredisent également les renseignement du commandant de Tucson, qui m'avait assuré que de la route j'apercevrais facilement ces ruines. Je me soulevai plusieurs fois de toute ma hauteur sur la selle de mon cheval, mais toujours inutilement, et plus tard les relations de Bartlett me convainquirent que tout ce que j'aurais pu faire serait resté sans résultat.

Après une marche non interrompue pendant la nuit et une partie du jour suivant, nous atteignîmes une vaste étendue de terrain au milieu de la vallée; ce terrain était revêtu d'un épais gazon au milieu duquel jaillissaient plusieurs sources. Les Cocomaricopas et les Pimas qui nous visitèrent en cet endroit, le nommaient « el campo grande » le grand camp. A quelque distance de là, la vallée se rétrécit tellement qu'on doit abandonner la route pour se frayer un chemin à travers les aspérités des rochers.

Nous nous arrêtâmes dans ce vert bassin pour nous préparer par le repos aux fatigues qui nous attendaient sur cette route si difficile. Une partie du sol est chargée d'efflorescences salines qui apparaissent à travers le gazon. Les nombreuses sources qui en jaillissent ont beaucoup de rapport avec la Natural Wells — dans les environs du lac sec; leur situation est du reste à peu près la même. Par suite de

certaines circonstances géologiques, toutes les sources qui se produisent, même sur une grande étendue de pays, offrent entre elles des caractères d'analogie remarquables, différant essentiellement du caractère que présentent les sources d'une région voisine. Des terrains crétacés du Texas jaillissent des sources fortes et claires, tandis que sur le rayon compris entre le Rio Grande et le Gila, rayon que nous traversions en ce moment, on ne rencontre guère en fait de sources, que des trous profonds creusés dans le gazon d'une plaine unie et presque toujours réunis en groupe.

Lors de notre séjour en ces lieux, nous reçûmes de nombreuses visites des Indiens des environs. Après les Pimas vinrent les Cocomaricopas dont les villages étaient les plus rapprochés de notre camp. Un homme de cette tribu qui parlait assez bien l'Espagnol m'apprit que les Pimas, les Cocomaricopas et deux autres peuplades, les Cocopa et les Quejuen (prononcez Kechuën), avaient formé une alliance et que toutes les quatre pourvoyaient à leur entretien par la culture des terres; cinq autres peuplades de mœurs moins pacifiques : les Apaches, les Macjave (pron. Makchave), les Simojueves (p. Simochuëves), les Comedas et les Cuchian (p. Kutschian) s'étaient ligués contre eux. Il ne me parla pas des Yumas, bien qu'ils fissent partie des ennemis des Pimas et des tribus liguées contre eux; peut-être sont-ils compris dans les dénominations précédentes. Cet homme ajouta que leurs ennemis s'étaient rassemblés quelques années auparavant au Colorado et leur avaient envoyé un émissaire chargé d'une déclaration de guerre pour les quatre tribus. Celle-ci s'étaient effectivement mises en campagne et après une marche de dix jours elles avaient rencontré le camp ennemi. Le combat s'était engagé immédiatement et

au bout de deux jours les provocateurs avaient été battus. Ce récit me sembla être vrai et l'un de nos conducteurs qui avait visité la partie inférieure du Colorado, m'affirma que sur les lieux où les Indiens avaient livré un combat meurtrier, le sol était encore couvert d'une multitude de squelettes.

Un vieillard de la tribu des Cocomaricopas, que l'on nous dit être leur chef, se présenta dans notre camp et demanda le chef de la caravane et voyant M. K. s'avancer vers lui, il lui offrit avec les formes les plus polies un présent consistant en épis de maïs. On lui rendit sa politesse en lui offrant du tabac auquel il demanda que l'on ajouta encore une chemise et quand on la lui eut donnée il prit place parmi nous. Cette visite se fit avec une certaine étiquette dont, très probablement, nous n'appréciâmes pas tous les détails comme ils le méritaient.

Je trouvai les Cocomaricopas moins aimables que les Pimas et nous eûmes la preuve que leur probité n'était pas à l'épreuve des tentations car, après leur départ nous nous aperçûmes de la disparition de différents objets. Un jeune garçon s'approcha de notre camp le visage peint en bleu, s'empara avec hardiesse d'un pain, courut se débarbouiller à la source voisine, puis se confondit dans les rangs des membres de sa tribu, bien persuadé que cette ablution suffisait pour nous empêcher de le reconnaître. Un homme très âgé, s'installa à mes côtés et y passa la journée à fumer les cigares que je lui offrais. Ensuite il prit sa part de notre repas; quand celui-ci fut achevé, je lui demandai de m'indiquer quelques mots de la langue maricopa : il feignit d'abord de ne pas me comprendre et ensuite il ne consentit à accéder à mon désir qu'à condition de recevoir une chemise. « Nous sommes très pauvres, ajouta-t-il, si tu veux

« que je t'apprenne quelque chose, il faut que tu me donnes « quelque chose en échange. » J'avais échangé avec un jeune homme une espèce de flûte, remarquable comme instrument de musique aussi bien que pour ses ornements qui portaient le cachet du véritable style indien. Quelques instants après il éprouva du regret de cet échange car il me rapporta les objets que je lui avais donnés et il me reprit sa flûte. Comme je faisais quelques difficultés avant de la lui rendre, il devint méchant et quand je lui déclarai que je me plaindrais au grand chef, il me répondit d'un air moqueur que celui-ci était son oncle. Ensuite il appuya sa réclamation sur cette singulière conclusion que je ne pouvais point conserver sa flûte puisque je n'en savais pas jouer. Au surplus depuis que j'ai lu dans Bartlett que les jeunes hommes de la tribu du Cocomaricopas cherchent à gagner la faveur des jeunes filles en jouant de la flûte devant leurs demeures pendant la nuit, j'ai compris que ce pauvre garçon ait regretté d'avoir échangé son instrument contre un méchant vêtement usé.

Rien dans l'extérieur de ces Indiens ne frappe plus que leur chevelure et la façon dont ils la portent. L'épaisseur et la longueur de leurs cheveux atteint les limites de l'incroyable. Ils les tressent de différentes manières ou les enroulent autour du sommet de la tête. D'ordinaire ils en forment une sorte de turban qu'ils enduisent de terre mouillée qui, lorsqu'elle est desséchée, laisse autour de la tête un cercle très dur. Le soleil brûlant de cette contrée a probablement eu quelqu'influence dans l'adoption de cette coiffure extraordinaire. Du reste je ne parle ici que de la partie masculine de cette nation, attendu que je n'ai aperçu aucune femme des Cocomaricopas.

Sous ce rapport les usages de cette peuplade diffèrent essentiellement de ceux des Pimas. Les femmes pimas circulèrent librement dans notre camp, faisant preuve d'une grande indépendance, mais aussi ne se départant pas de la plus stricte réserve. Les Cocomaricopas, par contre, ne témoignèrent pas d'une confiance aussi absolue dans la vertu de leurs femmes, car ils les tinrent prudemment éloignées de notre camp et ils ne répondirent que de fort mauvaise grâce à la proposition que leur firent quelques-uns de nos gens de visiter leur village le plus proche.

Nous rencontrâmes sur ce point et dans les environs, plusieurs hommes dangereux et suspects qui, ainsi que je l'appris plus tard en Californie, faisaient déjà alors partie d'une bande de voleurs de grand chemin ou étaient au moins sur le point d'en constituer une. D'abord vinrent à notre camp cinq Américains du Nord dont l'un nous raconta qu'il était le dernier survivant d'une société qui venait de El Altar dans l'intérieur de la Sonora et se dirigeait vers le Gila; les quatre autres étaient morts de soif en route. Lui-même avait passé plusieurs jours sans rien boire ni manger, lorsque la veille il avait eu le bonheur de rencontrer quatre voyageurs venant de la Californie et qui l'avaient emmené avec eux jusqu'ici. Peut-être cet homme avait-il fait partie de l'expédition de Walker contre la Sonora, expédition qui s'était terminée d'une façon si tragique peu de temps avant notre arrivée. Cependant l'extérieur de cet homme ne trahissait pas une longue privation de nourriture, circonstance qui contredisait sa narration de même que le rapport que vint nous faire un vieil Indien que malheureusement je ne compris qu'imparfaitement. Tout ce que je pus conclure des paroles de ce dernier c'est que, à quelques milles de là, dans

les steppes, non loin de la route, on avait trouvé un homme expirant qui semblait faire partie de la société dont avait parlé l'Américain et auquel on avait promis d'envoyer promptement des secours. Plus bas en suivant le cours de la rivière, nous rencontrâmes quelques jours après, trois autres individus; ceux-là aussi nous racontèrent qu'un quatrième qui faisait partie de leur société, avait péri en route et que nous trouverions probablement son cadavre sur notre chemin. Il s'était écarté de la direction qu'ils suivaient ensemble et comme il tardait à les rejoindre, il s'était mis à sa recherche et n'avaient plus trouvé que son cadavre couché sur la route et couvert de sang. Il me vint à l'idée que cette histoire comme aussi celles qui nous avaient été racontées quelques jours auparavant, pouvait bien signifier qu'un meurtre avait été commis par les narrateurs sur leurs compagnons de voyage. Après avoir traité ces gens aussi bien qu'il était en notre pouvoir et avoir partagé avec eux les provisions dont nous pouvions disposer, ils récompensèrent notre accueil hospitalier en s'appropriant, à l'aide d'un mensonge, un de nos meilleurs mulets. Ils nous quittèrent au galop pour rejoindre les conducteurs de mulets qui nous précédaient et ils leur annoncèrent qu'ils avaient acheté à M. K. un mulet qu'il leur avait laissé la liberté de choisir entre tous. Les trop crédules valets n'eurent aucun soupçon et leur livrèrent immédiatement la bête par eux désignée. Un de ces hommes fut reconnu par un de nos gens pour un des fameux bandits du Texas qui avaient fait partie de l'expédition de Walker contre la Sonora. Il se vanta à cet homme lui-même, de s'être, en compagnie de quelques autres individus, emparé d'une petite ville de la Sonora et d'avoir levé sur ses habitants une contribution de 12,000 dollars. Plus

tard, pendant mon séjour en Californie, on désigna cet homme dans les journaux comme le chef d'une redoutable bande de voleurs qui exerçait ses ravages depuis les mines d'or jusqu'à la vallée de Santa-Cruz, dans la Sonora supérieure et quelque temps après, je lus dans un journal californien la note suivante : « Plusieurs de nos lecteurs se « rappellent sans doute M. Staudt, de San Francisco qui, « il y a deux ans environ, fut assassiné à son retour de la « Sonora et dépouillé par ses compagnons de route. Le major « Emory, de la commission des frontières, rencontra ces « derniers sur la route d'El Paso à Chihuahua où ils lui « vendirent deux mulets ayant appartenu à M. Staudt. « L'un d'eux est un Danois, un Allemand du nord, un « aventurier de première classe, connu sous le nom de « Dutch Charly; le second, un homme du Texas, portant « le nom de Ned Hines. » Ce dernier nom était celui de l'homme que nous avions accueilli dans notre camp au Gila.

Au surplus l'état de Sonora, demeura après l'entreprise échouée de l'Américain Walker et du comte français Raousset de Boulbon, en partie le théâtre, en partie le but d'innombrables aventuriers de tout genre auxquels se joignaient des chefs de parti indigènes. J'ai cité plus haut des faits qui se rapportent à ces circonstances. Des chercheurs d'or et d'autres gens intéressés dans des spéculations minières ou agricoles d'un caractère équivoque, des immigrants dans le territoire que les États-Unis avaient nouvellement acquis du Mexique, tous ces gens, y compris des voleurs de grand chemin et des criminels de toute espèce qui fuyaient la Californie, tous hommes suspects à tous les titres, semblaient se tenir prêts pour un prochain soulèvement de l'État de Sonora et de la presqu'île californienne. Des ren-

seignements arrachés à grand'peine à différentes personnes et sur divers points et, en dernier lieu en Californie, les aveux de Sonoriens fugitifs, me convainquirent de cet état de choses. Depuis on a appris en Europe qu'une nouvelle tentative s'était produite dans ce sens et qu'elle avait eu un résultat encore plus malheureux que celles entreprises par les deux meneurs cités plus haut.

Nous quittâmes notre campement vers le soir; malgré l'heure avancée le vent chaud soufflait encore avec violence dans l'aride vallée hérissée de rochers au milieu desquels passait la route que nous devions suivre. C'est surtout de la chaleur que nous souffrîmes dans le Gila. Je n'avais pas avec moi de thermomètre ; il est pourtant reconnu que la température ordinaire de l'été dans ces contrées est de 100° à 120° F. à l'ombre. Mais dans cette évaluation on n'a pas calculé encore combien la chaleur augmente d'intensité par l'existence de la sécheresse, dont elle est la cause première et ensuite par la nature pierreuse du sol ; celui-ci devient si brûlant que nos mulets, quand ils restaient un moment immobiles, frappaient la terre du pied et semblaient éprouver une grande douleur. Après minuit les pierres des rochers étaient encore si chaudes que l'on éprouvait en s'asseyant une sensation désagréable. Nos conducteurs, pendant cette partie du voyage, passèrent la plus grande partie des nuits, complétement nus, montés sur leurs mules et pourtant ils m'assurèrent que la sueur n'avait cessé de leur ruisseler le long du corps. Ce n'est que vers le matin que l'air se rafraîchissait un peu. Pendant le jour, l'ombre elle-même ne défendait pas contre l'ardeur du soleil, ardeur que le vent ne faisait que redoubler, attendu que ce brusque renouvellement de l'atmosphère ambiant amenait un surcroît de

chaleur au lieu d'en enlever. Plus bas, dans la vallée, un jour que j'étais à la poursuite de quelques mules égarées, je fus obligé d'entrer dans l'eau de la rivière ; celle-ci avait la température d'un bain de pieds très chaud. Aussi souvent que je posais le pied sur un banc de sable sec, il m'était impossible, déchaussé comme je l'étais, de faire plus de deux ou trois pas et je suis convaincu qu'avant d'en avoir fait une centaine, j'eusse eu la plante des pieds couverte de brûlures.

Le vieux chef des Pimas, à l'autorité duquel sont aussi soumis les Cocomaricopas et dont le nom, que quelques voyageurs prétendent être Cola Azul et d'autres Culo Azul, n'a en langue espagnole qu'une signification tout aussi peu esthétique, le grand chef, dis-je, désira nous accompagner pendant une partie de la route, avec une suite de jeunes hommes, pour avoir le plaisir, nous avoua-t-il franchement, de voyager en voiture. Je m'installai avec lui dans un de nos chariots vides et j'éprouvai une véritable satisfaction à voir combien la joie de son altesse indienne redoublait à chaque choc qui la faisait rebondir sur son siége improvisé, incidents très fréquents sur cette route effroyable et dont ses côtes durent se ressentir longtemps. Sur une certaine étendue d'un chemin plus uni et où nos conducteurs laissèrent prendre le trot à leurs attelages, la suite de mon sérénissime compagnon de voyage galopa derrière notre voiture et se vit forcée de témoigner sa joie par un chant composé de sons uniformes, courts et heurtés que je déclarerais complétement intraduisibles, s'il ne me restait la ressource de les comparer aux aboiements d'une vingtaine de chiens.

La marche de cette nuit nous conduisit dans une immense étendue hérissée de roches granitiques sur lesquelles nos

chariots étaient si violemment secoués que je craignais à chaque instant de voir leurs roues voler en éclats. Quand le jour éclaira cette scène nous fûmes frappés de son caractère sauvage et grandiose, mais nous descendîmes épuisés, bêtes et gens, la route qui s'incline vers le fleuve. Un défilé que nous dûmes traverser, aboutit vers le bas à une plaine argileuse. A droite et à gauche s'élèvent des rochers granitiques nus et stériles depuis la base jusqu'au sommet; quelques rares colonnes de saguarros, quelques groupes de cactus hérissés de longues épines blanches, quelques acacias et d'autres maigres arbustes y trouvent à peine un espace suffisant pour étendre leurs racines. Vers midi nous atteignîmes enfin le fleuve après une marche non interrompue de dix-sept heures pendant lesquelles nous avions parcouru une distance de 45 milles anglais.

Nous nous reposâmes pendant le reste du jour et la nuit venue nous poursuivîmes notre voyage. Le lendemain matin au lever du soleil nous nous trouvions dans une sorte de vallon très favorable à l'établissement d'un camp et connu sous le nom de Hickey's Hollow. Cet espace comprend une étendue d'une centaine de pas de largeur sur une longueur de plusieurs milles; il est de quelques pieds au dessous du niveau du sol qui va s'abaissant jusqu'au fleuve. C'est dans cet enfoncement que viennent se réunir tous les cours d'eau des montagnes environnantes qui, en lui assurant l'humidité nécessaire à la végétation, en font une oasis au milieu du désert. Il est ombragé d'arbustes de mezquites et il était revêtu d'un gazon naissant. Presque toutes les herbes de cette contrée, aussi bien que celles des steppes du Colorado et de celles d'une partie de la Californie, semblent être annuelles. Il ne reste aucune trace de la végétation de l'an-

née précédente, autre que la semence dont le terrain est jonché. Les pluies du printemps emportent les semences, mêlées à la terre, dans les excavations humides du terrain et là, réunies en masse, elles forment de petits espaces gazonnés. Après quelques mois, cette herbe se flétrit à son tour et il n'en reste que les semences qui portent le germe de celle qui doit éclore l'année suivante. Ceci me semble être un important indice climatérique indiquant que certains points de cette contrée de steppes ne se refuseraient pas à la culture.

Une large terrasse de lave doléritique s'étend d'ici au fond de la vallée, au bas du Gila. La route passe d'abord sur un terrain rocailleux de la même nature, sur lequel je remarquai des plantes qui m'étaient tout à fait inconnues et dont il me serait impossible toutefois de donner la description. Nous arrivâmes enfin au fond de la vallée qui consiste d'abord en sable lourd et profond puis en sable plus léger que le vent amasse sur divers points, tantôt recouvert d'un inextricable fouillis de grises chenopodiacées du milieu desquelles partent des milliers de cailles californiennes. De ces broussailles il est une espèce que les Mexicains nomment Chamisso et qui fournit du fourrage pour les bœufs. Cependant aucun de nos mulcts ni de nos chevaux, bien qu'ils dussent avoir grand faim, n'en voulut manger. En descendant la vallée le chemin continue à être fort difficile. Nos chariots durent être transportés à travers un sable épais amoncelé par lc vent contre les parois de la terrasse ; la nuit nous surprit au milieu de ce travail dont les attelages n'eussent pu venir à bout sans notre aide à tous et il était minuit passé avant que le dernier chariot fut hissé sur la terrasse. Les cris et les jurements, le claquement des

fouets, le bruit des chariots heurtés contre les blocs de lave, noirs et brûlants encore malgré l'heure avancée, les gémissements des mulets — que les Mexicains nomment Horar, — les saguarros à la forme sinistre, tout cet ensemble constituait une scène sauvage d'un caractère étrange qui eût satisfait l'imagination la plus sombre.

Les parois de rochers et les blocs de pierres gisant au pied de la terrasse sont, sur une grande étendue, couverts de caractères indiens. Un voyageur qui voudrait réunir et étudier ces figures, énigmatiques jusqu'à présent, trouverait là de l'occupation pour plusieurs semaines.

Je profiterai de cette occasion pour relater quelques remarques générales sur ce sujet. M. Bartlett, qui a émis l'opinion que ces soi-disant hiéroglyphes indiens n'ont aucune signification historique, mais sont seulement le résultat d'un travail artistique (1), a reproduit dans son ouvrage un grand nombre de ces caractères qui semblent en quelque sorte avoir été choisis à l'appui de son assertion. Qu'il me soit permis à mon tour d'en analyser quelques-unes qui viendront à l'appui d'une opinion contraire. Parmi des centaines de ces figures que j'ai observées tant au Gila qu'autre part, il en est de deux sortes bien distinctes. Les unes représentent l'image d'objets réels, tels que des hommes ou des animaux. Il est probable que ces figures ont une signification suivant la manière dont elles sont groupées, soit entre elles, soit avec d'autres d'un caractère moins accusé. Quoi qu'il en soit, il est évident selon moi, que les figures de la seconde catégorie, dont le style singulier a un caractère mystérieux, méconnaissable pour celui qui les

(1) *Bartlett's Personal Narrative*, vol. II, p. 195.

étudie, ont un sens au moyen duquel elles servent à la communication de la pensée. Il m'est arrivé maintes fois de solliciter d'un Indien l'explication de ces signes, mais ils étaient dans l'impossibilité de me satisfaire ou bien ils n'en avaient pas la volonté. Tel fut sans doute le motif pour lequel le chef des Yumas ne voulut pas accéder à ma demande, bien qu'il se donnât beaucoup de peine pour me convaincre que les caractères gravés sur les parois rocheuses dans le Colorado, n'avaient aucune signification. C'étaient, nous dit-il, les enfants qui s'amusaient à frotter le rocher avec une pierre pointue et qui, par ce moyen, produisaient ces dessins. En même temps il prit une pierre en main et fit sous nos yeux la même opération ; cependant je suis porté à croire qu'il ne nous dit pas la vérité. Il est très possible, il est même vraisemblable qu'une nouvelle génération, ignorante dans cet art, imite en manière d'amusement, les caractères gravés dans le passé; et de mauvaises imitations, ajoutées aux originaux, exposés d'ailleurs à des dégradations successives, peuvent fort bien avoir produit des figures qui n'ont plus aucune signification. C'est la conséquence inévitable de toute imitation ignorante des formes symboliques quelles qu'elles soient. Il se pourrait aussi que les chefs et les hommes les plus distingués des tribus indiennes connussent seuls le sens de ces figures, de même que chez les nations les plus civilisées, il se trouve des personnes qui ne savent pas lire. Il est du reste plusieurs circonstances qui contredisent cette assertion que les caractères en question n'auraient été dans l'origine, que le produit d'un jeu ou d'essais élémentaires. D'abord on remarque dans des localités éloignées les unes des autres de plusieurs milliers de milles, une étonnante uniformité de style et un style si

caractéristique que la pensée d'une analogie due uniquement au hasard n'est pas admissible. On ne peut admettre que des gens tracent des signes, semblables de tous points et toujours les mêmes, qu'à condition d'admettre en même temps que ces signes expriment un sens convenu. Aussi les localités où se rencontrent le plus fréquemment ces figures, contribuent-elles par leur nature, à ajouter de l'importance aux figures qui y sont empreintes. Ainsi dans le Gila, par exemple, on voit des images et des caractères gravés sur des rochers dont l'accès est très difficile et quelquefois sur des parois de rochers à une hauteur telle qu'il faut de véritables tours de force pour y atteindre. Il n'est pas vraisemblable que des hommes se donnent la peine d'escalader des rochers presque inaccessibles et d'entreprendre dans une position très incommode, un travail long et fatigant, à moins qu'ils n'aient un but sérieux, d'autant plus que dans les environs, ni les pierres, ni les rochers ne font défaut sur lesquels ils eussent pu, le plus commodément du monde, se livrer à leur amusement, s'ils n'avaient eu d'autre but. Sur le sommet d'une montagne haute et escarpée, dans le Gila, avant d'arriver à la région où règnent les terrasses de lave dont j'ai fait mention dans la description de ces contrées, j'ai trouvé les rochers couverts de caractères de ce genre. Sur les côtés de la montagne sont tracés de nombreux sentiers, tous conduisant vers la cime et dont plusieurs sont en quelques endroits creusés dans le roc. Dans mon opinion, il a fallu pour tracer ces sentiers des ascensions fréquentes et nombreuses, répétées pendant des siècles, dans la direction du sommet de la montagne. On ne comprendrait pas d'un autre côté, qu'elles eussent été accomplies en l'absence d'un but sérieux auquel doivent se

rapporter les caractères tracés sur les sommets supérieurs. Quant à moi, j'ai la conviction que, pendant de longues années, ces lieux avaient été l'objet de fréquents pèlerinages. Souvent aussi, j'ai trouvé de ces caractères tracés dans les endroits où le sentier franchit un rocher élevé comme si on avait choisi ces points où la difficulté de la marche augmente pourdonner quelque avis aux passants. J'ai également rencontré sur la route des blocs de pierre isolés, couverts des mêmes caractères. La route elle-même, comme voie de communication, est évidemment l'œuvre d'hommes blancs et elle a dû être construite dans les temps modernes; toutefois les chemins par lesquels voyagent aujourd'hui à travers le désert, les hommes civilisés, suivent presque toujours la direction des anciens sentiers indiens qui passent toujours près des places si rares où l'on trouve de l'eau. La plus intéressante des figures que j'ai rencontrées, représente des caractères creusés dans un bloc de rocher sur les terrasses de lave au Gila, bloc de rocher qui est actuellement placé de telle façon qu'une partie des caractères est cachée par un autre bloc placé devant le premier, ce qui prouve que sa situation primitive était différente sinon il eut été impossible de le graver. Et comme le second bloc est trop grand pour avoir été transporté par la main de l'homme, on doit nécessairement attribuer la position actuelle de ces masses rocheuses à une circonstance naturelle. Certains des dessins figurés sur les parois de lave du Gila, ont plus que tous ceux que j'ai vus ailleurs, le caractère d'une véritable inscription ou communication d'une suite de pensées s'enchaînant les unes aux autres.

Au dessus des terrasses qui règnent des deux côtés du Gila se déploie une vaste étendue de terrain chargée de

débris et de fragments de granit, de porphyre, de syénite, de jaspe, etc. Au pied de la terrasse, le sol est couvert par places et même quelquefois transpercé de sels liquéfiés, produits par l'efflorescence de la roche volcanique; l'humidité de la nuit en fait un bourbier d'un à deux pouces d'épaisseur. Plus loin le terrain est sec.

Un soir nous rencontrâmes dans ces régions un groupe d'une vingtaine d'Indiens de la tribu des Cocopas. Ils étaient chargés d'une sorte de mission diplomatique auprès des Pimas auxquels ils allaient proposer une expédition en commun contre les Yumas. Ils nous firent part de ces projets et les questions empressées que les Yumas nous adressèrent à ce sujet, dès notre arrivée au Colorado, nous prouvèrent qu'ils en étaient déjà informés. Les Cocopas, dont nous fîmes la rencontre, avaient l'air doux et bon et ils se conduisirent très convenablement dans notre camp et contrairement aux autres Indiens que nous avions vus jusqu'alors et dont nous n'avions pu, en dehors des phrases de leur idiome, tirer que quelques mots espagnols, ceux-ci employèrent la langue anglaise pour se faire comprendre de nous. L'influence du voisinage de la Californie agit manifestement sur eux car ils sont, par la présence de leurs ennemis, les Yumas, privés de toute communication avec la station militaire du camp yuma. L'allocution que m'adressa le chef de cette petite bande fut réellement comique : « You captain, me captain, » me dit-il, « You give plenty flour, plenty beans — Cocopa not hungry — good friends.—Not hungry—plenty to eat,—no stealing, na *hay* steal. » On voit que l'espagnol avait quelque peu déteint sur l'anglais. La peau de ces gens était plus foncée que celle des Cocomaricopas et des Pimas.

Un jour que nous étions campés sur les bords du fleuve, au pied d'une montagne à pic qui termine une chaîne de montagnes rocheuses, je gravis cette montagne du sommet de laquelle on embrasse toute l'étendue des steppes qui se déploient du côté nord du fleuve, une surface grisâtre bornée à l'horizon par des montagnes de couleur semblable. Ces montagnes sont formées de pudding, consistant en blocs de granit enveloppés d'une sorte de pâte de porphyre diorytique. Pendant que de ces hauteurs j'admirais le point de vue, je m'aperçus soudain que le sol de la vallée, dans le voisinage de notre camp, était couvert de flammes. Je redescendis aussi rapidement que possible et je reconnus heureusement que nos chariots étaient à l'abri du danger. Bientôt nos troupeaux furent également en sécurité et l'embrasement des hautes herbes desséchées qui couvraient la vallée ne nous offrit plus qu'un spectacle intéressant.

Nous étions arrivés à la partie inférieure du cours du fleuve dont le sol, couvert de bois et de buissons, est environné de hautes brèches perpendiculaires, de masses alluviales formées de sable et d'argile. Les buissons se composent principalement d'acacias de diverses espèces, les mêmes pour la plupart que ceux qu'on rencontre au Rio Grande. Je fis ici quelques observations intéressantes relatives à la végétation de ces contrées. Ainsi je remarquai que les racines d'algarobbias sont complétement à nu et que ce végétal, tantôt arbre, tantôt broussaille, cherche l'humidité indispensable à son existence à une profondeur qui, selon les proportions ordinaires, n'est nullement en rapport avec le volume de cette partie de la plante qui se trouve au dessus du sol. C'est ce qui explique comment les mezquites se

parent au printemps de feuilles et de fleurs avant l'arrivée des pluies d'été.

Je vis là aussi, pour la première fois, un bel arbre ou arbrisseau, remarquable sous bien des rapports et qui offre quelques points de ressemblance avec la Corchi. Il semble que ce soit une plante fort rare car je n'en ai rencontré que quelques exemplaires. Le tronc, les branches, les rameaux et les petites épines dont ils sont garnis sont d'un vert grisâtre; il ne porte pas de feuilles, mais il se divise en de si nombreuses et si délicates ramifications que, de loin, on le croirait couvert d'un feuillage très fin. Sur les épines et les rameaux viennent de petites boules, de la couleur du rouge de cinabre, qui contiennent une huile ou résine grasse. Celle-ci répand une odeur très forte que je ne puis comparer qu'à un mélange de cumin, d'anis et de violette. Les semences, à cette saison, étaient presque mûres; ce sont de petites gousses dont chacune ne contient qu'une fève. Ces gousses sont hérissées des mêmes boules rouges, plus abondantes encore que sur les autres parties de l'arbre et répandant un parfum d'anis plus décidé que celles des branches. Le sol était couvert d'une couche épaisse de fleurs desséchées, d'un violet foncé et exhalant encore un parfum pénétrant. Quand il est chargé de fleurs, cet arbuste doit être admirable et surtout remarquable par son aspect essentiellement particulier et distinctif. Il appartient à la famille des papilionacées.

Nous gagnâmes la plaine après avoir dépassé une gorge traversée par le Gila, qui se réunit ici au Colorado, et nous nous dirigeâmes vers Camp Yuma, station militaire des États-Unis, établie au confluent des deux rivières. Les collines arides et escarpées qui resserrent la vallée en cet endroit

sont formées d'une sorte de syénite composé de hornblende vert foncé, en fines granulations, de mica, de quartz et de feldspath; ces deux derniers, en partie blancs, en partie couleur de chair, séparés en grandes masses porphyriques. Le roc est raboteux, hérissé de fragments, déchiré et sillonné en tous sens de veines de quartz. Sur les parties élevées croissent diverses espèces de cactus et les parties basses sont couvertes d'une charmante opuntie en miniature et d'un joli petit échino-cactus, garni de piquants droits et blancs et d'autres noirs, en forme de houe. Pendant la nuit nous parvînmes au point de jonction des deux fleuves sur le bord méridional duquel nous établîmes notre camp. Le fort — Camp Yuma — était en face de nous.

Le lendemain, dès la pointe du jour, nous aperçûmes une foule d'Indiens yumas qui venaient vers nous; les uns à pied, les autres à cheval, descendaient les collines, d'autres encore traversaient la rivière à la nage. Il y avait des hommes, des femmes et des enfants qui montraient beaucoup de gaîté et de confiance; les filles étaient jolies et très espiègles. Elles portent leurs longs cheveux flottants et pour seul vêtement une petite jupe retenue au dessus des hanches et composée par devant de bandes de coton de diverses couleurs, pendant les unes à côté des autres et par derrière, de bandes d'écorce d'arbre de couleur tendre; ce vêtement était arrangé avec beaucoup de coquetterie et faisait ressembler celles qui le portaient à des danseuses de théâtre, de même que leur présence au milieu de nos gens barbus et mal peignés me faisait penser aux évolutions des nymphes d'un ballet.

Malgré leur gaîté et leur abandon, on ne doit pas se fier aux Indiens de cette peuplade. Ils sont susceptibles, pas-

sionnés et très jaloux de leur indépendance. Il leur est arrivé fort souvent d'assassiner des blancs qui voulaient fonder des colonies dans ces contrées, quand ceux-ci leur étaient inférieurs en nombre. Le caractère violent de ce peuple se déploya, quand nous proposâmes aux jeunes filles, qui circulaient dans notre camp, de recueillir pour nous, et moyennant une rétribution fixée d'avance, des fèves de mezquites dont nous voulions emporter quelques charges pour notre voyage à travers les régions stériles du Colorado. Elles nous en apportèrent une certaine quantité pour laquelle elles réclamèrent un prix hors de toute proportion, et comme nous ne semblions pas disposés à céder, elles songèrent à faire un appel à notre galanterie, tentative qui n'obtint, hélas! aucun résultat; ce que voyant, elles firent éclater une violente colère et quelques-unes mêmes coururent jeter leur récolte dans la rivière. La moralité de ces jeunes filles semble être beaucoup moins solide que celle des femmes appartenant aux deux autres tribus que nous avions rencontrées au Gila. Je ne sais s'il en faut chercher la cause dans une différence originaire de caractère ou dans le voisinage de la garnison du fort. Dans tous les cas, les traits distinctifs originaires de cette race seront bientôt effacés. En face du fort, s'élève une ville — Colorado City — dont, à cette époque, quelques maisons étaient seules construites. Elle ne peut manquer d'acquérir en peu de temps une grande importance, car elle est destinée à devenir l'entrepôt du commerce pour tout le grand bassin du Gila et du Colorado, y compris les oasis de la Sonora et, peut-être aussi, pour le territoire ou du moins pour une partie du territoire du grand lac Salé. Actuellement les bateaux à vapeur sillonnent déjà le Colorado et c'est par cette voie qu'il est pourvu à

l'entretien des troupes du fort. Lors de notre séjour on parlait du projet d'étendre plus loin la navigation à vapeur sur le Colorado, qu'on prétendait être navigable jusqu'à plusieurs centaines de milles plus bas. Je ne sais ce qui en est advenu car, même aux États-Unis, il est difficile de se procurer des nouvelles de ces régions écartées et encore ne les obtient-on que fort incomplètes.

Ce furent les Yumas qui massacrèrent le fameux Clenton qui voulait s'emparer du monopole de la navigation sur le Colorado et levait une forte contribution sur le passage des voyageurs. Lors de notre voyage il en coûtait encore fort cher pour passer le fleuve; ainsi, la traversée de notre caravane, pour laquelle nous n'employâmes qu'un jour plein et le service de trois hommes, la traversée nous coûta trois cents dollars. Et pourtant une concurrence existait déjà alors et l'on pouvait choisir entre deux bateaux de transport, un au confluent du Gila, l'autre douze milles anglais plus bas, près d'un point nommé Pilot Knob, où l'on voyait déjà s'élever quelques bâtiments. Nous préférâmes ce dernier, à l'aide duquel nous accomplîmes notre traversée le 5 août et vers le soir nous disposâmes notre camp sur la rive nord du fleuve.

Là se continuèrent nos relations avec les Yumas. J'envoyai par un jeune garçon de cette tribu une lettre à un officier du fort et mon messager m'en rapporta la réponse trois heures après. Dans cet espace de temps, ce garçon avait donc parcouru une distance de 24 milles anglais et il me demandait pour prix de sa course un dollar et demi, chiffre en dessous duquel il ne voulait pas bouger. Il avait fait cette course à pied et en courant et il était revenu à la nage : pour conserver sa missive sèche, il l'avait solidement

attachée dans son épaisse chevelure. Ces Indiens accomplissent à la nage et simplement soutenus sur une planche, de véritables voyages en descendant le fleuve. Je vis plusieurs fois des bandes d'hommes, de femmes et d'enfants, descendre à la nage le courant qui est ici très rapide et charrie des eaux rougeâtres et bourbeuses.

CHAPITRE VIII.

Du Colorado à Los Angeles.—Le désert.—Anciens bords de la mer.—Décharge du Colorado dans les steppes. — Différentes natures du sol. — Grenouilles et crapauds dans les fontaines des steppes. — La petite lagune. — Poissons morts. — Chaînes de montagnes. — Eau de pluie. — Régions pierreuses et régions gypseuses. — Troupeaux morts dans le désert. — Formations gypseuses. — Fourmis minéralogiques. — Caractère général du pays. — Étendue des steppes de l'Amérique du Nord. — Région des herbes et gazon annuel. — Céréales sauvages. — La cause première de l'absence d'arbres est de nature géologique. — Vallecito. — Un homme à moitié mort de faim. — San Felipe. — Défilé dans la montagne.— Odeur camphrée des herbes.—Rancho Warner. — Source chaude soufrée. — Indiens Californiens. — Grands troupeaux de bétail. — Graines d'herbes et de trèfle comme fourrage naturel. — Santa Ana. — Empiétements d'un climat sur l'autre. — Rancho du colonel Williams. — Un berger coûteux. — Nous partageons avec les vautours la chair de trente porcs. — Emploi de la strychnine. — Groupes de roches tertiaires. — Sources dans l'asphalte. — Les Angeles. — Retour à la civilisation.

Les préparatifs qui nous restaient à faire pour continuer notre voyage, ne me laissèrent pas le temps de visiter le Fort Yuma ni d'étudier la nature du Colorado et de son territoire. Devant nous s'étendait le fameux désert du Colorado depuis la rive septentrionale du fleuve jusqu'au pied des montagnes californiennes. En face, et depuis la rive méridionale, s'étend une autre contrée sauvage, absolument privée d'eau, à travers laquelle passe le chemin qui conduit

à El Altar par la Tinaje Alta, route redoutée, sur laquelle, chaque année, périt, faute d'eau, un assez grand nombre de voyageurs. Il nous fallut cinq jours, après avoir quitté le Colorado, avant d'atteindre les premières sources californiennes. Ce sont des cours d'eau peu abondants, auxquels la main de l'homme a, depuis lors, apporté les améliorations nécessaires, afin de compléter l'œuvre imparfaite de la nature. Elles ne nous fournissaient d'ailleurs point une quantité d'eau suffisante pour satisfaire aux besoins d'une caravane aussi nombreuse que l'était la nôtre. Nous nous divisâmes donc en trois compagnies qui devaient poursuivre leur marche à un jour de distance et je fus chargé de conduire la première, composée de 7 chariots et de cent mulets environ.

Le 6 août, à 7 heures du soir, nous abandonnâmes le sol poudreux du Colorado et nous prîmes la direction des collines de sable vers l'Ouest et le Nord-Ouest, collines qui bornent la partie supérieure du désert, autour de laquelle elles forment une espèce de ceinture qui, d'après les observations de géologues américains, indique les anciennes côtes de la mer. Au dessous est une plaine poudreuse dont le niveau doit être un peu plus bas que celui du territoire du Colorado et même que celui du golfe de Californie. Une ramification du fleuve, se dirigeant vers le Nord-Ouest, va se perdre dans le désert où elle forme quelques lagunes qui bientôt s'épuisent par l'évaporation. Plus haut s'étale une étendue de terrain glaiseux résistant, qui, s'élevant peu à peu vers les monts californiens, se change enfin en une région pierreuse au delà de laquelle, en descendant dans les premiers ravins du pays montagneux, on rencontre une formation de gypse; de sorte que la route entre le Colorado et

les premières sources californiennes, traverse une région poudreuse, puis une autre sablonneuse, une autre glaiseuse, pétreuse et enfin gypseuse.

Après notre première nuit de marche, nous atteignîmes, au lever du soleil, la première source qui porte le nom de Cook's Well. C'est un trou creusé dans le lit desséché d'un bras perdu du Colorado qui se trouve à quelques vingt pieds plus bas que le niveau commun du sol. Je ne sais si c'est le New River lui-même ou seulement une de ses artères latérales. Ce fut une opération fort difficile que d'abreuver ici nos bêtes; nous dûmes puiser, dans ce trou profond, l'eau avec des seaux et elle fut bientôt tarie, de sorte que nous nous vîmes forcés d'attendre pendant de longues heures qu'elle se fut renouvelée. Cependant, comme nous devions nous reposer là pendant toute la journée, nos bêtes finirent par avoir chacune deux rations d'eau. Le fond de la fontaine est une couche argileuse de terrain alluvial. Vers le soir nous nous remîmes en route et nous marchâmes ainsi pendant toute la nuit. C'est seulement alors que nous arrivâmes près des collines de sable mouvant qui forment la déclivité des régions arides plus élevées. Par un beau clair de lune nous passâmes sur des dunes de sable où n'existait aucune trace de chemin frayé. Nous avions déjà fait quelques milles quand je m'aperçus, en examinant par hasard les étoiles, que la caravane avait insensiblement fait un cercle et que nous revenions sur nos pas vers le Colorado. Nous n'avions fort heureusement pas perdu encore beaucoup de temps et nous retrouvâmes bientôt les traces de la route que nous devions suivre.

Je remarquai dans cette contrée une odeur d'acide hydrosulfurique produite, m'assura-t-on, par un volcan dont les

émanations sont souvent emportées très loin par le vent. Ce volcan se trouve à une distance considérable sur la rive nord du Colorado. Au point du jour nous étions arrivés à la source la plus proche, désignée sous le nom de Alamo Mocho. C'est une fontaine beaucoup plus profonde que la précédente et qu'un travail en planches garantit contre les éboulements. Avec l'eau que nous y puisions, nous ramenâmes de grosses grenouilles et des crapauds. Nous rencontrâmes en cet endroit le messager de la poste de San Deigo, un jeune Virginien à l'esprit cultivé et qui, à raison de cent dollars par mois, faisait chaque semaine à cheval le voyage de San Diego à Camp Yuma et vice-versâ. La fontaine jaillit au pied des rochers qui terminent le plateau élevé que traverse la route. Ce rocher a environ cinquante pieds de haut et il est formé de différentes couches alluviales dont l'une est composée d'alumine très fine et très dure, dont les éclats assez brillants, ressemblent à des fragments de coquillages. Cette alumine semble avoir quelque analogie avec le limon qui se trouve au Colorado et près des premiers ruisseaux, au pied des monts californiens : ce limon est si fin, si onctueux qu'on peut y plonger la main sans rencontrer la moindre aspérité. Au dessus et au dessous de cette couche d'alumine, il y a du sable et de l'argile.

Pour abreuver notre troupeau nous dûmes faire descendre chacune de nos bêtes isolément. Malgré toutes nos précautions, la soif les rendait si difficiles à gouverner qu'elles se précipitaient toutes, les unes après les autres, du haut du talus. A ma grande surprise, elles arrivèrent toutes saines et sauves à l'abreuvoir.

A partir de ce point nous eûmes pendant toute la nuit, une route excellente, traversant un terrain argileux, sûr,

presque entièrement dénudé et émaillé seulement de quelques buissons tourmentés. A deux heures du matin nous avions atteint la petite lagune, une eau stagnante qui ne se montre qu'à de rares intervalles; quelquefois elle disparaît pendant dix ans, pour reparaître pendant quelques mois et souvent pendant plusieurs années. J'ai déjà fait observer que c'est une ramification du Rio Colorado. Non loin de là se trouve un second lac de la même espèce, nommé la Grande Lagune et qui souvent ne fait qu'un avec le précédent. Les environs forment une espèce d'oasis, à la vérité dépourvue de gazon, mais plantée d'un beau bosquet d'algarobbias dont les fruits offrirent à nos bêtes une abondante nourriture. Au milieu de la petite lagune on voit encore quelques arbustes de mezquites qui ont péri au milieu de l'eau et qui doivent avoir mis au moins de quinze à vingt ans pour atteindre leur hauteur. La lagune a donc dû être à sec pendant toute la durée de leur croissance et cependant il y a longtemps qu'elle existe car son lit est formé d'une couche de vase amassée depuis une longue suite de siècles. Tout autour de l'eau gisaient des milliers de poissons morts. Il devait donc y avoir eu un débordement récent et les poissons avaient été laissés à sec par la retraite des eaux. Ce débordement pouvait remonter à quelques mois, alors que des voyageurs qui traversaient ce pays avaient trouvé ces poissons encore en partie vivants, mais la contrée déjà empestée de l'odeur que répandaient ceux qui avaient péri. A cette époque l'eau n'était pas potable; maintenant elle n'avait plus un mauvais goût organique, seulement elle était légèrement salée et on pouvait la boire sans répugnance.

Il ne me semble possible d'expliquer ces mouvements alternatifs de l'eau que par des soulèvements et des abaisse-

ments successifs du sol, attendu que les débordements accidentels du fleuve, qui, d'ailleurs se produisent plus rarement, ne suffisent pas à en donner la raison.

Dans ces régions, les monts Californiens sont si rapprochés que, vers l'occident, ils font l'effet d'un haut remblai; le soir, quand nous levâmes notre camp, ils étaient couverts de nuages noirs, présageant un orage. Sur la route qui traverse le désert, vers le N.-E., on rencontre également une chaîne de montagnes escarpées quoique d'une élévation moindre. Celle-ci est le prolongement N.-O. de la ligne de montagnes rocheuses qui commence au Colorado, en deçà de Camp Yuma et qui correspond à une ligne semblable située sur la rive opposée du Colorado, en s'allongeant vers le S.-E. Le désert du Colorado n'est qu'une baie resserrée entre les montagnes occidentales et orientales et qui forme, au N.-O. l'extrémité des bas terrains qui faisaient autrefois partie du lit du golfe de Californie.

La petite lagune se trouve sur la limite de l'État californien, que nous avions enfin atteinte. Vers le soir nous poursuivîmes notre route à travers une plaine aride, dure et unie, au terrain glaiseux parsemé de petites coquilles d'escargots grosses comme des grains de riz. On nous avait dit qu'il ne pleuvait jamais dans cette région stérile et cependant nous eûmes plusieurs fois l'occasion de remarquer qu'une violente averse l'avait presque entièrement recouverte d'eau. Ainsi, vers minuit, nous étions arrivés à un endroit où le terrain était couvert d'une couche d'eau de plusieurs pouces d'épaisseur. L'orage, dont nous avaient menacés les nuages que nous avions aperçus dans le lointain, avait éclaté et la nature argileuse du sol avait empêché l'eau de pénétrer. Aussi nous emprcssâmes-nous de faire

prendre part à ce rafraîchissement inespéré. A la pointe du jour nous passâmes à côté des Sackett's Wells, fontaine à proximité de la route. Elle ne contenait pas assez d'eau pour notre troupeau qui pouvait d'ailleurs s'en passer, grâce à celle qu'un hasard providentiel nous avait fourni la veille, de sorte que nous laissâmes cette provision intacte à la disposition des amis qui devaient venir après nous.

Le sol du désert commence dans ces régions à se couvrir de rochers et son aspect devient de plus en plus sauvage. On rencontre à chaque pas des fragments de roche de tout genre, du granit, de la syénite, du feldspath, des masses de quartz cristallisé, du bois pétrifié, du jaspe, du mica brillant comme de l'argent, de la pierre calcaire sédimentaire ordinaire, d'autres salines, d'innombrables coquillages, des substances de toute espèce. Insensiblement on atteint les hauteurs, puis la route s'incline et se resserre en formant à la fin une gorge étroite creusée dans l'argile gypseuse. Cette scène sauvage inspire un sentiment d'étonnement d'autant plus grand qu'on s'attendait à des effets tout opposés. D'une plaine unie on est subitement transporté au milieu d'un chaos de gorges, de masses rocheuses, de tables inclinées, de voûtes, de pyramides, de toutes les formes enfin que peut affecter la matière. Les gorges sont creusées dans une argile rouge, jaune et verte, au milieu de laquelle surgissent partout des espèces de dalles et des masses de gypse. Le tout a un indescriptible cachet de stérilité, bien que, même dans cette région morte, quelques plantes, un cactus, des tiges sans feuilles, une éphidra, quelques mignonnes plantes annuelles, apparaissent de temps en temps. La pluie d'orage de la veille avait fourni une grande abondance d'eau à un ruisseau qui coule à travers les sillons creusés dans le gypse;

je ne sais s'il est permanent ou temporaire, ou bien s'il fait partie du Carrizo Creek. Nous nous reposâmes quelques heures dans ses environs. Le sol de cette région tout entière, depuis l'extrémité de la plaine déserte et les gorges dans le gypse, jusqu'au Carrizo Creek, est couvert d'os et de corps desséchés de milliers de moutons, de bœufs, de mulets et de chevaux. On pourra s'en faire une idée approximative quand j'aurai dit que d'un seul troupeau de moutons qui, l'année dernière, avait été dirigé du Mexique septentrional vers la Californie, 6,000 têtes restèrent ici sur place. Beaucoup de ces pauvres bêtes semblent s'être traînées dans les angoisses de l'agonie, jusque près des rochers sauvages et dans leurs anfractuosités les plus reculées, car je trouvai de nombreux squelettes dans des endroits d'un accès très difficile et d'autres dans des fentes étroites.

J'ai recueilli diverses opinions sur les causes de la mortalité tout à fait extraordinaire des bestiaux que l'on transporte du Colorado à travers le désert, spécialement dans le voisinage du Carrizo Creek, source contre laquelle on avait eu soin de nous prémunir. Les uns prétendent que ces eaux contiennent un élément empoisonné; les autres soutiennent que la trop grande quantité d'eau absorbée par le bétail, altéré par une aussi longue privation de boisson, explique suffisamment les conséquences funestes qui sont la suite de cet excès; d'autres encore en attribuent la cause à certaines herbes qui croissent dans cette contrée et dont les bêtes, pressées par la faim, se nourrissent. La plante que l'on me désigna comme étant vénéneuse, était une petite euphorbe, couverte d'une espèce de feutre grisâtre; son aspect confirme assez cette opinion. D'autres enfin, trouvent bien naturel qu'arrivées à l'extrémité du désert, les bêtes soient

épuisées par la fatigue, la faim et la soif dont elles ont souffert pendant un aussi long trajet et qu'il n'est pas besoin que des circonstances étrangères viennent encore s'ajouter à ces causes de mortalité. La vérité est, très probablement, que toutes ces raisons se réunissent pour amener ces tristes résultats.

Pour ce qui concerne la formation étendue du gypse de ces contrées, il est visible, en plusieurs endroits qu'elle est produite par la présence du carbonate de chaux. Elle est aussi enveloppée de roche calcaire contenant des masses de coquillages. A ce propos je ferai observer que, dans une petite collection de minéraux à Los Angeles, j'ai remarqué un morceau de gypse, incrusté de grains d'or. Ces grains étaient arrondis et provenaient, selon toute apparence, d'un gisement alluvial de fragments de carbonate de chaux, métamorphosé en gypse par l'acide sulfurique. On peut donc nommer la formation gypseuse avec l'or alluvial (on m'assure qu'elle se trouvait au Tejonpasse) une formation alluviale métamorphosée.

Avant de reprendre le récit de notre voyage, je dois revenir sur une remarque qui se rapporte à un fait observé dans le désert. Pendant mes voyages à travers certaines parties de l'Amérique du Nord j'ai souvent remarqué des fourmillières, construites entièrement avec de petits cailloux d'une certaine grosseur et d'une espèce particulière, par exemple de petits fragments de quartz. Ici, dans certaines parties des déserts du Colorado, les fourmilières étaient formées de petits fragments de feldspath cristallisé, choisi par ces insectes parmi les divers éléments du sable grossier de cette contrée. La dernière fois que je me trouvai à El Paso, il y vint un conducteur nord-américain qui me questionna sur la valeur

d'un petit sac qui contenait des grenats et qui lui appartenait. Quand je m'informai de l'endroit où il avait fait cette trouvaille, il me répondit que ces petites pierres (d'imparfaites cristallisations de grenats rouges transparents) constituent le matériel de construction employé par les fourmis pour leurs fourmilières dans une certaine contrée du Nouveau Mexique, habitée par les Indiens Navajos. Cet homme prétendait connaître un endroit où ces pierres se trouvent en grande abondance. Je crois que cette découverte peut présenter quelque intérêt et jeter un jour nouveau sur la discussion relative aux fourmis chercheuses d'or, d'Hérodote.

Le Carrizo Creek est un ruisseau qui descend des montagnes et qui, à l'ouest, s'écoule à travers les ravines du désert dans lesquelles il finit par se perdre. En cet endroit la nature change complétement de caractère. Notre route nous conduisit sur les hauteurs arides, privées d'arbres, escarpées et rocailleuses de la partie méridionale des montagnes californiennes, entre lesquelles et seulement à des distances fort éloignées, on rencontre quelques sources entourées de gazon et garnies de peupliers. Il ne se tronve point dans ces vallons de cours d'eau permanent, bien que, pendant, la saison des pluies, ils soient souvent traversés par des torrents furieux, échappés des montagnes.

Pendant notre première journée de voyage, du Carrizo-Creek à Vallecito, la végétation des steppes semble vouloir reprendre tout à fait son aspect caractéristique. Les hauteurs arides ne sont presque uniquement garnies que d'agaves et de tous les genres de cactus, flore que, dans tout le cours de mon voyage, je n'ai vue plus caractérisée que sur ce point. C'est cette espèce d'agaves que les Mexicains nomment Mezcal et dont les racines sucrées sont recueillies

par les Indiens qui les sèchent et les conservent en provision. En se rapprochant des côtes de l'océan Pacifique, dans la direction occidentale, l'air devient plus humide et ce changement de climat produit un effet surprenant sur la flore de ces montagnes. Les hauteurs sont couvertes d'arbres et de buissons toujours verts que mes faibles connaissances en botanique ne me permirent pas de classer. Çà et là dans les vallons croissent les chênes majestueux tandis que les crêtes et les cimes les plus élevées commencent à se garnir des pins gigantesques (Taxodien) qui distinguent la Californie. Cependant ces arbres ne constituent qu'une exception et la contrée reprend bientôt son aspect habituel jusqu'aux bords du Pacifique. On peut donc dire avec raison que, sauf quelques rares interruptions, les steppes qui commencent au Missouri, s'étendent sur le territoire du Rio Grande, d'un côté jusqu'aux bords du golfe du Mexique et de l'autre jusqu'à ceux de l'océan Pacifique. Le lecteur a pu conclure, d'après mes descriptions précédentes, qu'à part l'absence d'arbres qui est générale, cette végétation offre des différences très marquées. Plus on avance sur la pente du continent vers la mer, et plus on s'aperçoit que l'herbe et tous les fourrages y sont annuels, ce qui constitue un des caractères distinctifs de la végétation. Quand on a franchi la principale chaîne des montagnes californiennes qui forme une limite au delà de laquelle le climat change complétement, on voit l'avoine et le trèfle sauvages, recouvrir presque exclusivement les collines et les vallées sur une superficie de plusieurs milliers de milles. Le trèfle aussi, ou du moins quelques-unes de ses espèces, est annuel et ses semences tombées, qui souvent s'étendent en couches de plusieurs pouces d'épaisseur, sur de très grands espaces, constituent

à elles seules, pendant des mois entiers, la nourriture des innombrables troupeaux de bestiaux de ces pays. L'avoine sauvage que j'ai remarquée dans le sud de la Californie et tout particulièrement sur les collines au dessus de Los Angeles, était haute et touffue et elle portait un grain aussi lourd que la plus belle avoine cultivée en Europe. Dans la contrée où est situé le Rancho Warner, loin de la route et de toute habitation humaine, dans une partie absolument inculte, j'ai découvert de l'orge sauvage. Enfin, à San Francisco, on me montra, à une exposition agricole, un échantillon de froment sauvage, venant de la Sierra Nevada, végétal d'une beauté remarquable. On pourrait donc nommer le climat de cette contrée, depuis le Gila, où commencent à se produire des herbes annuelles, le climat normal des céréales. Cependant ceci ne s'applique pas au maïs qui ne réussit pas très bien en Californie où l'orge le remplace très avantageusement, du moins comme fourrage pour les chevaux et les mulets.

L'absence d'arbres sur la grande partie septentrionale du continent américain, est un sujet d'études fort intéressant pour les botanistes, les climatologues et les géologues. En Californie, je trouvai généralement admise l'opinion que là où actuellement il n'y a pas d'arbres, on ne pourrait pas non plus en faire croître. Il ne manque pourtant pas de preuves positives du contraire. J'ai vu dans les établissements les plus éloignés des prairies du Missouri, des robinias que l'on avait plantés et qui y croissaient aussi vigoureusement que dans n'importe quelle partie des États-Unis. A la place qu'occupe aujourd'hui, sur les rives du Texas, la ville de Galvesdon, il ne croissait point d'arbres autrefois, tandis que maintenant il n'en manque pas dans les rues et les jar-

dins de la ville (principalement des ailanthus) et ceux-ci sont très sains et croissent avec beaucoup de vigueur. Quant à la cause de ce phénomène, en général, on ne peut l'attribuer à la trop grande élévation du terrain au dessus de la mer, car les surfaces privées d'arbres, s'étendent depuis les hauteurs extrêmes des contrées centrales, jusqu'aux parties les plus basses des bords de la mer. C'est dans le fond des vallées creusées dans le plateau et sur les cimes les plus élevées des montagnes que se rencontrent les rares exceptions au caractère général de la végétation. On pourrait conclure de là que l'absenee d'humidité fait partie des causes qui amènent ce phénomène. Cependant ce n'en peut être la raison principale puisque les prairies du Texas inférieur, par exemple, jouissent d'une humidité aussi suffisante que celle qui existe sur les rives californiennes. Sans vouloir approfondir davantage ce sujet, j'exprimerai encore ici cette opinion dont je ne puis me défendre, que la cause première de l'absence d'arbres, doit être cherchée dans l'histoire de ces régions au point de vue géologique, c'est à dire, dans la nature des événements à la suite desquels ces surfaces se sont couvertes d'une végétation dont plus tard elles ont fini par être privées. C'est là, selon moi, la supposition la mieux justifiée et je ne doute pas, qu'avec le temps, on ne parvienne à garnir d'arbres une grande partie des surfaces du continent qui en sont aujourd'hui dépourvues.

Vallecito est une fraîche oasis verdoyante, entourée de montagnes stériles. La végétation, dans ces environs, consiste en partie en herbes, en partie en buissons de mimbres et autres arbrisseaux des contrées du Rio Grande, qui reparaissent ici. C'est là que nous rencontrâmes les premiers établissements californiens, une maison isolée, que rien ne

semblait indiquer être un magasin et où l'on trouvait des vêtements confectionnés et d'autres objets nécessaires aux voyageurs, mais le tout à des prix exorbitants. Malheureusement nos provisions étaient si près d'être épuisées que je dus nécessairement faire ici, pour la partie de la caravane qui m'était confiée, des achats considérables et très coûteux. Je vis là un homme malade qui, peu de semaines auparavant, s'étant égaré dans le désert du Colorado, avait été dévalisé par les Indiens yumas et avait passé plusieurs jours dans un état de complète nudité, sans boire ni manger, jusqu'à ce qu'enfin arrivèrent des voyageurs qui s'intéressèrent à lui et avec lesquels il put continuer son voyage. Les suites de ses souffrances se trahissaient par une grande faiblesse générale et par un trou, sec et rond, de trois pouces au moins de diamètre et d'un demi-pouce de profondeur, qui s'était creusé dans les chairs du dos.

De ce moment nous rencontrâmes sur notre route une suite d'établissements coloniaux. D'abord San Felipe, groupe formé de quelques maisons ou plutôt de quelques huttes, habitées par des Indiens civilisés. La route qui mène de Vallecito à San Felipe traverse un passage très étroit et d'une difficulté inouïe, c'est l'endroit le plus pénible que l'on rencontre sur tout le parcours, depuis le passage de Guadalupe jusqu'à la Californie inférieure. A quelques places les rochers se rapprochent tellement, que les roues des chariots les heurtaient tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. La flore de ces contrées montagneuses a un caractère tout particulier. Je remarquai surtout une petite agave parfumée, à fleurs jaunes, une très jolie opuntia, un genévrier chargé de baies rouges et divers labiats qui se distinguaient par une forte odeur camphrée. Dans certains

endroits cette odeur était si prononcée que l'air en était imprégné. J'avais déjà remarqué au Gila certaines herbes qui la répandaient également.

Nous passâmes la nuit dans la vallée, où nos bêtes trouvèrent les fourrages nécessaires, et le jour suivant nous gagnâmes par le Puerto de San Felipe, que les Américains du Nord appellent Warner's Pass, le Rancho Warner ou Agua Caliente des Mexicains, établis en Californie. Ce passage n'offre pas de difficultés pour les voitures et ses hauteurs forment une belle scène de montagnes. Des chênes et des platanes croissent sur la chaîne de jonction, et les versants voisins sont garnis de buissons toujours verts de toutes les espèces. Les cimes les plus éloignées sont couvertes de hautes forêts de pins. Le Rancho Warner est un terrain de plusieurs milles carrés de superficie, dont la propriété, revendiquée par un certain M. Warner, était encore contestée à l'époque de mon séjour en Californie et faisait partie des nombreux terrains en litige qui donnèrent lieu à de célèbres débats (Claims). C'est incontestablement le district le plus beau et le plus riche de ces parages. Admirablement pourvu d'eau par des sources nombreuses, couvert d'herbes plantureuses, possédant toutes les conditions requises pour la culture, cette contrée fournirait abondamment aux besoins d'une ville et de plusieurs villages, et il serait difficile à une colonie de choisir, dans toute la Cilifornie, une position plus avantageuse. Les montagnes et les collines sont couvertes de buissons et de chênes, et il s'y trouve de nombreux sites de la plus grande beauté. Le climat y est excellent; les chaleurs du Colorado ne se font plus sentir ici; pendant l'hiver il y tombe d'abondantes pluies et les montagnes se couvrent de neige; pendant les nuits d'été il y a de fortes rosées qui

favorisent la végétation. La rosée nous surprit assez désagréablement pendant la nuit; elle appartient au caractère climatérique du pays, depuis là jusqu'aux côtes, et, chaque matin, dans la suite de notre voyage jusqu'à Los Angeles, je trouvai ma couverture, ma barbe et mes cheveux couverts de grosses gouttes de rosée. Aux personnes craintives qui redoutent l'air de la nuit, je puis donner l'assurance qu'il n'a sur la santé aucune influence pernicieuse, alors même qu'on se trouve au réveil chargé de gouttes de rosée, comme le sont, dans les montagnes de la Californie, les tiges, les feuilles et les fleurs de la prairie.

Sur les terrains du Rancho Warner, les Américains du Nord ont construit, dès leur arrivée, plusieurs habitations. Cependant l'ancien village, Agua Caliente, groupe de maisons bâties dans le style mexicain, est distant de la route de deux milles à peu près et dans le voisinage d'une source sulfureuse chaude formant un petit ruisseau qui traverse la contrée. Il faut aller beaucoup plus loin, en descendant le cours du ruisseau, avant de rencontrer un endroit où la température de l'eau permette de se baigner. Je parcourus à cheval tous ces environs afin d'examiner le pays et la source. Quand j'arrivai auprès du ruisseau, j'eus beaucoup de peine à décider ma monture à le traverser, et dès qu'elle fut à l'eau et qu'elle en sentit la température élevée, accompagnée de l'odeur de l'hydrogène sulfuré, elle ne voulut plus avancer. Cependant elle finit par s'habituer à cette odeur âcre; elle posa, mais avec précaution, un pied dans l'eau, afin de s'assurer de sa température avant de s'y engager de nouveau. Les bâtiments de l'endroit sont uniquement occupés par des Indiens qui, à ma demande, déclarèrent se nommer les Aguas Calientes. Comme ce nom est seulement emprunté

à la localité, je questionnai le chef sur le nom indien originaire de cette tribu et des tribus voisines. Il me fut très difficile d'obtenir de lui une réponse satisfaisante. Enfin il s'écria, comme s'il finissait seulement par me comprendre : « Ah ! tu veux savoir notre nom païen ! » (los nombres de gentiles) Et, sur un signe affirmatif que je lui fis, il me donna une liste des noms de toutes les tribus indiennes de la Californie. Ces noms étaient construits en pure langue indienne et très difficiles à comprendre, car je dus me les faire répéter plusieurs fois avant de pouvoir les transcrire. J'ai malheureusement perdu cette nomenclature avec bon nombre d'autres notes intéressantes. Le chef m'exhiba des certificats d'officiers américains constatant qu'il était un homme du meilleur caractère et qui n'avait nullement participé à la grande invasion des Indiens, arrivée peu après la conquête de la Californie par les Américains du Nord. Il ne s'agissait alors de rien moins que de l'extermination de tous ces derniers. Ces beaux projets devaient s'accomplir à l'instigation d'une bande de Mexicains et de quelques aventuriers nord-américains qui s'étaient, dans ce but, réunis aux Indiens. Cette tentative fut bientôt réprimée et ses instigateurs faits prisonniers et pendus à San Diego. Les Indiens d'Agua Caliente, qui avaient joué le rôle principal dans cette affaire, semblaient avoir conservé une impression profonde de ce dénouement, car plusieurs de ceux avec lesquels je m'entretins, revenaient sans cesse sur ce sujet et profitaient de chaque occasion pour blâmer la révolte des autres membres de leur tribu.

Je confiai à deux jeunes Indiennes que je rencontrai près de l'eau, une partie de linge que je leur demandai de laver Je retournai le lendemain à Agua Caliente pour le repren-

dre, mais je cherchai inutilement les deux Indiennes dont la demeure, d'après ce que je finis par découvrir, était située dans les montagnes, à plusieurs milles de là. Il ne me restait donc d'autre parti à prendre que de poursuivre mes recherches. Cette nouvelle pérégrination me conduisit dans une partie de la montagne qui présente d'admirables sites romantiques. Entre des rochers granitiques, garnis de groupes de chênes toujours verts, se trouvaient de petits enclos de vignes et des champs de maïs. Je trouvai les jeunes filles chez leurs parents, qui me reçurent avec la plus affectueuse cordialité et me régalèrent d'épis verts de maïs et de racines de mezcal séchées. J'engageai avec le père un entretien sur les changements de leur situation, depuis la prise de possession de ce pays par les Américains du Nord. Il était satisfait de l'état actuel, parce que, disait-il, ils n'étaient du moins plus obligés de travailler pour personne. Il n'était pas cependant sans avoir quelques sujets de plaintes. Ainsi il trouvait dur qu'on leur défendît de boire de l'eau-de-vie. Les jeunes filles portaient des vêtements faits de bon coton et coupés élégamment selon la mode mexicaine. Elles laissaient flotter leurs longs cheveux et portaient, noué autour du front, un mouchoir jaune de soie chinoise. Les hommes étaient complétement nus à l'exception d'un linge enroulé autour des reins.

C'était au Rancho Warner que les trois divisions de notre caravane devaient se réunir. Le troisième jour après notre arrivée, l'arrière-garde nous avait rejoints et nous eûmes la satisfaction de constater que sur ce parcours si redouté nous n'avions pas perdu une seule de nos bêtes et que nous n'avions aucun accident à déplorer. Nous achetâmes là un bœuf qui fut abattu et dépecé et toute la société célébra la

fin des privations que nous avions tous endurées pendant notre long voyage à travers les déserts et les steppes du continent.

Cependant nous n'étions pas encore entrés sur les domaines de la civilisation. Nous avions encore à traverser plusieurs défilés dans les montagnes avant d'atteindre les hauteurs de Los Angeles. Celui de ces paysages le plus rapproché est désigné sous le nom de Puerto de Ahuanca, du nom d'un petit village indien. Après l'avoir dépassé, nous vîmes à notre droite deux chaînes de montagnes parallèles, au milieu desquelles s'étale un lac salé. Vu la saison avancée, nous ne trouvâmes plus là la moindre apparence de fourrage frais et nos bêtes durent se contenter des semences de foin et de trèfle qui formaient sur la terre une couche de plusieurs pouces d'épaisseur. Plus loin, toujours vers l'ouest, la chaîne de montagnes que nous devions franchir, est assez haute et escarpée et là où nous la traversâmes, nous reconnûmes qu'elle était composée de porphyre vert et de dioryte schisteuse. Au printemps, la végétation doit être luxuriante dans cette contrée. Partout on rencontrait des tiges flétries de passiflores et une charmante asclepia grimpante qui était encore en fleurs. Après avoir traversé une ligne de montagnes plus avancée encore vers l'ouest, nous atteignîmes enfin le Rio de Santa Ana, où nous trouvâmes les prairies couvertes de troupeaux. Ce terrain dépend de la Hacienda de Santa Ana, propriété d'une ancienne famille mexico-californienne, sur laquelle on entretient 2,000 têtes de bétail. Nous fûmes retenus là près de deux jours par une crue subite des eaux du fleuve. Il avait beaucoup plu les jours précédents, le fleuve avait grossi tout à coup et nous dûmes attendre que les eaux se

fussent un peu écoulées avant de pouvoir opérer notre traversée. Ce temps pluvieux était tout à fait extraordinaire dans cette saison et de mémoire d'homme on n'avait rien vu de semblable. En Californie il ne pleut jamais que pendant l'hiver, tandis que dans les régions désertes du Colorado, on ne voit de pluie que pendant l'été et les averses qui nous surprirent ici, près du fleuve Santa Ana, résultaient d'un empiétement passager d'un climat sur l'autre. L'influence de ces sortes de perturbations sur la végétation est très défavorable, attendu que les semences des plautes annuelles, du trèfle, du foin et de l'avoine germent prématurément et sont inévitablement perdues. De sorte que quelqucs-unes de ces pluies inopportunes peuvent, en présence de l'ignorance complète des habitants à remplacer artificiellement les fourrages naturels, ces pluies, dis-je, peuvent amener la perte de troupeaux fort nombreux.

Les collines et les plaines que nous traversions étaient littéralement couvertes et troupeaux de bœufs; des propriétés de la famille Yorbas, nous passâmes sur celles du colonel Williams où se trouvent 10,000 vaches. A côté de l'habitation du colonel, dont l'amabilité envers les voyageurs est reconnue de tous, nous nous établîmes pour quelque temps. Une trentaine de milles anglais nous séparaient seuls de Los Angeles, où M. K. nous précéda pour s'informer s'il pouvait vendre là ses chariots et ses mulets. Une partie de nos conducteurs, tous Américains du Nord qui n'avaient accepté ces fonctions qu'afin de pouvoir faire sans frais le voyage de Californic ou qui, une fois arrivés dans ce pays de l'or, exigèrent un salaire trop élevé, furent remerciés. Les muletiers mexicains furent envoyés avec le trou-

peau sur les pâturages des collines voisines et je restai, en attendant, commis avec quelques autres personnes à la garde du camp. De cette manière je passai quatre ou cinq jours à causer avec le colonel de la situation passée et présente du pays ; c'était un homme parfaitement au courant de l'ancienne histoire mexico-californienne et qui avait épousé la fille d'une des familles les plus considérées de la Californie. Ses propriétés occupent une superficie de quatre lieues carrées ou environ soixante-dix milles anglais carrés, dans une des plus belles situations de l'État californien. Tout autour s'élèvent des montagnes ; quelques-unes, le Cerro de San Antonio entre autres, si hautes que pendant la plus grande partie de l'année le sommet en est couvert de neige. Lorsque le colonel s'était établi là, en 1840, il avait à son service 1,200 péons indiens qu'il conserva jusqu'à la promulgation de la loi qui supprime les péons. Depuis qu'on a accordé à ceux-ci la libre disposition de leur personne et de leur temps, ils se sont dispersés dans les montagnes et il est fort difficile d'obtenir d'eux qu'ils travaillent, même en leur promettant un salaire élevé. Le travail des hommes blancs libres est excessivement cher. Ainsi le colonel avait un berger auquel il payait cinq dollars par jour, salaire qui, joint à la faculté d'user à discrétion du rôti d'agneaux, aurait lieu de paraître exorbitant à un économe européen. Outre ces difficultés, la propriété avait été fort maltraitée par la guerre californienne. Les bâtiments avaient beaucoup souffert, 10,000 pieds de vigne et 4,000 arbres fruitiers avaient été détruits. Par suite des continuels pillages des Indiens Tulares, le bien avait perdu pour 13,000 dollars de chevaux. Des 13,000 âcres de terrain cultivé et des plantations d'arbres et de vignes, il ne restait presque rien.

La fortune du colonel dans ce pays ne consistait plus qu'en une dizaine de mille bœufs et quelques milliers de moutons qui paissaient dans les environs. L'élève des moutons de race noble est une branche d'économie rurale, nouvellement introduite dans ce pays et qui promet d'heureux résultats. Le colonel considérait les porcs comme des animaux nuisibles. Il m'envoya dire un jour dans notre camp, qu'il venait d'en faire tuer trente, tout près de son jardin, et que si nous avions envie de nous régaler de viande de cochon, nous pouvions en disposer à notre gré, le reste étant destiné à devenir la proie des vautours.

Je fis l'un de ces jours une excursion sur les collines autour desquelles paissaient nos mulets. Un pâturage de ce genre ne se trouve guère en un autre pays que celui-ci. D'immenses champs de trèfle sauvage, qui montait jusque sous le ventre de nos bêtes, s'étendaient à perte de vue, couvrant les collines et les vallons. La saison cependant n'était pas favorable, car le trèfle était flétri et desséché et les grains en recouvraient la terre, grains que les troupeaux recherchent avec avidité. Pendant cette course, je rencontrai une partie des troupeaux de la propriété qui couvrent les collines sur une étendue de plusieurs milles. Avec un semblable train de bétail, on comprend que, dans ces contrées, beaucoup de veaux soient enlevés par des animaux carnassiers, des loups, des ours et des jaguars, à la destruction desquels les propriétaires emploient de grandes quantités de strychnine. Je pus me rendre compte de l'effet que celle-ci produit : un jour que je faisais une course à cheval, je vis un des hommes de la propriété qui jetait sur les chemins de la viande empoisonnée : comme je repassais par là quelques heures après, je trouvai sur la route un loup qui avait

succombé à l'action violente du poison. Le colonel a également essayé de détruire, en répandant de la strychnine à l'entrée des trous qu'ils creusent, les millions d'écureuils qui vivent ici en compagnie des hiboux avec lesquels ils habitent les conduits souterrains dont ils minent le sol dans tous les sens; ces animaux sont les plus funestes ennemis de l'agriculture.

Les collines dont j'ai déjà parlé, forment un groupe tertiaire, au centre d'une vaste étendue, bornée de hautes chaînes de montagnes plutoniques et se prolongent jusqu'aux côtes près de Los Angeles. Elles sont formées de couches de grès bitumineux, de pierre calcaire, de marne et d'argile et sont remarquables par les nombreuses sources d'asphalte que l'on y rencontre. J'en examinai une particulièrement et je fus très surpris en reconnaissant que plusieurs d'entre elles jaillissent précisément sur le versant d'une colline, de sorte qu'elles arrosaient des deux côtés à la fois. L'asphalte sort lentement, en masses épaisses et lourdes, mêlées d'un peu d'eau, il s'épaissit en coulant et finit par s'accumuler sur une base qui s'élargit progressivement. Les indigènes utilisent ce produit de diverses façons. M. Williams s'en servait comme combustible et partout, dans cette partie de la Californie, on l'emploie pour le revêtement des toits plats qui sont ainsi rendus imperméables.

Le 6 septembre, M. K*** revint de Los Angeles avec un acheteur pour ses chariots et ses mulets. Les objets offerts furent examinés et le marché définitivement conclu. Nous nous dirigeâmes vers la ville dans une voiture élégante, conduite par deux chevaux fringants et ce fut ainsi que se termina mon voyage à travers les déserts de l'Amérique septentrionale. Arrivé à Los Angeles, un des personnages

les plus riches et les plus importants de la ville, M. Francis Mellus, membre de la législature et de l'État californien, m'offrit l'hospitalité dans sa maison. Je dormis dans un lit doré, garni de rideaux et de couvertures de soie; les meubles du salon magnifique qui fut mis à ma disposition, étaient d'admirables produits de l'art chinois, ornés de précieuses incrustations et je fus entouré pendant quelque temps de tout le luxe de la société civilisée. Dcs contrastes aussi marqués ne peuvent se produire que dans la vie américaine.

CHAPITRE IX.

Géographie physique du continent nord-américain : coup d'œil rétrospectif sur ses conditions orographiques en général. — Anciennes erreurs doctrinaires.— Extrémité méridionale des Rocky Mountains dans le Rio Grande supérieur. — Recherche de leurs équivalents méridionaux à l'est dans le Texas, à Cohahuila, Nuevo Léon, etc. — La Sierra Madre. — Application fréquente de ce nom. — La grande Sierra Madre de Cinaloa et Sonora. — Elle est située à l'ouest en deçà de la séparation des eaux. — Recherche de leurs équivalents septentrionaux dans le système des montagnes californiennes. — Le bassin allongé intérieur de la partie occidentale du continent. — Les bords orientaux et occidentaux. — Dépression du plateau entre le centre du Rio Grande et celui du Gila.

Avant d'aller plus loin, je crois que je dois m'arrêter un instant ici pour jeter un coup d'œil rétrospectif sur les grands rapports physico-géographiques du continent nord-américain, au sujet desquels j'ai eu maintes fois lieu d'avancer les opinions les plus absolues et en même temps les plus contradictoires. Je veux parler ici de la grande connexion des montagnes du système du Rocky Mountains jusqu'aux rives de l'océan Pacifique. Pendant mon séjour à San Francisco, je publiai dans un journal de cette ville un article sur cette matière, article qui a été reproduit dans les annales

scientifiques de l'Institut Smithson (1). Un savant géologue américain a avancé plus tard sur l'orographie de l'Amérique des opinions qui vont à l'encontre de celles que j'avais exprimées. Cela m'a engagé à examiner de nouveau la question, et cet examen a eu pour résultat de me convaincre de plus en plus de la justesse de mes observations.

Il est reconnu que cette opinion, d'une fausseté notoire, que les chaînes de montagnes doivent toujours être des lignes de séparation des eaux et vice-versâ, a longtemps été le point de départ des géographes et surtout des dessinateurs de cartes qui ne possédaient qu'une connaissance imparfaite du pays. De minutieuses études topographiques ont rectifié ces erreurs, non seulement sur les cartes d'Europe, mais elles ont encore corrigé les fausses doctrines des géographes. Les conséquences de ces fausses théories se continuent inévitablement dans la connaissance géographique d'autres parties du monde où l'hypothèse joue un grand rôle. Ainsi même dans le nord de l'Amérique, dont j'étudie en ce moment les conditions orographiques, on persiste à admettre une connexion entre le grand système des Montagnes Rocheuses et la Sierra Madre de l'ouest du Mexique. La nature véritable des relations orographiques contredit pourtant cette manière de voir; manière de voir qui serait beaucoup plus juste, si l'on voulait partir de la grande liaison générale des chaînes de montagnes et des plateaux qui comprennent la partie orientale de tout le Nouveau Monde, depuis la Terre de Feu jusqu'à la mer Glaciale au Nord. Vu en grand et mis en opposition avec les grands pays plats,

(1) *Remarks contributing to the Physical Geography of the Northamerican continent.* By Julius Frœbel. *California chronicle*, dec. 13, and 14. 1854.

l'est de cette partie du monde constitue en effet une sorte de système congénère. Cependant la question n'est pas de savoir si deux organes de ce grand système, les Rocky Mountains et la Sierra Madre, se trouvaient directement reliés entre eux ou si, suivant les règles ordinaires, ils doivent être considérés dans la construction du tout, comme des équivalents orographiques. Je chercherai par les démonstrations suivantes à prouver que tel n'est pas ici le cas.

I. La grande chaîne du Rocky Mountains se divise, dans la région des sources du Rio Grande, en deux lignes dont l'une s'étend à l'est du fleuve et l'autre à l'ouest; cete dernière se prolonge jusque non loin de la plaine de Santa Fé. Le lecteur, qui a bien voulu m'accompagner dans mon voyage du Missouri à New-Mexico, se rappellera peut-être que la route, en descendant la vallée du Rio Grande, traverse un terrain plat et une espèce de porte taillée dans le roc. En admettant que la masse de grès, dans laquelle ce passage est coupé, doive être regardée comme faisant partie du Rocky Mountains, elle est donc située sur la rive orientale, non seulement du Rio Grande, mais aussi du Rio Pecos, et son prolongement méridional va s'abaissant toujours, jusque sur le plateau du Texas occidental. Entre le Pecos supérieur et le Rio Grande, la route de Santa Fé laisse sur le côté nord de hautes montagnes couvertes de neige pendant la plus grande partie de l'année. Vers le sud s'étend une ligne de groupes de montagnes isolées dont font partie le Placer Sandilla et le mont Manzana. La route cependant contourne, sur des plateaux élevés de 6 à 7,000 pieds au dessus du niveau de la mer, les parties méridionales avancées de cette chaîne de montagnes alpiniques qui se terminent enfin près de la val-

lée du Rio Grande et dont les parties brisées et les déclivités indiquent dans cette contrée un système de montagnes d'une nature géologique différente de celle des groupes isolés, qui se trouvent sur le bord du plateau et dont le roc plutonique est de nature métamorphosée. Si l'on veut considérer ces groupes de montagnes et ces parties de plateau comme le prolongement méridional du Rocky Mountains, alors celles-ci demeurent sur la rive orientale du Rio Grande et s'étendent également jusqu'au plateau texien. Sous certains rapports il y a lieu de reconnaître dans ces montagnes et ces élévations de terrain, un prolongement des Montagnes Rocheuses; il est pourtant bien évident qu'il est plus conforme à la disposition orographique de cette contrée de les comprendre dans la chaîne qui commence sur le côté occidental du Rio Grande supérieur et dont les parties secondaires vont, à leur tour, le dépasser dans les environs de Santa Fé, au coude formé par celui-ci près de Santa Barbara.

II. Quiconque a fait le voyage d'El Paso, en descendant le Gila jusqu'en Californie, a pu se convaincre que l'ancien système de routes, connu sous le nom de Cooks'Route, franchit diverses élévations de terrain dans la grande courbure qui se prolonge jusqu'à Santa Fé et que toutes ces élévations pourraient être contournées sur des surfaces plus ou moins larges, si le voyageur n'était contraint à suivre la ligne des rares cours d'eau de ces régions. Les hauteurs, dans le voisinage du Rio Grande, seraient contournées si la route était tracée plus bas vers le sud et si celle qui se dirige vers l'ouest, depuis le passage de Guadalupe jusqu'à la vallée de Santa Cruz, s'éloignait plus dans la direction nord. Dans le premier cas, elle contournerait les dernières

extrémités d'un système de montagnes situées plus loin vers le nord, et, dans le second, elle éviterait les parties avancées de la chaîne qui se développe en venant du sud. Mais ce système de montagnes, situé dans la direction septentrionale et qui comprend les montagnes aux mines de cuivre, la Sierra Blanca et les groupes secondaires, abstraction faite de ceci que ce même système et les montagnes du passage de Guadalupe, sont séparés par un grand enfoncement du plateau, ne peut guère être considéré comme faisant partie du Rocky Mountains, mais bien plutôt comme une masse de montagnes, diversement composée, dans laquelle se trouvent, entre autres sources, celles du Gila et qui, dans l'espace compris entre le petit Colorado et le Rio Grande, se sépare complétement des dernières chaînes des Montagnes Rocheuses. D'autre part, en admettant que l'on ait des motifs de compter au nombre du Rocky Mountains les montagnes près de Socorro, qui s'élèvent en formes pittoresques sur le côté occidental du Rio Grande, ceci ne changerait en rien le fond de la question, attendu que les hauteurs qui se trouvent entre Valverde et Santa Barbara, sur le côté occidental du Rio Grande, dépassent celui-ci dans la direction orientale par leur prolongement sud-est et forment, par ce rapprochement, les défilés dans lesquels le voyageur est obligé nécessairement de s'engager, qui l'éloignent du fleuve et le forcent à traverser la Jornada del Muerto, ou région de la mort ; région si redoutée et qui s'étend sur plus de 90 milles sans présenter, pendant la sécheresse, la moindre trace d'eau.

III. On a prétendu qu'une chaîne de montagnes qui porte le nom de Sierra de los Mimbres, forme la chaîne de jonction entre la Rocky Mountains et la Sierra Madre.

Cependant le voyageur qui traverse la contrée où cette chaîne est indiquée la chercherait vainement. J'ai déjà discuté ce fait à propos de mes explorations personnelles dans ces régions et j'ai dit que le Rio de los Mimbres, qui prend sa source vers le sud, dans les collines avancées des montagnes aux mines de cuivre, arrose, pendant la saison des pluies, une vaste étendue de steppes et fertilise la lagune de Santa Maria. Sur la rive orientale de cette petite rivière, il ne reste donc pas de place pour une chaîne de jonction entre la Rocky Mountains et la Sierra Madre et sur sa rive occidentale, s'il existait une chaîne semblable elle devrait être franchie par la route Leroux. Je ne connais pas cette route, ne l'ayant jamais suivie, cependant toutes les personnes de ma connaissance qui l'ont parcourue m'ont assuré n'avoir jamais rencontré, non seulement de chaînes de montagnes, mais pas même de hauteurs quelque peu considérables.

IV. Après avoir cherché à prouver que les Rocky Mountains, comme système de montagnes liées les unes aux autres, ne peuvent, en aucun cas, sur la rive occidentale du Rio Grande, se prolonger vers le sud, au delà des défilés de montagnes qui se trouvent en deçà de Valverde, je veux maintenant examiner les groupes et les lignes de montagnes détachées qui constituent, sur la rive orientale du fleuve, le prolongement ou au moins l'équivalent méridional de ce système. Le voyageur qui, de San Antonio dans le Texas, se dirige vers El Paso où le Presidio del Norte, doit traverser des montagnes qui, à l'ouest du Pécos, forment le contrefort du plateau élevé du Texas occidental, au dessus duquel passe la route. En se dirigeant vers El Paso, c'est par le Puerto de las Limpias ou Pas de la Rose sauvage, que la route traverse la chaîne de montagnes et sur celle qui con-

duit au Presidio, c'est par le Puerto del Paisano. J'ai décrit précédemment ces passages pittoresques et j'ai fait observer que certaines parties de montagnes, désignées sous les noms de Sierra de Guadalupe et Sierra del Diablo, font partie de cette même chaîne. Au sud du Presidio del Norte, dans les environs de San Carlos, celle-ci rencontre de nouveau le Rio Grande et passe, dans un ravin étroit et très profond, de sa rive orientale sur sa rive occidentale; le fleuve forme ici, par une longue suite de cascades, un coude marqué vers l'est. De sorte que c'est seulement sur ce point que le Rio Grande quitte le bassin qu'il occupait et qui appartient au plateau, pour pénétrer dans les basses terres du golfe mexicain. Cependant la chaîne de montagnes, bornant à l'est le Bolson de Mapimi, se dirige vers le sud à travers les États mexicains, Cohahuila, Nuevo Léon, San Luis Potosi et Vera Cruz, où elle forme l'extrémité du plateau de Anahuac.

V. J'arrive enfin à la Sierra Madre. Ce nom a donné naissance à de nombreuses erreurs géographiques. Strictement parlant, cette dénomination n'est pas réellement un nom propre, mais elle signifie, en général, la principale chaîne de montagnes d'un pays, littéralement la montagne mère, de même que les mêmes Mexicains nomment le canal principal d'un système de canalisation — acequia madre — le canal mère. A cause de cette acception générale, ce nom s'applique également à plusieurs endroits, sans que pour cela les géographes soient autorisés à soutenir que les diverses chaînes portant le même nom, fassent toutes partie du même système. Si, en conséquence de cette erreur, on désigne sur les cartes, sous le nom de Sierra Madre, à l'est de Durango, une montagne appartenant à la chaîne formant

le prolongement ou l'équivalent méridional du Rocky Mountains, cette montagne n'a rien de commun avec la grande Sierra Madre, qui occupe à l'ouest l'extrémité du plateau mexicain, contre les pays plus bas, de Mechoacan, Jalisco, Cinaloa et Sonora et que franchit, à l'ouest de Durango, la route qui conduit de cette ville à Mazatlan. On indique une troisième Sierra Madre dans le Nouveau Mexique, sur la rive occidentale du Rio Grande et la chaîne de montagnes qui, en Californie, s'étend au nord de la plaine de Los Angeles, depuis le Cerro de San Bernardino jusque sur les côtes de l'océan Pacifique et dont la cime du Cerro de San Antonio constitue le point le plus élevé, a porté longtemps le même nom parmi les Mexicains.

Quant à la Grande Sierra Madre qui forme l'extrémité occidentale du plateau mexicain et dont il doit seule être question ici, sa structure caractéristique ne peut, sous aucun rapport, être considérée comme une singularité orographique, du moins pour ce qui concerne les montagnes assises sur les bords d'un plateau et pourtant elle a donné lieu, sur les cartes de ce pays, à de nombreuses indications erronées. Ainsi presque tous les fleuves les plus considérables qui viennent se jeter dans le golfe de Californie, prennent leur source sur les surfaces élevées des plaines de l'intérieur du pays; ainsi, sur le côté droit de la Sierra Madre, ils traversent les gorges et les ravins des montagnes du bord et s'avancent dans la direction occidentale vers les contrées des côtes. J'ai déjà mentionné ce fait à propos du Rio de Papigochic, un des deux bras du Rio Yaqui, en donnant la relation de mon voyage de Chihuahua à la Sierra Madre. Le fleuve coule à 60 milles de là environ,

à la base occidentale de la montagne, puis il forme subitement un angle droit, se jette dans un ravin et s'enfonce dans la montagne. La route de Chihuahua à Batoseagachic, près des merveilleuses mines aurifères, forme un angle semblable le long d'un bras du Rio del Puerte. Les géographes, qui ignoraient que les montagnes formant l'extrémité occidentale du plateau mexicain, ne constituent pas la ligne de séparation des eaux, mais qu'elles sont situées plus à l'ouest, en deçà de celles-ci, les ont, obéissant à d'anciennes hypothèses dont la fausseté a été reconnue, placées plus loin à l'est. De sorte que, par ce fait même, elles étaient plus rapprochées des parties occidentales extrêmes des Rocky Mountains, qu'elles ne le sont réellement et la supposition qu'il existait entre elles une connexion quelconque a confirmé l'erreur en lui donnant une certaine vraisemblance.

VI. Les derniers développements du système de la Sierra Madre au nord-ouest, sont franchis au sud du fleuve Gila, dans l'intervalle compris entre le défilé de Guadalupe et le fort Yuma, par la route de Cook. La chaîne de Sonora et Cinaloa, qui forme la base occidentale du système de la Sierra Madre (système composé exclusivement de parallèles) a son extrémité nord-ouest, non loin du fort et par conséquent au confluent du Gila et du Colorado; mais de l'autre côté du Colorado et du Gila, elle se prolonge en une ligne de montagnes que le voyageur, traversant le désert, laisse à sa droite dans le lointain. Par un angle très aigu, elle se rapproche et finit par se réunir à une chaîne californienne qui s'avance de la presqu'île sur le continent. D'après ce que m'ont dit des personnes qui ont passé par là, le pic de San Bernardino formerait le nœud de jonction. L'extrémité

nord-ouest du prolongement du système de la Sierra Madre se réunit donc avec la chaîne de montagnes que les géologues californiens désignent sous le nom de chaîne de San Bernardino et les anciens Mexico-Californiens, sous le nom général de Sierra Madre. En suite de quoi, si la Sierra Madre de Cinaloa et Sonora a un équivalent septentrional, c'est dans le système des montagnes californiennes que nous devons le chercher et non dans les Rocky Mountains. Toutefois le véritable sens de cette disposition orographique ne deviendra bien clair que lorsqu'on l'aura considérée dans ses rapports avec le relief de la partie occidentale de cette moitié du continent américain.

VII. Le centre de cette partie occidentale, le long des côtes de l'océan Pacifique, depuis l'isthme de Tehuantepec jusqu'à la mer Glaciale, est occupé longitudinalement par un espace cerné à l'est par une suite de montagnes, tantôt reliées entre elles, tantôt détachées et à l'ouest par une même ligne de montagnes. La plus grande partie de la surface sur toute cette étendue est élevée au dessus du niveau de la mer à une hauteur telle qu'elle a les caractères d'un plateau tabulaire, dont le cadre est formé par ces deux systèmes de montagnes qui le divisent en terrasses orientales et occidentales. D'autres lignes de montagnes, indépendantes les unes des autres, et des groupes isolés, se disséminent çà et là. Ce sont ces dernières montagnes, dont la présence a provoqué ces erreurs géographiques quant au caractère principal de la structure orographique de cette partie du monde, attendu qu'elles semblent former des lignes de jonction entre les montagnes qui s'étendent dans les deux directions opposées. Dans la Californie, l'Orégon, l'Utah, le Nouveau Mexique et toutes

les contrées septentrionales, les montagnes formant le rebord du bassin sont assez clairement indiquées par la nature. A l'est les Rocky Mountains, à l'ouest la Sierra Nevada, la montagnes aux Cascades et les prolongements septentrionaux. Au Mexique le rebord occidental est formé par la Sierra Madre qui est aussi nettement indiquée, mais du côté de l'est il est fréquemment brisé et il se compose de cette ligne de groupes détachés et de chaînes interrompues que le Rio Grande franchit dans les ravins et les chutes de San Carlos. D'ici il est facile de se rendre compte de l'enchaînement général des circonstances. Et malgré cela, je répète que : si les Rocky Mountains ont un équivalent méridional, il doit se trouver dans les montagnes du Texas occidental, de Cohahuila, Nuevo Léon, San Luis Potosi et Vera Cruz et si la Sierra Madre a un équivalent septentrional, c'est dans la Sierra Nevada, la montagne aux Cascades, et dans leur prolongement septentrional qu'il faut le chercher, attendu que la première ligne forme le rebord oriental et la seconde le rebord occidental du bassin longitudinal qui occupe la partie occidentale de cette moitié du continent.

VIII. Bien que, par son élévation au dessus du niveau de la mer, ce grand bassin forme une sorte de plateau, cette élévation offre elle-même des différences très sensibles et trois grands abaissements ou déclivités de terrain (pour ne parler que des plus importants) se fraient un passage à travers les montagnes qui l'entourent pour aller rejoindre les terrains plus bas de l'extérieur : la pente du Rio Grande, celle du Colorado et du Gila et celle enfin du torrent Columbia.

Entre la partie centrale de la vallée du Rio Grande et la partie correspondante de la vallée du Gila, le plateau est moins élevé qu'au N. et au S. de cette ligne. La lagune de

Guzman, comme l'a fort bien remarqué M. Schuchart, le compagnon du colonel Gray, se trouve plus bas que le niveau du Rio Grande près d'El Paso. Le niveau de la lagune de Santa Ana est absolument le même. Dans ce dernier lac vient se jeter le Rio del Norte, du côté N., tandis que du midi le Rio de Santa Maria s'y précipite avec fracas, venant du plateau central de Chihuahua. Une ligne qui s'étend de ces deux lacs jusqu'à la lagune desséchée sur la route de Cook, forme au N.-O. la continuation de cette dépression de terrain et de ce dernier point on peut atteindre la partie centrale du Gila sans avoir à franchir de hauteur considérable.

Ainsi de l'embouchure du Rio Grande, en remontant le cours de ce fleuve, jusque vers le centre, à la partie correspondante du Gila et en descendant celui-ci jusqu'à l'embouchure du Colorado, on suit la dépression du continent d'une mer à l'autre, dépression qui, abstraction faite de l'opinion généralement émise, forme une ligne de séparation bien positive entre le système du Rocky Mountains et la masse des montagnes aux mines de cuivre, des sources du Gila, la Sierra Blanca et le système de la grande Sierra Madre.

IX. De tout ce qui précéde il ressort à l'évidence que c'est méconnaître complétement les principes orographiques dans la géographie physique du continent nord américain que d'établir un lien de connexion entre les Rocky Mountains et la grande Sierra Madre. Par ces fausses indications on fait du rebord occidental de la partie méridionale, le prolongement du rebord oriental de la partie septentrionale du grand bassin longitudinal intérieur, sur le côté occidental du continent. De sorte que l'on sépare des éléments analogues pour en réunir d'hétérogènes et on désoriente ainsi les grands principes de la climatologie et de l'extension du règne animal et végétal.

CHAPITRE X.

Los Angeles et la Californie méridionale. — Situation de la ville et climat du pays. — Vignes et vergers. — Exportation des fruits et des raisins. — Produits vinicoles. — Autres sources de richesse pour le pays. — Il n'y a point de mines aurifères dans cette partie de l'État. — Intérêts distincts du nord et du sud ; projets de partage. — Indiens et Mexicains. — Criminels et aventuriers venus du nord. — Meurtres. — Maisons de jeu et coups de pistolets. — Un ancien compagnon de voyage devenu directeur d'une maison de jeu. — Je prends congé de mes compagnons de route ; leur destinée. — Départ pour San Francisco. — Port de San Pedro. — Brouillards des côtes. — Lions de mer. — Monterey. — Aspect du pays. — Baleine. — Pêcheries de Monterey. — Viande d'ours de Grisly. — La porte d'Or et la baie de San Francisco. — Situation de la ville.

Los Angeles ou, comme la nomment les Espagnols, Pueblo de los Angeles—Séjour des Anges, n'est pas sans raison renommée pour sa beauté. Il ne me serait pas possible de me souhaiter, à moi et à mes amis les plus chers, un séjour plus riant et plus agréable que celui que pourraient se créer ici des gens intelligents et raisonnables. La nature a conservé ici une juste mesure, ce qui, dans ces contrées classiques de l'ancien monde est une des conditions essentielles de succès pour la culture. On doit réellement se transporter dans le Levant pour trouver un point de comparaison avec Los Angeles

et quelques autres points de la Californie méridionale. Les États-Unis n'offrent rien d'approchant.

C'est de la route qui conduit aux côtes que Los Angeles apparaît dans son aspect le plus enchanteur. De là on aperçoit cette petite ville charmante assise au pied des collines qui terminent un plateau couvert, après les pluies de l'hiver, de gazon et des produits variés d'une flore magnifique. Un cours d'eau tombe en cascades sautillantes à travers une ravine creusée dans les rochers derrière la ville. Il prend sa source dans une majestueuse chaîne de montagnes qui forme l'arrière plan du tableau et ses flots arrosent les jardins et les vignes qui constituent la richesse et en même temps le plus grand charme de la ville. Les jardins sont fermés par des murs ou des haies impénétrables au regard; à l'intérieur on y admire une végétation d'une vigueur extraordinaire, favorisée par les eaux de la rivière qui se divise en ruisseaux cristallins. La contrée environnante est généralement privée d'arbres, mais ces jardins sont de véritables bosquets de figuiers, d'orangers, et d'arbres fruitiers de toutes espèces. On y rencontre quelques dattiers, des amandiers et des oliviers qui y réussissent parfaitement. On peut d'après cela se faire une idée de la nature du climat qui, outre sa douceur, est remarquable par son air pur et vivifiant. Ceux qui prétendent que l'esclavage des nègres est nécessité par des raisons climatériques recevraient ici un démenti péremptoire car il règne ici une température assez chaude pour la culture de la canne à sucre et du cotonnier à laquelle les blancs, non seulement peuvent travailler, mais travaillent avec plaisir. Il faut voir les jardins de Los Angeles à la fin de l'été : les limons et les oranges dorées brillent au milieu d'un feuillage sombre et luisant; les vignes sont chargées de

lourdes grappes de raisin; des gens proprement vêtus sont occupés activement à l'ombre de ces mêmes arbres, à ranger, dans des caisses soigneusement préparées, ces beaux fruits dont chaque couche est séparée par une feuille de papier de soie. Cette activité élégante est dans le caractère nord-américain et cependant la scène sur laquelle elle se déploie offre un tel cachet d'étrangeté pour les États-Unis que l'on se demande en quel pays on est transporté. Les quelques dattiers qui se trouvent parmi les autres arbres et les fruits du Levant, font penser à l'Orient et les procédés commerciaux qu'on voit mettre en œuvre à leur sujet appartiennent si essentiellement à l'extrême Occident, que, sur cette scène, les contrastes se heurtent de toute manière.

Lors de notre séjour à Los Angeles on comptait dans la ville et ses environs, 125 vignobles qui produisaient tous les ans, une quantité moyenne de 9 millions de livres de raisin. On en employait environ la moitié à la fabrication du vin et de l'eau-de-vie, ce qui donnait à peu près 100,000 gallons dont le prix moyen était de deux dollars chacun; la vente du raisin envoyé à San Francisco rapportait 50,000 dollars par année.

La vigne que l'on cultive à Los Angeles est la même que celle de Malaga et l'on en fait à volonté du vin rouge ou blanc. Des essais tentés dans ces contrées ont prouvé que le climat se prête admirablement à la culture des meilleures espèces de vignes et depuis l'extrémité septentrionale de l'État californien jusqu'à son extrémité méridionale ainsi que depuis la Sierra Nevada jusqu'aux bords de la mer, il y a un choix de positions propres à tous les genres imaginables de culture. Les résultats peu favorables obtenus à la suite des expériences tentées dans les États atlantiques de

l'Union pour y introduire la culture de la vigne, ne peuvent concerner en aucun cas la Californie, attendu que sur les côtes de l'océan Pacifique règne un climat qui se rapproche de celui des parties occidentales de l'ancien monde. Ainsi on ne connaît point ici les brusques et extrêmes variations atmosphériques qui rendent si désagréable le climat des États atlantiques et sont si défavorables à divers genres de culture. La contrée de Los Angeles restera donc toujours celui de tous les points des côtes du Pacifique le plus favorable à la culture de la vigne et des arbres fruitiers.

La manière dont les anciens habitants mexicains cultivaient la vigne et préparaient le vin était si imparfaite qu'on ne pouvaient réellement en obtenir de produits satisfaisants. Des personnes compétentes s'accordent à dire qu'avec des procédés convenables, on pourrait obtenir ici des produits d'une qualité bien supérieure et qui ne tarderaient pas à acquérir de la célébrité dans le commerce. Quelques colons allemands, établis à Los Angeles, semblent vouloir consacrer à l'étude de cette branche d'industrie une très sérieuse attention.

Dans les vieux jardins des missions de ces contrées on retrouve encore d'anciennes plantations d'oliviers, d'amandiers et de dattiers, plantations qu'on a récemment renouvelées. On sert sur toutes les tables californiennes les fruits de ces arbres : les olives salées et les amandes comme fruit de dessert. Cependant je n'ai jamais vu de dattes ayant mûri en Californie, bien que dans la partie méridionale de la contrée, cet arbre soit très vigoureux. Il est probable que ce climat chaud, favorisant la complète maturation de tous les autres fruits du Levant, il n'appartient qu'aux plantations de ces arbres, où les individus des deux sexes sont placés dans un

rapprochement convenable, de produire des fruits. Tous les arbustes d'ornement et les arbrisseaux d'origine italienne ou levantine prospéreraient certainement ici. Des lauriers dont le tronc a des dimensions extraordinaires contribuent à la beauté des épais fourrés toujours verts qui garnissent les ravins dans les montagnes des bords de la mer. L'espèce toutefois en est vénéneuse et répand un parfum dangereux; il est indubitable qu'elle pourrait facilement être remplacée par le classique laurier d'Europe, dans les jardins californiens et les haies qui entourent les jardins de Los Angeles et qui sont formées en grande partie de saules, pourraient tout aussi bien être faites de myrtes, d'oléandres et de grenadiers. Le pin italien et le cyprès imprimeraient également au paysage un cachet généralement plus grandiose.

Les trésors minéralogiques qui ont donné son importance à la Californie, semblent être représentés dans le midi dans une proportion plus faible que dans le nord ou dans le centre. On ne peut cependant rien affirmer à cet égard. L'absence d'eau presque générale dans le sud du pays, rendrait le lavage de l'or impossible sur certains points ou, dans tous les cas, restreindrait cette opération à une très courte partie de l'année. Et comme cette difficulté ne fait qu'augmenter le nombre de celles inhérentes à la recherche de l'or, cette contrée attire moins que les autres les chercheurs d'or. Le colonel Williams me montra des grains d'or recueillis sur ses propriétés (Rancho du colonel Williams ou Santa Ana del Chino), et il me raconta qu'au Cerro de San Antonio qui s'élève sur ce même territoire et qu'on aperçoit de Los Angeles, il avait reconnu l'existence d'un filon de quartz aurifère. On avait trouvé de l'or ici avant que Sutter fit, dans le centre, cette célèbre découverte suivie

de si magnifiques résultats. J'ai déjà parlé du gypse aurifère que l'on me montra dans une collection minéralogique à Los Angeles, et j'ajoute ici que ce fragment venait d'une localité méridionale et que le passage de Tejon était indiqué comme lieu de provenance. A diverses reprises pendant mon séjour en Californie, le bruit se répandit que dans des lieux plus ou moins proches de Los Angeles, on avait découvert de riches gisements, rumeurs qui soulevaient chaque fois une grande émotion. Et chaque fois aussi on constatait qu'il y avait effectivement de l'or, mais seulement dans une proportion qui, dans les circonstances où se trouvait en ce moment la Californie, n'eut pas suffi à couvrir les frais de travail. D'ailleurs ces découvertes attiraient une si grande affluence de monde que bientôt la contrée désignée devenait la proie de toutes espèces de gens et, comme dans ces circonstances, les témoignages en faveur de la valeur de la découverte deviennent suspects, aussi bien que ceux qui lui sont contraires, il était, dans bien des cas, presque impossible de se convaincre du véritable état de choses autrement que par ses propres expériences dans le lavage de l'or. Je ne sais si, dans la partie méridionale de la presqu'île, il n'y a pas de mines d'argent, comme il en existe dans les contrées voisines.

Au nombre des sources de richesses de la Californie il faut compter aussi le sel qui, tant à l'état liquide qu'à l'état solide, s'y trouve en grande abondance. Jusqu'à l'époque de mon séjour, cet article était importé de la presqu'île, sur les côtes de laquelle se trouvent des dépôts de sel. Pendant que j'étais à Los Angeles on me pria de visiter une source salée près de laquelle on avait le projet d'établir une raffinerie. L'espace compris entre la ville et les bords de la mer est

couvert de collines de formation récente; on n'y rencontre pas un seul arbre et, sous d'autres rapports encore, cette contrée présente tous les caractères des régions des steppes. Cependant, là où le terrain peut être arrosé, il est très favorable à la culture. La source salée remplit un petit lac d'une eau tellement saturée que la moindre évaporation produit un commencement de cristallisation. Sur les bords de ce petit lac, il y a une source d'eau douce et le tout n'est séparé de la mer que par quelques dunes de sable, larges à peine de quelques centaines de pas et cependant ces eaux sont parfaitement distinctes de celles de la mer avec laquelle elles n'ont aucun rapport. Dans cette situation et en présence de l'abondance, de la concentration et de la pureté des sels, on eût pu établir très avantageusement une saline, malgré le manque, dans un rayon assez étendu, de tout combustible substantiel; mais la découverte récente, dans les environs, de mines de sel, permettent de livrer cet article à un prix beaucoup moins élevé.

J'ai déjà parlé dans le chapitre précédent de l'importance de l'élève du bétail dans toute la contrée en deçà de Los Angeles. Cette partie du pays est couverte d'un très grand nombre de propriétés dont chacune compte plusieurs milles carrés d'étendue et c'est par milliers aussi qu'il faut compter le nombre de têtes de bétail qu'on y élève. A cette époque on évaluait en somme à 100,000 têtes de bœufs et à 50,000 moutons le total des troupeaux entretenus dans le seul county de Los Angeles. L'éducation des moutons y avait été récemment introduite et quelques riches propriétaires commençaient à employer des capitaux considérables à se procurer des troupeaux de races choisies. Le bétail prêt à être livré à la boucherie se payait trente dollars par tête.

L'éducation des bœufs se poursuivait selon l'ancienne méthode mexicaine et les nouveaux propriétaires choisissaient aussi de préférence leurs bergers parmi les Mexico-Californiens qui font leur service à cheval et dont la principale occupation est de réunir chaque année les bêtes de leur propriétaire, marquées l'année précédente, de marquer au nom de leur propriétaire celles qui, dans le cours de l'année, en sont venus augmenter le nombre et enfin de faire le relevé exact du chiffre de tous les troupeaux.

On voit par ce qui précède que, jusqu'à présent, la partie méridionale de la Californie n'est qu'indirectement intéressée aux événements qu'a fait naître la découverte de l'or dans le Nord. C'est sur cette différence de situation et d'intérêt que se fondent les citoyens qui réclament un partage de l'État actuel. Le désir de pouvoir introduire dans le Sud l'esclavage des nègres est leur principal mobile quoique ce ne soit pas en vue d'augmenter le nombre des États esclavagistes, mais bien pour pourvoir aux besoins réels de cette partie du pays auquel toutes ses forces pour la culture et l'élève du bétail sont enlevées par le voisinage des mines aurifères et l'élévation du salaire qui en est la conséquence immédiate. C'est dans ces occasions que l'on se venge de la manière arrogante dont les Anglo-Américains ont toujours traité et traitent encore ici, comme partout ailleurs, les Hispano-Américains et les populations indiennes chez lesquelles seules on eût pu trouver, en ces circonstances, les forces suffisantes et appropriées aux besoins qui règnent dans cette partie du pays. Et pourtant je suis persuadé que les projets de ceux qui font de la propagande en faveur de l'esclavage ne réussiront pas mieux en Californie qu'ils n'ont réussi dans les États du Centre et au Mexique. On obtien-

drait un succès plus facile et plus avantageux par un traitement plus sage et plus humain (dans lequel on éviterait de vouloir combiner avec la brutale insolence de race un principe abstrait de philanthropisme égalitaire), employé à l'égard d'une population de travailleurs composée de Mexicains et d'Indiens qui se trouvent sous la dépendance morale de tous les grands propriétaires. C'est du moins ma conviction qu'en Californie il existe, en matière de droits politiques, une trop grande inégalité entre les besoins indispensables et les rapports inévitables des diverses classes de la population, sans que pour cela le champ y soit laissé libre à l'esclavage; de sorte que le cours du développement historique dans les États-Unis, présentera une organisation sociale reposant sur trois bases différentes. Je reviendrai sur ce sujet, considéré sous d'autres rapports. Quant aux projets de partage de la Californie ce ne sont plus seulement des désirs et des vœux, car plusieurs fois déjà et sous des formes diverses, ils ont été présentés en propositions formelles à la législature du pays qui, jusqu'à présent, ne les a pas prises en considération et qui ne continuera peut-être pas longtemps à ne s'en point préoccuper. D'ailleurs, que cette séparation ait lieu on non, il faut de toute manière que pour le commerce et les affaires, Los Angeles acquière une importance indépendante de celle de San Francisco, et une importance qui s'étendra par des rapports d'affaires directs au loin dans l'intérieur du Continent, attendu que c'est derrière la ville méridionale que s'ouvre la porte indiquée par la nature entre les côtes du Pacifique, et les vallées du Gila et du Colorado. Si San Francisco, par les immenses avantages de sa baie, n'avait été désigné par la nature pour être une station de premier rang pour la navigation, et de-

venir l'entrepôt d'une partie du commerce du Pacifique, cette ville que l'on nomme aujourd'hui la reine de l'océan Pacifique, fut restée une simple ville californienne. Mais ces conditions naturelles données, toutes les affaires maritimes de la Californie se concentreront toujours dans San Francisco et cette ville finira par absorber tous les rapports commerciaux des ports secondaires de la mer Pacifique. Los Angeles, au contraire, verra et voit déjà le cercle de ses affaires s'étendre jusqu'au centre du continent. Dès à présent on y a établi un service régulier de roulage, en communication avec la ville des Mormons près du lac Salé. San Francisco est destiné à devenir la capitale maritime et Los Angeles le centre du commerce continental de la Californie, et il est tout naturel que, sous certains rapports, la première cherchera toujours à dominer la seconde, les affaires maritimes ayant ici le dessus sur les affaires continentales. Un chemin de fer traversant le continent transversalement pourrait modifier l'état actuel des choses si Los Angeles possédait un port. Mais San Pedro n'est qu'une rade mal protégée; je ne sais si, à cause de cela, San Diego ne pourrait pas rivaliser avec Los Angeles.

J'ignore ce qui s'est passé depuis mon départ, mais à l'époque de mon séjour la vie à Los Angeles était assombrie par des inconvénients qui faisaient oublier les charmes naturels du climat et de la situation. Le peu de sécurité qu'offrait la ville et ses environs y était un grand sujet d'inquiétude bien fondée, puisque pendant mon séjour on constata plusieurs meurtres. La mort d'Indiens, dont on trouvait le matin les cadavres sur le chemin, donnaient à peine lieu à une enquête de la police. Ces gens auxquels la discipline des missions avait inculqué quelques principes élé-

mentaires de civilisation sont bien déchus depuis qu'ils sont de nouveau livrés à eux-mêmes; on les voyait dans les rues de Los Angeles se livrant au jeu et à la boisson; très souvent il s'élevait parmi eux des querelles et des batailles qui les laissaient dans une pitoyable position. Cependant ce n'étaient pas eux seulement qui étaient descendus à ce niveau; quelques autres classes de la population ne les dépassaient pas de beaucoup. Presque chaque nuit j'entendais des coups de pistolet éclater sous mes fenêtres. C'était le dénouement habituel des violentes contestations qui s'élevaient à tout propos dans les maisons de jeu ou autres mauvais lieux. Sous ce rapport la situation de San Francisco était beaucoup meilleure que celle de Los Angeles, car pendant mon séjour j'ai traversé les rues de San Francisco à toute heure de la nuit sans avoir jamais rien rencontré qui me fît regretter de m'y être hasardé. Mais la surveillance de la police dans la capitale, la justice sommaire privée dans les mines et surtout les réglements civils beaucoup plus sévères dans le Nord du pays en ont chassé les individus dangereux, qui se sont réfugiés dans le Midi et particulièrement à Los Angeles, placé au point de départ pour les contrées du Gila et du Colorado, ou pour le marché du Gads, vers lequel se portaient principalement cette classe de gens qui avaient éprouvé des désappointements en Californie. Le voisinage plus proche du Mexique, pays où de tout temps ont abondé les joueurs et les voleurs de grands chemins et qui a déversé sur les contrées de l'or la partie la plus abjecte de sa population de la Sonora et de la Californie inférieure, ce voisinage, dis-je, contribuait aussi pour sa part au peu de sécurité qui existait dans Los Angeles et ses environs. Quand, quelquefois en revenant la nuit d'une excursion, je

cherchais à pénétrer dans quelqu'une de ces maisons de jeu de bas étage, qui y sont si nombreuses, il n'était pas rare que j'entendisse retentir des coups de pistolet au milieu de la foule compacte d'individus de tout genre qui les encombraient.

Un jour, en traversant la ville, j'entendis une voix bien connue m'appeler par mon nom, et je reconnus un ancien compagnon de route, pendant mon voyage du Missouri au Nouveau Mexique. La société de M. P. m'avait été agréable pendant la longue traversée des pays du Kansas, et bien que j'eusse appris qu'il faisait sa profession des jeux de hasard, il arrivait souvent qu'en route, ou étant de garde, ou bien encore près des feux du camp, que nous nous entretenions des conversations sur des sujets fort sérieux et même scientifiques. A Los Angeles il tenait de nouveau une banque de jeu et conduisait ses affaires en gentleman; mais, selon les habitudes du pays, il arrivait souvent qu'il dût avoir recours au revolver ou au couteau-Bowie.

Je me rappelle, en parlant de cct ancien compagnon de voyage, qu'il me reste encore à prendre congé de ceux du dernier. Ceux de nos conducteurs qui étaient anglo-américains, renoncèrent leur engagement avant que les chariots et les mulets ne passassent à un autre propriétaire, et il est probable que la plupart d'entre eux cherchèrent la fortune dans une autre position en Californie. Cette catégorie de gens possède des qualités mauvaises et redoutables, mais elle en a aussi d'excellentes. Malgré leurs jurements, leur insubordination et leur violence ils ont un caractère bien plus réellement noble, que les individus d'une classe correspondante, des nations européennes. Je les assimilerai, afin de donner un point de comparaison, avec les gardes fores-

tiers ou les postillons allemands; seulement ils surpassent de beaucoup ces derniers par l'urbanité de leurs manières, et par le sentiment incomparablement plus prononcé de leur dignité personnelle et de celle d'autrui. On ne peut donner une idée plus juste et plus complète de leur morale et du degré d'éducation qu'ils possèdent qu'en indiquant que parmi eux, un meurtre se commet plutôt que l'un de ces traits ignobles, familiers aux manants européens. Quiconque n'a étudié qu'imparfaitement le caractère des Anglo-Américains, pourrait prétendre que c'est surtout dans la sphère américaine dont il est ici question que doit se rencontrer cette grossièreté préméditée et ces procédés de mauvais goût dont les démocrates européens croient devoir faire usage pour légitimer le titre dont ils se parent, et qu'aucune nation plus que la nation allemande ne met de soins à importer en Amérique. Ceci serait pourtant une erreur, et quiconque songerait à me plaindre pour avoir dû passer quelques années de ma vie, principalement au milieu d'Anglo-Américains appartenant à cette catégorie, celui-là me plaindrait fort inutilement. J'ai trouvé parmi les conducteurs Anglo-Américains tant de prévenances, d'attentions et une appréciation si obligeante du mérite d'autrui, tant de modestie en présence des personnes ayant reçu une éducation supérieure à la leur, que jamais en Europe il ne m'est arrivé de rencontrer ces qualités portées à un si haut point, dans la position sociale inférieure où se trouvaient ces gens, ou du moins je ne les ai point vues unies à autant de dignité, de spontanéité et de respect de soi-même.

L'histoire des destinées de l'un de ces hommes qui fit le voyage avec nous, mérite d'être racontée. George H., natif du Kentucky, était l'un des cœurs les plus loyaux et les

meilleurs que j'eusse rencontré, mais il semblait n'avoir reçu aucune éducation. Je ne sais quelles circonstances avaient pu le déterminer à s'enrôler dans l'armée, alors qu'aux États-Unis ce ne sont guère que les étrangers qui en font partie. J'ignore également quelle faute il avait commise; bref, il était retenu aux arrêts dans l'un des forts-frontières du Nouveau Mexique, avec la perspective de passer le conseil de guerre, perspective si peu rassurante qu'il résolut de prendre la fuite, forma le projet hardi de traverser les contrées les plus dangereuses du domaine des Indiens, seul, à pied, et sans armes pour gagner El Paso et Chihuahua. Je n'ai jamais pu me rendre compte de la manière dont il avait accompli cette course désespérée et comment il était parvenu à se procurer de la nourriture. La fortune semble pourtant lui avoir été assez favorable dans cette circonstance. Un des premiers jours après sa fuite, il rencontra une bande de Navajos. Comme il lui était impossible de les éviter, il alla à eux et offrit, en forme de salut la main au premier d'entre eux, qui ne la lui prit pas, non plus que le second auquel il la tendit ensuite ni le troisième et ainsi des autres. Notre ami Georges se sentait perdu, quand arriva le chef de la troupe, qui rendit à l'homme blanc son salut, et l'accueillit en ami. Pendant les longues nuits et les jours nombreux que nous passâmes ensemble, au camp et sur les chemins, il me parla bien souvent des vallons montagneux, situés à l'écart de tout voisinage et cachés à tous les yeux, dans lesquels cette intéressante nation des Navajos à établi son domicile inaccessible; de leurs champs, de leurs jardins fruitiers, de leurs troupeaux de montons, dont la laine leur sert à fabriquer de belles couvertures. Depuis cette époque, Georges avait passé fort heureusement dans le Mexique

septentrional plusieurs années, au milieu de fatigues et de dangers sans nombre et en dernier lieu il avait fait avec nous le voyage de Californie. Il avait prit congé de moi à Los Angeles. Un an après et peu de jours avant mon départ de la Californie, je fus interpellé dans une rue de San Francisco par un homme grand, mais fort pâle, qui marchait appuyé sur des béquilles, privé d'une de ses jambes et dont l'autre ne lui rendait presque aucun service. C'était Georges H. que sa malheureuse position avait rendu méconnaissable. Il avait vécu assez longtemps dans les contrées des mines, comme chasseur, profession très facile pour lui, qui était un tireur des plus adroits que j'aie rencontrés. Une nuit, qu'il dormait comme d'habitude à la belle étoile, le fusil à côté de lui sous la couverture, un mouvement qu'il fit pendant son sommeil fit éclater son arme et la décharge fracassa une de ses jambes et attaqua gravement les muscles de la seconde. Ce fut pour moi un bien triste spectacle, de retrouver ainsi mutilé un homme, doué d'une vigueur et d'une force vraiment extraordinaires. Georges, n'était pas, du reste, le seul de mes compagnons de voyage, dont les destinées n'avaient pas été florissantes. J'en retrouvai un autre, également du Kentucky et que j'avais quitté à Chihuahua, à San Antonio au Texas, mais tellement défiguré que je ne le reconnus pas. L'explosion d'un baril de poudre, à côté duquel il fumait avec quelques amis, lui fracassa le visage et l'état dans lequel je le vis était si affreux que je ne compris pas comment il pouvait vivre encore.

Nous conducteurs mexicains ainsi que les muletiers passèrent au service de l'acquéreur des chariots et des mulets, et ils durent d'abord transporter des fruits et des raisins de Los Angeles au port, et furent employés ensuite à l'orga-

nisation d'un service régulier de roulage entre Los Angeles et la ville des Mormons près du lac Salé. Notre vaguemestre fut investi de la direction générale sur toute cette ligne de communication. C'était un jeune Allemand, originaire de la Bavière, qui avait déjà parcouru en cette qualité, le continent dans tous les sens. Cet homme était doué d'un caractère qui allait au devant des fatigues, des difficultés et des dangers. Je saisis volontiers chaque occasion, de relever la part prise par l'un de mes compatriotes dans les entreprises les plus hardies de la vie américaine. Quelque faiblesse dont fasse preuve en certaines circonstances le caractère allemand partout, dans l'Ouest lointain du continent américain, ce sont des Allemands qui se montrent les pionniers les plus intrépides de la civilisation. Ainsi, j'apprécie bien plus la part prise dans la civilisation du monde, par un homme, par exemple, comme celui dont il est question ici, en qualité de promoteur du premier service régulier de communication entre la mer Pacifique et la ville des Mormons près du lac Salé, que celle que l'on peut attribuer aux Allemands qui ont introduit en Amérique le goût du chant et de la musique, et à celui de la littérature allemande, de nos jours.

Qu'il me soit permis aussi, de rappeler ici, les deux peons, Natividad et Guadalupe, dont il a été question dans le quatrième livre. Tous deux s'étaient pris d'une grande affection pour moi et quand, à El Paso, on leur laissa le choix libre, ou de retourner à Chihuahua ou de continuer le voyage jusqu'en Californie, ils se décidèrent pour le second parti, voulant, dirent-ils, aller où j'allais, moi-même. Natividad cependant, n'avait pas assez d'énergie, ou il eut assez de courage pour renoncer à ce projet. Au moment décisif, il changea d'avis en me disant « Il faut que je retourne près

de ma mère. » Au Texas déjà il m'avait prié de lui écrire, et je crois qu'il l'aimait réellement, et qu'il regrettait sincèrement de lui avoir causé du chagrin. Guadalupe, qui autrefois avait fait partie d'une bande de voleurs, comme le lecteur se le rappellera peut-être, Guadalupe était moins sentimental et d'un esprit plus positif. L'or de la Californie le faisait rêver depuis longtemps. A El Paso il s'associa avec une vieille sorcière mexicaine et tous deux se chargèrent, par spéculation, d'un petit bâtard, dont la mère était Mexicaine et dont ils savaient que le père, un Nord-Américain était en Californie. Ils nourrissaient l'espoir que celui-ci leur donnerait une riche récompense pour lui avoir amené son enfant. Malheureusement nous rencontrâmes cet homme, à moitié chemin entre New Mexico et la Californie; il était conducteur attaché à une caravane qui en revenait. La rencontre inattendue de son fils, sembla lui faire un médiocre plaisir et quelques mois plus tard l'enfant était réellement arrivé en Californie mais son père était à El Paso. Pour ce qui concernait son service, la conduite de Guadalupe était généralement irrépréhensible, et comme serviteur on pouvait l'employer au bien, aussi bien qu'on en eût obtenu à l'occasion les actions les plus méchantes. C'était en somme un de ces valets coquins comme ils sont dépeints dans les romans classiques espagnols. Une nuit qu'il était de garde, je le trouvai endormi à son poste, quand je le réveillai il me tendit le fouet et me supplia de lui administrer moi-même la correction qu'il savait avoir méritée, mais de ne le pas dénoncer à son maître. Malgré ces louables tendances de perfectionnement moral, je suis pourtant convaincu qu'en Californie, en société de cette vieille mégère, qu'il accompagnait, il aura embrassé quelque ignoble profession.

Pendant mon séjour à Los Angeles je fus comblé de prévenances, d'invitations à retarder mon départ et de toutes sortes de propositions dans le même sens. Cependant rien n'eut le pouvoir, le moment du départ arrivé, de me retenir plus longtemps. J'avais hâte de voir San Francisco et le 30 septembre je m'embarquai sur un bateau à vapeur qui dessert le service de communication régulier et hebdomadaire entre les ports des côtes et la capitale de la Californie.

San Pedro, le port de Los Angeles, n'est, comme je l'ai observé déjà, qu'une rade ouverte à tous les vents, et à l'époque où je la visitai, il ne s'y élevait qu'une seule construction, la maison d'expédition par l'entremise de laquelle se faisait la plus grande partie des affaires commerciales de Los Angeles.

Les côtes californiennes, sont à certaines époques de l'année, enveloppées d'un brouillard nébuleux qui n'est pas sans danger pour la navigation. Ils existaient au moment de mon départ pour San Francisco, et me privèrent du plaisir d'admirer certains points des côtes que je désirais vivement connaître. Le matin d'un des trois jours que dura cette traversée, le voile de nuages se déchira subitement et nous vîmes les pointes de hauts écueils de rochers immédiatement au dessus de la proue de notre bâtiment. Nous eussions infailliblement été engloutis, si ce hasard heureux ne fût venu à notre secours. L'air était pur quand nous arrivâmes près de Monterey, où les côtes présentent un coup d'œil fort intéressant. Le sol, depuis cette ville jusqu'aux bords de la mer, est couvert de forêts de sapins, ce qui le distingue du reste des côtes californiennes qui sont arides et dénudées. De temps en temps la forêt des bords est interrompue par des dunes sablonneuses. Nous passâmes à côté

d'une ligne d'écueils sur lesquels se tenaient des bandes de loups marins et d'autres bêtes fauves, dont nous entendîmes les hurlements de très près. Près de Monterey la mer baigne des roches granitiques auxquelles est attachée une quantité innombrable de polypes ayant la forme de fleurs. La jetée est parsemée de toutes sortes d'herbes marines; dans la baie, près du lieu de débarquement, gîsait une baleine, qui avait été prise là peu de temps avant notre arrivée, et que l'on avait commencé à dépecer. Quelques semaines plus tôt on en avait pris deux autres au même endroit, et Monterey est le siége d'une compagnie qui exploite exclusivement la pêche de la baleine au moyen de bateaux qui sillonnent les bords. On pèche également ici une espèce de sardines dont je vis enlever, des côtes, plusieurs chargements de voiture, pendant le peu d'heures que nous passâmes là. C'est à quelques Portugais, me dit-on, que l'on doit l'introduction de cette pêche. Les harengs californiens, que l'on consomme à San Francisco sont pris et préparés dans le Nord du pays, comme le saumon et le caviar; c'est un Hambourgeois, assassiné par un autre Allemand pendant mon séjour à San Francisco qui le premier s'occupa dans cette partie du monde de la préparation et de la vente du caviar. Mes observations un peu décousues serviront au moins à indiquer au lecteur, les sources nombreuses et si diverses auxquelles, ce pays doué par la nature de trésors innombrables, puise la richesse.

Je pris terre à Monterey, où je passai quelques heures. Cette petite ville se compose de maisons, la plupart en bois, construites selon la mode nord-américaine et dans l'intervalle desquelles on voit encore quelques groupes d'arbres, de la forêt, dont la ville actuelle occupe la place. Ce site a presque tous les caractères des pays septentrionaux avec

lesquels la douceur du climat forme un contraste étrange. Je ne vis pas là non plus de traces de la végétation particulière aux contrées du Midi. Du temps des Espagnols Monterey était la capitale de la Californie, ou pour être plus exact, le siége du gouvernement, car même aujourd'hui, cet endroit ne mérite pas encore le nom de ville. La législature et le gouvernement de l'État californien, qui ont eu, pendant quelque temps, un caractère un peu ambulant, se sont aussi arrêtés ici en passant. Du reste Monterey a, ou au moins avait à cette époque, la réputation d'être le rendez-vous, d'hommes dangereux. A l'hôtel où je dînai, je trouvai annoncé sur la carte un plat de viande d'ours, et on me dit qu'il y en avait toujours à la disposition des amateurs.

Le 3 octobre au matin nous pénétrâmes dans la baie de San Francisco, par la « *porte d'Or.* » J'avais entendu beaucoup parler de la scène grandiose qui s'offre là à l'admiration des voyageurs, et pourtant je dois avouer que la réalité dépassa mes prévisions. Les montagnes s'élancent des eaux de la baie, divisée en plusieurs bras et que l'on pourrait fort bien comparer à un lac des Alpes. Ces montagnes sont taillées à pic, et couvertes de la base au sommet d'un revêtement de gazon, et de buissons verdoyants, comme certains versants des Alpes. Ce qui distingue ce paysage de ceux des Alpes, ce sont tout d'abord les dunes qui derrière la ville s'étendent entre les vertes collines; c'est sur les premières de ces collines que la ville de San Francisco s'élève par étages depuis les rives de la baie jusque sur les hauteurs; des rues sont tracées dans les vallons formés dans l'intervalle des collines, et elles se prolongent jusque sur les bords de l'eau; de sorte que des rues de la ville, on jouit des points de vue les plus divers et si beaux que tout habitant des cités

européennes franchirait de grandes distances pour pouvoir les admirer. Dans l'Amérique septentrionale, aucun point ne pourra jamais être comparé à San Francisco quant à la beauté grandiose et majestueuse de sa situation. Quand l'art de construire aura accompli son œuvre, dans d'autres parties du monde et dans les villes les plus renommées pour les avantages de leur position, la reine du Pacifique ne pourra pas déchoir ; on la citera toujours au nombre de celles qui pourront prétendre à la plus grande part de célébrité, pour le pittoresque de leur situation.

CHAPITRE XI.

San Francisco. — Éléments de la société californienne. — L'américanisme. — Caractère des rapports sociaux et générosité.—Nature grandiose des environs. — Son caractère plastique. — Physionomie de la végétation. — Climat. — L'ombre du tableau. — Liste hebdomadairo de meurtres et de conflits suivis d'effusion de sang. — Ne pas décider de la valenr de la sitnation morale et historique. — Intelligence extraordinaire et énergie remarquable pour le bien comme pour le mal. — Remèdes énergiques contre un mal peu ordinaire. — Un exemple pour l'organisation et l'ennoblissement de la société hnmaine. — Valeur des habitudes sociales et politiques, et formos dos Nord-Américains. — L'époque classique des extravagances californiennes est passée. — Aventures désastreuses. — Jusnf-Bey-Tatar-Oglou. — Suite des Hispano-Américains. — Incidents historiques précurseurs. — Bonne société. — Élément allemand. — La presse de San Francisco. — Part qu'y a prise l'auteur. — Lettres océaniques.

San Francisco est l'expression de la vie californienne dans l'acception la plus caractéristique du mot. Les conditions dans lesquelles se trouve la partie méridionale du pays, et qui ont été décrites dans le chapitre précédent, ne se retrouvent guère ici; elles sont, il est vrai d'une importance secondaire dans ce que bientôt on nommera la vie californienne et ce qui intéresse l'observateur dans l'étude d'éléments aussi extraordinaires que ceux dont elle se compose. En général, on peut dire que la Californie, avec les traits de

caractère qui lui appartiennent exclusivement se traduit clairement dans la vie de San Francisco. Toutes les classes de la population du pays, — des individus de toutes les nations du globe attirés par le bruit de l'or, — tous les divers degrés d'éducation auxquels l'homme peut atteindre, — tous les caractères différents qui se sont développés dans les conditions les plus diverses de l'humanité, principalement ceux produits par ces temps d'effervescence et de mécontentement, et dans lesquels les notions du bien et du mal se confondent, tout cela se coudoie dans les rues de la ville. Toutes les langues européennes, quelques dialectes asiatiques et américains peuvent être entendus sur un parcours très peu étendu. Et tous ces éléments si divers, formant un chaos apparent, se meuvent selon les grands principes utilitaires qui régissent et auxquels sont soumises les formes de la vie américaine, avec son travail infatigable, son esprit de spéculation toujours agissant, son réalisme, ennemi de toute frivolité. Le prosaïque réalisme, ou si on l'aime mieux, le matérialisme américain, aidé de circonstances peu ordinaires, a suivi une marche ascendante telle, qu'arrivé à son complet développement, il a pris un goût poétique et est passé dans le domaine du romantique. Car il existe aussi une poésie américaine, mais c'est la poésie du fait et de la réalité et non celle de la fiction et de la douleur. Les affaires de banque n'ont, en soi, rien de bien poétique. Quand, cependant, à San Francisco, on voit amoncelés sous les fenêtres d'un banquier les lourds lingots, à côté desquels passent sans cesse des hommes barbus et exténués qui, par leur travail mettent ces trésors au jour, on se sent transporté dans quelqu'une des situations de ces romans où abondent les caractères aventureux et les événements compliqués, les destinées

merveilleuses, qui exigent un si grand déploiement d'énergie et en présence de cette romanesque réalité les fictions d'un Eugène Sue semblent timides et mesquines. Et combien toutes les figures de cette grande composition, quelle que soit d'ailleurs la différence qui les sépare, sont ramenées vers une harmonie générale, par le ton fondamental qui les colore. Le cavalier et la dame en toilette des plus élégantes, dans de riches équipages ou montés sur de magnifiques chevaux; le simple homme d'affaires au visage réfléchi et entendu; l'intelligent artisan, qui a le sentiment de sa dignité comme homme et comme citoyen, et qui porte l'expression de la sureté et de l'indépendance dans ses affaires; le marchand européen qui, par un séjour précédent en Chine, dans l'Indoustan, en Australie, au Chili, au Pérou ou au Mexique est devenu cosmopolite; l'adroit Yankee qui n'est jamais sans mûrir quelque projet avantageux à sa bourse; le subtil avocat, le politique spéculateur et démagogue, tous deux jouant à jeu couvert avec les grands financiers ou avec les grands propriétaires de terrains; le faiseur de projets dans le domaine des mines, de la métallurgie ou d'autres branches de la technologie; le mineur sous son aspect le plus négligé et souvent le plus sauvage; ici, comme partout ailleurs, les cultivateurs, formant la véritable classe productive; les ministres de toutes les sectes religieuses : des acteurs, des musiciens, — des Turner et des chanteurs allemands — des Mexicains et des fermiers de toutes les contrées hispano-américaines; — des Chinois de la classe supérieure doués d'un embonpoint florissant et de maigres Coulis; les courtisanes chinoises des classes élevées, et les simples prostituées; le Tartare et le Malais; — les Canakes des îles Sandwich et les membres de toutes les tribus de la Polyné-

sie ; le nègre et le mulâtre libres ; enfin, l'Indien californien, maître autrefois de ce riche pays dont il est aujourd'hui le dernier et le plus misérable des habitants. — C'est réellement un prodige que de voir tous ces éléments coexister ensemble sans que leurs rapports aient besoin d'être maintenus autrement que par des lois fort incomplètes et un système de gouvernement bien insuffisant. Qu'y a-t-il d'étonnant après cela que, dans une société ainsi composée, on ait à constater chaque jour dans ce pays quelque nouveau crime? S'il s'y commet des violences, des abus de pouvoir des individus contre la société et de celle-ci contre les individus, si quelquefois la haine éclate entre gens d'une même race, combien les Européens font preuve d'inexpérience et d'irréflexion, quand ils parlent avec mépris ou avec horreur d'une société, qui fournit au philosophe plus de preuves consolantes du bien inhérent à la nature humaine, que ne le pourraient faire toutes les nations européennes réunies! Il serait impossible à la ville allemande la plus éclairée d'exister sur des bases aussi essentiellement démocratiques, et avec une autorité officielle aussi insuffisante que celle qui régit la Californie et surtout San Francisco, ce chaos de gens venus de toutes les parties du monde. Et l'on ne saurait croire avec quel calme et quelle sérieuse tranquillité tout se passe là, et comme chacun y agit librement à sa guise. Le ton de Paris est celui d'une ville provinciale en comparaison de celui de cette métropole. Berlin, — où l'on signale dans les journaux qu'un Anglais a ôté son habit dans la rue, alors qu'il faisait une chaleur étouffante, — Berlin est un nid de corneilles! Je ne veux pas passer outre sans ajouter que si quelque Allemand entiché de sa petite bourgeoisie croit pouvoir objecter qu'en compensation

de cette indépendance absolue dont on jouit dans ce grand centre de population, la petite bourgoisie possède les avantages du cœur qui doivent faire pencher la balance en sa faveur, je lui avouerai ingénument qu'il est dans une profonde erreur. Dans cette immense amalgame de gens de toutes espèces, rassemblés dans un but égoïste et individuel on rencontre autant de bienfaisance et d'humanité que dans le centre le plus civilisé. Seulement en Californie on pratique la bienfaisance sous la forme d'un noble libéralisme, dans le style de cette générosité américaine qui n'exige pas du nécessiteux qu'il soit timide et suppliant, ni que celui qu'elle a secouru lui exprime sa reconnaissance. Dans les régions désertes de la Californie, il peut arriver très facilement qu'un homme périsse faute de secours, mais dans la société californienne cela est impossible. Celle-ci a trop d'orgueil, pour laisser la misère sans secours dans ce pays de la richesse et du superflu. La croire insensible serait une injustice; mais elle n'est pas sentimentale; elle ne moralise pas pendant qu'elle cherche à soulager, et elle ne s'immisce pas dans les affaires de ceux qu'elle secourt.

Cette vie, de San Francisco, esquissée à grands traits; se passe au milieu d'une nature d'un caractère non moins grandiose. L'absence complète d'arbres contribue à augmenter cette impression et je ne saurais prétendre que ceci ait lieu aux dépens de sa beauté. Les formes offraient, en général, beaucoup d'analogie avec le caractère des paysages mexicains, sont très hardies et l'harmonie plastique ne leur fait point défaut. La végétation, quoique restreinte à des broussailles et autres plantes peu élevées, est riche et la flore magnifique. Les buissons dont sont revêtues les montagnes, sont, à peu près sans exception, toujours ver-

doyants et appartiennent en général à la famille des myrtes, des lauriers et des arbousiers. Les intervalles sont couverts de plantes dont quelques-unes sont perpétuelles et d'autres annuelles. Entre les bleus *ceanotus* et les groseillers à fleurs rouges apparaissent des *escholtzies* orangées, des lupins jaunes, bleus et violets, des abronis jaunes et roses, de bleues iris et une foule d'autres plantes portant des fleurs de la plus grande beauté qui croissent jusque près des premières rues de la ville. Bien qu'à San Francisco même, par suite de l'interruption de la chaîne des côtes pour l'ouverture de la baie, on ait le désagrément des vents froids de la mer et des brouillards des rives qui se répandent régulièrement vers l'heure de midi, à certaines époques de l'année, le climat offre généralement de grands avantages. L'hiver y est moins une saison froide qu'une saison pluvieuse; car, quoiqu'il y tombe quelquefois un peu de neige et qu'il se forme même de la glace, neige et glace, pour autant que j'ai pu en juger, ne durent jamais guère plus d'un jour, et lors de mon arrivée, vers Noël, les roses, les pelargoniums, les fuchsias, les calcéolaires, fleurissaient encore en plein air. Quant à la température, en général, on pourra s'en faire une idée quand j'aurai dit qu'à San Francisco on porte, hiver et été, les mêmes vêtements : ceux des hommes, il est vrai, sont toujours d'étoffe de laine. Les vêtements d'été pour hommes ne trouveraient pas d'acquéreurs ici, tandis que dans l'intérieur du pays, il s'en fait un grand débit. Les belles journées d'hiver, quand, après une pluie abondante, le ciel apparaît dans toute sa splendeur, que la jeune végétation est baignée des flots d'un air pur et doux, et que la nature tout entière offre la fraîcheur qu'elle a chez nous au mois de

mai, ces journées sont incomparables et quiconque en a joui ne les peut jamais oublier.

Pour caractériser la vie californienne dans son ensemble, abstraction faite des privations inévitables et de quelques autres désagréments que l'on y doit subir, je dirai que c'est la vie de l'intelligence, de la prudence, de l'énergie, de l'activité, des idées libérales et élevées, se passant dans des conditions grandioses et au milieu d'une grande, belle et riche nature.

Et que l'on ne me reproche pas de ne faire briller ici que le beau côté de mon sujet. Pour aller au devant de ce reproche et prouver que je n'ai assis mon jugement qu'après avoir scrupuleusement pesé les circonstances défavorables, je vais présenter à mes lecteurs un tableau sommaire de faits brutaux et d'événements qui ont eu pour théâtre la sphère plus infime de la société californienne — un recueil de meurtres et de conflits suivis d'effusion de sang, commis pendant une seule semaine et tirés des divers journaux du pays. — « Suicide de A. Barrett. — A Sutter Creek, un coup de pistolet est tiré au milieu d'une foule rassemblée, un homme tombe mort. — A San Gabriel, des Américains, des Mexicains et des Indiens tirent les uns sur les autres, et plusieurs d'entre eux sont blessés à mort. — Escobar et Sebado sont pendus. — A Bear Valley, des habitants mexicains attaquent violemment des voyageurs au milieu du village : on tire un coup de fusil sur l'un d'eux qui passait à cheval, il tombe et ils l'achèvent par l'épée. — Dans la même contrée on trouve le cadavre d'un Français assassiné. — A Dry Creek, deux troupes d'Hispano-Américains, de Mexicains et de Chilènes se livrent un combat à cause d'une femme : deux des combattants restent morts sur place. — Un des

Mexicains de Bear Velley, accusé d'avoir pris part au meurtre commis, est pris, et comme dans cette circonstance il avait blessé un Américain, on le tue raide. — Plusieurs Indiens sont pendus à Yreka. — Deux hommes blancs sont assassinés près du Scott-River. — Sur la route d'Yreka on massacre deux muletiers. — A Sacramento les hommes sont attaqués dans les rues par des voleurs. — A Chasta, un Mexicain poignarde un de ses compatriotes. — Un inconnu se tire une balle dans la tête à Bear-Valley. »

Celui qu'une pareille liste hebdomadaire effraierait ne doit pas songer à aller en Californie; mais aussi il ne conviendrait pas pour assister aux débuts d'une société qui s'organise, et en tous cas, un semblable jugement individuel n'a rien de commun avec la précaution philosophique de la véritable valeur morale et de l'importance historique de la vie californienne. Quiconque a peur de voir couler le sang, ne convient pas pour la guerre; il ne doit pas s'engager comme volontaire; et pourtant ceci ne prouve pas encore en faveur de la société de la paix à tout prix!

Une situation comme celle de la vie californienne doit moins que toute autre être mesurée d'après un idéal, mais bien être jugée au point de vue de l'histoire du monde. Les trésors et les merveilles du pays, et l'excellence de sa nature qui avait fait déjà à une époque reculée l'admiration des premiers explorateurs du Nouveau Monde étaient un appât suffisant pour y faire affluer des hommes de tous les degrés de valeur morale venus des diverses parties du globe, depuis l'homme d'affaires consciencieux, jusqu'à l'aventurier et l'escroc; depuis le savant le plus sérieux, jusqu'au charlatan le plus superficiel et le plus effronté; depuis le réformateur puritain et le missionnaire jusqu'à l'incen-

diaire, au voleur de grand chemin et à l'évadé des colonies pénitentiaires de l'Australie. Quelle que soit la différence qui, sous presque tous les rapports, doit exister entre tous ces hommes, ils ont entre eux un point de contact qui les rapproche : c'est une intelligence et une énergie hors ligne. D'ailleurs, des gens qui ne posséderaient pas ces deux qualités ne parviendraient pas seulement à atteindre ce pays lointain et écarté. Ce n'est pas tout à fait sans raison que chaque Californien est plus ou moins convaincu, que sous ce rapport, il appartient à l'élite du genre humain. Mais dans le fait, ce pourrait être tout aussi bien l'élite du mal que celle du bien, et c'est ce qui fait qu'ici on voit le crime et la friponnerie se produire en plein jour et avec sangfroid et tranquillité. Cependant, quoi que puisse penser le lecteur habitué au régime de surveillance et de tutelle de la police européenne, l'équité exige que l'on reconnaisse que, malgré le retour assez fréquent dans la vie californienne de certains faits bien propres à produire l'intimidation, la tendance du cœur humain vers le bien s'y est conservée avec une force telle qu'ici le bien et le mal se produisent à un degré égal d'énergie dans le grand procès de la vie. S'il n'en était pas ainsi, comment la société californienne aurait-elle pu, comme elle l'a fait, se dégager des entraves déplorables dont elle était entourée dans le principe? Si le mal existait dans des proportions peu ordinaires, on n'a pas reculé non plus devant l'emploi de remèdes violents pour l'extirper. La législation privée des intéressés immédiats, malgré de nombreuses contradictions avec la législature de l'État, reconnaît aux mineurs certains droits, qui varient selon les circonstances locales et les motifs de leur application dans les districts de mines,

mais sont uniformément admis dans chacun d'eux où ils ont force de loi; de sorte que, comme les lois privées sont venues au secours de la prévoyance incomplète des législateurs officiels, de même la justice privée vient en aide au caractère équivoque et à la pédanterie des juges. Tout le monde est bien persuadé que mainte injustice a pu être commise par cette multitude de peuple investie d'un certain pouvoir; mais la justice privée, en général comme en particulier, depuis cette foule excitée qui pend un accusé à peine à moitié convaincu, jusqu'au second comité de vigilance, qui, à San Francisco, lance des arrêts de mort et veille à leur exécution, a insensiblement débarrassé plus ou moins, comme cela est arrivé dans presque tous les nouveaux territoires des États-Unis, la société de ses éléments les plus nuisibles; et quand une fois il est devenu avantageux de se maintenir dans les limites de la vie honnête, ce sont ceux précisément qui autrefois étaient les ennemis les plus acharnés de l'organisation de la société qui en sont devenus les plus ardents défenseurs. Bref, le développement complet de la vie californienne procure à l'observateur philosophe un exemple vivant de l'origine, de l'organisation et du perfectionnement de la société humaine se dégageant de mille entraves et un témoignage éclatant en faveur de la valeur inappréciable des formes et des habitudes politiques et sociales des Nord-Américains, sans lesquelles les essais d'organisation n'eussent jamais peut-être réussi en Californie. Aucun de tous les peuples européens réunis, voire même les Anglais, qui, parmi eux, sont incontestablement les plus avancés en politique, ne fût parvenu dans de semblables conditions, à résoudre la question d'une manière aussi satisfaisante.

Si quelqu'un de mes lecteurs, au lieu de cette appréciation générale, s'est attendu à trouver ici un recueil piquant d'extravagances et d'aventures californiennes, je regrette qu'il n'y trouve qu'une déception. D'abord l'espace dont je dispose ne me le permettrait pas, quand même il entrerait dans mes intentions de dépeindre des situations sociales tout à fait exceptionnelles et d'un caractère tout temporaire. L'époque classique de ces événements était à son déclin quand j'arrivai en Californie. De mon temps, on ne payait plus les clous au poids de l'or; on n'exigeait plus 800 dollars pour la jouissance, pendant un mois, d'une loge au théâtre : un musicien ne recevait plus 50 dollars de rétribution par soirée pour contribuer à enivrer la foule rassemblée dans une maison de jeu; et John Kelly, le ménétrier irlandais, ne parcourait plus les rues dans les cortéges officiels avec son habit de velours vert orné de boutons de diamant et de lourdes chaînes d'or soutenant sa grosse caisse. Il en était de même des grands incendies, qui réduisaient en cendres la ville naissante et se reproduisaient chaque fois qu'on était parvenu à la reconstruire. Le premier « comité de vigilance, » qui avait fait pendre plusieurs individus, ne vivait plus qu'à l'état d'ombre presque effacée et d'un caractère sinistre dans le souvenir de ceux qui n'en avaient point fait partie. Quant à ceux qui en avaient été membres, ils s'étaient engagés, sous la foi du serment, à en garder les secrets. Le second comité ne fut constitué que longtemps après mon départ du pays. Pour citer quelques événements qui semblent appartenir plutôt à un roman dans le genre du *Juif errant*, qu'à la réalité, je dirai que, pendant mon séjour, fut dévoilée la grande escroquerie commise par un des premiers fonctionnaires de la ville, qui

s'etait approprié une somme de plusieurs millions d'argent étranger, dont il acheta un vaisseau qu'il fournit de tout le luxe et de toutes les commodités désirables pour lui et sa famille, et après y avoir transporté ses trésors, prit le large. On envoya un vapeur à sa poursuite; mais comme celui-ci sortait de la baie et gagnait la mer, sa machine cassa. Cet escroc de génie visita les îles Sandwich, Otahiti, la Chine et le Chili où, si les informations des journaux de cette époque sont exactes, il se défit de son vaisseau et traversa les Andes pour gagner Buenos-Ayres. Il arriva aussi de mon temps plusieurs banqueroutes dont quelques-unes dues au malheur et d'autres frauduleuses et auxquelles les circonstances qui les amenèrent imprimèrent un caractère particulier à ce pays. Une foule de gens, composée des petits créanciers, fit irruption dans le magasin et l'habitation du failli et chargea immédiatement un des leurs de la liquidation de leurs créances, puis établit dans un ordre parfait le compte de ses arrérages. Une circonstance digne de remarque, c'est que, au moment de la déclaration de faillite de cette maison, un de ses commis se présenta, réclamant un traitement du mois courant s'élevant à 2,000 dollars; et que, six mois plus tard, on repêcha dans la baie, les livres de commerce qui avaient disparu au moment critique. Pendant mon séjour aussi on procéda à l'arrestation d'un prince tartare, lieutenant russe, colonel turc, commandant de cavalerie hongroise, espion autrichien, et à San Francisco préparateur de faux sable d'or, qui parvint sur certains points à se disculper, mais dont l'accusation fut maintenue sur certains autres. Cet homme portait le nom de Jussuf-Bey-Tatar-Oglou, et était muni d'un passeport turc et de certificats de l'instructeur en chef

de l'armée ottomane et des généraux hongrois Bem et Vetter. A cette époque aussi, pour en revenir aux choses sérieuses, éclata dans l'Amador County et d'autres parties du pays la persécution contre les Hispano-Américains, à la suite de laquelle une grande partie de cette population fut chassée de la Californie. Ces derniers événements méritent que je m'étende un peu plus longuement sur ce sujet.

Dans la première quinzaine du mois d'août 1855, six personnes, dont cinq Nord-Américains et un Indien, furent assassinés à Rancheria, dans l'Amador County, par une bande d'Hispano-Américains — Mexicains et Chilènes. — Parmi mes notes, a été égarée celle qui contenait des détails sur l'origine et le point de départ d'une longue série de violences, qui furent portées jusqu'aux dernières extrémités, et qui comptent parmi les temps les plus désastreux pour la Californie. Au moment de mon départ, on en attendait encore la fin. Ces meurtres soulevèrent parmi la population anglo-américaine de la contrée une indignation générale. Le cadavre de l'Indien fut remis aux membres de sa tribu qui tirèrent une vengeance sanglante de la mort d'un des leurs sur la personne de trois Mexicains. Les cinq autres cadavres furent enterrés le 8 du même mois dans une fosse commune, puis on annonça que la même bande, après avoir commis ce premier forfait, s'était dirigée vers le fleuve Mokolumne, où elle avait assassiné quatre Français; le bruit se répandit aussi qu'une bande armée de Mexicains se dirigeait vers Sutter avec l'intention de mettre cette petite ville à feu et à sang. Toute la population masculine d'Amador County prit les armes et se mit à la recherche des malfaiteurs. Trois Chilènes, chez lesquels on trouva beaucoup de lingots d'or dont ils ne purent justifier la possession,

furent arrêtés, conduits à Sutter Creek, entendus, jugés et condamnés à être pendus, ce qui eut lieu immédiatement. Une quantité d'autres, partie Mexicains, partie Chilènes, dont le crime n'était pas mieux prouvé, eurent le même sort. Toute maison de la contrée qui appartenait à un Chilène ou à un Mexicain, et jusqu'à la ville entière de Chilitown, tout fut saccagé et incendié. On intima l'ordre à tout individu de ces deux nationalités de quitter le comté dans les vingt-quatre heures. Les moyens à employer pour parvenir à ce but furent débattus dans une assemblée qui eut lieu à Jackson le 12 du mois d'août. Dans les résolutions que ses membres adoptèrent il est spécifié que le devoir de la préservation personnelle prescrit aux citoyens d'Amador la nécessité d'expulser de leur pays la population espagnole, à l'exception des quelques individus isolés qui pourraient produire des témoignages authentiques attestant leur bon caractère et leur moralité. Toutes les personnes de cette partie de la population, à laquelle le séjour du County sera permis, seront responsables des méfaits de leurs compatriotes auxquels ils donneraient asile. Il est expressément défendu à tout Mexicain ou Chilène de conserver des armes en sa possession et il est interdit à chacun de leur en vendre ou de leur en procurer. Tout Mexicain ou Chilène séjournant dans le County devra être porteur d'un permis. Toutes les armes prises aux Mexicains et aux Chilènes seront vendues à l'enchère et à leur profit. Le County se charge du soin de garantir les désarmés contre les entreprises des Indiens et des Chilènes.

Ces décisions offrent un intérêt puissant et indiquent le principe de tendances historiques très importantes dans le système gouvernemental nord-américain. Contrairement

aux lois et à la constitution de l'État californien, la race anglo-américaine, dominante en politique, bannit du pays, d'accord avec les éléments caucasiens qui tiennent pour elle et se confondent plus ou moins avec elle, une autre race principale, celle des hispano-américains, ou au moins n'y autorise son séjour qu'à des conditions qui rentrent dans le système de surveillance de la police européenne. J'ai quitté la Californie avant que tous ces événements ne fussent terminés et je n'ai pas appris quelles en ont été les suites. Tout ce que je sais, c'est que le nombre des Hispano-Américains a toujours été en diminuant depuis lors en Californie et qu'ils tendent à en disparaître complétement. Quand même les tendances indiquées plus haut seraient devenues moins vivaces aujourd'hui, à cause que les moyens d'action leur ont fait défaut, elles reparaîtront plus tard avec une force nouvelle, partout où les Anglo-Américains prendront possession de nouveaux territoires. Leurs conquêtes continueront à s'étendre, il n'en faut point douter, et alors il est plus que probable que des conflits, qui surgiront entre les races anglo-américaines et hispano-américaines, se dégagera un système politico-social, qui tiendra le milieu entre celui des États esclavagistes et celui des États libres, et sous l'empire duquel se rangeront l'Amérique centrale et les contrées ci-devant mexicaines, à l'exception du Texas et du Nouveau Mexique.

Ceci n'est qu'un pressentiment sommaire qui prêterait à des développements plus étendus si je disposais d'un espace moins restreint.

Si ces scènes de violence et de carnage jettent un sombre reflet sur le tableau de la vie californienne, si surtout les quelques faits dont je me suis laissé aller à faire le récit

sont défavorables, on doit convenir pourtant que dans tout ce qu'on nomme tendance progressive, tant dans les décisions législatives prises à l'égard des maisons de jeu et tous les autres établissements immoraux, que dans les travaux entrepris par de nombreux savants, pour étudier la nature du sol, et dans la fondation d'écoles de tout genre ou l'amélioration des anciennes, mais tout particulièrement dans la presse de San Francisco, il y a lieu de se réjouir à la vue de l'activité des éléments les plus nobles dans le tableau du développement social qui se déroule ici. Le rôle qui incombe à la presse officielle dans une société comme celle de la Californie, est éminemment riche d'enseignements et si les politiques européens pouvaient encore douter de la différence qui existe entre la valeur relative d'une presse jouissant du privilége d'une liberté illimitée, et celle d'une presse en tutelle, l'expérience pratique de ce pays serait un argument décisif. Ici l'organe puissant de l'opinion publique est dégagé de toute entrave. La mesure de l'intelligence, de l'éducation et de l'instruction et enfin l'avantage pécuniaire des éditeurs et des propriétaires de journaux sont ici les seules puissances dont son expression dépende. Si, dans une société, même comme celle qui existe en Californie, l'amour du bien ne prévalait pas, ou pour mieux dire n'était pas plus avantageux que les tendances vers le mal, comment serait-il possible que la presse californienne embrassât et soutînt le parti du bien? Une situation sociale doit être jugée d'après l'influence qu'elle peut avoir sur les événements. Une situation de laquelle se dégage le bien, doit contenir en elle-même le principe du bien, et si c'est précisément là le cas dans la société californienne, comme le prouve d'ailleurs la presse de ce pays, on peut en

conclure qu'il en est de même dans toute la nature humaine. Il se publiait un journal à San Francisco, et qui plus est, un journal allemand dont j'avais eu la maladresse de m'attirer la haine. Non content de se permettre quelquefois contre tout ce qui est bien et beau des plaisanteries grossières et offensantes, il s'était donné la tâche de réunir tous les éléments épars de la partie la plus dégradée de la population auxquels il adressait les conseils les plus pernicieux. Quel témoignage en faveur de la prépondérance des bons sentiments dans une société au milieu de laquelle un journal de cette espèce, écrit pour une pareille classe de lecteurs, ne paraît que déguisé sous les voiles de l'honnêteté.

Quant à l'expulsion des Hispano-Américains et les conflits auxquels elle donna lieu entre ceux-ci et la race anglo-américaine, la presse de San Francisco, pour autant que je sache, défendit unanimement les intérêts des proscrits; le *Herald*, nommément, publia un article où il disait aux Anglo-Américains de dures vérités. Voici cet article : —
« Il est incontestable que, depuis 1849, nos villes, nos
« districts de mines et les counties où l'on élève le bétail,
« sont devenus le séjour d'un grand nombre de malfaiteurs
« et de voleurs, d'origine mexicaine et chilène. Mais tout
« ce que l'on reproche à ces individus, on a le droit aussi
« de le reprocher de dix manières diverses à bien des
« nationaux américains et à des personnes d'origine
« anglaise; c'est un fait acquis et incontestable que, quand
« les individus de ces races sont doués d'un mauvais carac-
« tère, il se produit chez eux les penchants les plus
« funestes et qui sont mille fois plus redoutables que ceux
« des Hispano-Américains ou de quelque autre peuple que

« ce soit. L'énergie de caractère, qui distingue la race « anglaise et qui manque aux autres, développe chez eux, « quand une fois ils s'engagent dans une voie criminelle, « une perversité complète, qui fait, selon l'expression « reçue, qu'ils ne tiennent plus compte ni des hommes, ni « de Dieu, ni du Diable. Cette classe de gens trempe tou- « jours dans les entreprises des bandes de voleurs de grands « chemins, des voleurs de chevaux et des meurtriers quand « elle n'en a pas la direction. Nos counties du Midi le « commerçe de Gads, les États de Sonora, Durango et « Chihuahua sont peuplés de ces malfaiteurs qui sont, avec « leurs complices mexicains des deux sexes, les ennemis « jurés de tout citoyen paisible, honnête et laborieux. »

« Ce sont là de dures vérités, » ajoute un autre journal, « mais ce sont des vérités. » L'auteur de l'article ci-dessus aurait pu en dire encore davantage; il pouvait ajouter, par exemple, que cette classe pervertie, d'origine anglo-saxonne, ne se contente pas de faire partie des bandes de malfaiteurs mexicains ou chilènes, ou de les diriger, mais qu'encore elle s'associe souvent avec des Indiens pour pratiquer le vol à main armée; que dans plusieurs contrées elle compte au moins pour moitié dans toutes les entreprises meurtrières, de brigandage et de rapine attribuées aux Indiens, et que, quand ces entreprises ne sont pas productives, c'est contre leurs complices rouges ou bruns qu'ils dirigent leurs coups et qu'ils se montrent les plus empressés à pendre ceux-ci afin de s'emparer de leur part du butin.

Je ne doute pas que, pour maint Européen vaniteux, la sphère dans laquelle se passent les événements que j'ai rapportés est trop peu élevée, les faits sont trop brutaux pour qu'il puisse se permettre d'y prendre aucun intérêt, et

que, pour tout l'or de la Sierra Nevada, il ne saurait se résoudre à vivre dans un pareil pays. A cela, je n'ai qu'une chose à répondre, c'est que la vanité rend toujours ceux qui en sont atteints plus ou moins aveugles et stupides. Comme si les soulèvements populaires en Hongrie, en Pologne et en Bohême avaient lieu dans une sphère plus élevée et avec des formes plus délicates ! Comme si les révolutions européennes n'avaient pas donné le spectacle de brutalités bien plus excessives, et cela dans un parti comme dans l'autre. Comme s'il y avait moyen d'émanciper une société européenne jusqu'à l'abandonner complétement à elle-même sans aucune forme de gouvernement, comme l'est la société californienne, sans provoquer une situation en présence de laquelle la pendaison d'une cinquantaine de Mexicains innocents n'aurait plus que l'importance d'une nouvelle à la main.

Pour ce qui concerne mon opinion, je déclare que j'ai trouvé à San Francisco autant d'hommes instruits, humains, aimables et bien élevés que dans n'importe quelle ville européenne, avec cette différence qu'ils possédaient en même temps l'expérience, des facultés intellectuelles plus vives, un caractère plus éprouvé, et qu'il s'en trouvait là une réunion plus nombreuse que dans aucune des villes de l'Ancien Monde que je connaisse. Les relations intellectuelles ne m'ont jamais fait défaut à San Francisco. Je pouvais rencontrer à toute heure et partout des gens avec lesquels il était facile de soutenir un long entretien sur un sujet ayant rapport à la politique ou à l'histoire naturelle, à la morale, à la métallurgie, la médecine ou l'esthétique, la situation de l'Europe ou de l'empire chinois. Toutefois, on n'apprend là les événements que plusieurs mois après

qu'ils ont eu lieu, mais on jouit de l'avantage d'en apprendre en même temps d'autres dont l'Europe civilisée n'a connaissance que bien longtemps après, de sorte que l'inconvénient et l'avantage se compensent à peu près.

Si je ne me trompe, la nationalité allemande, relativement au nombre de ses membres habitant la Californie, y est représentée dans une proportion beaucoup plus grande d'hommes intelligents que partout ailleurs aux États-Unis. Ce qui distingue principalement les Allemands californiens de leurs compatriotes des États-Unis, c'est qu'à un degré égal de culture, ils unissent une plus grande connaissance du monde, plus d'expérience de la vie et une manière de voir, un jugement plus développés. Je rencontrai ici des campagnards qui précédemment avaient parcouru les îles indiennes et l'Australie, d'autres qui connaissaient le Pérou et le Chili, d'autres encore qui avaient été les pionniers du marché de Gads et auxquels la Sonora était aussi familière qu'aucune ville de la confédération germanique. La connaissance exacte du Mexique, de l'Amérique centrale, des États de la Plata et du Brésil était également fort répandue parmi eux, et dans le nombre il s'en trouvait qui possédaient de grandes notions pratiques que l'expérience leur avait fait acquérir en Europe. Je fis la connaissance d'un Hambourgeois qui avait visité tous les pays des côtes de l'Afrique, et particulièrement la Guinée, et avait étudié attentivement les mœurs barbares de Dahomey. Je rencontrai également un jeune Brémois qui, en compagnie d'une société de jeunes négociants allemands, était venu jusqu'au cap Horn sur un schooner acheté par eux et dont ils formaient l'équipage sous la direction d'un capitaine choisi par eux. Ils constituèrent une société commerciale sur l'océan Pacifique; ils

firent sur leur bâtiment plusieurs expéditions vers le détroit de Behring, les îles du grand Océan, l'Australie et la Chine, et finirent par se disperser en Océanie.

Pendant la plus grande partie de mon séjour à San Francisco j'occupai les fonctions de rédacteur d'un journal allemand, qu'on y publiait sous le titre de *Journal de San Francisco*. — Par les relations étendues que j'entretenais avec des connaissances et des amis allemands, les nouvelles de toute nature et de tous les pays affluaient chaque jour vers cette publication, et elle était généralement reconnue comme la source des renseignements les plus positifs sur la situation mexicaine et centro-américaine (1). Parmi les communications qui m'arrivèrent de la sorte se trouvent quelques lettres d'un jeune Brémois, négociant à Hongkong, adressées à un de ses amis de San Francisco, Brémois également, lettre que je publiai alors dans mon journal. Celui qui écrivait les lettres et celui qui les recevait avaient fait partie tous deux de l'équipage du vaisseau et de la société commerciale dont j'ai parlé plus haut. Outre le plaisir personnel que me procurèrent ces lettres, qui me permirent de jeter un regard dans le domaine serein de la nature et dans celui de la vie des affaires, elles furent pour mon orgueil national un grand objet de satisfaction. Je fus fier de voir

(1) Qu'il me soit permis, à cette occasion, de faire quelques observations sur le journalisme des États-Unis. Presque tous les grands journaux publient des exemplaires spéciaux et sommaires, à des intervalles plus éloignés, et selon les époques de départ des bateaux à vapeur, pour les pays lointains où ils ont des abonnés, et dans ces éditions ils suppriment cette partie de leur contenu qui serait sans intérêt pour ces pays. Ainsi un journal californien supprime dans l'édition destinée à l'Europe tous les articles qui concernent celle-ci. Il ne s'en suit pas que cette feuille n'ait traité aucune des questions qui agitent l'ancien monde. Cette note est à l'adresse des critiques de l'Allemagne, qui attaquent étourdiment la presse américaine.

le commerce allemand représenté dans ces régions par des jeunes gens intelligents, énergiques et d'un esprit cultivé. Peut-être les lecteurs seront-ils de mon avis, et alors ils ne trouveront pas inopportun que je transcrive ici ces lettres. Bien qu'il y soit question de contrées lointaines, elles serviront pour leur part à donner une idée de la vie de San Francisco, ne fût-ce qu'en signalant quels collaborateurs le rédacteur d'une feuille allemande peut trouver là.

LETTRES OCÉANIQUES.

I

Hong-Kong, le 4 novembre 1854.

MON DIGNE AMI ET COMPAGNON DE VOYAGE,

Vos deux lettres, l'une du 17 avril et l'autre du 11 juin, me sont parvenues directement par Shanghaï. Chacune d'elles m'apportait la nouvelle importante que vous faisiez encore partie des vivants. Le grand prophète soit loué! Depuis votre dernière lettre, datée des îles Sandwich, j'avais complétement perdu votre trace. Je savais seulement que vous vous proposiez d'aller en Californie. Ma dernière lettre est de Canton; mais, comme j'ignorais le lieu de votre résidence, je l'envoyai à Brême à vos parents. J'espère que vous l'avez reçue depuis.

D'après ce que vous dites, j'ai lieu de croire que votre goût pour les voyages et votre amour pour la vie de la Polynésie n'est nullement diminué et que sans interruption vous préparez de nouveaux plans d'expéditions.

Ah! cher ami, autrefois moi aussi j'étais possédé de ces pensées, et je puis vous affirmer avec sincérité que j'ai passé les plus belles années de ma vie à visiter les joyeux enfants de la Polynésie. Mais aujourd'hui tout cela est passé et..... mais à plus tard.

En général, et pour examiner les choses d'un point de vue rationnel et avec un esprit dégagé d'illusions, je maintiens l'opinion que le commerce des îles (à l'exception des îles Sandwich) n'est que peu productif. J'ai acquis quelque expérience, et je puis me permettre de donner mon avis sans que l'on m'accuse de légèreté et de précipitation. Voici donc en peu de mots ce que j'en pense. Les îles de la mer du Sud et de l'océan Pacifique, quel que soit d'ailleurs le groupe dont elles fassent partie, sont presque généralement très fertiles sur toute leur surface; le climat est doux et le ciel s'étend bleu et serein sur les riants jardins de l'océan; J'ai souvent songé en les admirant qu'ils réalisent la pensée du paradis terrestre; outre les beautés qu'elles renferment, ces îles sont riches en produits, et on pourrait y obtenir tous les végétaux qui croissent dans les contrées tropicales, comme l'ont prouvé jusqu'à l'évidence les îles Sandwich; mais là gît la difficulté. Les produits que l'on voudrait obtenir ne sont point encore là; on doit commencer par les créer; quiconque toutefois connaît la paresse, l'indolence des races polynésiennes, conviendra que ceci doit rester à l'état d'illusion, jusqu'à ce que l'émigration ait acquis assez d'importance pour amener un renfort de forces actives étrangères. On pourrait, il est vrai, exporter des oranges de Tahiti et de Noukahiva, mais c'est là une affaire dont on ne pourrait s'occuper que tout au plus pendant deux mois de l'année et qui, vu le mauvais état des moyens

de transport, expose à de grandes pertes. Les îles Sandwich ont si peu de besoins, se suffisent presqu'en toutes choses à elles-mêmes, qu'il n'y a pas lieu d'y fonder un service régulier d'importation et d'exportation, et entre celles-ci et Tahiti il n'existe pas d'île dans le Pacifique qui pourrait exporter un article important. Toutefois il y aurait, sous un rapport, moyen de faire de bonnes affaires ici, mais ce serait à la condition de pouvoir disposer d'un capital assez considérable; 15 ou 18,000 dollars seraient indispensables. Je crois que celui qui, dans ces conditions, achèterait un vaisseau, l'équiperait et l'affréterait à ses frais et le dirigerait vers l'Europe, en faisant sur son passage des stations près de tous les points civilisés, en allant d'un groupe d'îles à l'autre pour pratiquer le commerce d'échange avec les naturels, celui-là entreprendrait une excellente spéculation. Une affaire de ce genre aurait certainement toutes les chances de succès, si elle était menée avec activité et circonspection; c'est pourquoi elle exigerait une connaissance approfondie des groupes isolés et de leurs habitants, comme aussi des marchandises dont le débit est le mieux assuré et la valeur des articles offerts en échange. Sans cette connaissance la réussite de l'entreprise serait probablement fort compromise, ainsi que l'ont prouvé plusieurs exemples. Une expédition de ce genre a été longtemps mon projet de prédilection, et j'espère encore pouvoir le réaliser tôt ou tard. Mais, comme il n'en peut être question pour moi en ce moment, nous en reparlerons plus tard.

Quant aux renseignements que vous me demandez sur Noukahiva et la Nouvelle Calédonie, je ne puis que vous conseiller de changer de détermination. La perspective que présentent ces pays ne prête nullement à un projet de colo-

nisation durable, au moins pour un homme comme vous. Pour ce qui concerne le Japon, il n'y a là, pour le moment, aucune chance de succès, d'après ce que m'ont assuré très positivement des officiers américains et comme l'a prouvé du reste suffisamment l'exemple de la « Lady Pierce. »

Votre grande idée d'entreprendre le voyage des îles, afin de passer la nuit de Saint-Sylvestre sur le cratère de Kilauea, est très piquante et offre beaucoup d'attraits; aussi, pour peu que cela eût été possible, je me fusse fait une fête d'être des vôtres. Mais, pour le moment, je n'y puis pas songer et je devrai me contenter de votre récit.

J'ai appris avec plaisir que vous êtes toujours heureux. C'est du moins ce que me fait supposer cette circonstance que vous avez toujours le goût de la poésie. J'ai lu avec un sentiment de complète satisfaction les vers que vous m'avez envoyés, et je vous en fais mon bien sincère compliment. On voit que la vue de cette belle et grande nature vous a inspiré. Vos pensées sont belles, fortes et clairement exprimées. Seulement, selon moi, vous devriez vous appliquer à acquérir encore plus d'harmonie dans la forme et une plus grande pureté de langage. J'attends avec impatience votre grande épopée le *Combat de Wailua*, qui, j'espère, est terminée. Au milieu de l'aride mouvement de la vie de comptoir tout sentiment poétique commence à se dessécher en moi. Jusque dans mes rêves je ne vois plus sautiller autour de moi que des piles de piastres, des caisses d'opium et des Chinois à la tête féline, qui m'obscurcissent la vue de la mer bleue et de mon domaine entouré d'une guirlande de palmiers. Par la barbe du prophète, il est bien cruel de ne pas pouvoir suivre son inclination !

II

Hong-Kong, novembre 1854.

Oui, mon domaine des îles enguirlandé de palmiers! Ascension, mon cher ami, est une île délicieuse, le paradis des pêcheurs de baleine dans la mer Pacifique. Nous avions acheté du roi plusieurs îles, et j'étais un grand chef, « Dschaulik na Metotscholotsch, » jouissant d'une immense considération et, en qualité de noble de l'empire, du droit de posséder un harem, ce dont je me dispensai toutefois. M..., qui avait tenté une reconnaissance dans les îles Salomon, fut massacré, puis..... dévoré avec tout son équipage par les sauvages; j'avoue que cet événement fit sur moi une impression fort pénible. A la suite de ce malheur, je me décidai à retourner en Chine avec L... pour renouveler et compléter notre équipement, afin de pouvoir tirer vengeance de la mort de notre ami; mais le projet d'un second voyage par le détroit de Behring nous fit abandonner nos premiers plans. Après avoir évité à grand'peine un naufrage imminent près des îles Bonin, nous revînmes ici. Ce voyage nous avait été assez profitable. Nos marchandises avaient été expédiées vers Londres et nous en attendons prochainement le paiement. Vers ce même temps, L... fut vivement sollicité par des lettres très pressantes de ses frères de venir en Australie, où ils avaient acquis une grande fortune. Il fit beaucoup d'instances pour que je l'accompagnasse, mais je refusai. Le pays de l'or, la Californie, m'avait radicalement guéri. Mes relations avec les maisons chinoises les plus considérables étaient pour moi un motif sérieux de ne

pas quitter ce pays..... Ces deux firmes sont celles qui font presqu'exclusivement l'immense commerce d'opium. Chacune d'elles possède quatre Clippers uniquement occupés du transport de cet article. Ce sont de beaux bâtiments, bien équipés et supérieurement armés, qui font toutes les affaires des côtes, et outre ceux-là nous avons un bateau à vapeur qui fait la traversée d'ici à Calcutta et vice-versâ.

Me voici donc de nouveau au comptoir, rivé à mon pupitre et écrivant sans cesse jusqu'à ce que ma vue s'obscurcisse et que des pensées étrangères et lointaines viennent m'assaillir.

> Si j'étais né aux portes de la Mecque,
> Ou dans les sables brûlants de l'Yemen,
> Ou sur le mont Sinaï,
> Cette main saurait manier une épée !

Et tandis que je me rappelle ces derniers mots, ma plume lance au papier un coup d'épée si violent que mon voisin stupéfait me crie : « Mon Dieu, qu'avez-vous donc? » L'imbécile! comme s'il pouvait comprendre ce que j'éprouve dans ces moments-là ! Cependant je dois vaincre mon découragement, et je calme mon trouble intérieur par ces mots de l'Odyssée :

> Résigne-toi, mon cœur, tu as souffert pis que cela !

et insensiblement la paix de l'âme renaît, et je me réconcilie avec le destin.

La résolution que vous avez prise d'acheter un *lot de ville* à Honolulu et de vous établir là n'est pas, à mon avis, une mauvaise inspiration, si de là vous pouvez recevoir des envois réguliers de marchandises de notre pays, attendu

que, outre le commerce des îles, vous pourrez faire de bonnes affaires avec la Californie. Dans ce cas, nous pourrions aussi peut-être établir entre nous une correspondance commerciale. Tenez-moi donc *au fait*.

III

Hong-Kong, novembre 1854.

Vous devez être informé sommairement de la révolution qui a éclaté en Chine. Il est probable que Pékin finira aussi par tomber. L'île de Hongkong, en qualité de colonie anglaise, est peut-être le seul lieu sûr de toute la Chine, et les riches commerçants chinois y affluent de l'intérieur avec leurs familles et leurs trésors. Il y a quelque temps, quand on redoutait ici une attaque des Russes, il se forma parmi les jeunes gens de la ville un corps de volontaires, dont je faisais partie, et chaque semaine les officiers anglais du 59e régiment en garnison ici nous faisaient faire l'exercice. Du reste, la vie est fort ennuyeuse et hors de cela il n'y a aucun moyen de s'amuser. En été la chaleur est excessive. La ville est entourée d'une ligne demi-circulaire de collines et de l'autre côté s'élève une montagne de mille pieds de haut, que les hommes de guerre, par un jeu de leur imagination, ont nommée « Victoria Peak. » Cette montagne empêche les *monsoon du S.-O.* de souffler sur la ville, de sorte qu'on y est comme dans un four.

Me voici donc arrivé au bout des nouvelles qui me concernent; je me réserve pourtant de vous donner plus tard un aperçu plus détaillé de la vie de Hongkong. L'étude de la vie nocturne des animaux et des végétaux dans les

forêts vierges offre souvent à l'observateur des résultats surprenants et très attrayants. Je réserve également ce sujet pour la lettre suivante.

Adieu, mon cher ami! A notre prochaine rencontre au *Café de la rotonde*, — comme à la bataille d'Eilau Murat disait au maréchal Augereau mortellement blessé, — et si ce n'est pas au *Café de la rotonde à Paris* que ce soit chez Victor, au *Café de la rotonde*, à Honolulu.

CHAPITRE XII.

Excursion dans les environs de San Francisco.—Le rocher des phoques.—Contracosta. — Redwoods. — Les gisements de charbon. — Belle venue des arbres et scènes romantiques dans la chaîne des côtes. —Colonies hongroises. — San José. — Puits artésiens. — Les mines de mercure de New-Almaden.

J'ai cherché dans le chapitre précédent à rendre l'impression générale qu'avait faite sur moi la vie californienne, mais principalement la vie de San Francisco. Ce sujet prêterait à des développements bien plus étendus et qui pourraient offrir un grand intérêt, et les matériaux nécessaires ne me manqueraient pas; mais un travail de ce genre remplirait un volume tout entier. En m'engageant dans des discussions plus détaillées je serais mené insensiblement plus loin que je ne puis et que je ne veux aller, et je ne veux traiter en détail que les sujets qui s'y prêtent par leur nature. J'approche donc du terme de mon récit, et j'invite le lecteur que j'ai conduit jusque sur le rivage du Pacifique, auquel en dernier lieu j'ai fait jeter des hauteurs de San Francisco un coup d'œil sur les régions sereines et s'animant d'une vie nouvelle du grand Océan, je l'invite, avant que je reprenne décidément la route de l'est, à m'accompagner

encore dans les quelques excursions que je veux faire dans les environs de San Francisco.

Si de la ville on se dirige vers la baie par le côté nord ou occidental de son entrée, un chemin difficile quoique fort intéressant nous conduit tantôt sur des rochers serpentins, tantôt sur des dunes de sable mouvant. Le botaniste et le zoologiste trouveront ici un riche et intéressant butin, et la physionomie de la contrée frappe par son caractère tout particulier. Les rochers et le sable sont tantôt arides et dénudés, tantôt couverts de buissons de toute espèce, principalement d'arbustes au feuillage foncé et brillant, entre lesquels, sur une morne surface sablonneuse, un groupe de lupins perpétuels, aux feuilles argentées, rappelle la végétation grisâtre des steppes du Gila et du versant oriental des montagnes de Los Angeles. La plage est parsemée d'innombrables coquillages et d'autres mollusques qu'y déposent les flots de la mer. D'autres parties, sur les hauteurs des collines qui avoisinent la porte d'Or, vers le midi, rappellent les prairies émaillées de fleurs du Texas, avec cette différence qu'elles sont parées d'une flore incomparablement plus belle et plus variée.

En poursuivant sa route sur les collines, on arrive au sud de la porte d'Or près de la mer, et l'on se trouve sur les hauteurs de rochers escarpés, au dessus de la falaise contre laquelle viennent se briser les flots. On est bien récompensé de sa course quand, arrivé sur ce point, on découvre la mer, les montagnes et les rochers des côtes et qu'on jouit du spectacle intéressant qu'offrent des bandes entières de toutes les espèces de phoques que l'on voit à ses pieds s'exposer, sur les écueils, aux rayons du soleil et se jouer dans les vagues. J'ai contemplé leurs évolutions pendant des heures

entières, tandis que les grondements de quelques-uns de ces animaux, qui se distinguaient des autres par les proportions beaucoup plus grandes de leur taille, s'élevaient jusqu'à moi, mêlés au sourd mugissement des flots. Il était réellement intéressant d'observer comment ces corps lourds saisissaient le moment de l'arrivée d'une vague pour se retirer sur la pointe des récifs où ils se couchaient à côté l'un de l'autre par couches superposées, toutes les espèces confondues, et là se tenaient immobiles pendant quelque temps, jusqu'à ce qu'enfin cette masse s'ébranlât tout à coup et que tous, depuis l'énorme hippopotame jusqu'au plus petit phoque, se précipitassent dans la blanche écume des vagues. Alors la surface de la mer était couverte de ces têtes rondes, paraissant et disparaissant tour à tour, puis ils revenaient tous, à la suite l'un de l'autre, s'installer sur les récifs, et le jeu recommençait. Les habitants de San Francisco désignent ce point sous le nom de « rocher des phoques. »

Une traversée sur l'un des bateaux à vapeur faisant un service régulier, transporte l'amateur de la nature sur la rive orientale du bras méridional de la baie. C'est ce qu'on nomme « Contracosta, la contre-côte, » où sont situées plusieurs petites localités que les San-Franciscains visitent en partie de plaisir. On est aussi bien traité dans les hôtels de ces localités que dans celles de divers points d'une importance égale, qui avoisinent nos grandes villes allemandes. On peut aussi s'y procurer des chevaux de selle, et des Buggeys pour des excursions plus éloignées dans les collines voisines qui s'étendent depuis la montagne du Diable, jusques près de la baie, ou pour suivre la ligne des bords et descendre dans la vallée. Ces collines sont couvertes de champs interminables d'avoine sauvage, qui réellement

n'offrent guère de charmes par eux-mêmes, mais qui avec les montagnes plus éloignées, les forêts et les groupes de chênes toujours verts de la vallée, composent un ensemble harmonieux et d'une grande beauté. Dans le fond de Contracosta, l'agriculture, a pris un grand développement, relativement aux autres parties de la Californie. Il y a ici des champs de blé d'une richesse incomparable. Des épis énormes chargés de grains lourds, et que partout ailleurs la tige n'aurait pas la force de soutenir, se tiennent droits sur des tiges hautes et solides. Contracosta produit une grande partie des fraises que l'on consomme à San Francisco. Il fut un temps où l'on payait une poignée de ces fruits cinq dollars. C'est à la suite de cette cherté que quelques propriétaires de terrains en ont entrepris la culture en grand et ont été bien déçus dans leurs espérances.

Sur le bord oriental de la ligne des côtes, à environ 50 ou 60 milles au sud de San Francisco, il existe une région qui en raison de la quantité de sapins à bois rouge qui y croissent (redwood trees), est généralement désignée sous le nom de Redwoods. Malheureusement pour les admirateurs des beaux arbres, la spéculation s'est emparée de cette contrée, et a établi une quantité de scieries dans un vallon étroit et romantique, où la pression de l'eau est très forte. Une petite ville s'est élevée non loin de là, qui est devenue le centre du commerce des bois, et porte le nom de Redwood City. Dans les montagnes et les collines de ces parages, on rencontre beaucoup de signes qui donnent lieu de croire à l'existence de charbons tertiaires, sans que l'on sache ou que du moins l'on sût à cette époque, si ces indices révèlent la présence de gisements susceptibles d'être exploités ou si ce sont seulement des couches superficielles isolées et sans

importance technique. Sur une colline à 12 milles environ de San Francisco, une compagnie allemande a fondé de grandes espérances de succès sur l'exploitation d'une mine de charbon, et y a fait exécuter de grands travaux. On m'invita à venir visiter ces lieux.

Cette excursion que j'entrepris vers la mi-janvier me procura l'occasion d'observer la magnifique venue des arbres, et celle de visiter les gorges romantiques des montagnes riveraines. Ces parties sont, dans leur genre, au dessus de toute description. Le sapin à bois rouge est un taxodium qui par son développement se rapproche beaucoup du pin-géant de la Californie. Je ne saurais donner une mesure même approximative de son élévation, j'ai cependant essayé de me rendre compte de la longueur de quelques souches tronquées, abandonnées sur le terrain, et j'ai trouvé qu'elles mesuraient 12 pieds. Je vis avec étonnement que de toutes ces souches dont le corps a été abattu, croissent et s'élèvent de nouveaux jets, qui forment tout un jeune bois de sapins; ces jeunes pousses grandissent en cercle autour du vieux tronc et ne laissent entre elles et lui qu'un espace très étroit. La différence qui existe entre les arbres qui portent des graines et celles qui n'en portent pas est remarquable. Je les pris tout d'abord pour deux espèces différentes, malgré l'assurance contraire, que me donnèrent des hommes occupés là du commerce des bois; mais ensuite je reconnus leur identité en observant que des diverses branches d'un même arbre les unes portaient des semences et les autres pas. Parmi ces sapins gigantesques et majestueux se mêlent des arbres de toute espèce, au large feuillage qui sont non moins magnifiques, et dont je ne citerai que pour le contraste le laurier et l'arbousier de ce pays (*Laurus regia* et *arbutus procera*).

Je pénétrai sous le couvert de ces princes de la forêt dans une gorge rocailleuse au fond de laquelle coule, en formant des cascades frémissantes, un clair ruisseau. Les parois des rochers étaient revêtues de mousse fraîche, et rappelaient par le voisinage des sapins certains sites de la Forêt Noire ou des forêts de la Thuringe, tandis que les lauriers et les arbousiers, ces derniers avec leur écorce d'un rouge cuivré, brillante, unie et comme formée de cire, offraient quelques rapports avec les végétaux des bords de la Méditerranée. Je me fusse volontiers enfoncé dans les profondeurs de ces bois, si je n'avais redouté la rencontre de quelques ours de Grisly et ce sont précisément ces gorges obscures qui servent le plus souvent de repaire à ces animaux très communs ici et non moins dangereux. Pendant la nuit que je passai dans la maison que la compagnie a fait construire pour ses ouvriers, les rugissements d'un de ces carnassiers, tout proche de notre porte, vinrent troubler mon sommeil.

En retournant à San Francisco, je rencontrai sur ma route une suite d'établissements coloniaux fondés par des Hongrois et qui sont placés dans des sites aussi pittoresques que ceux décrits plus haut. C'est là que le colonel Haraszthy, l'un des directeurs de la monnaie à San Francisco, le comte Wasz, les messieurs Molitor, Uznay et d'autres Hongrois ont établi leur résidence ; ici il reste à l'art peu de choses à faire, pour transformer les terrains acquis en parcs qui ne laissent rien à désirer sous le rapport de la situation et de l'arrangement. Je trouvai M. Haraszthy, chez lequel je passai la nuit, occupé à planter je ne sais combien de mille noyaux de pêches. Il avait fait aussi un essai de culture d'orangers. Plusieurs centaines de graines d'oranges et de citrons qu'il avait plantés lui avaient donné

d'excellents résultats et les délicats arbrisseaux, hauts comme la main, avaient bien supporté jusque là les gelées nocturnes de l'hiver.

Peu de temps avant mon départ de Californie, en août, je visitai aussi la petite ville de San José et les mines de mercure de New Almaden.

San José est situé dans une large vallée longitudinale entre deux chaînes parallèles des montagnes des côtes, et qui forme au S.-E. le prolongement de l'espace dont le bras méridional de la baie occupe une partie. Le bateau à vapeur conduit les voyageurs jusqu'à l'extrémité de celle-ci, et, arrivé là, il reste à faire quelques milles en malle-poste avant d'atteindre la ville. A l'extrémité de la baie les eaux sont peu profondes et ne forment plus à la fin que de larges marais sur lesquels pendant l'hiver on peut faire la chasse à des bandes innombrables d'oies et de canards sauvages. De là à San José la vallée est occupée en grande partie par des champs de blé dont on achevait la récolte au moment de mon arrivée. Du côté des côtes, comme de celui de l'intérieur ce sont des montagnes escarpées qui bordent la vallée. Deux petites rivières, remarquables par les rangées d'arbres qui en garnissent les bords, roulent leurs eaux en ligne parallèle, l'une au N.-E., l'autre au S.-O., au pied de la chaîne de montagnes; elles arrivent du S.-E., et vont se jeter dans le bras de la baie. San José situé sur une de ces petites rivières est entouré de champs, de prairies, de jardins et de plantations d'arbres fruitiers le tout de la plus grande beauté, qui en font une des résidences les plus séduisantes. La fertilité des jardins et les avantages qu'offre la ville, ont été considérablement augmentés par la facilité avec laquelle on creuse ici des puits artésiens. La réussite

en est complétement assurée tant à San José même que dans ses environs, et les frais de construction presque insignifiants puisqu'ils ne dépassent en aucun cas cinq ou six cents dollars. De sorte que chaque propriétaire un peu aisé a dans sa cour ou son jardin son propre puits artésien, duquel jaillit un clair ruisseau. Cette grande abondance d'eau amène une fertilité extraordinaire dans les jardins de San José. Je visitai l'établissement d'un horticulteur français, qui employait un grand espace de terrain à la culture presque exclusive des roses. Un petit ruisseau jaillit dans sa propriété, d'un conduit qui a un peu plus d'un pied de largeur. Ce petit cours d'eau est employé à l'arrosement de ses plantations. Ces petits canaux se ramifient de telle sorte qu'ils humectent chaque plan, pour peu que les écluses en soient disposées de manière à distribuer convenablement les eaux. J'admirai aussi chez cet horticulteur une collection de toutes les variétés de dattiers.

Si le lecteur est surpris du grand développement qu'a pris dans un pays d'origine aussi récente que la Californie, la culture des roses, je lui ferai observer que nulle part, et dans le monde entier, le goût des fleurs, n'est aussi généralement répandu qu'à San Francisco, ni aussi heureusement satisfait; mais qu'aussi nulle part le climat n'est aussi extraordinairement favorable à l'horticulture. Il est impossible de voir de plus beaux fuchsias, de plus beaux calcéolaires, des pélargoniums, de plus belles roses et autres fleurs qu'à San Francisco, où presque chaque jour on met en vente des pots de fleurs magnifiques remplissant une grande salle et où il n'est pas rare de voir payer un bouquet dix dollars.

Entre San José et New Almaden il y a une distance de 14 milles anglais environ. Plusieurs malles-postes, font le

service journalier entre les deux localités, car cette contrée est devenue le but de presque toutes les parties de plaisir des habitants de San Francisco. New Almaden possède plusieurs hôtels parfaitement organisés, et même dans les mines on est déjà si habitué aux visites des voyageurs, qu'il se trouve toujours là des habitants mexicains des montagnes pour les recevoir et leur servir de guides dans leurs explorations.

La route de New Almaden se dirige presque directement vers le midi, à travers un prolongement de la plaine riche et perfide de San José. Cette plaine, qui n'est ornée que sur les bords des deux rivières de cette parure que forment les arbres et qu'il est si rare de rencontrer dans les basses terres de la Californie, prend insensiblement sur la route méridionale, un aspect qui rappelle le caractère des parcs. Au lieu des saules et des peupliers, se sont de hauts platanes qui bordent les cours d'eau, et se multiplient de plus en plus sur la surface du sol. Puis apparaissent diverses espèces de chênes et quand on approche des montagnes, les groupes de ces deux genres d'arbres deviennent si abondants qu'ils font ressembler cet espace à un immense verger. Çà et là on aperçoit une maisonnette isolée entourée de quelques champs cultivés. Le Rancho de los Capitancillos qui occupe une lieue carrée de terrain et rejoint au midi les terres acquises par la société des minesde New Almaden, constitue le point le plus beau et le plus intéressant de la contrée. Au dessus de la couronne que forment les vieux chênes et les platanes, s'élève, garnie d'épais bouquets d'arbres, la crête des montagnes des côtes dominée au delà de New Almaden par une de ces cimes les plus hautes. La fonderie et les auberges et maisons d'habitation qui en dépendent, sont situées dans une gorge des montagnes avancées et les mines

sur le sommet d'une des montagnes voisines, environ à 500 pieds plus haut.

L'aspect des bâtiments du vallon est surprenant. On descend une route parfaitement construite et qui forme un coude au delà duquel on se trouve tout à coup en présence d'une somptueuse hôtellerie, à laquelle vient aboutir une rue bordée de deux rangées de jolies petites maisons, qui par l'uniformité de leur plan et leur construction prouvent qu'ici il n'y a point de squatters. Et dans le fait ce n'est pas seulement le terrain qui appartient à la compagnie dans ce vallon, mais c'est elle encore qui seule et exclusivement en a édifié tous les bâtiments. Le grand hôtel lui-même est sa propriété et plus tard elle se propose de l'affermer. A cette époque elle l'exploitait pour son propre compte. A l'arrière plan se trouvent les bâtiments très considérables de la fonderie de mercure, qui forment un carré et de leurs toits s'élèvent treize cheminées en forme de tube, qui vomissent des flots de fumée blanche, emportés, heureusement, par le vent vers le haut du vallon. Cette fumée contient le soufre qui se dégage du cinabre et qui emporte des parcelles de mercure, de sorte qu'il deviendrait dangereux d'habiter les maisons du fond de la vallée, si, comme je l'ai dit, la direction ordinaire du vent ne la chassait vers le haut; là elle n'a pas laissé que d'exercer, une influence fâcheuse sur la végétation, comme l'indiquent suffisamment de nombreux troncs d'arbres desséchés près des rochers qui se trouvent au delà des fonderies. Derrière les rangées de maisons coule un ruisseau limpide garni d'arbres et de buissons; outre les platanes et les chênes on y admire de magnifiques lauriers, à l'ombre desquels on a disposé des bancs, pour l'agrément des voyageurs descendus à l'hôtel, et qu'un joli sentier con-

duit jusque là. Au delà du ruisseau, jaillit de terre une assez forte source minérale d'eaux ferrugineuses acidulées, et il est hors de doute que cet endroit, déjà intéressant sous tant de rapports, ne devienne un jour une ville d'eaux très fréquentée.

Nous nous levâmes à cinq heures du matin pour visiter les mines. La route par laquelle de lourds chariots transportent aussi la mine mercurielle, gravit le versant d'une montagne chargée de verts buissons. Il nous fallut environ 3/4 d'heures pour en atteindre le sommet. Nous trouvâmes les mineurs prêts à commencer leur travail. Ce sont en grande partie des Mexicains, d'un extérieur fort convenable. Ils étaient bien vêtus et paraissaient bien nourris et jouissant d'une bonne santé, ce qui du reste n'est pas surprenant puisque selon leur habileté et leur activité ils gagnent de sh. 4 à sh. 8 par jour. On vante généralement la manière dont ils sont traités. La mine elle-même, bien qu'elle ne soit exploitée que depuis peu d'années, forme déjà une quantité de fosses et de galeries qui pénètrent jusqu'au cœur de la montagne. Nous renonçâmes à nous faire descendre au moyen d'un sceau dans les profondeurs où nous n'eussions d'ailleurs rien vu que de l'eau, pour l'écoulement de laquelle on devait creuser un puits encore plus bas. Mais on nous fit traverser une série de galeries horizontales, inclinées, obliques, percées enfin dans tous les sens, et nous pénétrâmes enfin dans la petite chapelle souterraine, où les mineurs appellent par des prières et des cantiques, la bénédiction de la Sainte Vierge sur leurs travaux. Ces chants, résonnant dans ce souterrain faiblement éclairé par quelques torches de stéarine, remplissaient l'âme d'une émotion profonde. A huit heures nous avions regagné la vallée.

Cette riche mine est exploitée par une compagnie d'actionnaires; la maison Forbes, Borran et Cie de Tepic, au Mexique, possède les deux tiers des vingt-quatre parties qui la divisent. Cette maison a la direction de l'exploitation et on m'assura, je ne sais si c'est de bonne source, que pour frais d'exploitation, et pour les intérêts et peut-être un remboursement partiel d'une somme de plusieurs millions qu'elle a avancée pour les travaux, l'installation et le percement de la mine, elle touche les deux tiers de son revenu; un tiers est réparti entre les actionnaires et comme elle possède elle-même seize actions elle perçoit encore les deux tiers de cette dernière part; de sorte qu'elle doit en quelque sorte en être considérée comme la propriétaire. Les endroits ne sont pas rares dans cette contrée, où l'on trouve du cinabre; cependant disposant de grands capitaux, s'étant créé des relations fort étendues, et pouvant en toute circonstance compter sur le concours d'une maison aussi influente que celle de Tepic, New Almaden jouit de si rares avantages, qu'il ne resterait presque pas de chances de succès à un établissement qui voudrait lui faire concurrence. D'après le résultat des études faites par un géologue et mineur allemand, M. C. Heusch, publié dans un N° de la *Monterey sentinel*, le cinabre, ici comme dans tous les endroits analogues en Californie, apparaît en filons puissants de conglomérat quartzeux dans le porphyre aussi bien que *dans la délimitation* entre les formations éruptives et sédimentaires.

Quand je revins à San José, je fus surpris par la vue d'un cours d'eau qui s'élançait à travers une rue de la ville et qui n'existait pas quand deux jours auparavant je l'avais quittée. En forant un puits artésien, on était arrivé à l'eau avant d'y être préparé; c'est ce qui avait produit cette inondation.

CHAPITRE XIII.

Retour vers le passé, nouveaux projets de voyage. — Adieux aux amis et aux ennemis. — A complimentary ticket. — A bord du *Cortes*. — Flibustiers. — Compagnons de voyage. — Autorité exemplaire. — Le cap San Lucas et le cap Corrientes. — Côtes Inès de Manzanillo. — Golfe de Tehuantepec. — Volcans de Guatemala et de Salvador. — Éruptions intermittentes de fumée. — San Juan del Sur. — William Walker et la conquête temporaire du Nicaragua. — L'avenir de l'Amérique centrale et des contrées nord-américaines près de la mer Pacifique. — Traversée de l'isthme. — Anciennes connaissances. — San Juan del Norte. — Key West. — New-York. — Adieux au lecteur.

Malgré tout ce que la vie de San Francisco avait de séduisant pour moi, et les belles perspectives qu'elle m'offrait pour un établissement définitif, la résolution de continuer mon voyage d'exploration en me dirigeant vers l'E. s'était de plus en plus affermie en moi.

Des circonstances toutes personnelles l'exigeaient impérieusement et il s'y joignait un intérêt très vif pour l'Ancien Monde qui s'était réveillé avec une nouvelle force dans mon esprit. La guerre d'Orient, qui éveilla en Californie des sympathies aussi ardentes que n'importe où en Amérique, fut aussi pour quelque chose dans ma décision. Pendant que, en qualité de journaliste californien, je suivais les phases diverses de cette guerre et que je discutais les événements

politiques auxquels elle donnait lieu, je sentis des sympathies depuis longtemps endormies, se réveiller en moi. En 1849 j'avais non seulement quitté l'Europe, mais j'avais brisé d'idées, rompu d'opinion avec elle. Je m'étais habitué à une vie dont les intérêts comme les souffrances et les joies personnelles n'ont aucun rapport avec la situation et la forme du progrès de l'Ancien Monde. Pendant mon séjour en Californie, là précisément où finit le Nouveau Monde, et au delà de laquelle recommence l'Ancien, mes anciennes affections prévalurent et j'éprouvai le désir de me rapprocher au moins de ma patrie.

Quand en 1849 je quittai l'Europe, j'avais formé le projet si je devais revenir un jour, d'effectuer mon retour par l'Orient. Il me semblait que, outre la connaissance des mœurs européennes et américaines, celle des mœurs orientales était indispensable au philosophe pratique.

Cette pensée, je ne suis pas parvenu à la réaliser. A quelle créature humaine est-il réservé de ne pas devoir quelquefois renoncer à ses projets! Je me suis du reste convaincu depuis que son accomplissement ne m'était pas absolument nécessaire pour atteindre le but que j'ai en vue. La division géographique du monde moral, n'est pas telle que je la comprenais alors. La Chine, l'Indoustan, et les pays de l'islamisme ne jouent pas un rôle important dans l'humanité *active* de notre époque, et pour pouvoir porter, en connaissance de cause, un jugement sur les grands intérêts moraux de celle-ci il n'est pas indispensable d'avoir fait une étude spéciale des mœurs de ceux-là.

Donc en septembre 1855 je me disposais à quitter San Francisco pour me rendre à New-York. Bien malgré moi et sans qu'il y eut de ma faute, ma position de rédacteur du

Journal de San Francisco avait provoqué parmi la population allemande de la ville et des environs des différends, qui en somme n'avaient d'autre cause que la jalousie d'une feuille, allemande aussi, plus ancienne qui se voyait menacée, par la nouvelle publication, dans son influence et dans ses intérêts pécuniaires. Il n'y eut à cette époque peut-être pas un seul Allemand en Californie à qui ses contestations demeurèrent étrangères et qui y resta indifférent. En général le public allemand faisait partie de mes amis ou de mes ennemis. Ceux-ci accusaient ceux-là d'aristocratie, accusation qui, soit dit en passant, sera toujours aux yeux des Anglo-Américains, et surtout lancée dans les circonstances où nous nous trouvions alors, envisagée comme une louange. Il me restait à prendre congé de mes amis et de mes ennemis. Depuis plusieurs mois je m'étais complétement abstenu de tenir aucun compte des attaques méchantes et déloyales de ces derniers et je n'éprouvai pas le besoin de leur faire d'autres adieux qu'en considérant comme non avenue une dernière provocation qu'ils m'adressèrent à la fin de mon séjour. Mes amis me témoignèrent leur sympathie de manière à me dédommager amplement de la défaveur qu'on avait voulu jeter sur ma personne, et ce fut accompagné d'un nombreux cortége que le 20 novembre au matin je me rendis à bord du bateau à vapeur *Cortès*, afin de regagner New-York en passant par le Nicaragua.

L'agent de la compagnie des bateaux à vapeurs nicaraguéens ayant appris que j'avais choisi cette voie, avait eu l'aimable attention de m'envoyer un — « *complimentary ticket* » — billet d'honneur, pour le passage jusque New-York, en d'autres termes de m'inviter à voyager en qualité d'hôte de la compagnie. Les deux ou trois cents dollars de

frais dont la compagnie se chargeait à cette occasion, ne constituaient que la moindre partie de sa politesse. Pendant tout le voyage les officiers de l'équipage rivalisèrent de prévenances à mon égard et du côté de l'Atlantique, je retrouvai les mêmes attentions. Pour que le lecteur européen ne m'attribue pas personnellement tout le mérite de ces honneurs et de ces distinctions, je dois faire observer que tout rédacteur d'un journal influent jouit aux États-Unis d'une considération immense mais que c'est en Californie qu'on accorde les plus grands priviléges à cette position.

Quand j'arrivai à bord du *Cortès*, je trouvai le devant du pont occupé par une troupe d'audacieux compagnons qui allaient rejoindre la bande des flibustiers de William Walker, le conquérant du Nicaragua. Elle se composait d'une centaine d'hommes bien équipés et que leur caractère rendait capables des entreprises les plus désespérées.

La société de l'arrière pont et de la grande cajute constituait dans son ensemble, la meilleure et la plus agréable compagnie que j'aie jamais rencontrée dans mes voyages sur mer, et elle confirmait en tous points la bonne opinion que j'emportais sur les éléments de la société californienne. Je partageais une cabine avec un ancien gouverneur de l'Orégon et le représentant de la ville de San Francisco, la conversation instructive de ces deux messieurs, abrégèrent pour moi les jours et les heures du voyage. Plusieurs juges des hautes cours de justice, des avocats, des médecins, de grands négociants, dont quelques-uns avec leur femme, composaient les éléments du cercle de la société au milieu de laquelle je me trouvai, et où régna continuellement un excellent ton, une agréable conversation, des mœurs douces et réservées et de bons procédés réciproques. Je ne puis

assez dire et répéter combien les mœurs, même de la meilleure société allemande, sur les bateaux à vapeur du Rhin, du Donau ou du lac de Constance, semblent grossières en comparaison des manières de la société californienne et généralement de toute bonne société américaine. La différence des mœurs se fait sentir tout à l'avantage de l'Amérique comme celle de la propreté, de l'ordre et de la convenance qui président à l'arrangement et à l'administration du navire. Sous ce rapport aussi tout était parfait sur le *Cortès*. Le pont, les escaliers et les parquets des salons étaient aussi nets qu'une table, et tous les jours, le capitaine, homme fort instruit et aimable qui aimait beaucoup à lier conversation avec les passagers, chaque jour donc le capitaine, l'officier payeur, l'économe et le médecin du navire, passaient à 11 heures l'inspection de toutes les cabines.

Le ciel était chargé de nuages, le brouillard enveloppait les rochers de la Porte d'or quand nous quittâmes la baie. Pendant les jours suivants le temps conserva le même caractère et nous aperçûmes plusieurs baleines non loin de nous. Le 24, le temps était redevenu serein; et l'air très doux annonçait que nous avions atteint le large vers l'extrême sud. Nous avions perdu les côtes de vue. Le 25, nous nous en rapprochâmes de nouveau et les montagnes de la presqu'île californienne, enveloppées de nuages de pluie, nous apparurent dans toute leur majesté. Nous doublâmes le cap de San Lucas, l'extrémité méridionale de la baie et nous nous dirigeâmes vers les côtes mexicaines opposées en traversant l'entrée du golfe californien en ligne oblique. Le 27, au matin, nous revîmes la terre ferme près du cap Corrientes. Les côtes offrent maint point de vues, ou

paysages des montagnes, très intéressants; au second plan, des montagnes couvertes de bois et de bosquets, tandis que derrière s'élève une série de chaînes de montagnes toujours de plus en plus hautes. Plus loin, vers le midi, près de Manzanillo, les côtes présentent un aspect encore plus varié. La terre ferme s'avance en forme de rochers escarpés jusques au delà des rives, qui vont rejoindre les écueils et les récifs dont l'extrémité s'élève au dessus de la surface des eaux. Les montagnes des côtes sont couvertes de bois et de buissons, interrompus de temps en temps par une verte savane; le terrain est sillonné de gorges et de vallons d'une grande profondeur.

Comme nous traversions en ligne droite le golfe de Tehuantépec, nous étions de nouveau assez éloignés des côtes qui, du reste, commencent là à perdre leur caractère hardi et intéressant. L'isthme qui sépare ici l'océan Pacifique du golfe mexicain, et auquel on accorde dès à présent une si grande importance pratique, à cause de la route déjà construite et du chemin de fer projeté entre Guazacoalco et Tehuantépec, n'offre pas de grands accidents de terrain.

Le 1er octobre, nous distinguâmes au dessus des nuages les cimes des volcans de Guatemala. Nous avions longtemps admiré des sommets que nous croyions être les plus élevés de cette contrée quand nous aperçûmes bien au dessus d'eux, très nettement dessinés sur l'azur du ciel, les sommets de plusieurs montagnes formant de gigantesques cônes. Bientôt les nuages étendirent un voile sur ce spectacle grandiose que nous ne nous lassions pas d'admirer.

Le jour suivant nous dépassâmes les côtes de l'État de San Salvador. Nous vîmes là des chaînes de montagnes dominées par quelques volcans isolés; nous observâmes

qu'en trois endroits différents s'élevaient des colonnes de fumée; sur un point la fumée se dégageait par éruptions régulières et intermittentes. A chaque éruption la fumée s'élançait en colonne serrée et arrondie comme si elle sortait d'un tube.

Le soir nous atteignîmes l'entrée du golfe de Fonseca et pendant la matinée du jour suivant, le 3 octobre, nous débarquâmes à San Juan del Sur. En 1851, j'avais passé là une nuit sous une hutte de feuillage, seul endroit habitable de cette ville alors en construction. Aujourd'hui on y voyait de jolies maisons qui s'élevaient à l'ombre des arbres gigantesques disséminés çà et là sur ce plateau, et qui sont tout ce qui reste des anciennes forêts qui jadis s'étendaient jusque sur le rivage. Mais la nouvelle colonie n'aura probablement pu continuer de subsister à la suite de l'interruption survenue dans la construction de la route de Nicaragua. A notre arrivée, nous trouvâmes tout en complet désarroi. Les mules qui devaient nous transporter à travers l'isthme, avaient été mises en réquisition pour le service militaire par le général Walker qui avait ici son quartier général, et la presque généralité des passagers dut faire à pied la route jusqu'à la baie de Virginie. Il était tout aussi impossible de se procurer des commissionnaires pour les bagages, car personne n'osait s'aventurer au delà des avant-postes de l'armée de Walker, sur les terrains occupés par les Chamorristes. Tomber au pouvoir de l'ennemi était un gage certain de mort. Je réussis cependant, ainsi que quelques autres personnes favorisées par le sort, à trouver place dans une des rares voitures de transport de la Transit Company qui ne fut pas privée de son attelage.

Au delà du village nous passâmes à côté d'un pavillon à

travers la porte ouverte duquel nous aperçûmes William Walker, qui à ce moment avait remporté tant de victoires dans le combat de Virgin Bey, soutenu après son second débarquement, et qui à peu de temps de là devait accomplir ce hardi coup de main, par lequel il s'empara de Grenade et pendant quelque temps de l'autorité entière sur tout le pays de Nicaragua. Malgré de grands résultats cette entreprise aventureuse a manqué de consistance. Le conquérant a dû finir par quitter le pays avec les débris de son armée. Cependant le rôle de cet homme remarquable n'est pas encore terminé et il poursuit ses projets avec une persévérance qui peut encore le mener *au succès*. D'ailleurs les circonstances historiques dont aujourd'hui encore Walker est le représentant, acquièrent une importance chaque jour plus générale et qui s'étend bien au delà du succès ou de la non réussite de ses plans. Des Anglo-Américains tentent la conquête du Nicaragua et ils échouent; mais une seconde entreprise peut leur réussir. Cependant des Anglo-Américains s'établissent dans l'État de Honduras et préparent là la domination de leur race et la forme de civilisation et de progrès qui lui est propre. Le mouvement que nous observons ici, fait partie d'un grand procès général qui décidera des destinées de la race hispano-américaine sinon dans toute l'Amérique, au moins dans le nord du continent et jusqu'à l'isthme de Darien. De sorte que quand même les entreprises de Walker n'auraient pas une autre influence directe, que celle qui se manifeste par le dépeuplement des pays, par le retour à l'état sauvage de tous les terrains cultivés, enfin par la ruine des villes, il serait toujours intéressant d'observer les rapports qui existent entre ses conquêtes passagères et les événements du Nicaragua d'une part et ceux des

États-Unis de l'autre, afin de reconnaître l'importance générale, et la valeur historique des circonstances fortuites dans lesquelles celui qui s'éloigne du point de vue historique ne voit que les tentatives audacieuses d'un aventurier qui ne brille pas par le génie. En consacrant ici quelques pages à ce sujet, je ne ferai qu'une amplification des derniers chapitres, du livre second, 1er volume de ces récits, descriptions et études, où j'ai déroulé brièvement l'histoire du Nicaragua et de l'Amérique centrale jusqu'au moment de l'intervention de Walker.

Depuis le grand projet de relier les deux océans, l'Atlantique et le Pacifique au moyen d'un canal, avait cessé de soulever des espérances que ni une connaissance exacte du pays ni la situation pécuniaire ou commerciale ne pouvaient justifier, l'Amérique centrale avait cessé pendant quelques années d'occuper l'attention publique. Le grand essor qu'en 1849 et 1850 on croyait qu'elle allait prendre et auquel les premiers pionniers d'une seconde émigration dans cette partie du Nouveau Monde, attachaient de si brillantes espérances, fut arrêté dans son principe. On comptait l'influence des intérêts matériels, tels qu'on peut en réaliser par de grandes entreprises industrielles et commerciales pour faire cesser de soi-même les conflits de la guerre civile, mais quand cette dernière espérance fut déçue, celle-ci redoubla de violence, et un pays, dans la physionomie duquel la nature a gravé sur chaque trait les promesses d'un grand avenir, semble avancer à grands pas vers des destinées peu glorieuses, par un retour progressif vers l'état sauvage qui en fera la proie des spéculateurs étrangers, si le concours de nouveaux éléments étrangers, ne vient la retenir sur cette pente.

Un instant on put croire que la scène changeait d'aspect. Une petite troupe d'aventuriers anglo-américains, conduite par un homme animé d'un romanesque enthousiasme pour la mission réservée dans l'histoire du monde à la race anglo-saxonne, avait été appelée par un des deux partis qui se combattaient dans le Nicaragua, et elle se pose en arbitre suprême des destinées de l'Amérique centrale. Mais eux aussi finissent par abandonner le champ des combats devenus sans but, entre les partis livrés à leurs mauvaises passions et le procès de décadence se poursuit sans interruption. Considérons attentivement les faits accomplis, afin de pouvoir prévoir ce qui peut arriver encore, et être initié au véritable état des choses.

L'histoire de l'Amérique centrale, depuis sa séparation violente de l'Espagne, sa mère-patrie, n'est qu'une suite non interrompue de guerres civiles. Sous ce rapport, cette partie des colonies, autrefois hispano-américaines, a subi le même sort que les autres, mais ici il y a eu un surcroît de circonstances qui rendirent le complet apaisement de ces méchantes querelles plus difficile que partout ailleurs. En général, l'Amérique centrale avait moins profité de l'époque de l'occupation espagnole que le Mexique, le Pérou et le Chili, où toute forme de progrès s'était visiblement développée. Dans le principe de la conquête espagnole, les Indiens de l'Amérique centrale, à degré égal de culture, formaient une masse politique moins homogène que dans les pays précités. Il n'existait point ici de grande puissance soumettant à sa domination de grandes étendues de pays, comme celles de l'empire mexicain, ou des Yakas péruviens, sous le pouvoir desquels sont rangées plusieurs tribus indiennes. Une multitude de petits États, ennemis les uns

des autres, vivaient à côté l'un de l'autre sur un espace relativement étroit, et en pénétrant un peu profondément dans la vie actuelle du peuple, on s'apercevrait bientôt que les conséquences de leurs anciennes animosités influent encore aujourd'hui sur les causes qui déterminent les guerres civiles. Les faits qui accompagnèrent la découverte et la conquête du pays, sont devenus dès lors des principes de discorde entre les diverses divisions géographiques, et les familles influentes qui s'y trouvaient disséminées, discorde que la domination espagnole parvint seule à réprimer. Une partie de l'Amérique centrale fut conquise depuis Panama, et cette conquête concordait avec les entreprises des *conquistadores*, qui se dirigeaient vers le Pérou, tandis qu'on prenait possession de l'autre partie, en prenant pour point de départ le Mexique. A Nicaragua, les conquérants ennemis se rencontrèrent et se disputèrent leur proie les armes à la main.

A une époque plus récente, l'intervention des intérêts étrangers, attirés par l'importance géographique extraordinaire de ce pays, contribua puissammeut à entretenir ces contestations intestines. La situation politique de l'Amérique centrale eût été dans le fait bien moins compliquée et difficile, si elle n'était devenue le théâtre des intrigues anglaises. Tout d'abord, l'Angleterre chercha à protéger ses intérêts commerciaux aux dépens de l'Espagne, ensuite elle calcula que les faibles républiques, à peine constituées, n'opposeraient que très peu de résistance à se laisser transformer en colonies anglaises, et enfin, après l'annexion de la Californie, la politique étroite de l'Angleterre dans cette partie du monde n'eut plus qu'un mobile et qu'un but : celui de poser des bornes à l'influence chaque jour crois-

sante des États-Unis. L'Angleterre poursuivait son but en aidant et encourageant tous les bouleversements et tous les événements qui devaient amener inévitablement la ruine de ces malheureux États de l'Amérique centrale. Ceux-ci demandèrent des secours aux États-Unis, et au lieu de cela, ils n'y trouvèrent que trahison et une rapacité aussi dénaturée que celle des Anglais eux-mêmes.

C'est dans cette situation désespérée que quelques hommes éclairés du pays, comprirent enfin qu'il ne lui restait qu'un moyen de salut : l'immigration dans de larges proportions. On a beaucoup parlé des causes qui pouvaient avoir produit cette ineptie dans les contrées hispano-américaines, et c'est là le thème favori des Anglo-Américains, dans la discussion duquel la vanité des Yankees trouve une abondante pâture. Mais c'est précisément cette vanité qui rend impossible à l'Américain du Nord la recherche des véritables causes de cette ineptie. Alaman, dans son *Histoire de la révolution mexicaine*, bien que ces jugements n'aient pas beaucoup de profondeur, indique en un endroit le véritable état des choses. Une colonie reste longtemps liée au progrès de sa mère-patrie ou de tout autre pays qui se trouve avec celle-là sur une base égale de civilisation. Si on tranche le point de communication, la colonie n'a pas acquis assez de forces pour occuper la position à laquelle l'ont élevée les forces auxiliaires de la mère-patrie. Livrée à elle-même, elle dégénère inévitablement. Il faut des siècles pour amener le complet développement des principes, des germes, d'une force indépendante pour se suffire à soi-même, et la conservation intacte de forces transplantées, exige un concours toujours renouvelé de forces morales pour réparer les pertes subies par celles qui, quelque puissantes qu'elles soient,

ne laissent pas que de dégénérer et de s'amoindrir en s'exerçant dans un milieu grossier et inculte. C'est une grande erreur de croire qu'une société d'hommes éclairés puisse se maintenir dans un pays sauvage et par soi-même dans les mêmes conditions morales et intellectuelles. Un renouvellement continuel, par l'arrivée de nouveaux éléments de culture, est seul capable de les maintenir, et encore faut-il que chacun de ces éléments travaille sans cesse à se perfectionner. Ces rapports avec une source extérieure de progrès, n'exigent pas toutefois une forme gouvernementale; au contraire, une colonie, une fois établie, et selon les conditions mêmes de son établissement, les intérêts privés du commerce, de l'industrie et de la colonie feront plus qu'un gouvernement colonial, quelque libéral et éclairé qu'il puisse être. Malheureusement, les nouvelles républiques hispano-américaines avaient hérité de l'époque des colonies un système d'intolérance et d'exclusion qui devait bien peu les disposer à continuer au moyen de l'immigration étrangère ce qu'autrefois la mère-patrie avait fait pour elles; bien moins encore, comme cela eut lieu aux États-Unis, de le dépasser. La plupart des anciens Espagnols qui, par leur éducation et leur fortune, avaient contribué à la prospérité de la colonie, en furent expulsés pendant la révolution. Il est vrai qu'on rendait le commerce plus accessible à tout le monde, mais on ne le délivra point des grands obstacles qui empêchaient son développement et des charges lourdes et souvent d'une nature toute arbitraire qui l'accablaient. La jalousie et l'antipathie contre les étrangers constituaient un système implanté par les Espagnols et que ses hommes politiques, animés de vues étroites, entretenaient soigneusement. Ensuite, le clergé catholique ne pouvait qu'être

défavorable à l'invasion des colons protestants, qui pourtant, il faut en convenir, représentent seuls, à notre époque, l'esprit d'initiative, du moins dans la forme de l'activité individuelle qui convient seule dans un pays de colonies. L'uniformité de religions, la grande analogie des langues et l'éclat du premier empire français, renouvelé sinon augmenté par le second, qui avait eu une influence, on ne saurait plus pernicieuse, sur l'esprit de la race hispano-américaine, et attirait continuellement ses regards vers la France comme sur le grand modèle de politique. Du centralisme français, les Hispano-Américains faisaient découler la justification de leurs principes politiques et de l'esprit et de l'organisation militaires de l'empire français, les généraux hispano-américains concluaient à celle de leur despotisme militaire et leur imagination ambitieuse s'exaltait chaque jour davantage. Quoi que l'on puisse jamais dire ou penser sur la valeur, dans l'histoire du progrès du centralisme politique et de la domination militaire, il est évident que ses partisans, pour peu qu'ils aient le sens commun, doivent reconnaître que ce système n'est pas applicable à un pays divisé en colonies, et habité par une population disséminée sur une vaste étendue, ne disposant que de moyens de communication insuffisants et dont la nature n'est encore qu'une partie soumise à la domination étrangère. D'autre part, quoi qu'on puisse penser des extrémités qui sont quelquefois les conséquences inévitables du gouvernement autonome de la démocratie dans des pays où les flots pressés de la population s'agitent au milieu de circonstances sociales compliquées dans lesquelles le développement intellectuel est sérieusement engagé; il est incontestable que le progrès rapide et durable de la société dans des pays nou-

veaux, comme le sont ceux de l'Amérique, ne peut se produire qu'à condition que chaque individu jouisse d'une liberté absolue d'action, attendu que chaque jour et à chaque instant, il peut se trouver dans des situations où il ne sache prendre conseil que de lui-même, se secourir ou se préserver lui-même, et agir selon les notions qu'il possède du droit individuel. Là où l'État est organisé de manière à procurer par lui-même une protection suffisante à l'individu, on peut se demander jusqu'à quelles limites il est bon que cette tutelle s'étende; mais là où l'État est dans l'impossibilité absolue de remplir par lui-même les devoirs de protection qui font partie des droits de tutelle, il devient ridicule de vouloir tout diriger d'après les principes de centralisation. C'est cependant ce qui a eu lieu dans presque tous les États hispano-américains, et là où on en est arrivé à reconnaître les inconvénients de cette politique, on en attribue la faute à ce qu'on n'a pas encore assez centralisé ni assez opprimé les masses.

Tandis que dans l'Amérique centrale quelques hommes isolés, exempts de préjugés, déploraient cet état des choses, et n'y trouvaient de remède que dans une prompte immigration organisée sur de larges bases, dans un appel aux forces régénératrices des États-Unis et de l'Europe, le sentiment de l'infériorité nationale provoqua chez d'autres caractères un redoublement d'envie, de jalousie et de haine des étrangers. Un membre de la législature chilène a donné récemment une forme à ces tendances universellement répandues dans toutes les contrées hispano-américaines. — « C'est » précisément, » dit-il avec une franchise digne d'une meilleure cause, « à cause de la supériorité que les étrangers ont » sur nous, que nous devons les éloigner le plus possible. »

C'étaient là les points de départ opposés des deux partis en lutte dans le Nicaragua. Le parti des Léoniens, à la tête duquel se trouvaient Castellon, Munoz et Jerez, voulait à tout prix l'introduction des éléments étrangers, et le parti des Grenadiens, qui avait pour chefs Chamorro et Corral, défendait avec passion le système opposé et représentait sous ce rapport ce que sont aux États-Unis les know-nothings. Le parti des Léoniens, qui considérait l'intervention des étrangers comme le seul moyen de salut politique, devait compter lui-même sur le concours des étrangers pour l'application de ce remède. C'est pourquoi on fit appel aux partisans anglo-américains.

Si ceci prouve que le rôle de médiateurs, dont se sont emparés les Anglo-Américains dans l'Amérique centrale, était la conséquence naturelle du cours des événements historiques du pays, les entreprises des Squatters et flibustiers organisées par ces nationaux ne trouvent pas moins leur justification dans l'histoire des États-Unis. En présence des progrès de la civilisation qui commençait à s'étendre sinon dans son ensemble, du moins sous quelques rapports, jusqu'aux confins du désert de l'intérieur, progrès qui constitue la partie la plus digne d'éloges de toute l'histoire de l'Amérique du Nord,—il devait se former sur les limites extrêmes de la civilisation, là où elle rencontre la nature sauvage et la barbarie indienne, une population qui s'habituait si bien aux luttes, aux dangers et même aux licences sauvages de la vie des frontières, sinon à la barbarie elle-même que celle-ci se modifiait peu à peu pour cette population et changeait de nature. Et comme avec la promptitude d'action qui caractérise la vie nord-américaine, il s'établit là rapidement une population agglomérée, ayant des mœurs

plus douces et des habitudes plus paisibles et plus fixées, les premiers pionniers de la civilisation s'y sentirent troublés dans leurs rudes coutumes. Les sources de profit qui affluaient du désert, furent taries pour eux; le capitaliste, le spéculateur et son séide l'avocat, l'acquéreur de terrains, le marchand, le docteur, le ministre, l'homme de la milice, l'agent de police, bref, tous ces masques de la comédie qui sont les premiers représentants de la civilisation dans la barbarie, poursuivent pas à pas le fils adoptif du désert, et s'emparent de chaque pouce de terrain que celui-ci abandonne. De sorte que l'espace sur lequel il avait l'habitude d'une liberté d'action absolue, va se resserrant toujours, il se voit refoulé de plus en plus loin, si bien que la mission des pionniers de la civilisation dégénère en un métier qui, lorqu'il ne trouve plus de quoi s'exercer en un lieu, le quitte et va s'établir plus loin. Quiconque connaît exactement les contrées limitrophes et les nouveaux territoires de l'Amérique septentrionale, rencontrera souvent les mêmes personnes sur les points les plus éloignés, et parmi ces entrepreneurs volontaires de la rude besogne du genre humain, il se trouve des hommes qui ont fait le travail préparatoire pour la création d'une série de nouveaux États et de nouveaux territoires.

A cette classe d'hommes utiles et indispensables vient s'en joindre une autre qui, sous des formes plus ou moins barbares, représente tous les vices de la civilisation. Ce sont les joueurs, les spadassins, les ivrognes, les voleurs et les meurtriers de profession qui affluent dans chaque territoire nouveau et exercent leur métier impunément jusqu'à ce qu'une population meilleure et plus forte réussisse par la rigueur de la justice du peuple, à les expulser, après quoi

ils vont plus loin chercher un nouveau théâtre pour leurs exploits. Malheureusement, on trouve partout des gens de cette espèce dangereuse; mais comme tous les États de l'Union, depuis les plus anciens jusqu'aux plus nouveaux, sévissaient plus ou moins énergiquement contre leurs abus, qui menaçaient tout citoyen paisible et rangé, ils se réunirent sur les extrêmes frontières occidentales de la civilisation. Pendant quelque temps, l'Ohio et le Mississipi furent pour eux un séjour enchanté où ils exploitaient tout à leur aise les villes naissantes et les voyageurs des bateaux à vapeur. Nulle part ils n'occupèrent une position aussi avantageuse pour eux qu'à Vicksburg, où ils poussèrent les choses tellement loin que, toute cette pacifique population se souleva en masse contre eux. On en pendit plusieurs, d'autres furent enfermés dans des sacs et jetés dans la rivière, d'autres enfin furent flagellés jusqu'à ce que mort s'ensuivît et l'on parvint enfin à en délivrer presque complétement les contrées de l'Ohio et du Mississipi. De là les débris de cette bande redoutable se dirigèrent vers le Texas, où ils levèrent un lourd tribut sur San Antonio et quelques autres localités. Ils furent également chassés de là, et plus tard, on retrouve au Mexique septentrional quelques-uns des types caractéristiques de cette bande, où ils font le métier de pourchasser les Indiens qu'ils scalpent et dont ils vendent les chevelures au gouvernement de Chihuahua. Quelques-uns ont payé de leur vie l'exercice de ce métier dangereux; on en retrouve d'autres en Californie, dans le Sonora et sur les nouveaux territoires du Gila et du Colorado; et il est probable que la bande de flibustiers, avec le secours de laquelle Walker s'empara du Nicaragua, en possédait aussi quelques débris, bien qu'il ne faille point

croire que cette bande fût principalement composée de gens de cette espèce. Quelques-uns réussirent même à pénétrer jusque dans les îles Sandwich.

Dans mes voyages, il m'est arrivé souvent d'être en contact avec des gens appartenant à ces deux classes que je viens de dépeindre, et qui, sous plusieurs rapports, sont souvent confondues. Il est hors de doute qu'il existe chez eux une grande somme d'immoralité et de brutalité, et pourtant on se tromperait si l'on croyait qu'il ne se trouve pas parmi eux d'excellentes qualités. Même dans la seconde classe, qui est incomparablement plus mauvaise que la première, j'ai rencontré des gens assez instruits ou aptes à recevoir de l'éducation, des natures portées au bien et animées de bons sentiments, ou bien des hommes qu'une antipathie, bien justifiée selon eux, pour l'esprit d'usurpation et l'hypocrisie dont la civilisation n'est pas suffisamment exempte et dont personne mieux qu'eux n'avait été en position d'apprécier toute l'étendue, avait repoussés d'un milieu honnête et voués à une vie vagabonde. Aux yeux des hommes dont se composent ces deux catégories, un meurtre de plus ou de moins n'a aucune importance et les meilleurs d'entre eux ne peuvent se vanter que d'une chose : c'est de n'avoir jamais attenté à la vie d'un blanc. Il faut bien tenir compte, quand on veut porter un jugement sur une situation de ce genre, du temps, du lieu et des circonstances où elle se présente. Il est certain qu'il existe un idéal absolu pour la moralité des actions humaines, mais les jugements que l'on porte sur des faits isolés, selon les mesures de cet idéal, doivent être dépendants des circonstances. Un crime commis au centre de la barbarie, ou au milieu d'une société non encore organisée, est, non seule-

ment en général, mais encore par rapport au caractère de son auteur, une action toute différente d'un crime commis en pleine civilisation, de même que répandre le sang sur un champ de bataille n'est pas la même chose que de le répandre dans une rencontre homicide; et dans la rude vie des déserts nord-américains, là où chacun est souverain, chacun aussi peut bien être son propre défenseur. De même aussi que l'état militaire n'exclut pas du caractère de l'homme l'humanité et la douceur, j'ai rencontré fréquemment chez des hommes dont je n'ignorais pas que la main qu'ils me tendaient en forme de salut, avait mainte fois été teinte de sang, une bienveillance, une affabilité et une si grande considération pour ceux qui valaient mieux qu'eux, que je ne pouvais me défendre d'éprouver une certaine sympathie pour eux.

Ainsi, ces hommes barbares résolvent un problème de l'histoire de la civilisation et il deviendrait ridicule de vouloir faire de la morale à propos du procès historique d'une importance aussi universelle et aussi puissante que celui de la migration de cet élément, dangereux il est vrai, de toute société non encore constituée. On ne parviendra pas à arrêter le cours des événements, quand même il serait prouvé jusqu'à l'évidence qu'ils sont conduits par des coursiers sauvages et dangereux.

A ces deux catégories de gens, on peut en ajouter une troisième d'un caractère moins perverti et moins redoutable, comme élément actif dans l'histoire du progrès. Ce sont les émigrants qui quittent les lieux *où le progrès est fondé pour aller le fonder ailleurs.* Il n'y a pas seulement des émigrants aux États-Unis, ils s'y multiplient et se répandent de là dans les autres contrées américaines, ou

des États déjà constitués, dans les nouveaux territoires et le nombre en est beaucoup plus grand que les Européens ne peuvent l'imaginer. Pourquoi ces gens émigrent-ils! Pourquoi quittent-ils un pays, dont les institutions correspondent parfaitement avec leurs opinions et dont la situation matérielle est incontestablement la meilleure du monde actuel? La principale raison de cette anomalie gît dans le caractère aristocratique de la démocratie nord-américaine, caractère que j'ai eu plusieurs fois déjà l'occasion de signaler. Les principes égalitaires des Nord-Américains, ne tendent pas comme ceux des Européens et particulièrement des Allemands à tout abaisser jusqu'à un niveau commun, mais bien à élever les éléments inférieurs à un certain degré de supériorité. L'Américain du Nord est tout disposé à reconnaître une position sociale supérieure, parce qu'il est animé de l'espoir de pouvoir y atteindre, et il témoigne à celui qui occupe dans la société une position inférieure les mêmes égards qu'à celui qui y occupe un rang éminent, parce que dans ses prévisions le premier n'en est qu'à son point de départ et qu'il parviendra tôt ou tard à se dégager des positions obscures. Tandis que la démocratie européenne cherche à généraliser les mœurs des classes inférieures de la société et l'emploi du « toi » populaire, l'Américain le plus obscur cherche à imiter autant que cela est en son pouvoir, les usages de la haute société, à ce point qu'en s'adressant à son cheval ou à son chien il se sert des mots : Sir, Madame. Cette tendance vers l'égalité avec le niveau des classes supérieures de la société, constitue une des forces motrices les plus puissantes de la vie américaine et explique ce besoin de déplacement et d'extension qui excite la surprise des Européens. Quiconque est petit chez

soi, change de résidence jusqu'à ce qu'il en trouve une où il puisse espérer s'élever. La vie ici est une course à l'assaut dont le but est la supériorité. Que sert à un Nord-Américain d'avoir de bonnes terres, si ce ne sont pas les meilleures? de belles propriétés, si ce ne sont pas les plus belles? Que lui sert-il de faire de brillantes affaires, si d'autres en font de plus brillantes? d'avoir un bateau à vapeur rapide, s'il en existe de plus rapides? Il pardonnera à un coquin s'il lui est prouvé que c'est le plus grand des coquins. Il essaiera à tout prix d'atteindre le degré le plus élevé. Quand donc un Américain du Nord arrive à être persuadé que tel pays, l'Amérique centrale, par exemple, est *le meilleur* pays du monde, il n'hésite pas à quitter le sien pour celui-là.

Entre ces trois catégories d'émigrants, il n'est pas rare de voir se produire des conversions. Des individus appartenant à la dernière, beaucoup sont forcés de renoncer à leurs espérances et deviennent des aventuriers de profession et se réunissent à ceux des deux catégories précédentes, dont il arrive aussi parfois que quelque membre réforme sa conduite et ses opinions, embrasse une solide carrière sociale et pratique le bien. De même qu'un voleur peut former un excellent agent de police, on voit maint aventurier devenir un bon citoyen, qui, lorsqu'il se voit au milieu d'un centre civilisé, ne tolère aucun anachronïsme dans la conduite de ses ci-devant compagnons et force ceux-ci ou à se civiliser, ou à porter plus loin leurs pas. On rencontre de ces hommes réformés au Texas, en Californie et dans tous les nouveaux États de l'Union, et il y a tout lieu de supposer que le nombre en eût été plus nombreux dans le Nicaragua que partout ailleurs, et que ce pays ne fût devenu pour la grande

généralité des aventuriers nord-américains qui s'y rendaient, le terme de leurs courses vagabondes, si la conquête en avait été effective. La raison de cette supposition repose dans la beauté du pays et les grands avantages qu'il offre, ensuite dans l'influence infaillible que la douceur de son climat exerce sur les caractères septentrionaux, dans la facilité qui y règne pour l'acquisition de propriétés, et enfin dans l'existence de ce fait que là une migration d'hommes rencontrerait un excédant de personnes du sexe féminin, dont il est très facile d'obtenir les faveurs, et qui possèdent assez de charmes pour captiver ce genre d'hommes.

Si la conquête du Nicaragua par Walker avait été durable, non seulement cet État, mais encore toute l'Amérique centrale fut devenue le but des émigrants anglo-américains et européens, et par cette émigration, les maximes et la pratique du gouvernement autonome et de la spontanéité d'action eussent pris la place, dans les mœurs sociales, des anciens restes du centralisme gouvernemental des Espagnols, renouvelé et modifié selon les idées de l'époque et déguisé sous une apparence de républicanisme. L'abolition des entraves religieuses et industrielles, la suppression du despotisme militaire, le rétablissement de la paix, la reprise des travaux de la culture et de l'industrie, une rapide affluence de nouveaux émigrants, la vente de tous les terrains appartenant à l'État, ce qui amenait nécessairement une amélioration dans la situation financière, tels eussent été les résultats et d'autres encore que l'on eût assurément obtenus. D'après le cours qu'ont suivi les événements, le procès prendra une forme autre et probablement plus graduelle, mais le dénouement finira toujours par être le même. L'Amérique centrale recevra un nouveau renfort d'émi-

grants qui y apportera des idées et des forces nouvelles et ces belles régions deviendront tôt ou tard le siége du progrès.

On me demandera peut-être si le climat ne formera pas un obstacle à la réalisation de ces belles espérances. A cette question je répondrai négativement et sans hésitation. Il est incontestable que certains climats tropicaux ne favorisent pas la réalisation du progrès et surtout l'établissement des races supérieurement organisées et qu'ils leur suscitent des difficultés presque insurmontables. Cependant, à quelques exceptions très rares et toutes locales près, ceci ne peut guère s'appliquer aux territoires des États de l'Amérique centrale, et les climats tropicaux ne sont tant redoutés par les habitants des zones tempérées et surtout des Allemands, qu'en conséquence de beaucoup de préjugés et d'un peu de pusillanimité. Si les Espagnols, les Portugais, les Hollandais et les Français en Afrique, en Asie et en Amérique avaient eu les mêmes craintes que beaucoup d'Allemands, qui pourtant avaient formé tant de projets de colonisation et y songent peut-être encore, les Européens n'auraient jamais peuplé de nouvelles parties du monde. Chaque établissement nouveau, en pays étranger d'un climat différent, coûte toujours de nombreuses victimes. Aux États-Unis aussi, beaucoup succombent. Cependant un peuple énergique ne recule pas devant de pareilles considérations. Heureusement pour l'humanité, les Anglo-Américains et les Européens américanisés n'attendent pas qu'un journal d'émigration leur indique les lieux où ils peuvent s'établir sans danger pour leur existence. Abstraction faite de ce que pour les énergiques Américains cette considération a beaucoup moins d'importance que pour les prudents Allemands

si attachés à la vie, le climat de la plus grande partie de l'Amérique centrale est un des plus favorables du monde entier et les différentes gradations qu'il présente sur plusieurs étendues constituent une variété de situations parmi lesquelles chaque colon peut choisir celle qui convient le mieux à son goût et à sa constitution. Quelle merveilleuse diversité dans la nature des basses terres autour du lac de Nicaragua, des rives des deux Océans, et les hauteurs tempérées de Chontales, Matagalpa, New-Ségovie et du Mosquitia supérieur et les plateaux plus froids de Costa Rica, Honduras et Guatemala. Et tout cela sur un espace très peu étendu !

Cette grande variété du climat et de toutes les propriétés naturelles qui, en y ajoutant le voisinage des deux Océans et des lacs, les divers cours des saisons, dans des contrées très rapprochées, et enfin différentes autres particularités, est unique dans son genre sur la surface du globe, du moins autant que mes connaissances géographiques me permettent de l'affirmer, cette variété, dis-je, semble devoir constituer des conditions de progrès qui n'existent dans aucune autre partie du monde. Cette diversité sans exemple de l'Amérique centrale, forme, avec l'Amérique septentrionale, le contraste le plus tranché et en est tout à la fois le complément. Tout ici donne l'impulsion à l'activité humaine, déployée sur une échelle plus ou moins grande. Les anciennes mœurs indiennes de ces régions sont elles-mêmes l'expression de cette immense variété. Le lecteur allemand est assez instruit des relations qui existent entre le progrès et la position géographique d'un pays, ainsi que ses conditions naturelles, pour que de plus grandes démonstrations soient nécessaires pour les convaincre que les conditions

naturelles de l'Amérique centrale sont éminemment favorables au progrès.

La situation de la population ne présente pas de conditions moins favorables. Je m'écarte beaucoup ici de l'opinion exprimée par un voyageur nord-américain, M. Squier, dans son livre, offrant sous beaucoup de rapports un intérêt très puissant sur le Honduras et San Salvador. Il considère le mélange des races comme un principe de dégénérescence : et moi, je crois qu'il est une condition de prospérité et de grandeur future. Lui seul peut produire cette diversité de constitutions physique et morale, en rapport avec la vie puissante et la plantureuse nature de ces contrées : lui seul peut faire en sorte que pour chaque besoin de la société on puisse disposer de la force de production y correspondant; lui seul, comme *distinction naturelle*, peut abolir les distinctions fausses et tyranniques entre les classes du peuple; lui seul peut garantir sans retour un pays qui se trouve dans les conditions de l'Amérique centrale du fléau de l'esclavage. L'Amérique centrale, fort heureusement, n'a pas besoin d'esclaves, et c'est pourquoi, malgré l'influence des Anglo-Américains, cette détestable institution n'y sera jamais rétablie. Walker l'a essayé et c'est ce qui l'a perdu. D'après ce que j'ai appris, ce ne sont pourtant que les difficultés de sa position qui l'ont amené à faire la propagande en faveur des esclavagistes des États du Sud, dont il dut réclamer l'appui après sa rupture avec la Transit-Company. La faute morale peut être atténuée par cette circonstance, mais la faute politique n'en subsiste pas moins. Après les résultats que Walker fut bien près d'atteindre, il aurait dû s'arrêter, s'il avait connu la droite ligne politique. Il eût été de l'intérêt de l'Angleterre de ne

pas lui être contraire, si son programme avait été ainsi composé : Régénération de l'Amérique centrale, sous l'influence de l'esprit anglais; libre accès du pays aux émigrants des États-Unis et de l'Europe; abolition de l'esclavage; pas d'annexion aux États-Unis. Avec ce programme, il fût devenu le fondateur d'une fédération d'États régénérés d'origine hispano-américaine qui eût bientôt compris le Mexique et qui sait? peut-être la Californie; car les plans de séparation s'étendent jusqu'à l'Orégon, et les intérêts des contrées de la mer Pacifique leur défendent de se réunir aussi bien aux États Nords qu'à ceux du Sud de l'Union. Si celle-ci se divisait un jour en Nord et Sud, l'Ouest prétendrait à son tour à l'indépendance, et de la Californie à l'isthme de Darien, l'intérêt commun dominerait et conduirait à l'organisation d'un troisième système social, qui tiendrait le milieu entre l'esclavage du Sud et la liberté absolue du travail et de la concurrence dans le Nord.

Il me semble que tel est le cours que l'avenir réserve aux événements. Cependant je ne veux pas m'engager ici dans de plus longs développements au sujet de l'Amérique centrale. Toutefois, ce pays restera le point central auquel viennent aboutir tant d'intérêts, et l'Amérique centrale est au point de vue politique le lieu le plus important de tout le Nouveau Monde.

Au demeurant, l'impulsion donnée par les entreprises non réussies de Walker, se reproduira sous l'une ou l'autre forme, par lui ou par d'autres, et les résultats en seront durables. Mais le rétablissement de l'esclavage dans l'Amérique centrale est aussi peu probable qu'une annexion aux États-Unis, à moins que des événements tout à fait inattendus ne détournent l'attention des États européens de

l'Amérique, et que, pendant quelque temps, le parti du Sud ne l'emporte aux États-Unis. Rien de tout cela n'est probable, du moins depuis qu'il semble décidé que l'Angleterre reste maîtresse des Indes. Sans l'annexion aux États-Unis, l'esclavage ne peut pas être rétabli dans l'Amérique centrale, et sans la prévision de cette institution, l'Amérique centrale ne peut être annexée. Ces deux questions sont si inséparables qu'elles se résolvent mutuellement par une négation. D'ailleurs, il est facile de reconnaître que l'annexion de l'Amérique centrale et l'institution de l'esclavage seraient aussi contraires aux intérêts du Sud de l'Union qu'à ceux du Nord; ce sont donc les planteurs de la Caroline, de la Georgie, de l'Alabama et de la Louisiane qui devraient tout à coup s'aviser du désir de quitter leurs possessions et d'abandonner leurs États à la liberté du travail, pour aller s'établir sur les territoires annexés, dont la force de production ne peut, sous aucun rapport, soutenir la comparaison avec celle des terres d'une qualité moyenne de leurs pays. Les États Sud de l'Union ne pourraient en aucune façon soutenir la concurrence avec l'Amérique centrale annexée.

Plutôt que de conduire à une annexion aux États-Unis, l'agitation intérieure et extérieure qui règne dans ces contrées pourrait bien amener immédiatement une fédération indépendante et régénérée, selon l'esprit anglais et sous sa direction. On a prévu depuis longtemps l'empire que prendrait l'influence de l'esprit anglais en Amérique. Mais on n'a pas songé, paraît-il, qu'au lieu de se produire sous la forme de l'annexion, il pouvait tout aussi bien prendre celle de la colonisation, car les *colonies des colonies* ne sont pas chose nouvelle dans l'histoire du monde. Les cinq États

de Guatemala, Honduras, Salvador, Nicaragua et Costa-Rica, avec le Yucatan, État isolé dépendant du Mexique, formaient le noyau de la nouvelle organisation politique, auquel les autres territoires se réuniraient peu à peu.

Après cette dissertation sur un sujet qui occupait tous les esprits, au moment de mon voyage en 1855, et après ce coup d'œil, pas trop risqué, me semble-t-il, dans l'avenir, je reviens au récit de mon voyage.

Je passai la nuit à Virgin Bay, localité construite seulement depuis l'époque où j'avais passé par là quelque temps auparavant, et je m'embarquai avec mes compagnons de voyage californiens sur le bateau à vapeur *San Carlos*, qui devait nous faire traverser le lac de Nicaragua. J'eus le plaisir de retrouver d'anciennes connaissances dans la personne du capitaine, de l'officier payeur et d'un passager nicaraguien, qui me firent l'accueil le plus bienveillant, et m'engagèrent instamment à rester dans ce pays. C'est par ces messieurs que j'appris combien le Nicaragua avait souffert de la guerre civile et du choléra. Un tiers de la population avait perdu la vie dans les batailles et les conflits et un autre tiers avait été emporté par le choléra. Et pourtant le pays était encore menacé des plus grands dangers.

Si je n'avais eu un autre but bien arrêté, je serais resté là et j'aurais cherché par tous les moyens en mon pouvoir à faire du bien à ce malheureux pays. Mais dans la situation d'esprit où je me trouvais, je ne pouvais pas prendre cette décision, malgré le combat intérieur qui se livrait en moi.

Je continuai mon voyage. Je revis ce beau lac, ses îles et ses bords charmants; je revis le fleuve aux rives enguirlandées; je revis cette nature enchanteresse dont une première

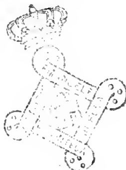
fois déjà j'avais eu tant de peine à me séparer. Maintenant encore je ne pouvais supporter la pensée que ce fussent des adieux éternels que je leur faisais. Le 5 octobre nous arrivions à San Juan del Norte, où notre bateau se plaça à côté du navire *Northern Light*, qui leva l'ancre aussitôt après nous avoir reçu à son bord. San Juan, depuis sa destruction pendant la guerre navale nord-américaine, ne possédait plus que quelques bâtiments, dont une partie avait échappé à la destruction générale, et l'autre avait été construite depuis. Toutefois, je ne le vis que de loin.

Le 9, au matin, nous prîmes terre près de Key West pour faire provision de charbon. Cet îlot, situé à l'extrémité de la Floride, n'est qu'une formation de corail. J'eus le temps de parcourir cette petite ville dont les jolies habitations sont situées au milieu de jardins émaillés des plus magnifiques fleurs des tropiques et ombragés par de grands cocotiers et des orangers en fleurs. Là s'élèvent devant chaque maison, la magnifique poinciana, la malinche du Nicaragua, le guacamayo du Honduras. Le lac contient une population très variée, et tout voyageur, ne se fût-il jamais occupé de zoologie, ne verra pas sans les remarquer les énormes coquillages que les habitants ne manquent jamais d'offrir en vente.

La suite de notre voyage se passa sans incident digne d'être rapporté; le 13 octobre, je débarquai à New-York, et dès le 12, je me retrouvai au milieu du cercle des amis que j'y avais laissés.

Il me reste à prendre, pour le moment, congé du lecteur. S'il arrive quelquefois qu'un auteur ait le bonheur d'établir avec lui des rapports qui offrent quelque garantie de stabilité, j'ai quelque espoir d'y avoir réussi, du moins à

l'égard de ceux qui ont bien voulu m'accompagner jusqu'ici. Plusieurs d'entre eux se seront lassés beaucoup plus tôt de mes récits et de mes réflexions; quant à ceux qui me sont restés fidèles jusqu'à la fin, j'espère retrouver en eux à l'occasion des amis.



FIN.

TABLE DES MATIÈRES DU TROISIÈME VOLUME.

LIVRE V.

VOYAGE DE NEW-YORK A SAN-FRANCISCO PAR LE TEXAS ET LES CONTRÉES DU GILA ET DU COLORADO. — SÉJOUR ET RETOUR.

48/2 pl

Brux. — A. Lacroix, Verboeckhoven et Cie, r. Royale, 3, impasse du Parc.

duction par Emile de
. — 1 fort vol. in-12. 4 fr.
IARVEL. Rêveries d'un
aire. — 1 vol. charp. 3 fr.
LES CALABRAISES
—1 v. ch^r. 3 fr. 50 c.
s. La Belgique,
in-12. — 1 fr. 25 c.
u Renard, en vers.
— 3 fr. 50 c.
tionalité belge
50 c.
Histoire de la
depuis 1789
n-8°.
naire des
phabétique.

E

ro-
a-
o fr.
stoire
ce

es
incipes
au. 2 vol. in-8°
BER. Histoire uni-
vol. charp.
RTZ. Peintnre mate.
nouveau. 1 vol. in-8°. 1 fr.

TIQUE, DROIT, ÉCONOMIE
TIQUE ET SCIENCES.

VER. Economie à l'usage
monde, in-18—2 fr. 50 c.
DES SUR LES ÉTATS
TITUTIONNELS. Angle-
ays-Bas; Suisse. Bel-
Piémont; Grèce; Suède,
, Danemarck; Espagne et
; Allemagne; États-Unis
ique; Brésil et Mexique, etc.
harp. de 3 fr. 50 c. par pays.
HONGRIE *politique et*
use.—1 v. charp. 3 fr. 50 c.
MAYNZ. Eléments de droit
2 vol. in-8°. — 16 francs.
té des obligations d'après
romain. 1 vol. in-8°. 9 fr.
(SIR ROBERT). Mé-
s. 2 vol. in-8°. — Prix 10 fr
AR QUINET. Œuvres po-
— 2 vol. charp. 6 francs.
ation religieuse au
l. in-18. — 1 fr.
MOLINARI. Questions
e politique et de droit
2 vol. in-8°. 10 fr.
Russie.— 1 v. charp.
BEL. Des forces
France, compa-
l'Allemagne. —
2 fr.
Manuel d'hy-
— 2 fr.
. BEAULIEU.
re d'économie
ol. 4 fr.





